ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DU Dr TOULOUSE

BIBLIOTHÈQUE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

DIRECTEUR Dr TOULOUSE

l'Éducation des Sentiments

PAR

LE Dr V. BRIDOU



O. DOIN ET FILS, ÉDITEURS, PARIS


22500624777


NATIONAL INSTITUTE OF
INDUSTRIAL PSYCHOLOGY
LIBRARY

Octave DOIN et Fils, éditeurs, 8, place de l'Odéon, Paris.

ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

Publiée sous la direction du Dr TOULOUSE

BIBLIOTHÈQUE
DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

Directeur : **Dr TOULOUSE**

Médecin en chef de l'Asile de Villejuif,
Directeur du Laboratoire de Psychologie expérimentale
à l'École des Hautes Études.

Bien que jeune encore, la Psychologie a établi un assez grand nombre de données positives pour que, sans attendre les progrès nouveaux de cette science, on ne tarde plus, en procédant avec prudence, à appliquer les résultats acquis à toutes les activités de la vie pratique, éducative et professionnelle. A toujours attendre, en effet, un perfectionnement probable, mais qui peut être lent, on renonce à des avantages immédiats. Il est préférable de faire un peu mieux tout de suite que de continuer à faire moins bien avec l'espoir de faire beaucoup mieux plus tard.

Et c'est surtout notre système pédagogique, traditionnel et empirique, qui a besoin de se renouveler aux sources psychologiques.

Il faut substituer, par exemple, aux tâtonnements de nos systèmes d'éducation, quelques règles vérifiées et dont le succès peut être assuré. Ces règles ne sont pas encore très nombreuses, bien que le domaine de la mémoire, par exemple, ait été déjà considérablement exploré ; si les tâtonnements ne peuvent encore être tous évités, du moins convient-il d'abandonner ou d'éviter ceux qui sont condamnés par l'expérimentation psychologique ; et la nécessité de l'application obligera les chercheurs à exposer de nouveaux problèmes, à engager des recherches nouvelles.

Les applications bénéficient des recherches désintéressées ; mais ces recherches elles-mêmes peuvent recevoir une impulsion féconde des essais pratiques ; une découverte générale peut parfois résulter de préoccupations très particulières, tout comme cette déeouverte pourra ensuite engendrer des conséquences pratiques inattendues.

Ainsi l'art technique et la science pure s'influencent pour le plus grand bien de l'un et de l'autre.

Il ne faudra donc pas s'étonner si, à côté des ouvrages faits par des psychologues et destinés surtout à répandre des données positives, pour que ces données puissent être appliquées dans l'éducation normale, générale et particulière, ou dans l'éducation des anormaux — qui prend aujourd'hui l'importance qu'elle mérite — prennent place des volumes où des praticiens, au sujet d'un ordre d'enseignement, d'une préparation professionnelle, développent des questions utiles aux psychologues.

Ce qui se pose là, en réalité, c'est le problème de la supériorité sociale, sous une forme quelconque, — commerciale, industrielle, artistique, scientifique, — des moyens de la déceler de bonne heure, et de la développer avec

fruit par le minimum d'effort, c'est aussi le problème des corrélations entre les diverses fonctions mentales, les diverses aptitudes intellectuelles, et de leur hiérarchie, de leur influence réciproque.

Peut-être les éducateurs trouveront-ils parfois que les psychologues restent trop théoriciens et que leurs études ne sont pas directement applicables ; peut-être les psychologues trouveront-ils que les préoccupations des professionnels sont bien éloignées des leurs, et que les points de vue ne s'unifient guère, que les esprits sont différents ; mais la constatation réciproque de cette diversité peut provoquer justement des réflexions fécondes, manifestant même l'utilité de cette Bibliothèque de Psychologie appliquée.

Les volumes sont publiés dans le format in-18 jésus ; ils forment chacun de 300 à 400 pages, avec ou sans figures dans le texte. Le prix marqué de chacun d'eux est fixé, quel que soit le nombre de pages, à 5 francs, relié. Chaque volume se vend séparément.

Voir, à la fin du volume, la notice sur l'ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE, pour les conditions générales de publication.

TABLE DES VOLUMES
ET LISTE DES COLLABORATEURS

*Les volumes publiés sont indiqués par un **

---

1. **La Pédagogie expérimentale**, par Gaston Richard, professeur à l'Université de Bordeaux.
2. **L'Éducation physique** (Sensations et Mouvements), par le docteur Decroly, directeur de l'École d'enseignement spécial de Bruxelles.

* 3. **L'Éducation des sentiments**, par le docteur V. Bridou.

4. **L'Éducation de l'attention et de la mémoire**, par le docteur Joteyko, chef des travaux à l'Université de Bruxelles.
5. **L'Éducation de la volonté et des facultés logiques.**
6. **L'Éducation des arriérés et des anormaux.**
7. **L'Enseignement.**
8. **L'Enseignement des sciences mathématiques et mécaniques.**
9. **L'Enseignement des sciences physico-chimiques.**
10. **L'Enseignement des sciences naturelles et biologiques**, par Brucker, professeur agrégé de sciences naturelles au lycée de Versailles.
11. **L'Enseignement des sciences géographiques**, par M. Demangeon, professeur de géographie à l'Université de Lille.
12. **L'Enseignement des sciences historiques.**
13. **L'Enseignement des sciences juridiques et économiques.**
14. **L'Enseignement des sciences philosophiques.**
15. **L'Enseignement des langues.**
16. **L'Enseignement et la formation littéraires.**
17. **L'Enseignement et la formation artistiques.**

18. La formation professorale, par CH.-V. LANGLOIS, directeur du Musée pédagogique, et V. FRIEDEL, archiviste du Musée pédagogique.
19. **La formation des ingénieurs.**
20. **La formation médicale.**
21. **La formation agricole.**
*22. **La formation commerciale**, par HAENDEL.
23. **La formation et l'enseignement techniques** (la préparation aux métiers).
24. **La formation militaire.**
25. **Le dressage des animaux utiles.**

ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

du Dr TOULOUSE, Directeur de Laboratoire à l'École des Hautes Études.
Secrétaire général : H. PIÉRON, Agrégé de l'Université.

BIBLIOTHÈQUE DE PSYCHOLOGIE APPLIQUÉE

Directeur : Dr TOULOUSE

L'ÉDUCATION DES SENTIMENTS

L'ÉDUCATION
DES SENTIMENTS

PAR

LE Dr V. BRIDOU

PARIS
OCTAVE DOIN ET FILS, ÉDITEURS
8, PLACE DE L'ODÉON, 8

1911

L'ÉDUCATION DES SENTIMENTS

INTRODUCTION

> Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend sans cesse.
>
> PASCAL.

Quand nous considérons dans son ensemble le devenir des êtres et des choses, d'après les documents fournis par la géologie, par la biologie, par l'anthropologie et par l'histoire, un aperçu général se dégage de ces données compréhensives : la tendance au progrès qualitatif s'y manifeste dans la durée comme dans l'espace, et nous sommes tout naturellement portés à espérer que la même propension déterminera nos sentiments et nos gestes à venir, comme elle a commandé les créations de l'univers et de la vie depuis les temps les plus anciens que nous connaissions. Toute indéfinie qu'elle demeure en ses termes extrêmes, la notion de perfectionnement relatif s'impose à nous comme un

encouragement et comme un guide, dans la méditation, dans l'enseignement et dans l'action. En dépit des hauts et des bas que représentent les succès et les insuccès, les joies et les douleurs alternatives dont se compose le rythme général de l'existence, l'espoir d'une amélioration future demeure la justification des efforts civilisateurs qu'ont opérés les hommes dans tous les temps et que tentent nos contemporains dans tous les genres. Ceux-là même qui, dans leurs discours, se réclament particulièrement du pessimisme ou de l'ironie ne mettent pas leur conduite en plein accord avec leurs formules négatives. Non seulement, ils s'efforcent de conserver leur existence en progressant dans la durée, mais ils ne passent guère de journée sans essayer quelque perfectionnement dans l'étendue. Dussent-ils, après mille déceptions, se borner comme Candide à cultiver un modeste jardin, ils ne le font pas sans tenter d'obtenir des légumes ou des fruits plus savoureux, ne doutant guère que la nature consente à demeurer complice de leur effort vers le mieux être. Or on ne peut contester que leur façon d'agir offre un sens optimiste et prouve l'insignifiance de leur langage. Pour eux comme pour le sens commun, le *vouloir-vivre* dans le temps et le *vouloir-mieux-vivre* dans l'espace sont foncièrement inséparables.

Il est d'ailleurs bien évident que dans la dialectique scientifique la notion du progrès indéfini ne représente qu'une hypothèse; mais cette hypothèse est plus générale et plus largement vérifiée par l'expérience que tous les autres postulats qui sont inscrits séparément, — ou pour le moins sous-en-

tendus, — au commencement de toutes les séries d'explications qui se prétendent rationalistes. Au surplus, elle les eontient tous ; ear il n'est pas d'étude physique, de recherche biologique, ni de démonstration psyehologique dont on ne puisse dire qu'elle suppose une tendanee hypothétique à favoriser les progrès de l'ordre de science dont elle s'oceupe. N'est-ce pas la notion du progrès universel qui a déterminé primitivement la elassifieation statique des trois principaux règnes de la nature? Et n'est-ee pas en élargissant eette vue fondamentale que Lamarck et Darwin ont inventé la méthode génétique et dynamique du Transformisme?

En vertu même de son prineipe, cette méthode progressiste tend normalement à se transformer en se perfeetionnant ehaque jour, et ce perfeetionnement s'opère conformément à l'hypothèse inexprimée dont elle relève. Par exemple, à l'idée un peu grossière du *struggle for life*, telle que l'a formulée Darwin, nous sommes en mesure d'apporter ee correctif[1], que dans l'interaction des facultés individuelles, aussi bien que dans l'évolution sociale, la lutte relativement aveugle et brutalement sélective tend graduellement à se transformer en émulation progressiste, en adaptation eoneurrente et en eoncours intelligent, au bénéfiee du devenir individuel et eollectif. Inégaux en savoir et en pouvoir, nous tâchons d'être égaux par la bonne volonté que nous apportons à l'amélioration de nos destinées. Considérées isolément, ni la séleetion darwinienne, ni même l'adapta-

1. A ce propos, voir l'excellent ouvrage de M. J. Novicow, *La critique du Darwinisme social.*

tion lamarckienne n'expliquent la genèse des trois règnes. Si les tendances adaptatrice et sélective que Lamarck et Darwin ont attribuées primitivement à tous les éléments de la création prennent à nos yeux une signification intelligible, c'est parce que, sans nous en rendre compte, nous les subordonnons à la tendance majeure qui pousse le mécanisme génétique à graviter continuellement vers le progrès. Nous attribuons à la cosmogonie totale la même orientation qu'à notre ontogénèse. Or cet accord hypothétique du tout et de la partie, dans leur propension continue vers le mieux-être, nous semble, dans l'état actuel des sciences, le seul postulat rationnel qui offre une base universelle et suffisante à la psychologie de la connaissance. Et tout en appliquant cette méthode simplificatrice à la pédagogie des sentiments, nous espérons montrer qu'elle est également applicable à toutes les parties de l'enseignement — physique, esthétique et moral, — c'est-à-dire à l'éducation tout entière.

CHAPITRE PREMIER

L'incohérence des théories pédagogiques.

Sommaire. — § 1. *La surcharge des programmes scolaires.* — § 2. *Le régime du plaisir et le régime de la contrainte.* — § 3. *Le dogmatisme étroit et le libéralisme vague.* — § 4. *L'art et la science.* — § 5. *L'opposition artificielle du sentiment et de la raison.* — § 6. *Le schéma du progrès.*

§ 1. — La surcharge des programmes scolaires

Le premier point qui frappe notre attention en abordant le problème de l'éducation passionnelle, c'est l'abondance des matériaux à mettre en œuvre et les divergences d'opinion de ceux qui sont attelés à cette besogne. Considéré objectivement, le domaine de nos sentiments comprend toutes les sortes de faits qui peuvent nous émouvoir ou nous intéresser à un titre quelconque, c'est-à-dire qu'il s'élargit tous les jours avec notre connaissance de l'univers et des hommes. Depuis que de nouveaux moyens d'exploration ont agrandi l'espace offert à notre étude et

développé des relations moins inconstantes entre les peuples, notre curiosité devient plus exigeante à mesure qu'elle obtient davantage. Nous voulons être mis chaque jour au eourant des découvertes seientifiques et des événements de tout ordre qui se produisent au travers du monde; et plus légitimement que le poète latin, nous pouvons dire « que rien d'humain ne nous semble étranger ». La conscience internationale s'organise et fait naître à l'usage de nos enfants toute une gamme de sympathies qui demeurait inaeeessible à nos pères.

Cependant la pédagogie hésite à faire un choix dans ces riehesses. Pour les rédacteurs de programmes seolaires, l'abondanee des matières est devenue un embarras, et, pour les éeoliers, un motif permanent de eonfusion et de sureharge. Dans son amour de la critique verbale, de l'analyse mathématique et de la dissection microseopique, le siècle qui vient de finir a tellement pulvérisé le savoir humain qu'il a multiplié les spéeialistes et aeeentué leurs divergences. A défaut d'une orientation eommune, les théoriciens de l'éducation formulent des doctrines personnelles qui n'expriment qu'un aspect de la vérité et qui appellent autant de eontradieteurs. Nous en donnerons quelques exemples.

§ 2. — Le régime du plaisir et le régime de la contrainte

Considérant que le progrès des facultés est toujours agréable en soi, Speneer demande avee raison qu'on

rende l'édueation plus attrayante. Il observe que le caraetère et lc tempérament de l'enfant tirent bénéfice du plaisir que lui proeure un enseignement bien adapté à ses inclinations normalcs, quc l'indolence est chez les éeoliers un état quasi maladif, et qu'en dernière analyse, lorsque la paresse où il s'obstine n'est pas la marquc d'une mauvaise santé, on doit y voir l'effet d'un viee pédagogique. Quand on prive un adoleseent ou un bambin des exercices qui lui conviennent pour le bourrer de eonnaissanees indigestes, quand, au lieu de satisfaire les euriosités de son âge, on l'attaehe à des travaux qui ne sont pas en rapport avec ses tendanees naturelles, on ne produit que langueur et dégoût[1]. Dans ses *Lettres à Françoise*, M. Mareel Prévost décrit en termes énergiques l'ennui « dissolvant » qui ronge eneore les victimes de nos internats. On croirait que le programme de leurs journées, dit-il, a été rédigé « par un garde-ehiourme ou par un moine tortionnaire »; et il conelut : « Quand j'évalue le temps que j'ai *perdu* ainsi, dans le sens absolu du mot, sans profit ni pour mon esprit, ni pour mon corps, pendant les années de ma jeunesse, l'cnvie me prend d'aller demander des eomptes aux mânes de M. de Cumont, en ce temps-là ministre de l'Instruction publique[2] ».

Mais voici le son d'une autre cloche. Dans une lettre adressée au directeur du collège de Fribourg[3], F. Brunetière s'élève avec vivacité contre les ennemis

1. H. SPENCER, *L'éducation*, chap. II.
2. MARCEL PRÉVOST, 1, *Lettres à Françoise*, p. 137-138.
3. Cette lettre a été publiée intégralement par le *Journal des Débats*, dans le numéro du 20 juillet 1903.

de la férule : « Vous ne proposerez pas à vos éeoliers, écrit-il, d'aménager de telle sorte leurs heures d'étude et de repos que le travail leur paraisse un amusement. On n'instruit pas en divertissant. » — Nous reconnaissons volontiers que la diseipline seolaire s'applique rarement à des objets assez futiles pour être de tous points assimilée à un divertissement. Mais le développement des faeultés a ses degrés dont ehaeun peut être agréable à sa manière, et si les plus élevés ne connaissent guère le rythme de l'hilarité, ils offrent des jouissanees d'un autre ordre à eeux qui les gravissent à propos. Que veut en somme l'édueation? N'est-ee pas, dans toutes les eonditions, le relèvement du niveau de la eonseienee? Avant toutes ehoses, ne se propose-t-elle pas d'apprendre à nos enfants à jouer un rôle de plus en plus heureux dans le progrès de la eivilisation mondiale? Amusement, plaisir, bonheur, autant d'étapes qualitatives de l'émotion qui eorrespondent aux échelons généraux de l'intelligenee et du savoir. C'est en riant que le marmot apprend de sa mère à nommer les objets familiers; et quoi qu'en dise Brunetière, nous ne voyons aueun péril à mêler quelques lettres en ehoeolat aux premiers alphabets qu'on lui présente. N'est-ee pas à l'amusement des yeux que s'adresse le maître d'école en illustrant d'images eoloriées les premiers livres seolaires? Il ne doute pas que le plaisir des sens contribue à fixer une attention mobile eneore et à mieux imprimer dans la mémoire de ses élèves les traits les plus saillants des êtres.

L'enfant ne répugne pas à l'effort; il pareourra dix fois le même chemin, il répétera vingt fois le même

mot, pour en prendre une possession plus entière; on le voit s'activer à certains exercices jusqu'à ce qu'il en tombe de fatigue; mais, comme la résistance de ses organes est limitée, il éprouve le besoin de se reposer d'un genre d'occupation avec un autre, et son caprice est justifié par sa faiblesse. D'ailleurs, ses connaissances bornées ne lui permettent guère de se plier à ce que nous appelons couramment « un travail sérieux », c'est-à-dire à la continuité d'action qui se dépense tout entière en vue des bénéfices et des satisfactions lointaines. Ses courtes vues sont impatientes et ne connaissent que les profits immédiats; à peine assis à table, il tend les mains vers le dessert. « Tu auras du raisin tout à l'heure, dit la maman; mais pour devenir grand, il faut manger sa soupe tous les jours, comme un homme. » Et le petiot consent à manger sa soupe et son œuf, qui l'affriolaient moins que le dessert convoité, mais qu'on lui affirme être plus nécessaires à sa croissance. Il a foi dans la parole de sa mère parce qu'elle a pris soin de gagner sa confiance en restant sobre de promesses et en ménageant à ses vœux une réalisation prochaine. Quand on mesurera la taille de l'enfant, on ne manquera pas d'en attribuer le développement régulier à son obéissance, et ce ne sera pas un mensonge.

Ce procédé résume la théorie de l'éducation passionnelle. Obtenir le sacrifice d'un plaisir immédiat en vue d'un autre plaisir dont la possession apparaît idéale et lointaine, mais dont la qualité majeure peut être assez nettement perçue pour susciter une émotion déterminante, telle est la bonne manière de faire accepter à l'écolier l'inévitable rigueur des disciplines

scolaires. Nous aurons à montrer plus loin que cette partie de la méthode est fondée sur le principe de subordination graduelle qui régit toutes les fonctions de la vie et qu'elle en constitue un corollaire indispensable. Mais chacun sent de prime abord qu'en matière de pédagogie la tendresse et l'autorité chez le maître, le plaisir et la soumission chez les élèves, ne sont pas des partis extrêmes, mais des agents inséparables, et que les présenter sous forme antinomique, c'est compliquer la question sans l'éclairer ni la résoudre.

§ 3. — Le dogmatisme étroit et le libéralisme vague

Dans un ouvrage intéressant à tous égards[1], M. Gustave Le Bon formule une antithèse d'un autre genre : « L'éducation, dit-il en épigraphe, est l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient. » Entendez que la pédagogie a pour objet de faire prendre à l'écolier de bonnes habitudes, qu'elle doit les faire éclore empiriquement par des exercices méthodiques et les fixer dans les organes d'une manière si solide et si précise qu'elles se maintiennent dans l'avenir aussi sûrement que les instincts héréditaires. « Pour arriver au but qu'il doit poursuivre, nous dit M. Le Bon, le professeur peut agir sur l'élève par des moyens divers, que la psychologie lui enseigne ou du moins devrait lui enseigner. L'imitation, la suggestion, le

1. Dr Gustave Le Bon, 1, *Psychologie de l'éducation*.

prestige, l'exemple, l'entraînement, sont des procédés qu'il doit savoir manier. Le raisonnement et la discussion sont les seules méthodes qu'il faut rejeter absolument... Le bicycliste, le pianiste, l'écuyer, qui se souviennent de leurs débuts, se rappellent par quelles difficultés ils ont passé, les efforts inutiles de leur raison, tant que les réflexes nécessaires n'ont pas été créés. Leur application consciente ne leur donnait ni l'équilibre sur la bicyclette ou le cheval, ni l'habileté des doigts sur le piano. Ce n'est que quand, par des répétitions d'associations convenables, des réflexes ont été créés, et que leur travail est devenu inconscient, qu'ils ont pu monter sans difficulté à bicyclette et à cheval ou jouer convenablement du piano... L'erreur est de croire que, pour l'immense domaine de l'instruction classique, il y ait des lois d'acquisition différentes[1]. »

La part de vérité que met en relief cet exposé veut être prise en considération, surtout dans l'enseignement du premier âge. Il est bon que les notions élémentaires se fixent et s'organisent dans le cerveau, non seulement au moyen des mots compris et réfléchis, mais encore avec l'aide des connexions routinières et multipliées qu'ajoute le maniement des choses. Mais c'est précisément à ne pas se cantonner dans l'habitude que doit tendre l'activité pédagogique. Plus l'élève est sûr de lui-même et des résultats qu'il obtient, plus il convient de lui inculquer le sentiment que cet acquis est peu de chose en comparaison de ce qui lui reste à acquérir. C'est la base du

1. Le Bon, 2, *Psychologie de l'éducation*, p. 182-183.

relativisme scientifique, ennemi de la routine satisfaite.

Partant d'un axiome étroit, M. Le Bon est conduit logiquement à faire l'apologie de l'absolutisme. Qu'il soit nécessaire de proposer un idéal à la jeunesse, il ne le méconnaît pas entièrement, mais « peu importe, nous dit-il, la valeur théorique de cet idéal; peu importe qu'il soit constitué par le culte de la patrie, la gloire du Christ, la grandeur d'Allah, ou par toute autre conception du même ordre. L'acquisition d'un idéal quelconque a toujours suffi pour donner à un peuple des sentiments communs et pour le conduire de la barbarie à la civilisation. C'est sur cet héritage de traditions, d'idéalisme, ou, si l'on veut, de préjugés communs, que se fonde cette discipline intérieure, mère de toutes les habitudes morales qui dispense de subir la loi d'un maître. Mieux vaut obéir aux morts qu'aux vivants. Les peuples qui ne veulent plus supporter la loi des premiers sont condamnés à subir la tyrannie des derniers. Reliés aux êtres qui nous précèdent, nous faisons tous partie de cette chaîne ininterrompue qui constitue une race. Un peuple ne sort de la barbarie que lorsqu'il a un idéal à défendre. Dès qu'il l'a perdu, il ne forme plus qu'une poussière d'individus sans cohésion, et il retourne à la barbarie. »

On voit comment son amour passionné de l'empirisme ramène M. Le Bon aux formules du patriotisme antique. S'il était conséquent avec lui-même, il approuverait les juges qui condamnèrent Socrate pour avoir critiqué la religion traditionnelle et qui ne doutaient pas que son effort vers une croyance moins pué-

n'e devînt une cause de corruption pour la jeunesse. Entre le civisme ombrageux des anciens et le nihilisme de certains modernes, entre le patriotisme brutal et le pacifisme ingénu, entre la soif des conquêtes et le désintéressement du rêve, il y a place pour une catégorie de sentiments qui soient mieux adaptés à notre époque. Et de même que l'idéal de nos pères s'est lentement rehaussé au cours des siècles en dépit de sa marche hésitante, de même le ton du professeur doit s'élever par degrés avec l'âge et la capacité des élèves.

Il est clair que dans la première enfance l'éducation ne peut guère être que machinale et empirique. C'est par imitation et par instinct que nous avons appris à marcher, à manier notre fourchette et à nous tenir décemment. Mais nos *pourquoi* n'ont pas tardé à élargir le champ de la méthode familiale. Bien mieux que l'autorité qui s'imposait à nos incertitudes, l'exemple qui suggestionne, la tendresse qui entraîne et la démonstration qui persuade sont venus perfectionner les procédés maternels. Purement technique à l'origine, cette pédagogie simplifiée affecte l'assurance de la routine; mais, en dépit de son allure confiante, les habitudes qu'elle procure ne peuvent être moulées du premier jet dans une forme immuable; on doit les reprendre à toute heure et les corriger de jour en jour; on se méfie de leur facilité apparente parce qu'on les voit trop promptes à se contenter et que les perspectives indéfinies de l'éducation ne permettent pas de s'arrêter bien longtemps aux mêmes étapes. En proposant à ses disciples un idéal facilement accessible, M. Le Bon prétend remédier au défaut d'énergie qu'il

attribue aux races latines et, sans y prendre garde, il retombe dans le système autoritaire où ont échoué tous les théoriciens de l'absolutisme.

A l'opposé du finalisme étroit que préconise M. Le Bon, nous trouvons la doctrine indécise qui s'intitule « libérale » et qui va de la bonhomie nonchalante au scepticisme ironique. Généreux dans ses intentions, mais oscillant dans ses principes, ce prétendu libéralisme est incapable d'indiquer une orientation à la méthode pédagogique. Notre université se dit libérale, alors qu'elle est plutôt flottante et incertaine en ses méthodes; aussi se montre-t-elle impuissante à résoudre les antinomies qui la divisent. « La grande anomalie de notre temps, disait Guyau, c'est que la science, qui envahit l'instruction, n'a pas encore réglé pratiquement l'éducation tout entière[1]. » C'est-à-dire que dans nos programmes d'enseignement le désaccord toujours vivace de la littérature et de la science doit disparaître comme toutes les antithèses passionnées qui opposent le passé à l'avenir. Élément joyeux et spontané de l'activité humaine, l'émotion artistique est aussi nécessaire au développement de notre esprit que le sentiment de l'ordre géométrique. « L'hypothèse du physicien est une sorte de roman sublime, c'est la poésie du savant[2]. » Sa spontanéité projette une lumière imprévue sur les chemins de la découverte, et, bien loin d'arrêter l'élan du travailleur, la vérification patiente lui confère la durée en assurant sa régularité. En dehors de l'élément fantaisiste et volontairement né-

1. GUYAU, 1, *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, p. 95.
2. GUYAU, 2, p. 141.

buleux, la littérature n'a pas de domaine qui lui soit propre. Tout ce que nous apprenons *littérairement*, si l'on peut employer cette expression, reste douteux, fruste ou contradictoire. C'est le sentiment qu'éprouvait Condorcet lorsqu'il demandait que la méthode scientifique devînt maîtresse de l'enseignement. La connaissance des textes anciens, disait-il, ne vaut qu'à titre historique et documentaire; et la place qu'on lui accorde n'est plus en proportion avec les besoins de notre époque.

Ce fut le commencement de la lutte des *anciens* et des *modernes*, lutte obstinée, souvent confuse, et qui n'a pas encore cessé de diviser les pédagogues.

De même que Lamartine jadis à la tribune, les uns continuent à soutenir la primauté de la littérature et lui réservent le monopole des sentiments moraux; les autres, avec Arago, ripostent en niant énergiquement que la science ne soit occupée que des appétits matériels; ils célèbrent sa lucidité souveraine, son amour infatigable du mieux, l'universalité de ses conquêtes et le désintéressement dont elle fait preuve dans la recherche indéfinie de la vérité. Nous avons vu ces arguments se heurter dans la récente enquête parlementaire sans qu'aucun des partis en présence consentît les sacrifices exigés pour un accord indispensable. Fière de son auréole antique et de la vénération des masses, la caste littéraire accuse les hommes de science d'avoir failli à leur tâche parce qu'ils n'ont pas en un siècle résolu les questions qu'elle agite elle-même depuis l'origine du langage. A son tour le parti scientifique, un peu grisé de ses acquisitions récentes, comme il arrive aux parvenus, brave les réclama-

tions de son adversaire et ne se soucie pas assez de donner satisfaction au sentiment qui nous pousse à chercher le mieux dans tous les genres et par tous les moyens possibles. Faute de s'entendre, on a ressuscité, en dédoublant les étiquettes, le système de bifurcations qu'avait inauguré Fortoul au commencement du second empire; mais on n'a pas supprimé le vice irréductible qui avait engagé Duruy à l'abroger. Sous prétexte d'allégement, on a séparé les matières d'enseignement en quatre parts; or il arrive que chaque fraction se fait aussi lourde que l'ancien total; comme le bréviaire de Gargantua, les livres du collégien pèsent encore « onze quintaux six livres ». La cause de cet effet paradoxal, c'est que toute spécialisation n'est soucieuse que d'elle-même et vaut surtout par le détail. Mais ce n'est pas l'analyse minutieuse de telle partie de l'art ou de la science qui produit dans un jeune cerveau l'équilibre et l'élévation des sentiments, c'est l'histoire abrégée de l'esprit humain, de ses hypothèses progressives, de ses efforts et de ses gains, quel que soit le genre de documents qui les précisent. Car c'est bien un *précis* des faits, au sens le plus *précis* du mot, qui doit servir de canevas à l'enseignement de la jeunesse; non pas, comme on l'entend en librairie scolaire, un entassement de formules, de noms propres et d'opinions particulières, mais un tableau dessiné à grands traits, avec des éléments si bien choisis et si bien ordonnés que chacun produise par lui-même une émotion limpide avant de concourir à l'intérêt et à la valeur de l'ensemble. C'est par le sacrifice des détails trop spéciaux, non par l'érudition diffuse, que l'on arrive à la clarté.

§ 4. — L'art et la science

Le vice capital de nos programmes d'éducation, surtout dans l'enseignement des lycées, c'est l'éparpillement des efforts. Il faudrait que chaque professeur fît abnégation de ses goûts personnels et devînt à tous les moments l'auxiliaire bienveillant de ses collègues; or c'est ce que nous ne voyons guère. Enfermé dans la chaire qui lui est dévolue et à laquelle il prête une valeur exclusive, chaque spécialiste agit sans se soucier du voisin. — Prenons un exemple. — On sait quel services précieux l'art du dessin peut rendre à l'enseignement dans tous les genres. En esthétique, en histoire naturelle, en géographie, en physique, même en chimie, un simple schéma sert de rappel et de lien à cent détails mal éclairés par une longue description verbale. Or, parmi les professeurs de dessin, en est-il un qui se soit jamais occupé de ce point de vue et qui ait jamais essayé de relier son enseignement à celui des autres professeurs? Ne le leur demandez même pas : « Nous sommes, diraient-ils, des artistes, et l'art se propose d'émouvoir, non d'instruire ou de moraliser ». C'est en vertu de ce beau principe, que sur les bancs du collège, nous avons dessiné des chapiteaux ioniques, des Jupiters barbus et de maladroites académies. Ceux d'entre nous qu'un goût particulier rendait plus attentifs ont pu tirer quelque profit de ces exercices; la plupart lisaient des romans pendant la classe ou l'employaient à des niaiseries. Il existe pourtant une science et une hiérarchie des formes

dont nous possédons tous le sentiment confus, et dont il serait avantageux d'acquérir la notion précise. Depuis la raideur cristalline des minéraux, jusqu'aux souples incurvations du corps humain, les transitions s'échelonnent sur une série de degrés insensibles. Les jolies rosaees que forme le givre, lorsqu'on l'examine à la loupe, et les fines arborisations qu'il dessine sur nos vitres sont une ébauche des formes végétales. Dans une série de combinaisons logiques, la vie des plantes remanie ces données élémentaires et leur eonfère une variété plus étendue. A son tour l'animalité les organise; les rayonnés précèdent les annélides, et la rigide segmentation des insectes s'aehemine par de elaires étapes à l'aisance des eourbes humaines.

Puisque les arts plastiques ont la prétention de nous amener, par l'émotion qu'ils nous procurent, à mieux voir les objets et à jouir plus amplement de la vie, il semble que, dans cette prise de possession des formes, le professeur de dessin et le professeur d'histoire naturelle devraient mareher d'aeeord et se prêter un mutuel concours. Mais le premier est un dilettante et se eroit bien au-dessus de pareille besogne. Et d'ailleurs eomment apprendrait-il aux autres ee qu'il dédaigne de connaître lui-même? Il n'a jamais regardé que la surfaee des choses, il ignore le mécanisme de la création, le sens profond et l'harmonie du symbolisme universel. Esprit séparatiste et passionné, c'est l'homme d'une chapelle et d'une caste.

Le professeur de lettres est imbu des mêmes préjugés. Lui aussi veut être un artiste et ne saurait admettre un partage. « Je reconnais, dit volontiers M. Faguet, qu'en littérature le fond n'est rien, ou tout

au moins pas grand'chose[1] », et d'autre part « je suis assez porté à croire qu'on n'a rien inventé de nouveau depuis Aristote[2] ». C'est-à-dire que, pour un Normalien, pour un professeur de rhétorique, pour un membre de l'Académie française, la forme artistique n'est pas la servante de la pensée, elle en est la maîtresse et, pour mieux dire, elle est tout. Le relief de l'image, l'ingéniosité du détail, la sonorité du couplet, voilà ce qui classe un écrivain. Quant à la valeur des sentiments exprimés, le vrai lettré en tient peu de compte; il revendique l'indépendance et la suprématie de son art; lorsqu'il a prononcé le mot chef-d'œuvre, il faut s'incliner tout d'une pièce. Le brillant du morceau vaut par lui-même, quelle que soit la qualité des passions qu'il évoque. Rappelez-vous les flagorneries du doux Tityre et les amours classiques de Corydon. C'était d'un ton toujours égal et satisfait que nos excellents professeurs initiaient notre enfance à ces belles mœurs. Les préceptes agricoles des Géorgiques nous ennuyaient; mais nos maîtres n'en avaient cure et continuaient à faire passer sous nos yeux les objets les plus disparates. Qu'il s'agît d'Aristophane, d'Horace ou de Corneille, de Lucrèce, d'Ovide ou de Bossuet, c'était toujours la même admiration béate, le même culte du trait saillant et de la couleur chatoyante, la même insouciance de l'effet produit sur nos sentiments intimes et sur nos propensions d'adolescents. L'analyse minutieuse des textes suffisait à l'ambition de ces pieux dilettantes; le commentaire des faits n'existait pas, si ce n'est parfois au point de vue pittoresque,

1. FAGUET, 1, Critique dramatique des *Débats*, 6 juin 1904.
2. FAGUET, 2, Critique dramatique des *Débats*, 3 sept. 1906.

sans qu'on tentât une appréciation plus générale.

« Que d'idées fausses, dit à ce propos M. Fouillée[1], que de sophismes et de préjugés, que de sentiments vicieux et injustes dans les œuvres des littérateurs, des poètes, des historiens, des moralistes même et des prédicateurs! Que de pages propres à fausser l'esprit et à corrompre le cœur! Vous imaginez-vous vraiment que Molière, Racine, La Rochefoucauld, Rousseau, Voltaire, Diderot, etc., soient moraux, que Bossuet même soit toujours un bon éducateur, que la seconde partie de l'histoire universelle ne soit pas propre, si on la prenait au sérieux, à dévoyer les esprits? J'ouvre au hasard un recueil scolaire et j'y trouve la page du sermon sur la mort du mauvais riche : « Voici, « messieurs, un grand spectacle. Venez considérer « les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche « mourant. Oui, pendant que les médecins consultent « l'état de sa maladie et que sa famille tremblante at- « tend le résultat de la conférence, ces médecins invi- « sibles consultent d'un mal bien plus dangereux. « Que d'huiles ramollissantes, que de douces fomen- « tations nous avons mises sur ce cœur! Et il ne s'est « pas amolli. Ne voyez-vous pas sur ce front le carac- « tère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci « contre lui le cœur de Dieu, le ciel est de fer à ses « prières, il n'y a plus pour lui de miséricorde! » Toute cette mythologie qui fait Dieu plus dur que le mauvais riche, ajoute M. Fouillée, est-elle vraiment éducatrice? — Et dans ces merveilleuses pensées de Pascal qu'on met aujourd'hui, en rhétorique,

1. Alfred Fouillée, 1, *La réforme de l'enseignement par la philosophie*, p. 54.

aux mains d'enfants de quinze ans, quel mélange de profondeur et d'absurdité, de bonne foi ardente et de sophismes inconscients! On peut conclure que la littérature telle qu'elle est comprise par les purs lettrés, si elle était poussée à fond, serait une démoralisation de la jeunesse; heureusement, elle est superficielle, et au lieu de corrompre le cœur, elle se contente d'hébéter l'intelligence en surchargeant la mémoire. »

Ce n'est pas seulement l'artiste et le lettré qui ont besoin de se mettre en garde contre leurs prédilections exclusives. Chacun de nous ressemble à ses heures au maître à danser de M. Jourdain et prétend faire la plus grosse part à la spécialité où il excelle. Dans sa critique des procédés scolaires, M. Fouillée demande avec raison que tout professeur soit philosophe, c'est-à-dire qu'il étudie à fond la valeur relative des éléments pédagogiques; mais bientôt ce n'est plus un simple ajustement des proportions qu'il sollicite, ce sont des éliminations peu motivées. Après avoir observé, par exemple, que les professeurs de science ont le défaut d'apporter dans leur chaire des préoccupations aussi partiales que les historiens et les lettrés, ce qui nous paraît fort exact, M. Fouillée demande qu'on supprime dans les lycées l'enseignement de la géologie[1]. — Si par géologie on doit entendre la nomenclature complète des terrains et des fossiles, M. Fouillée a raison d'en réserver l'étude aux ingénieurs des mines. Mais dans la merveilleuse histoire de notre Terre, si l'on choisit les faits les plus solides

1. ALFRED FOUILLÉE, 2, L'échec pédagogique des savants et des lettrés, dans la *Revue politique et parlementaire*, numéro du 10 mars 1901, p. 488.

et les mieux enchaînés, si l'on considère la lenteur des stratifications minérales, l'apparition graduelle des êtres vivants et les premiers efforts de nos ancêtres pour s'élever au-dessus de la bestialité originelle, quelle magnifique introduction à la peinture des sociétés primitives. Au lieu de donner aux annales des nations un point de départ conventionnel et arbitraire, tel que les règnes des Pharaons, apprenez au jeune écolier que les premiers hommes étaient à beaucoup d'égards des enfants comme lui, c'est-à-dire des êtres mobiles et ignorants. Montrez-lui nos lointains aïeux usant un caillou pour s'en faire une hache ou un couteau, comme le petit paysan frotte un noyau d'abricot sur le seuil de la classe pour en obtenir un sifflet. Parlez-lui de l'invention du feu, de son importance et des légendes qui s'y rattachent. Il s'intéressera à ces tâtonnements industrieux comme aux efforts de Robinson; il vous suivra avec émotion dans les cavernes peintes et dans les cités lacustres; et lorsque vous lui parlerez des premiers empires, lorsque vous offrirez à son admiration les temples de l'Égypte, de la Grèce et de la France médiévale, les monuments de la Renaissance italienne et de l'Europe moderne, il comprendra la signification de ces œuvres, il en suivra les progrès avec le plaisir que l'on goûte aux péripéties d'un drame dont le prologue a été clairement exposé et dont le dénouement logique est entrevu par avance. Pour être intéressant sans cesser d'être clair, l'éducateur doit montrer dans son unité la tendance progressive qui a guidé les peuples à travers tant d'oscillations confuses, l'orientation commune de leurs désirs, la continuité logique des hypo-

thèses et des rêves de l'humanité. « Car il n'est qu'une évolution possible des sociétés humaines, toutes les nations la suivent, mais certaines plus vite et plus complètement. C'est d'ailleurs cette différence de degré qui a fait croire si longtemps à une différence de nature entre les civilisations elles-mêmes[1]. »

Quand on étudie le mécanisme de l'ennui scolaire et la propension naturelle des enfants à réagir en s'occupant d'objets étrangers à la classe, on reconnaît que la principale cause de cette dissipation des forces réside dans le manque d'intérêt que comportent des notions mal présentées et dans les continuels dissentiments qu'engendre ce défaut parmi les maîtres et les élèves. Pourquoi le gamin, que nous voyons curieux et avisé dans sa famille, prend-il sur les bancs du collège un visage maussade et renfrogné? Pourquoi s'y montre-t-il souvent comme à demi paralysé et « plus bête que partout ailleurs », suivant l'expression de M. Paul Lacombe[2]? C'est qu'on ne sait pas l'intéresser ou que l'on outrepasse maladroitement la mesure de son attention. S'il est vrai que l'ennui corresponde à une dissociation régressive des facultés, sa présence trop fréquente dans nos lycées atteste une mauvaise direction; elle montre que l'éducateur méconnaît à la fois le tempérament de l'enfant et son caractère habituel. Entre le développement de ses aptitudes et l'entraînement qu'on leur impose,

1. C. Bouglé, Analyse d'un « Essai sur l'évolution de la Société Indienne » publié par le marquis de la Mazelière. Cette analyse forme un chapitre de *L'Année Sociologique* de Durkheim, p. 210, année 1903.

2. Paul Lacombe, *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*, p. 65.

il s'agit d'établir une corrélation mieux soutenue. Le cerveau humain n'est pas seulement un accumulateur de souvenirs, il est surtout un appareil de coordination et de synthèse. Tout ce qui l'élève sur les sommets, par des voies nettes, le ravit et l'enchante; tout ce qui s'offre inégal et compliqué le décourage et le déprime. L'action ordonnatrice est tellement naturelle à nos centres nerveux qu'elle s'y prolonge même pendant le sommeil par le seul fait de la réparation nutritive. Qui de nous n'a trouvé à son réveil, dès les premiers traits de plume, la solution vainement cherchée durant les impatiences de la veille?

Si la capacité d'association et d'attention s'épuise plus rapidement chez l'écolier que chez l'homme fait, c'est que dans le jeune âge les cellules nerveuses ne possèdent encore ni les réserves dynamiques, ni la richesse de connexions que leur réserve l'avenir. Un bon enseignement doit ménager les dépenses d'énergie et préparer à la pensée des groupes de faits bien échelonnés. Le professeur qui évolue avec aisance à travers des notions familières ne se rend pas toujours bien compte de l'effort disproportionné qu'il demande à ceux qui l'écoutent. Plus il se passionne pour son œuvre, plus il s'étonne que l'attention de ses auditeurs s'égare et que leur attitude exprime un insurmontable dégoût. Murmurant entre ses dents les épithètes de « cancres » et de « paresseux », il s'autorise à ne plus parler que pour deux ou trois de ses élèves, pour l'intelligence d'élite ou pour le robuste piocheur qui sont de taille à lui tenir tête. C'est ainsi, dit M. Marcel Prévost, que « dans la plupart des

classes, il existe entre maîtres et écoliers un accord tacite pour vivre dans l'*illusion de comprendre* et dans l'*illusion de savoir*. La surcharge insensée des programmes force à courir la poste à travers la science, la nécessité des examens contraint à apprendre pour une date déterminée, tandis qu'on doit apprendre pour toujours. Ainsi la classique image du tonneau des Danaïdes s'applique exactement à l'œuvre de ces pauvres maîtres, versant infatigablement dans l'oreille de l'élève la science qui, selon le mot pittoresque des bonnes gens, lui ressort par l'autre[1] ».

Mais nous ne sommes plus d'accord avec M. Prévost lorsqu'il affirme que, dans les programmes d'enseignement secondaire, il suffirait de diminuer la quantité pour obtenir la qualité. Ce n'est là qu'un aspect du problème. Il est trop évident que, toute mesure gardée, les *humanités* ne peuvent cesser d'être *encyclopédiques;* les deux termes sont solidaires. Reste à faire une sélection plus judicieuse des matériaux qu'ont entassés les siècles. Tout le monde proclame cette vérité, mais lorsqu'il s'agit de l'appliquer, chacun défend avec un égoïsme inconscient l'ordre de connaissances où il a brillé au collège « parce qu'il est porté à croire que l'éducation qu'il a reçue était bonne, puisqu'il en est le produit, et que ce produit lui paraît estimable[2] ». C'est ainsi que M. Prévost oublie l'ennui qui suintait de ses thèmes grecs et de ses discours latins pour défendre un enseignement suranné.

1. PRÉVOST, 2, *Lettres à Françoise*, p. 99.

2. ERNEST LAVISSE, Discours prononcé au *Congrès de l'hygiène scolaire*, tenu à l'École de médecine le 1er nov. 1905.

Ne va-t-il pas jusqu'à écrire « que les notions générales de vie sociale, d'histoire, de politique et même d'industrie, entrent dans l'esprit d'un bambin français par l'intermédiaire du latin *mieux que par l'intermédiaire du français*[1] ».

Le cadre du présent essai ne nous permet pas de reprendre une vieille querelle; disons seulement que s'il appartient aux spécialistes de déchiffrer les hiéroglyphes, d'étudier à fond le sanscrit, l'hébreu, le gree ou le latin et de nous exposer clairement le résumé de leurs découvertes, il est évidemment déraisonnable d'éloigner nos enfants du monde fleuri qui les entoure pour consaerer leurs brèves années d'école aux tâtonnements indéfinis qu'exige la reeonstitution des poussières archéologiques; c'est un dessein contraire au grand principe de vie qui veut que les fonetions les plus anciennes soient constamment subordonnées et, dans une large mesure, saerifiées au bénéfice des faeultés nouvelles.

L'obstination aveugle et passionnée des lettrés à méeonnaître la loi biologique du sacrifiee apparaît au plus haut degré dans le ridieule débat que suseite le projet de réforme de l'orthographe. Ils sont les premiers à reconnaître que la seolarité obligatoire n'a pas relevé les sentiments du peuple; mais la haute atmosphère où ils vivent ne leur permet pas d'apercevoir les raisons de eet échec. Ils semblent ignorer que dans toutes les parties de notre enseignement primaire les eomplications démesurées de la technique oceupent si étroitement les maîtres et les élèves qu'ils

1. Prévost, 3, *Lettres à Françoise*, p. 117.

y dépensent toute l'attention et tout le temps dont ils disposent. Comme la forme y importe seule, le choix des exemples verbaux n'est pas guidé par le souci de produire chez les enfants une gamme d'émotions cohérente, l'absurdité y règne en souveraine au grand profit de la routine et de l'ennui. Dans un article publié, il y a trente ans, au sujet des manuels de lecture, George Sand relevait ces quelques lignes consécutives[1] :

La crainte de Dieu,
La fiente de poule,
Le sapeur décoré,
Le jupon sali,
Hume ta bière.

Est-il donc impossible, ajoutait l'excellente femme, de concilier l'enseignement de la lecture avec le sens commun? — Un modèle d'écriture que nous avons sous les yeux est ainsi conçu :

Bravoure, Méchant, Mouvoir, Souvenir, Oh !

Notez qu'une partie de ces exemples, à force d'être ressassée mécaniquement par les enfants, se grave dans leurs cerveaux en souvenirs ineffaçables, de sorte qu'on est tout étonné de les entendre par moments chantonner, du plus grand sérieux, des séries de mots tout à fait imbéciles. C'est un don de l'instruction nationale, don gratuit, mais obligatoire. — Combien j'aime mieux le rôle de la petite maman qui, du premier jet, invente ce modèle ingénu : *Je montrerai ma page à papa.*

1. Dans le journal *Le Temps.*

Mais le triomphe du pédantisme vain, de la veulerie et du gâchis, c'est l'enseignement de l'orthographe française. Savoir qu'il faut mettre deux *r* pour unir les syllabes du mot *nourrir*, qui vient du latin *nutrire*, tandis qu'il n'en faut mettre qu'un au milieu du mot *courir*, qui vient, je pense, de *currere*, c'est pénétrer dans un mystère; mais quand, à force de labeur, on en sait à fond tous les rites, c'est un signe d'aristocratisme, et l'on ne saurait passer trop de temps à se graver de telles notions dans la mémoire. Bossuet pouvait se permettre d'écrire le mot *temps* de deux ou trois façons différentes, comme en témoignent ses manuscrits; mais la mode a tourné depuis Bossuet. A défaut de prérogatives nobiliaires, nous possédons la distinction orthographique. Le purisme universitaire et le snobisme des mondains sont là-dessus parfaitement d'accord. Et c'est pour satisfaire à ce moderne préjugé que l'instituteur primaire impose à ses élèves les séries de dictées interminables qui occuperont les plus belles heures de leur présence à son école. — Ne pourrait-on, objectez-vous, enchaîner le sens de ces dictées de telles manières qu'en s'initiant aux formes sacramentelles de l'orthographe l'enfant s'intéressât au sens des mots et en gardât quelque lumière. — Vous n'y pensez pas! Chaque page d'exercices doit contenir un certain nombre de difficultés qu'on n'y rassemble pas sans quelque peine. Même alors qu'on découvre un pareil assemblage dans les œuvres des bons auteurs, ces précieux extraits sont épars et n'offrent entre eux que des rapports incohérents. Dans son mécanisme exigeant, l'enseignement de l'orthographe est trop

complexe pour qu'on l'utilise à deux fins; il est d'ailleurs trop encombré pour aeeorder la moindre place aux préoceupatious sentimentales.

Le résultat, c'est qu'en quittant l'éeole, les enfants du peuple ont en mains un instrument bizarre et minutieux qui, faute d'un maniement quotidien, ne va pas tarder à se rouiller ehez la plupart. La pénible acquisition de cet instrument a pu servir à les dégoûter de l'étude; elle n'a pas allumé dans leur esprit la saine lumière qui éclaire les eommuns degrés du gai savoir et des sentiments généreux.

Cependant le monopole universitaire, qui régit tous les programmes d'examen, paralyse l'influenee réformatrice du temps, de l'usage et du bon sens. La forme des mots français ressemble à ces textes sacrés que les religions veulent immuables et dont l'obscurité fait tout le prestige. Les lettrés lui trouvent une saveur mystique et n'ont pas assez d'ironies pour aceabler les braves gens qui prétendent faciliter « aux enfants de la Bretagne et aux petits nègres du Sénégal » l'acquisition de la langue et de la elarté françaises. Ces messieurs ont d'autres soueis. « Je reconnais, dit un poète, que la règle des partieipes est absurde. Puisque, employés avec le verbe *avoir*, ees fameux partieipes ne se soucient pas du complément qui va les suivre, ils pourraient se passer d'aceordailles lorsque ee eomplément les précède. Mais si vous modifiez la règle, la moitié de mes vers va sonner faux, et bientôt notre maître à tous, Raeine lui-même, Raeine va devenir boiteux. — Vous voulez peut-être aussi, ripostait l'exeellent Hérédia, que l'on permette d'éerire mon nom sans H! » — La passion littéraire

est égoïste parce qu'elle ressemble à tous les sentiments mégalomanes, elle s'accorde tant d'importance, qu'elle dédaigne tout ce qui n'est pas elle. Il ne lui déplaît pas que son temple soit d'un accès difficile aux profanes, et, si elle aime à railler les petites gens, elle ne songe pas à faire le moindre sacrifice pour les aider à sortir de l'ornière.

Il faut d'ailleurs en convenir, si la religion des mots est pour le professeur de lettres une cause de jugements passionnés, le culte exagéré du chiffre produit dans l'enseignement des sciences un aveuglement du même ordre. L'habile maniement des symboles numériques y devient la préoccupation dominante; à mesure qu'on les isole des phénomènes qu'ils représentent, on croit s'élever à l'absolu et l'on tombe dans l'artificiel. On oublie que tout signe verbal n'exprime jamais qu'un aspect fragmentaire des choses et que, si la nature de notre esprit nous oblige à sectionner pour étudier, la confiance que nous accordons aux abstractions analytiques nous éloigne de la vérité globale. Utile à titre de jalon, le chiffre est toujours impuissant à représenter un phénomène dans son ensemble. Quand nous disons que un et un font deux, nous admettons implicitement qu'il existe au monde deux groupes d'éléments assez inertes et assez pareils pour qu'on puisse associer leurs quantités sans modifier leur signification qualitative. C'est une hypothèse bien grossière. Il n'y a pas dans l'univers deux molécules qui n'aient une statique différente, puisqu'elles n'ont pas le même rapport avec les autres points de l'étendue. Leur adaptation et leur fusion comporte d'ailleurs des degrés si nombreux que la souplesse de

ces combinaisons ne peut être exprimée par la fruste rigidité des nombres. C'est un problème aussi complexe que l'union de deux cellules vivantes et de deux personnalités sensibles ; toute expression mathématique de ces données est imparfaite et inexacte.

Voici pourtant que les astronomes nous prédisent à une seconde près le retour d'une éclipse de soleil. A première vue, nous concluons que leur calcul est d'une rigueur inattaquable. Mais bientôt nous considérons que la durée de nos vérifications est insignifiante en comparaison de la prodigieuse antiquité des astres et de la lenteur de leurs métamorphoses. Direz-vous que ces transformations n'ont aucune influence sur l'équilibration des corps célestes? Nous le contestons absolument. De même que, depuis tant de siècles, le noyau solide de la Terre s'est graduellement accru aux dépens de son atmosphère et continue à s'accroître sous nos yeux, il est à croire que cette atmosphère et l'atmosphère même du Soleil continuent à se renouveler et à s'accroître par une lente assimilation des atomes que leur fournit le mystérieux éther. Supposer que le nombre des éléments qui appartiennent à chaque astre a été limité une fois pour toutes, c'est diviser arbitrairement l'évolution des phénomènes et supposer que leur développement qualitatif soit devenu indépendant de la répartition quantitative des matériaux qui s'y emploient. L'observation de tous les faits qui se produisent à notre portée dément une pareille hypothèse.

C'est donc à tort que certains philosophes s'autorisent des prévisions de l'astronomie pour vanter l'absolu mathématique. Plus étroit encore que le mot, le

chiffre n'est qu'une forme creuse où tout s'encadre tant bien que mal, mais jamais d'une façon complète. L'emploi des nombres n'empêche pas que chaque science concrète soit obligée de prendre pour point de départ une hypothèse particulière, c'est-à-dire une vue synoptique dont le choix plus ou moins heureux détermine le degré d'exactitude et la valeur des corollaires. Lorsque, au début de ses leçons, le géomètre formule cet axiome : « La ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre », il fait appel au sentiment global que nous procure un certain genre d'expériences. La nature affective du postulat est indéniable, et tous les théorèmes qui s'ensuivent, en dépit de leur enchaînement rationnel, participent à la nature de la croyance qui leur prête un support indispensable. Aussi M. Poincaré a-t-il pu dire : « Des êtres qui feraient leur éducation dans un autre monde trouveraient sans doute plus commode de créer une géométrie différente de la nôtre et qui s'adapterait mieux à leurs impressions[1]. » Dans la pensée de l'auteur, cette remarque ne suppose pas un défaut d'unité dans l'harmonie du mécanisme universel, elle nous rappelle seulement ce fait d'observation courante, qu'en se plaçant successivement à des points de vue divers, les rapports qu'on saisit entre les faits s'offrent au prime abord sous des aspects très différents.

L'axiome qui sert de fondement à toutes les sciences biologiques est résumé dans la loi de subordination fonctionnelle, c'est-à-dire dans une hypo-

1. H. Poincaré, *La science et l'hypothèse*, p. 91.

thèse qui échappe à toute vérification numérique, mais dont le sentiment s'impose aux analyses du physiologiste et à la psychologie elle-même. Cette loi est assez générale pour qu'en l'appliquant à la pédagogie, sans faire appel à d'autre postulat, nous la voyions s'élever rationnellement à la dignité d'une règle morale. N'admettons-nous pas couramment que la recherche de la vérité exige une continuelle subordination des œuvres secondaires, et qu'une telle conception de la vie est méritoire alors même qu'elle ne semble procurer aucun bénéfice immédiat. Bien que numériquement indémontrable, cette croyance oriente et soutient les plus nobles génies dans leur conduite; ils en tirent une série de conséquences pratiques, et c'est d'un pareil sentiment, devenu pour eux la raison majeure, que dérivent leurs plus nobles créations.

§ 5. — Le sentiment et la raison

C'est donc à tort que, dans sa *Logique des sentiments*, M. Ribot oppose la prétendue rigueur de la logique rationnelle à la mobilité des appréciations sentimentales et qu'il suppose entre ces deux fonctions de l'individu un antagonisme insoluble. « Jugée par des logiciens purs, nous dit-il en sa conclusion, la logique des sentiments est condamnée sans hésitation et sans appel[1]. » — Mais qu'est-ce donc qu'un « logicien pur »? — S'il faut, pour mériter ce titre inattaquable, éliminer toutes les données qui ne comportent pas une

1. Th. Ribot, 1, *La logique des sentiments*, p. 194.

preuve mathématique, nous déelarons sans hésiter qu'un pareil homme n'existe pas. Car, il faut bien le répéter, e'est le sentiment qui sert de premier guide à ses initiatives et qui offre à ses réflexions les matériaux élémentaires ; c'est le sentiment qui, parmi tant de rapports analytiques, choisit eelui qui va donner un eentre à ses tentatives de synthèse ; et c'est eneore le sentiment qui le dirige dans ses essais réitérés, puisqu'il ne peut pas faire un pas sans obéir à l'espéranee indéfinie du mieux qui motive tous les enthousiasmes de la vie et toutes les ténaeités de la seienee. Les nouvelles hypothèses des physieiens semblent d'abord des espèees de chimères dont se rient les gens « raisonnables ». Lorsque Pasteur eommença ses travaux de laboratoire, un de ses maîtres l'aeeusait de ne se plaire qu'aux utopies ; et lorsque pour la première fois il formula sa théorie des fermentations mierobiennes, ses adversaires poussaient jusqu'à l'injure l'opposition qu'avait soulevée son inspiration géniale. Ce qui n'était d'abord qu'un pressentiment vague devint une vérité seientifique, vérité relative d'ailleurs et fondée sur un postulat. Nons admettons provisoirement qu'à la surfaee de la terre et dans les eonditions aetuelles aueune cellule vivante ne peut éelore spontanément dans un amas de substance minérale. Peut-être en est-il autrement au fond des mers ?

M. Ribot vante l'attitude superbe du philosophe qui n'admet que la raison nue et qui dédaigne toute eollaboration du sentiment[1]. Mais puisque la relativité

1. Ribot, 2, *La logique des sentiments*, p. 194-195.

de nos connaissances et le devenir indéfini des phénomènes ne nous permettent pas d'atteindre la substance élémentaire, n'est-ce pas faire preuve d'illusion passionnelle que d'affirmer l'existence d'un absolu inaccessible. Est-ce que toute connaissance n'est pas le résultat des relations mobiles et progressives qu s'établissent entre l'homme et le monde et qui relèvent chaque jour nos ambitions sans parvenir à les borner jamais. Où sont donc ces notions purement objectives, ces vérités impératives que ne soutient aucune donnée sentimentale et dont nulle émotion n'a justifié la préférence? Dans l'ensemble de son ouvrage, M. Ribot ne nous en donne qu'un seul exemple, celui que nous avons cité plus haut, c'est-à-dire la somme des calculs qui permettent aux astronomes d'annoncer les futures éclipses[1]. Mais, nous ne saurions trop le répéter, en dépit de l'infaillibilité que leur accorde une vérification hâtive, on ne peut soutenir que l'astronomie soit en mesure de préciser l'universalité des influences qui modifient à chaque instant la dynamique et le rapport des astres. Et d'une façon plus générale, nous n'admettons pas qu'aucune fonction de la nature puisse être si bien délimitée que sa formule verbale ou numérique échappe dans l'avenir à aucune revision. Par le fait même qu'elle est partielle, toute loi textuelle est provisoire et passible de correction au cours des temps. Chaque nouvelle découverte de la physique modifie la signification des expériences antérieures et en rectifie la portée.

1. Ribot, 3, *La logique des sentiments*, p. 97.

Les chiffres jouent dans ces travaux le rôle d'instruments passifs, ils servent à marquer les points, ils prêtent aux tâtonnements du chercheur des jalons provisoires et des repères; mais ils n'expriment ni le sens intime de l'évolution créatrice, ni le rapport qualitatif de ses inventions progressives.

Quels que soient les procédés de la pensée, la sensibilité et la raison n'y jouent dans aucun cas le rôle de facultés distinctes et séparables; elles ne représentent que la tendance universelle des formes génétiques à chercher des groupements toujours meilleurs; et comme elles ne peuvent fonctionner sans mettre en œuvre des éléments nerveux de valeur inégale, elles subissent une série d'oscillations qui sont toujours plus ou moins émouvantes. C'est donc à tort que certains auteurs, en s'appuyant sur des exemples d'aveuglement passionnel, prétendent que l'activité réfléchie s'offre parfois « inémotive[1] ». Lorsque, dans une de ces phases de dépression que provoquent l'insuccès ou l'ennui, nous nous disons indifférents à toutes choses, on serait bien naïf de nous croire. La vérité, c'est qu'à l'exemple de certains malades, nous sommes tellement absorbés par une préoccupation exclusive que, sans devenir insensibles aux événements qui s'imposent à notre attention, nous n'y cherchons plus que des occasions de nous attendrir sur nos propres misères. Comme il arrive dans toutes les émotions démesurées, nous grossissons l'objet de notre passion et nous lui subordonnons tous

1. Citons par exemple l'article publié par M. D'ALLONNES dans *Journal de psychologie* (3e année, no 2) sous ce titre : « L'explication physiologique de l'émotion ».

les autres; nous devenons pour un temps des sceptiques et des négateurs entêtés, et tout en nous disant apathiques, nous trouvons dans chaque incident un prétexte à renouveler nos lamentations puériles. De même, on voit l'enfant boudeur s'acharner à son idée fixe et nier avec un redoublement d'impatience qu'aucune consolation ou aucune menace ait pu le toucher un instant. « Ça m'est bien égal », répète-t-il à tout propos; et sa mimique rageuse contredit énergiquement ses paroles.

A l'encontre des psychologues séparatistes, nous ne saurions admettre à aucun titre ce que l'on a nommé d'un mot barbare la « *cognition* indifférente ». Prendre connaissance d'un objet, si nonchalamment que ce soit, c'est de prime abord s'y intéresser quelque peu, dût-on s'en détourner aussitôt. Le jeu de la physionomie et des membres exprime ces inégalités de l'attention, et traduit d'une façon visible les alternatives de relèvement et de laisser-aller qui constituent l'élément le plus général de l'émotion. Alors même que la réflexion est calme et relativement impassible, elle ne va pas sans offrir « des hauts et des bas » qui représentent autant d'inégalités qualitatives et qui se traduisent par une mimique appropriée. Observons, par exemple, une personne absorbée par un sérieux travail de rédaction. Tantôt ses idées s'enchaînent heureusement, et nous voyons son front se relever, ses traits s'épanouir et sa plume courir avec aisance. Autant s'offrent de trouvailles heureuses, autant se produisent de menus relèvements du geste et de l'attitude. Mais qu'une difficulté survienne à l'improviste, l'incohérence momentanée des courants céré-

braux produit une dissipation d'énergie qui se trahit par des gestes désharmoniques. Le centre des mouvements s'abaisse en même temps que leur allure se désordonne; on voit des spasmes incohérents affecter les sourcils et les lèvres; la main se crispe, les ratures sont grossièrement appuyées; parfois même le pied frappe le sol avec impatience. Enfin, lorsque la besogne est heureusement achevée, on observe une détente moins brusque et un laisser-aller plus régulier. Des hauteurs de l'émotion contenue, le penseur redescend jusqu'aux naïves récréations du gamin; il se lève, il se frotte les mains, il marche à grands pas, il s'agite pour le plaisir de se sentir vivre, pareil à l'écolier qui sort de classe et qui saute en hennissant comme un jeune poulain bien portant.

Ces changements du niveau mental, — l'éducateur doit en connaître le mécanisme afin de le gouverner avec mesure. Au lieu d'écouter les philosophes radicaux qui abaissent la valeur du sentiment au profit d'une raison impitoyable, il affirmera que l'émotion est un moteur bienfaisant dont on ne peut supprimer les oscillations sans enrayer la vie elle-même. Bien loin d'être appauvri, comme on le soutient, par le progrès de la réflexion, le sentiment prend des élans mieux assurés en acceptant une discipline rationaliste; ce qu'il perd en vivacité apparente, il le gagne en lucidité actuelle et en efficacité ultérieure. Dans les pages qui vont suivre, cette façon de voir sera l'objet d'une vérification constante. Nous reconnaîtrons qu'à tous les âges, et dans toutes les étapes de l'enseignement, la gamme physiologique des émotions présente les mêmes degrés, les mêmes oscillations et les mêmes nuances

que le progrès des facultés intellectuelles. A cet égard comme à tout autre, il est vrai que l'unité psychologique tend à se désagréger sous l'influence des excitations grossières, des passions exclusives et des lésions pathologiques; mais ce sont là des phénomènes de régression et des déviations accidentelles. L'examen de leur mécanisme nous apprendra dans quelle mesure il est possible d'éviter ces anomalies et de favoriser le progrès régulier de la synergie individuelle.

§ 6. — Le schéma du progrès

Mais avant de poursuivre l'exposé du problème, il nous paraît indispensable de réfuter un argument que le grand nom de son auteur impose encore à toutes les sciences et qui semble fournir un appui aux antithèses traditionnelles. Suivant les idées de Spencer, le schéma du progrès se résumerait « dans un passage continu de l'homogène à l'hétérogène ». Il est vrai que si l'on ramène sur un même plan des formes empruntées aux différentes étapes de la création, l'incompatibilité des espèces semble augmenter au cours des siècles; mais à considérer l'évolution dans son ensemble, la solidarité des mouvements reparaît et l'unité avec elle. L'hétérogénéité prétendue des fonctions biologiques suppose entre les degrés de leur développement des lacunes et des sauts dont on n'a pas fourni la preuve. Si, de prime abord, on est tenté de croire à l'existence de ces lacunes, c'est qu'en élevant ses générations successives la nature a brisé la

plupart des moules de ses inventions précédentes. Les ébauches dont elle conserve un certain temps le modèle sont, pour ainsi dire, les documents de choix qui lui servent à reprendre chaque jour le chef-d'œuvre indéfiniment poursuivi. Mais bien loin de chercher la divergence, *chaque perfectionnement de la vie représente une synthèse des qualités qui ont fleuri sur les échelons antérieurs*. La figure humaine résume en les dépassant toutes les formes de la série animale; la conscience moderne représente l'aboutissant provisoire de tous les sentiments et de toutes les idées du passé.

La prétendue homogénéité de la substance primitive est d'ailleurs aussi inconcevable pour nous que l'uniformité du mouvement qu'elle supposerait, et nous pouvons la reléguer dans le domaine des absolus chimériques. Aussi loin que nous pouvons observer les productions de la nature, la notion d'échelonnement solidaire et continu s'impose à notre observation, comme une loi qui lui est commune avec la dynamique originelle. Nous en retrouvons l'expression dans la genèse Mosaïque et dans la philosophie de Thalès, dans la morale d'Épicure et dans la physique de Descartes, dans toutes les classifications des géologues et des naturalistes modernes. La subordination des trois règnes et de leurs fonctions essentielles représente le gradin antique où le transformisme commence à faire évoluer la mobilité des espèces. A titre d'hypothèse élémentaire, la notion de progrès qualitatif résiste à une démonstration intégrale, mais elle tend à passer à l'état d'axiome, parce qu'elle répond au besoin d'ordre et de simplification qu'aucun

scepticisme ne peut abolir. Dans ses applications les plus hautes, elle éclaire l'optimisme irréductible des hommes, leur vague aspiration vers l'union continue, vers l'entente et vers la clarté. On peut soutenir que la loi de hiérarchie universelle ne traduit qu'une vision sentimentale; mais on ne peut nier que son schéma repose sur des constatations bien enchaînées, qu'il résume les essais de classification du passé, qu'il forme le lien de la tradition et du présent, qu'il facilite la solution de toutes nos antithèses verbales et de tous nos dissentiments superficiels.

CHAPITRE II

La loi de subordination fonctionnelle. Son rôle dans l'éducation.

Sommaire. — § 1. *Exposé général et définition de la loi.* — § 2. *Oscillations physiologiques de la conscience.* — § 3. *Influence de l'âge.* — § 4. *Conditions objectives.* — § 5. *Résultats subjectifs.* — § 6. *Conséquences morales.*

§ 1. — Exposé général et définition de la loi

Appliquée à l'universalité des choses, *la notion de hiérarchie qualitative,* — c'est-à-dire la tendance qui nous invite à dire « telle chose est meilleure que telle autre », — ne s'est encore dessinée à nos yeux qu'en traits sommaires; et bien que le principe en soit utilisé d'une façon plus ou moins consciente dans toutes les recherches de l'art et de la science, nous sommes obligés de reconnaître qu'il reste malaisé à définir. Mais si nous renonçons à généraliser pour ne considérer que les conséquences biologiques de l'hypothèse, nous la voyons prendre une forme moins imprécise

et fournir à la théorie des sentiments un moyen de classification mieux assuré. Considérée dans ses applications aux phénomènes de la vie, la notion un peu nébuleuse de hiérarchie qualitative devient *la loi de subordination fonctionnelle,* et comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle y joue le rôle incontesté d'un axiome. On ne peut pas dire qu'elle représente un postulat finaliste, au sens étroit de ce dernier mot, puisque les questions d'origine et de fin en sont résolument écartées; mais elle nous offre un procédé d'orientation qui s'adapte à la totalité de notre existence. Indispensable à l'ordonnance de nos jugements, elle est essentiellement relativiste et nie toute prétention à l'absolu.

Les physiologistes et les psychologues sont tellement imbus de l'importance de cette loi qu'ils l'invoquent à tout instant d'une manière implicite et pour ainsi dire sans y songer. Mais ils la laissent encore flotter dans une imprécision qui leur permet de formuler des aperçus incompatibles avec son principe essentiel. Ainsi la théorie *des deux psychismes,* telle que la soutient M. Grasset, représente un système de bascule, non pas une organisation dont toutes les parties demeurent soumises à un rapport de dépendance hiérarchique. Il en est de même de la conception qu'expose M. Ribot dans sa *Logique du sentiment* et de la *théorie du progrès,* telle que l'a formulée Spencer. Si l'on suppose que l'évolution fonctionnelle aboutisse normalement à des créations hétérogènes, l'anarchie ne peut plus être qualifiée d'état morbide, et toutes les antithèses sont justifiées. Or une pareille façon de voir ne peut aller d'accord avec

la loi de subordination physiologique; cette loi ne nous dit pas seulement *que toutes les fonctions de la vie forment une échelle indéfinie dont chaque degré commande les inférieurs,* elle admet en même temps qu'en dépit de leur valeur inégale *ces degrés demeurent unis par un lien de dépendance tel que leur dissociation persistante devient une cause de déchéance pour les sujets.* Elle suppose enfin *que cette dépendance hiérarchique offre une tendance naturelle à se rétablir lorsqu'elle est troublée par une émotion passagère et même par une passion ou par une maladie de quelque durée.*

On ne conteste pas qu'à cet égard il existe entre les sujets des différences considérables. Après un même désarroi apparent, il est visible que le retour à l'équilibre ne s'opère pas chez tous les hommes d'une manière aussi complète et aussi prompte. Suivant les sexes et les âges, suivant la constitution native, l'état de santé et le degré de culture, on voit varier la capacité de rétablissement que chacun oppose aux perturbations affectives. Ce sont là d'ailleurs autant de conditions que l'éducateur doit connaître puisqu'il est chargé d'en tenir compte et de les améliorer s'il se peut. Mais au point de vue le plus général, ce qui caractérise l'individu pondéré, ce n'est pas qu'il manifeste en toute circonstance et à toute heure la maîtrise absolue de soi que supposerait la prédominance invariable des facultés supérieures, — nous allons voir que pareille chose est impossible, — mais c'est qu'après les périodes inévitables d'enthousiasme, d'attendrissement ou d'abandon qu'amènent les émotions courantes, il n'est pas désorienté

assez gravement pour ne pas se ressaisir à bref délai. En parlant d'émotions courantes, nous restreignons provisoirement notre examen aux mouvements qui n'excèdent pas les limites de la tolérance physiologique, quitte à montrer plus loin le rapport qui existe entre ces troubles passagers et les désarrois plus profonds que provoquent les passions chroniques.

Dans les débordements de la joie, aussi bien que dans les surprises de la douleur, la pensée s'obscurcit de prime abord, c'est-à-dire que les groupements les plus élevés de l'axe nerveux se désagrègent au profit des associations de second ordre. On entend des exclamations qui sont parfois consenties, mais qui peuvent devenir assez automatiques pour ressembler au hennissement jovial ou au cri douloureux des animaux. Les mouvements perdent l'allure esthétique et mesurée qui distinguait la contenance de l'homme fait des manifestations bestiales. Au lieu de se limiter aux traits du visage, le geste principal de la mimique s'abaisse aux membres et aux viscères; les bras s'élèvent et s'abaissent comme des ailes; le tronc se dresse ou s'infléchit, et comme on dit communément, le sujet « ne tient plus en place ». On observe des hoquets, des suffocations, des spasmes cardiaques et vasculaires, des alternatives de rougeur et de pâleur, des transpirations brusques et profuses; et la plus simple observation nous permet d'affirmer qu'il existe un parallélisme continu entre la diffusion croissante de ces mouvements et la croissante obscurité des sentiments qui les provoquent.

Nous avons résumé ailleurs le mécanisme de ces phénomènes en disant que le siège capital des réac-

tions affectives se déplace sur les degrés de la hiérarchie fonctionnelle suivant la qualité psychologique de l'émotion. A mesure que s'amoindrit la part du cerveau préfrontal et de la réflexion modératrice, on voit l'exubérance des mouvements organiques et l'enfantine vivacité de leur allure traduire l'accroissement d'influence que s'arrogent les ganglions inférieurs. Chaque degré de cette insurrection des actes instinctifs aux dépens des gestes volontaires représente une infraction plus ou moins grave à la loi de subordination physiologique; mais, il faut bien le remarquer, le renoncement des facultés maîtresses n'est à peu près complet que dans le sommeil profond, ou dans les états de désagrégation que produisent l'agonie, la fièvre, la démence ou l'ébriété passionnelle. En ce cas même, on ne peut pas dire avec les psychologues dualistes que le déplacement du centre des actions vitales s'opère seulement entre deux points de l'axe nerveux; il offre autant de transitions et de degrés que les innombrables tonalités du sentiment; et quelle que soit la gravité du désarroi, tant que les connexions nerveuses ne sont pas localement détruites, le mécanisme hiérarchique tend à se rétablir de lui-même dès que la cause troublante est écartée. A mesure que le sujet prostré se remet sur pied, il reprend la clarté de ses perceptions.

Cette constante solidarité de l'attitude expressive et des variations intimes de la conscience représente en définitive une notion qui semble vulgaire; mais il en est à peu près de même de toutes les vérités très générales; on croit les connaître assez bien pour les appliquer sans erreur, et faute d'en observer les nuances,

on en fait un mauvais usage. Si les précepteurs de l'enfance ont une certaine inclination à trop exiger de leurs élèves sous le rapport de la « bonne tenue », c'est que, par l'effet d'une habitude traditionnelle, ils simplifient outre mesure les données de la question et n'en voient plus que les deux termes extrêmes. Un gamin qui ne garde pas pendant des heures la contenance d'un homme fait est « un mauvais esprit », un élève « dissipé » et qui mérite une « mauvaise note ». Mais on s'expose à ne rien obtenir en demandant trop à la fois, et c'est ainsi que tant de garçons bien élevés restent en état de révolte permanente vis-à-vis de braves professeurs que la surcharge des programmes et l'accumulation d'un grand nombre d'élèves sur les mêmes bancs entraînent à des disciplines abusives. Dans la plupart des cas, les résultats sont aussi défectueux que la méthode. Plus tard on s'aperçoit que parmi les « cancres » de collège se trouvaient nombre de jeunes gens bien doués qui font une assez bonne figure dans le monde. Mais les pertes de temps et d'énergie infligées par les maladresses pédagogiques leur ont laissé des défauts passionnels qui deviennent malaisés à corriger.

§ 2. — Oscillations physiologiques de la conscience

Ce qui désigne à tous les yeux l'homme « bien élevé » c'est la mesure qu'il apporte aux manifestations affectives et la tendance au relèvement qu'il op-

pose aux désarrois imprévus. Mais quelle que soit la stabilité de sa constitution totale, elle ne saurait échapper complètement aux troubles et aux alternatives de la passion. Ce ne sont pas seulement les émotions mondaines ou familiales qui modifient à tout instant l'équilibre hiérarchique des facultés, ce sont aussi les exigences du mécanisme vital. Chaque échelon du clavier organique a son besoin particulier qui réclame un tour de faveur, et la satisfaction qu'il obtient par moments exige à la fois une majoration d'activité sur quelque point et une diminution d'activité sur tous les autres. De cette façon, les groupes variés de cellules nerveuses, de fibres musculaires et d'éléments végétatifs dont chaque minute de l'existence réclame plus spécialement le concours occupent tour à tour des rôles primaires, secondaires ou infimes, suivant la loi d'oscillation et d'alternance qui préside à tous les rythmes de la vie.

Sans exiger un sacrifice complet des sentiments élevés, l'heure du repas est peu favorable aux réflexions sérieuses; nous la regardons comme un moment de détente. Pour être approprié à la disposition générale des convives, le ton des causeries de salle à manger doit garder une allure légère, et le pédant qui moralise à table s'attire de justes railleries. Il en est à peu près de même à la promenade; et si par hasard la conversation des marcheurs aborde un sujet qui réclame une attention soutenue, ils cessent de voir le paysage ou d'observer les passants; ils s'arrêtent involontairement pour permettre à l'innervation de concentrer ses énergies dans les plus nobles parties du cerveau et de relever immédiatement le niveau de

la vie mentale. Tel qui pendant la majeure partie du jour s'est astreint à la contention prolongée qu'exigent de graves devoirs sociaux s'accorde le soir un moment de répit. Il s'étale volontiers dans un fauteuil, il épanouit ses traits et ses poumons dans un mouvement d'hilarité un peu grosse, et il accueille les plaisanteries qui fournissent un prétexte à cette gaminerie passagère. Arrive enfin l'heure du sommeil qui obscurcit le sentiment en supprimant l'activité volontaire, et tandis que le cerveau abdique son rôle de contrôleur, ce sont les fonctions ganglionnaires qui prennent le pas sur toutes les autres. Mais leur continuité apparente ne les empêche pas d'obtenir elles-mêmes quelque repos, puisque leurs mouvements élémentaires observent le rythme intermittent qui permet à chaque fibre musculaire de se détendre et de se reposer à son tour.

Envisagées dans leurs effets particuliers, ces continuelles oscillations du centre de l'action vitale constituent autant d'infractions momentanées à la loi de subordination fonctionnelle; mais elles ne sont pas inutiles au perfectionnement de l'organisme. Rien ne s'élève d'un jet dans la nature, tout suit un rythme alternatif et onduleux. Si les facultés supérieures sont soumises durant le sommeil à des périodes d'abdication plus prolongées que leurs congénères inférieures, elles ont aussi le privilège de pouvoir dépenser plus à la fois. Toute initiative de la pensée exige une attention d'autant plus soutenue que son objet est plus important et qu'elle évoque des sentiments plus délicats. Cette aptitude à augmenter les dépenses de l'innervation préfrontale et à restreindre la diffusion mo-

trice au profit de la réflexion subjective constitue la prérogative des parties du cerveau que les progrès de la race a constituées en dernier lieu et qui, chez les individus, se développent le plus tardivement. Aussi les gammes les plus élevées du sentiment ne se produisent-elles avec aisance que chez les sujets dont l'éducation passionnelle est suffisamment avancée. Combien d'hommes soi-disant cultivés ignoreront toute leur vie que la subordination graduelle des facultés secondaires au profit des spéculations les plus élevées devient la source des jouissances les plus précieuses qu'il nous soit permis de savourer.

Cet idéal ne doit pas nous faire oublier que si la prédominance des organes supérieurs est la condition du progrès biologique, la conservation des organes inférieurs n'est pas moins indispensable à ce progrès. Dans leur soumission relative, les appareils subordonnés ont leurs besoins dont chacun veut être satisfait à son heure sous peine d'une rupture d'équilibre qui entraverait le développement de la personnalité. Le rapport de ces exigences varie d'ailleurs suivant les âges et suivant d'autres conditions qui réclament un examen successif. Car il ne suffit pas d'affirmer vaguement que la santé physique est la base de l'optimisme intellectuel et de la générosité des sentiments, il faut appuyer cette façon de voir sur des considérations précises.

§ 3. — Influence de l'age

Chez le nouveau-né, l'insuffisance du développement cérébral prive encore la hiérarchie organique

de ses fonctions les plus élevées. L'enfant agit aux premiers jours comme s'il était anencéphale. Son attention est tellement fugitive qu'on le dirait aveugle et sourd. Il se conduit comme un petit animal; il est glouton, criard et purement instinctif; mais la série des émotions qu'on n'évite pas va l'obliger à un apprentissage qui favorisera le développement simultané de son axe nerveux et de ses aptitudes somatiques. Il y aura dans cette évolution des essais malheureux, mais chaque effort couronné de succès comportera un bénéfice transitoire et un sentiment de plaisir.

C'est la fréquence et la rapidité de ces progrès qui donnent à l'enfant bien portant sa jovialité coutumière. La gaieté forme un trait dominant de son caractère, un élément indispensable de son éducation et de sa santé; elle manifeste la tendance primordiale de la vie qui veut se développer sans fin, sympathiser avec tout ce qui l'entoure et graviter vers les bonheurs inconnus. Loin de réprimer cet élan naïf, le pédagogue s'efforcera de lui indiquer la meilleure pente et d'y ménager des transitions insensibles. Depuis les amusements puérils jusqu'aux plus hautes satisfactions de la conscience, l'échelle des joies humaines présente une gradation continue, dont la hiérarchie des fonctions organiques nous offre le fidèle schéma. Demander à chaque âge le genre d'activité qu'il comporte, exercer les muscles pour en faire les agents dociles des sens, évoquer toutes les curiosités de l'esprit afin d'alimenter le cerveau, coordonner les notions obtenues en vue des synthèses progressives qui concourent à la formation morale, c'est le programme

d'éducation qui nous est dicté par la loi de subordination physiologique.

L'ignorance du bambin ne lui permet pas d'envisager ces lointains résultats. Tout ce qui ne lui apporte pas un contentement immédiat est rejeté par lui comme inutile. En dehors des instants consacrés aux repas, il ne sait pas d'autre moyen que le jeu pour exercer ses membres et ses nerfs, pour donner satisfaction à l'instinct foncier de son être qui exige la durée, l'expansion, la communion avec tout ce qui est mouvant et chatoyant sous le soleil. Tout être vivant porte en soi un trésor de passions latentes qu'il a héritées des ancêtres et qu'il est tenu de mettre en œuvre, de faire valoir et d'enrichir à son tour. Le jeune chat qui joue avec un peloton de fil obéit à la mémoire héréditaire en harcelant cette proie illusoire; la fillette qui câline sa poupée répète, sans les avoir appris, les gestes maternels; l'un et l'autre se conforment à la loi qui veut que nous recherchions les émotions de nos générateurs et que nous en mimions l'expression avant de produire un nouveau personnage.

Le choix des jeux est commandé par l'évolution naturelle des facultés. Le nouveau-né rassasié aime à se sentir libre et à mouvoir ses jambes; il se fait un jouet du sein de sa nourrice, il en palpe la douceur, il goûte à loisir l'odeur et la saveur du lait; il fait sonner et chatoyer les menus objets qu'on lui présente, il écoute les timbres et les chansons avant de distinguer les couleurs et de reconnaître le dessin des visages. Quelques mois après la naissance on l'entendra former des consonnes, prononcer des « gue » et des « re »

dont il s'amuse visiblement et qu'il aecompagne d'un sourire. C'est le premier essai du langage articulé, e'est-à-dire de l'expression la moins impréeise et la plus générale des sentiments.

Une fois délivré de ses langes, l'enfant va explorer la maison et le jardin, ouvrir les tiroirs et les portes, interroger tous les êtres, tous les mouvements du eiel et de la terre. Aller devant soi au hasard et, pour ainsi dire, à la découverte, chercher un petit ami caché, c'est un jeu toujours émouvant, et du même coup, c'est une action éducatriee. Le marmot grimpe sur la chaise et sur la table, il veut devenir grand et fort comme son père, adroit eomme son frère aîné, imposant et radieux comme le cuirassier qui passe. Après avoir joué à courir, à sauter, il réclame un ballon, puis une bicyclette; il fait résonner le piano, il prétend dessiner, eolorier, il se plaît aux images et aux eontes merveilleux, il poursuit déjà un idéal. Lorsque son imagination embellit les objets, quand il prête à deux fauteuils attaehés avec une ficelle la vitesse d'une automobile, quand il façonne un ehâteau avec des cartes, ou une tour Eiffel avee des dominos, il n'est pas dupe de ees mirages, et il est le premier à en sourire; mais au delà des mesquineries du présent, il entrevoit les véhieules rapides et les vastes châteaux qu'il veut posséder dans l'avenir.

Après l'instinet et le souvenir héréditaires, l'imitation sert de guide à ses jeux. Son eamarade est un miroir qui l'aide à analyser ses propres sentiments et à diriger ses actes. L'émulation éelaire ses élans vers le mieux, et la eomparaison les justifie; c'est en jouant que nous avons appris à nous servir d'une brouette

et d'une pelle, à mesurer les objets et à apprécier nos pareils. Entre ces menus profits du jeu et les bénéfices du travail, la différence des procédés d'acquisition n'est pas aussi grande qu'elle paraît au premier abord. Pour qu'un labeur s'accomplisse avec fruit, il ne suffit pas que le travailleur connaisse théoriquement les avantages qu'il doit en tirer dans l'avenir, il faut encore qu'il se sente au niveau de sa tâche, qu'il acquière plus d'aisance à l'accomplir en s'y exerçant tous les jours, et que cette persévérance même lui procure une émotion satisfaisante. Quand un écolier se voit dirigé sur un chemin dont les degrés ne sont pas adaptés à la dimension de ses jambes, il dit que le maître est mauvais, et sans la moindre hésitation, il retourne à l'école buissonnière où s'épanouissaient les premières années de son enfance. Parfois il en revenait meurtri, mais il éprouvait le contentement d'y avoir développé ses facultés et d'y avoir appris quelque chose.

Nous avons posé en principe que le progrès de la valeur individuelle exige la subordination graduée des plaisirs inférieurs et des habitudes enfantines au profit des joies plus élevées que procure la virilité mentale; mais cette affirmation reste pour nos disciples une lettre morte s'ils n'éprouvent pas chaque jour une petite part du réconfort que leur annonce notre promesse. Ne demandons pas trop à la fois. Aux aridités de la technique n'ajoutons pas la répugnance qu'inspirent à tous les êtres des images et des conceptions qui blessent leurs instincts naturels. J'avais quatorze ans lorsque le professeur de ma classe entreprit de nous démontrer comment la ri-

chesse du langage est obtenue chez Bossuet par la seule propriété des termes. Pour la récitation du jour suivant, il nous indiqua ce passage bien connu du sermon sur la brièveté de la vie : « La vie humaine est pareille à un chemin qui aboutirait à un précipice affreux... » — Le lendemain, je ne savais pas ma leçon. Sans que je me fusse rendu compte du mécanisme de mon aversion, cette peinture de la vie humaine m'avait brouillé avec l'aigle de Meaux, et c'est seulement bien des années plus tard que j'ai compris la maladresse inconsciente de mon excellent professeur. Pour nos débuts dans l'éloquence sacrée, il devait nous montrer de quelle façon la thèse passionnée de Bossuet intéressait l'éducation de nos sentiments, et comment sa parole autoritaire prenait un ton plus sombre à mesure qu'il voyait se dresser devant lui un esprit de réforme qui devenait plus incoercible. En nous permettant de critiquer le pessimisme de l'orateur, on nous eut mis dans une meilleure posture pour nous faire goûter la véritable nature de ses qualités littéraires.

La loi du perfectionnement biologique exige que, par une gradation mesurée, l'optimisme ingénu des enfants se soumette à la discipline qu'imposent les œuvres de l'âge mûr, mais elle ne permet pas qu'on le détruise; cet optimisme doit rester le support nourricier sans quoi les facultés supérieures ne peuvent se développer ni fleurir; il constitue, pour ainsi dire, la substance élémentaire que chaque âge de la vie doit remanier pour aboutir à une éthique moins imparfaite. Et ce qui est vrai du développement de l'individu l'est également des étapes de la race. Les for-

mules du passé ne peuvent servir à l'éducation de nos enfants qu'en acceptant un rôle subordonné, et le professeur qui les présente à ses élèves doit se résoudre lui-même à sacrifier chaque jour une certaine part des dévotions qui lui sont chères pour adapter sa façon de voir aux espérances du jour présent. Car en modelant la pensée de ses élèves, il n'agit pas en vue des protocoles de Louis XIV, il fait les mœurs d'un temps nouveau ; et la plupart des vices qu'il y relève, c'est sa méthode qui en est responsable.

Dans l'application du principe de développement hiérarchique, la loi du temps comprend toutes les fonctions et tous les âges. L'enfant doit faire un effort continu pour élever le niveau de sa conscience, mais le pédagogue est soumis à des conditions identiques. Les programmes qui s'adaptaient aux sentiments des générations précédentes ne cadrent plus avec les nôtres, et leur matériel ne peut être maintenu en usage qu'au prix d'une revision périodique et d'une subordination progressive. Mais une fois contenues dans la dépendance qui leur convient, les qualités héréditaires forment le germe et la racine qui permet à la flore contemporaine de se dresser dans la clarté. Comme toutes les antithèses littérales, l'opposition du présent et du passé, qui entretient tant de dissentiments parmi les hommes, est destinée à se résoudre sous l'influence d'une éducation mieux comprise. En dépit des troubles incessants qui en affectent les rapports, toutes les fonctions de la vie personnelle et collective sont solidaires dans le temps comme dans l'étendue, et le maintien de leur dépendance reste la condition fondamentale de leur progrès.

§ 4. — Conditions objectives

Les événements extérieurs, les opinions et les gestes d'autrui exercent sur les individus une action d'autant plus décisive que leur personnalité est moins formée. Pour que les sentiments d'un homme échappent à des revirements continuels, un certain degré de maîtrise est nécessaire, et l'on comprend que, dans les premières années de la vie, les exemples de l'entourage occupent le premier rang parmi les influences pédagogiques. Lorsque le philosophe Kant proclamait que deux choses au monde lui semblaient admirables entre toutes, l'ordre des soleils dans l'espace, et, dans son cœur, l'innéité du sens moral, il oubliait que la droiture d'une mère exceptionnelle avait contribué pour autant à la floraison de son génie que l'instinct primitif de ses organes.

Le cerveau des jeunes enfants est comme une plaque impressionnable et vierge où les actes journaliers des parents se photographient en traits quasi indélébiles. Si un gamin, né d'honnêtes gens, se livre à des actes coupables, on peut affirmer à coup sûr qu'il a fréquenté de mauvais camarades, qu'il a fait des lectures pernicieuses, ou que la maladie a détraqué ses facultés. La plupart du temps, ces trois causes agissent en proportions variables, et trop souvent un mauvais rôle appartient aux années d'école. Dans l'édification du caractère individuel, les aptitudes natives fournissent la base, et l'importance de leur ap-

port se reconnaît à bien des signes ; mais combien s'accuse plus nettement tout ce qu'il y a d'appris dans les formes du langage, dans les allures et dans les goûts que suggèrent la vie de famille ou le collège. Même les habitudes contractées dans la salle à manger paternelle modifient pour la vie entière les tendances et les façons d'être. Combien d'hommes semblent des médiocres par nature, qui seraient capables d'une meilleure contenance s'ils renonçaient à la ration de vin et de café qui flatte leur passion coutumière. L'action fâcheuse qu'exercent les excitants dans le premier âge est bien connue de toutes les mères ; mais par l'effet d'un préjugé indestructible, quand leurs garçons atteignent l'adolescence, elles désirent qu'ils fassent « comme tout le monde » et elles ferment les yeux sur des effets que leur continuité rendra bientôt moins corrigibles. L'impatience du jeune homme est qualifiée d'excès de vigueur, et l'on se réjouit en famille d'y reconnaître quelques traits du caractère impulsif et des enthousiasmes du père. Comment ferait-on, chez l'un ou l'autre, la part du naturel et du régime? Outre le don de l'observation, il faudrait un sevrage de plusieurs mois pour mesurer chaque influence et pour apprendre une autre règle de conduite.

Combien d'exemples littéraires, consacrés par la tradition, deviennent aussi des vins étourdissants pour le cerveau des écoliers, non qu'ils soient entièrement mauvais, mais parce qu'entassés sans soin dans le cerveau des adolescents, ils n'arrivent pas à y former la claire synthèse qui ferait saillir leurs qualités maîtresses en mettant leurs défauts à l'arrière-

plan. Les plus beaux vers de tragédie et les mots historiques les plus vantés représentent autant de gestes ambitieux, dont les versions originelles s'adaptaient en quelque mesure à leur situation et à leur temps, mais dont le commentaire étroit des pédagogues a déformé la véritable signification. Pour qu'ils prêtent à l'éducation des sentiments l'appui dont elle a besoin, il conviendrait de les remettre à leur échelle et de leur enlever des rayonnements surajoutés. Mais c'est surtout ce faux brillant qui intéresse nos *humanistes*. Montrer le passé sous le pailletage artificiel qu'ont accumulé des siècles de dévotion littéraire, c'est le souci qui les absorbe. Meublée par leur dilettantisme, la mémoire de nos collégiens ressemble à ces magasins de curiosités où papillote un amas d'objets d'art qui rappellent les passions de leurs créateurs en même temps que la technique de leur époque. En interprétant ces symboles, le professeur ne s'occupe jamais que de la surface, puisqu'il est entendu que le sens profond n'intéresse pas son esthétique. Et ce n'est pas à titre relatif qu'il les offre à l'estimation des jeunes gens, il les leur impose comme des modèles, des chefs-d'œuvre de perfection, qu'on doit admirer sans réserve, et sans espoir que notre temps produise rien qui les égale. Mais observez les conséquences. Chacune de ces reliques est l'expression d'un sentiment qui pouvait à certains égards être légitime à son heure, mais qui retarde sur la nôtre. Vous savez d'ailleurs qu'on ne songe pas à tenter une comparaison qui semblerait un sacrilège : l'absolutisme est encore souverain dans le royaume de la littérature. C'est parées d'un prestige indiscuté que les for-

mules de l'héroïsme antique emplissent le crâne des éeoliers, et, dans les jours de grandes erises politiques, on voit de naïfs baeheliers manifester l'ineohérenee de leur édueation sentimentale en jouant les surhommes de théâtre. « Si le geste est beau, disait hier une de ees voix mégalomanes, qu'importent les vagues humanités? » Tous les exeès du terrorisme et de la eonquête impériale se sont parés de eitations elassiques; et réeemment nous avons vu « l'amour du gree » autoriser la vulgarisation des plus grossiers exploits de l'érotisme antique. C'était morbide et régressif, mais e'était de la littérature.

On l'a bien souvent remarqué, dans l'enseignement gréeo-latin, tel qu'on le pratique au eollège, tout est artifiee et mirage. Les vers dont le professeur vante l'harmonie à ses élèves, il en ignore la prononeiation véritable, et les aneiens se moqueraient de ses jugements s'ils pouvaient renaître et l'entendre. Mais, telle qu'elle est, eette eonnaissanee a tellement absorbé ses faeultés qu'il ne sait rien de la vie moderne, et qu'il est eonstamment porté à en dépréeier la valeur. En faee de lui sont rangés des adoleseents dont les yeux se tournent vers l'avenir et dont les oreilles s'ouvrent à tous les appels du dehors. Grâee au réalisme d'Homère, les querelles de l'Olympe et les palabres des eompagnons d'Aehille leur apparaissent sous un aspeet grotesque. Ce n'est pas la bravoure ni la vertu qui fixent la vietoire, c'est le eaprice de Jupiter aux prises avee les eoquetteries de Junon. Quand on aborde la tragédie greeque, le prineipal ressort qui la soutient eonsiste dans l'ambiguïté des oraeles. Toutes les catastrophes sont annoncées par avance,

mais de telle sorte que l'avertissement ne devienne intelligible qu'après les événements et lorsqu'il devient inutile. Aveuglé sur des naïvetés que le respect classique a rendues intangibles, le professeur se bat les flancs pour faire saisir à ses élèves le rythme des belles strophes où s'épanchent la colère et la plainte; ce n'est pas le sujet du tableau qui l'intéresse, mais seulement la facture et la couleur du morceau, la technique et la virtuosité du peintre. On prétend que le bon écolier admire séparément les coups de pinceau sans tenir compte du tout qu'ils représentent. Mais la gaieté de son âge demeure hostile à cette pédagogie funeste, et quand le vieil Œdipe se crève les yeux en punition des sottises que les calculs saugrenus du Destin lui ont fait commettre, le collégien se moque de cet héroïsme barbare, et nargue la Fatalité avec les gestes que la belle Hélène a empruntés aux modernes cancans d'Offenbach.

Nous retrouvons ici le défaut qui a déjà été signalé à propos de l'instruction primaire. Préoccupé de la spécialité qui lui est propre, le professeur de littérature prend les manies analytiques du grammairien. Il trouve parfaitement naturel d'étudier les formes expressives sans tenir compte des sentiments qu'elles représentent. C'est aller contre la loi de nature qui n'admet de progrès soutenu que par la synthèse. L'analyse n'est vraiment utile qu'à titre de moyen provisoire, et si le fractionnement qu'elle exige n'est pas compensé à toute heure par des aperçus généraux, il produit chez l'éducateur une partialité d'esprit qui déprécie la valeur de ses enseignements. L'habitude de scruter le détail des phrases sans jamais

prendre assez de recul pour observer dans leur ensemble le rapport des objets dépeints, constitue proprement cette infirmité du jugement qu'on nomme le pédantisme. Le même genre de déformation s'observe parmi toutes les catégories professionnelles, mais la prétention des lettrés à occuper le sommet de la hiérarchie fait que chez eux ce défaut apparaît dans un relief plus éclatant. C'est ce que le vulgaire exprime parfois en s'écriant : « Mon Dieu ! que les gens d'esprit sont bêtes ! » Plusieurs critiques fameux ont longuement discuté ce problème : A quel degré l'Andromaque de Racine a-t-elle été coquette avec Pyrrhus? — Cruelle énigme! Et combien ridicule, à force d'être artificielle dans ses données!

Au point de vue où doit se placer l'éducateur, l'œuvre historique et artistique de tous les siècles n'est, comme le disait Condorcet, qu'un répertoire de documents qu'il convient d'exposer d'une façon large et synoptique. Pour estimer à leur juste valeur les sentiments et les passions de notre temps, il est indispensable que nous possédions une notion générale des mœurs et des croyances, des ambitions et des systèmes où s'est formée péniblement la clairvoyance de nos ancêtres ; mais cette revue ne devient intéressante que par la comparaison des époques, et pour intéresser les jeunes gens, il faut qu'elle donne quelque satisfaction au besoin de perfectionnement indéfini sans quoi la vie n'a plus de signification ni de boussole. Sans la notion de progrès qualitatif, les matières d'enseignement ne sont plus aux regards de l'écolier qu'un étalage d'objets plus ou moins frustes qui ne fixent pas son attention parce qu'ils n'orien-

tent pas ses désirs dans la seule direction qui puisse convenir à ses inclinations naturelles.

Il est d'ailleurs bien évident que l'étroitesse d'esprit n'est pas exclusive aux lettrés. Le naturaliste et l'historien qui ne connaissent que leur spécialité attachent une égale importance aux moindres détails de leur science et s'étonnent de ne pas rencontrer chez leurs élèves la passion exclusive et outrancière qui les anime. Au lieu de subordonner les faits secondaires à des lois générales et de rattacher ces jalons essentiels aux grandes étapes du développement biologique, ils imposent à leurs auditeurs des nomenclatures qui surchargent leur mémoire jusqu'au dégoût. Combien de notions ainsi acquises en vue d'un prochain examen ne laissent dans l'imagination des bacheliers que des souvenirs difformes et risibles parce qu'elles n'ont jamais réussi à s'ordonner dans leur cerveau sur les casiers physiologiques du sens commun. Dans son étude sur Napoléon II, M. Frédéric Masson prétend que pour tuer chez le roi de Rome la vivacité de l'âme française, les éducateurs de Schœnbrunn s'étaient appliqués « à noyer son intelligence dans un océan de noms, de dates et de menus faits[1] ». Cette intention machiavélique nous paraît, à vrai dire, assez douteuse; mais à n'envisager que les résultats qui nous sont familiers, la remarque nous semble juste, et les exemples foisonnent sans cesse autour de nous. Qui ne connaît ces manieurs de mots, ces écrivains au vocabulaire débordant, qui

1. Cité par M. Henri Welschinger, dans un compte rendu publié par le *Journal des Débats* du 21 janvier 1904.

excellent dans la description des détails menus et formels, et qui disent des énormités quand ils abordent le domaine des idées générales, par exemple la politique, cette science hautaine et synthétique par excellence, qui met en jeu dans leur totalité les sentiments, les intérêts et les croyances des individus et des peuples.

Le principal défaut de nos programmes scolaires, c'est l'abus des procédés séparatistes, et a tendance à spécialiser les facultés au lieu de maintenir le lien de subordination qu'exige leur développement normal. Aucune des fonctions de l'enseignement ne veut rien sacrifier à ses congénères, et comme un tel système engendre la surcharge, les écoliers ne peuvent éluder ses exigences qu'en s'adonnant d'une façon exclusive à tel ou tel genre d'exercice, ou en n'accordant à chacun d'eux qu'une attention insuffisante. Le résultat, nous le constatons chaque jour autour de nous, c'est l'incapacité des esprits à s'unir dans une même tendance en vue de faciliter l'œuvre commune; c'est la floraison du nihilisme ironique, du scepticisme et de l'anarchie.

Ce qui distingue les Français, dit M. Jacques Lux, c'est leur inaptitude à se gouverner. « Cette nation si positive... devient invariablement la dupe d'une oligarchie : coterie royale, aristocratie du sang ou de la fortune, parti quelconque... Il lui manque de l'ampleur dans la pénétration, et de s'élever aisément, au-dessus des ambitions personnelles, à la conception de l'intérêt général... Les citoyens restent parqués en classes, inhabiles à se pénétrer, à s'estimer, à se concerter. La nation n'est point entraînée à l'action col-

lective[1] ». — A cela près qu'elles s'appliquent à tous les peuples, ces réflexions nous paraissent justes. Ce que nous blâmons chez les Français, ce n'est pas de chercher constamment une organisation meilleure, mais de procéder à cette recherche avec passion et par à-coups, au lieu de suivre une méthode patiente et régulière. Il est temps de leur apprendre à substituer la méthodologie de l'évolution au vieux système des antithèses et des révolutions hyperboliques.

§ 5. — Résultats subjectifs

Nous avons reconnu qu'aucune émotion ne survient sans produire en quelque mesure un relèvement ou un abaissement du niveau schématique de la conscience, et comme, au cours du temps, la fonction modifie l'organe, c'est de ces mouvements successifs que résulte l'équilibre nerveux de l'individu, inséparable de son état mental. Lorsque le développement des aptitudes marche d'accord avec la loi de subordination hiérarchique, on voit les appétits inférieurs se soumettre avec l'âge aux besoins généraux que manifestent les facultés supérieures, et la délicatesse des sentiments s'affirmer par degrés en même temps que la maîtrise intellectuelle. Les inclinations généreuses qui, chez l'enfant le plus heureusement doué, ne se traduisaient que par des effusions capricieuses, deviennent chez l'homme bien élevé le fond perma-

1. Jacques Lux, *Revue Bleue* du 29 février 1908, n° 9, t. IX : « Notre inaptitude à nous gouverner ».

nent du caractère. L'égoïsme était naturel au bambin dont la faiblesse égalait l'ignorance; mais si son éducation est dirigée correctement, il apprend chaque jour à quel point l'épanouissement de ses propres moyens dépend des qualités de son entourage, et docile au principe de subordination qui maintient toutes les fonctions de la vie dans une dépendance profitable, il passe de l'individualisme aveugle aux clartés de la sympathie, de l'altruisme et de l'amour.

L'homme isolé n'existe pas. Si Robinson, naufragé dans son île, n'eût apporté avec lui le trésor commun des aptitudes héréditaires et des notions acquises parmi les siens, il n'aurait pas survécu bien longtemps. Et si, dans sa vie antérieure, il avait pu connaître et partager le délire ambitieux du Nitzschéisme, la solitude lui aurait vite appris l'absurdité d'un tel système, et que le bonheur de l'individu est pratiquement inséparable du progrès de la race entière.

A ne considérer la discipline éducative que dans ses résultats immédiats, il semble d'abord à l'enfant que les sacrifices imposés par la loi de subordination physiologique représentent une spéculation douteuse; car sa vue ne porte pas loin; il veut bien devenir un homme et s'élever dans la hiérarchie sociale, mais il a peine à saisir par avance le rapport qui existe entre les gains et les devoirs de chaque étape. Pour l'entraîner sans qu'il regimbe et sans qu'il se fatigue à des essais rebutants, il convient d'éclairer la route et de procéder par échelons. Or voici un exemple qui montre à quel point la plupart des professeurs méconnaissent cette partie de leur tâche. En novembre 1906, dans un

des grands lycées de Paris, un professeur de troisième donnait à développer à ses élèves, comme sujets de composition française, les deux propos qui suivent. Le premier est de lord Palmerston : « Combien la vie serait plus facile, disait un soir cet homme d'État, sans les plaisirs ! » Il est probable que le jour où fut émis ce bel aphorisme, le brouillard anglais répandait une fâcheuse odeur de spleen, mais on n'en a rien fait savoir à nos jeunes écoliers. La seconde réflexion est attribuée à Chapelle qui l'avait lui-même empruntée à ses lectures ; elle exprime encore un mouvement de mauvaise humeur : « A fréquenter les grands, serf on devient. » — Si étrangers aux vanités de ce monde qu'on les suppose, que voulez-vous que des gamins de treize à quatorze ans ajoutent à ces exclamations chagrines? On voudrait systématiquement les dégoûter de leurs exercices de rédaction, de leur collège et de la morale, qu'on ne trouverait pas de meilleure façon de les leur faire voir sous un aspect ridicule.

Pour désorienter plus complètement ces mêmes élèves, on ne tardera pas à leur faire déguster les vers du poète fameux qui s'intitule lui-même « un porc du troupeau d'Épicure ». A ce propos le professeur de latin pourrait leur suggérer discrètement, car en morale il faut avoir la main légère, que ce que distingue l'homme bien élevé, c'est uniquement la subordination des émotions animales au profit des plus hautes clartés du sentiment ; mais il dédaigne la méthode relativiste ou il l'ignore. Épicure l'exprimait à sa manière ; mais, dans sa grossièreté romaine, le « bon Horace » a pour longtemps sali la noble conception du maître ; ce qui n'empêche pas que sa verve bachique soit encore donnée

pour modèle aux collégiens adolescents. Fidèle à ses admirations traditionnelles, l'université n'essaye pas de trier les objets de son culte, ou tout au moins de les soumettre à une estimation prudente au lieu d'en surfaire la valeur. Tant de jeunes professeurs et de vieux magistrats se délectent encore à publier de nouvelles traductions d'Horace qu'il faut l'accepter comme un bloc et l'imposer comme éducateur à tous les écoliers à venir !

Chaque œuvre d'art est l'expression plus ou moins réfléchie d'une série d'émotions qui ne sont pas toutes du même ordre, et qui n'ont pas une même valeur éducatrice ; mais quand il choisit ses exemples, le professeur ne songe qu'à l'esthétique superficielle, et ne tient aucun compte de l'influence qu'exercent les passions de l'écrivain sur les tendances de ses élèves. Il oublie que l'éducation des sentiments se lie d'une façon continue aux formes de l'enseignement technique, et qu'un jeune collégien n'a pas les yeux blasés d'un vétéran professionnel.

Présentez-nous tous les tableaux que vous jugerez intéressants à quelque titre, mais rappelez-vous que leurs aspects sont multiples, qu'ils ne constituent pas seulement une manifestation littéraire, mais un moment de l'évolution des mœurs ; et tout en faisant de l'art ou de la science, joignez à l'exposé des œuvres personnelles le commentaire plus relevé qui rattache les efforts de chaque époque aux tâtonnements et aux progrès de la civilisation entière. Car, si adroit que devienne votre élève dans le maniement des chiffres ou des mots, si meublé que soit son cerveau de souvenirs particuliers, aucune partie de cette érudition ne vau-

dra pour lui dans l'existence le sentiment de leur signification relative, c'est-à-dire la hauteur de vue qui fait les esprits clairvoyants et les caractères énergiques.

Quand il concentre toute son attention sur un même degré de l'évolution qualitative, l'éducateur devient nuisible à ses élèves, soit que leurs consciences se révoltent d'instinct contre un exclusivisme qui les invite à l'école buissonnière, soit qu'ils acceptent la discipline partiale qui les spécialise et les déforme pour la vie. En étudiant les effets du dilettantisme, nous aurons l'occasion de voir à quel point les étroitesses du pédantisme exercent sur l'organisme des hommes une action rétrograde et dissolvante. Car, nous ne saurions trop le répéter, l'échelle qualitative des sentiments et la série des actes expressifs représentent les deux faces d'une hiérarchie dont le système nerveux constitue le clavier synergique. Pour que cet appareil répartiteur joue heureusement son rôle, il faut que le centre moyen de ses oscillations journalières se relève au cours des années au profit de la maîtrise habituelle et de la lucidité du sujet. Et l'on peut dire de l'ensemble des fonctions personnelles ce que l'on admet couramment au sujet des fonctions sociales : « Tout ce qui est progrès pour la ruche est bénéfice pour l'abeille. » Car ce ne sont pas seulement les aptitudes maîtresses qui sont avantagées par une éducation bien conduite, les facultés inférieures en tirent un gain proportionnel. A mesure que les sensations élémentaires se prêtent plus docilement au contrôle de la réflexion synthétique, elles se dessinent en traits plus nets dans la conscience; les jouissances qu'elles

procurent deviennent moins fugitives, les douleurs plus aisées à prévoir et plus faciles à éviter. L'homme cultivé ne peut plus faire un pas dans la campagne ou dans la ville sans trouver quelque objet qui l'intéresse. Les fruits ont pour lui plus de saveur parce qu'il est habile à en comparer la variété; les fleurs ont des gammes de beauté que le vulgaire ne connaît pas; la forêt charme tous ses sens, et dans la pourpre de l'aurore, il voit s'harmoniser tous les élans de l'énergie universelle. Il lit dans le sourire des femmes les mille reflux de la pudeur et de l'amour; et comme il sait en distinguer les nuances, il est plus apte à choisir la compagne qui lui donnera les joies les plus durables. Accordant à chaque exercice la part qui convient à son âge, il s'y complaît sans s'y lasser, de sorte qu'il reste en belle humeur et trouve partout un accueil favorable.

Tout inégales que soient en qualité les multiples fonctions de la hiérarchie nerveuse, il existe entre leurs degrés un échange de services indispensable, et c'est le rapport quantitatif de ces contributions qui détermine à chaque instant la valeur de l'équilibre affectif. Et, nous devons le répéter souvent, puisque cette importante notion n'est pas encore formulée dans la science aussi nettement qu'il conviendrait, le centre mécanique de cet équilibre oscillatoire n'occupe pas normalement à tous les âges le même point de l'axe nerveux. A mesure que l'influence des facultés supérieures devient moins inconstante, le caractère individuel se modifie et l'on voit se relever physiquement le geste et l'attitude en même temps que s'affirment la délicatesse et la clarté des émotions. Cet ex-

haussement du foyer commun des sentiments et des mouvements n'est pas seulement profitable à l'éclairement de la conscience; par le fait même qu'il est conforme aux lois de l'évolution physiologique, il affermit la vitalité générale et contribue à la fois au prolongement et à la dignité de l'existence. N'est-il pas admis couramment dans la hiérarchie sociale que les titulaires des fonctions importantes continuent à jouer un rôle actif à l'âge où leurs anciens subordonnés sont depuis longtemps mis en retraite? On reconnaît implicitement que les hautes spéculations de la pensée retardent les effets de l'appauvrissement sénile et qu'il appartient aux facultés les plus nobles d'assurer la verdeur et l'activité du vieillard.

Qu'on l'envisage dans ses manifestations physiques ou morales, la *santé ne représente pas un état, mais un devenir progressif;* elle exige un relèvement continu du foyer dynamique de la vie fonctionnelle et de la conscience. De même que, dans la série animale, la centralisation des courants nerveux s'est affirmée par degrés et géométriquement rehaussée sur les échelons de la métamérie ganglionnaire, de même aussi l'ascension matérielle du centre des réactions affectives doit se poursuivre chez l'individu pendant le cours entier de son existence. L'éducation des sentiments n'admet ni terme ni repos, et chaque jour de la vie nous offre une occasion d'apprendre à devenir meilleur. Tout homme qui prétend s'arrêter à une étape du développement biologique se condamne par le fait même à la mélancolie rétrograde. Dans l'immobilité où se complaît son esprit routinier, on reconnaît un premier signe de décadence. « Si je croyais

encore au bonheur, disait Chateaubriand vieilli, je le chercherais uniquement dans la satisfaction des habitudes! » — C'est le cri de l'orgueil déçu et de l'égoïsme.

§ 6. — Conséquences morales

Si l'on met de côté les formules absolues de la philosophie classique, on reconnaît qu'en termes différents, Malebranche exprimait la même pensée qu'Épicure lorsqu'il disait « qu'il n'est pas au pouvoir de notre volonté de ne plus souhaiter d'être heureux[1] ». Tous les hommes cherchent le mieux-être, mais au lieu de prendre pour guide la loi de vie qui veut le relèvement indéfini des facultés, ils s'efforcent pour la plupart d'atteindre une étape particulière qu'ils croient meilleure que toutes les autres, et ils se proposent comme un but terminal ce qui n'est que l'échelon mouvant d'une progression illimitée. Quand on s'est acharné à conquérir une certaine somme de puissance et de savoir, on prétend jouir sans de nouveaux efforts et vivre en paix sur les lauriers conquis. Mais comme cet arrêt de développement n'est pas compatible avec les exigences du devenir physiologique, on s'étonne du peu de contentement que procure l'idéal atteint. Le négociant retiré des affaires éprouve un sentiment inattendu d'amoindrissement,

1. Malebranche, *La recherche de la vérité*, livre I, p. 9.

de mollesse et d'ennui ; le parvenu de la littérature, de l'art ou de la politique accuse les événements et les hommes, il voudrait voir l'horloge du monde s'arrêter, puisqu'il veut s'arrêter lui-même. Lassé des flottements inégaux qu'exigent les courants de la vie, il dénie toute valeur à son temps parce qu'il n'y trouve pas le repos que lui promettaient ses conceptions absolutistes. Par un mécanisme commun à toutes les déchéances morbides, les meilleurs souvenirs du passé reparaissent à ses yeux dans la lumière, tandis que la masse des tâtonnements contemporains se dessine obscure et confuse. « Il y eut, dit-il, des siècles d'or, aujourd'hui tout est méprisable ; il y eut des temps de générosité et d'enthousiasme, aujourd'hui tout est égoïsme et platitude ; retournons aux fermes croyances qui assuraient à l'œuvre de nos pères la certitude et la beauté. » Ce cri pessimiste et chagrin, nous l'entendons dans tous les cas de régression pathologique. Parmi les souvenirs que la vie antérieure a imprimés dans la mémoire, les plus saillants reviennent au premier plan et se colorent dans la lumière, tandis que la plupart des faits nouveaux semblent flotter dans les brouillards du doute. Incapable d'en ordonner les éléments, le mécontent s'obstine à regarder en arrière et demande le bonheur à des restaurations illusoires. Il oublie qu'un même idéal n'a jamais fleuri deux fois sous le soleil. Les fonctions du passé ne peuvent satisfaire aux besoins du présent qu'en acceptant la loi de subordination qui veut que toute qualité naissante représente une synthèse des meilleurs éléments qu'aient engendrés les créations antérieures, et cette règle est commune à tous les âges de la personne et de la race.

Quand nous disons à un enfant : « Ceci est bien », nous entendons un bien tout relatif, et que le degré de son développement ne comporte guère de résultat plus qualifié. Quelle que soit la fonction qu'il mette en œuvre, le principe de notre jugement reste le même ; ce n'est pas la perfection absolue que nous réclamons, c'est un effort quotidien vers le mieux. Qu'il s'agisse de morale ou de gymnastique, ce procédé s'impose à nous comme le seul équitable, le seul aussi qui soit d'accord avec le sentiment de nos élèves. L'impératif catégorique est pour eux lettre morte, et nous doutons que ce soit pour le maître une expression beaucoup plus claire ; mais si nous disons tout bonnement à l'écolier : « Faites attention, vous êtes trop grand pour commettre encore de telles fautes », nous avons quelque chance de l'émouvoir et de réveiller son attention. Sans l'avoir apprise dans ses livres, il connaît la loi du progrès biologique et, d'une façon tout instinctive, il ne manque pas de critiquer ses pédagogues quand il ne reconnaît pas chez eux la tendance au perfectionnement continu qui prouve la maîtrise véritable. Le professeur qui ne voit rien de bon en dehors des formes classiques est traité de « vieux rabâcheur » et sa parole n'émeut pas plus le cœur de ses élèves que le bruissement de la pluie qui bat les vitres. Naturellement porté à réagir contre les barrières qu'on lui impose, le désir de l'adolescent déborde en marge des vieux livres ; il est pareil à ces jeunes arbres qu'on voit pousser dans les cimetières et qui font éclater la pierre des tombes où ils ont puisé les premiers éléments de leur croissance. Nourri de la substance des ancêtres, il est contraint de

mettre leurs ouvrages au second plan dès qu'il veut grandir à son tour et se répandre en liberté.

Telle qu'elle est pratiquée dans nos lycées, l'éducation des sentiments est peu fructueuse parce qu'elle reste contradictoire. Spécialisés outre mesure, les agents qu'elle emploie ne sont pas logiquement organisés en vue d'entraîner les esprits vers les renouvellements à venir. La science est ultra-moderniste et trop dédaigneuse du passé ; l'enseignement littéraire adore les vieilles formules et, faute de garder la mesure, il devient exclusif et pessimiste. L'antithèse existe partout au grand profit de l'incohérence et de l'inertie. Pour remédier à ce défaut, on a créé le cours de morale ; mais rien n'est plus stérile et froid que le système qui sépare l'instruction morale de la totalité des faits où elle trouve son illustration vivante. Interrogez les collégiens que vous connaissez, examinez leurs cahiers de notes et démêlez leurs impressions mal ordonnées. Vous apprendrez à quel degré cette partie des programmes est lettre morte, et combien la plupart des professeurs sont ennuyeux, et paraissent ennuyés, lorsqu'ils essayent d'en traiter la matière. Nombre d'entre eux se contentent de dicter un sommaire et passent le reste de leur temps à des lectures qui n'ont qu'un rapport très lointain avec l'objet de leur exposé. D'autres s'efforcent, en termes généraux, de commenter les aphorismes où le programme officiel a l'illusion d'enfermer la vertu. Mais, comme le disait Gambetta d'une préoccupation qui nous est chère, il y a des sentiments si délicats qu'on les déflore en les habillant de rhétorique ; il convient d'y penser toujours afin qu'ils se reflètent dans l'ac-

tion journalière, et de n'en parler... presque jamais. Dès que, pour la mettre en abstractions, on sépare la morale de l'expérience et de l'exemple, on la voit prendre une allure maladroite, tantôt pauvre, timide et plate, tantôt hyperbolique et prétentieuse. Elle ne quitte le sentier banal que pour tomber dans le ridicule. C'est alors que l'ironie vient, aux yeux de l'auditeur ennuyé, allumer les fusées de ses paradoxes, et lui conseiller de rire de tout plutôt que de s'acharner à résoudre un problème qu'elle se plaît à montrer comme insoluble.

Oui, la question morale est insoluble, si l'on exige de la réponse qu'elle se présente sous la forme absolue d'un texte. Les mots sont de précieux instruments pour marquer les échelons de la connaissance, mais la hiérarchie des sentiments représente une gradation qui se relève à mesure que nous en poursuivons les étapes, et les termes que nous inventons pour en désigner le sommet demeurent insuffisants puisqu'ils s'appliquent à une espèce qui éclôt sous nos yeux et que nous ne verrons jamais achevée. Quand nous parlons de *moralité* ou d'*idéal*, nous éprouvons comme une honte à employer ces maigres expressions pour dénommer un certain au-delà que nos meilleurs élans voudraient atteindre, mais que chaque millénaire d'humanité voit s'exhausser dans des clartés toujours nouvelles. Dans tous ses gestes et à tous les instants de son existence, chacun de nous contribue pour sa part à retarder ou à favoriser ce relèvement indéfini; car il n'est pas de fonction personnelle que l'on puisse isoler de ses congénères et qui n'exerce une influence sur les destins inséparables de l'individu et de la race.

Le même principe de solidarité est applicable à tous les exercices pédagogiques; sa tendance unitaire doit se faire sentir dans les récréations et les promenades des écoliers, dans les classes de gymnastique ou de dessin, de science, de littérature ou d'histoire. C'est le défaut d'entente des maîtres et le manque de cohésion des programmes qui déterminent le désarroi passionnel que l'on reproche à juste titre à la génération présente. Après s'être attardée au culte des vieilles bibles, notre université reste hésitante, et ce n'est pas sans quelque raison qu'on l'accuse de verser dans l'anarchie. Quoi de plus instructif à cet égard que la conduite des plus brillants lettrés de notre époque. Les uns se découragent au tournant de l'âge mûr et, revenant sur leurs pas, demandent au passé défaillant la solution de notre crise morale; les autres font du dilettantisme artistique une religion et, renonçant à tout autre idéal, descendent sans y songer du scepticisme à la pornographie, c'est-à-dire de l'incohérence à la déviation pathologique. Toute la philosophie de Renan est venue s'échouer aux pieds de « l'abbesse de Jouarre » et le jugement qu'on a porté sur son œuvre peut s'appliquer à celle de ses plus illustres disciples : « Les hommes ont été sous le charme de cette sentimentalité vague, et pénétrante ainsi qu'une symphonie lointaine, sous le charme de cette pensée qui s'est infiniment amusée au milieu des difficultés et des contradictions; et, à la suite de l'enchanteur, ils se seraient volontiers laissés mener vers les abîmes les plus détestés. Ceux-là même qu'il ne s'est pas assujettis ne sauraient se vanter d'avoir échappé à toute atteinte, et du contact le plus rapide,

ils ont gardé une blessure qui s'est malaisément fermée. Il n'y aura peut-être pas, dans l'histoire de la philosophie contemporaine, un chapitre consacré à la doetrine de Renan; mais il n'y aura pas dans cette histoire une seule doctrine qui ne doive rien, soit par réaetion, soit par influence, au Renanisme. Et si, vers la fin du XIXe siècle, la pensée française se dégage de eette sorte d'envoûtement, on le devra moins à un progrès des idées proptement dites qu'à un renouvellement de la conscienee[1] ».

L'assentiment que nous donnons à ces critiques eomporte une réserve importante : nous ne saurions admettre avee l'auteur que le relèvement de la conscience et le progrès des idées opèrent jamais des évolutions distinetes. En étudiant le mécanisme de la joie morbide, nous allons voir que tous les désaceords intelleetuels ont pour origine des préoccupations affeetives. Dans le domaine de la politique ou de la religion, de la littérature et de la science, de l'activité professionnelle ou familiale, combien de gens s'imaginent obéir à des raisons démonstratives qui se laissent aveuglément pousser par la passion. Très étonnés qu'on puisse penser autrement qu'eux, ils condamnent de tous points leurs adversaires sans avoir pénétré les causes d'une mésintelligence dont ils méconnaissent la véritable nature. C'est encore au principe de subordination fonetionnelle que nous demanderons la elé de ces discordances; il nous permettra de démontrer que si les efforts les plus enthousiastes de l'art, de la littérature et de la scienee ne eontribuent

1. RAOUL ALLIER, *La philosophie de Renan*, p. 181.

pas d'une façon régulière au progrès de la moralité, c'est parce que la plupart des hommes y apportent un exclusivisme passionné qui leur fait méconnaître la loi de hiérarchie qualitative sans quoi les œuvres de la vie n'offrent plus ni sens commun ni relations intelligibles.

CHAPITRE III

Les déviations passionnelles

Sommaire. — § 1. *La joie morbide.* — § 2. *Ses conditions subjectives.* — § 3. *Ses conditions objectives.* — § 4. *Évolution de la passion dans la durée.* — § 5. *Spécialisation des facultés.* — § 6. *Le sentiment de la mesure.*

§ 1. — La joie morbide

Il résulte des données précédentes qu'en se conformant à la loi de subordination qualitative, l'éducation physiologique procure à ses adeptes un sentiment continu de relèvement, de satisfaction et de plaisir. La réciproque est-elle valable? Pouvons-nous dire que tout plaisir, par le fait même qu'il favorise le développement de la faculté mise en œuvre, devienne favorable au progrès de la maîtrise individuelle et de la personnalité consciente? Pour que ce corollaire n'affecte pas une forme absolutiste et par conséquent inexacte, nous devons rappeler que, dans le cours du développement normal, il n'est attribué à chaque

sorte de jouissance qu'une certaine proportion des énergies disponibles. Chaque agrément particulier suppose que les dépenses de force et de matière sont majorées temporairement dans un groupe d'éléments et relativement amoindries dans tous les autres. Mais le sacrifice imposé aux fonctions qui subissent de la sorte un amoindrissement relatif n'est légitime et salutaire qu'à la condition de ne pas porter trop souvent sur un même point et de ne pas se prolonger outre mesure. Si nous considérons par exemple la satisfaction que l'on éprouve à s'abandonner au sommeil, nous reconnaissons qu'elle exige un renoncement presque complet de l'activité intellectuelle au profit des fonctions rudimentaires. Dans ce laisser-aller des facultés supérieures, la conscience perd momentanément son ressort capital; mais elle trouve un certain avantage à cet avilissement passager, parce que la détente qu'il comporte va permettre au cerveau de réparer ses pertes de substance et de restaurer ses énergies virtuelles. Le sentiment de mieux-être qui en résulte est de modeste valeur, mais il se trouve des heures où nous le trouvons préférable à tant d'autres plaisirs qui, pour l'organisme lassé, sont devenus difficilement accessibles. L'alternance inévitable des majorations fonctionnelles ne nous permet pas de goûter toutes les joies à la fois; mais lorsque les inégales variétés du plaisir se répartissent dans la durée suivant une proportion convenable, elles contribuent en somme à parfaire l'éducation personnelle. C'est le fait que nous avons exprimé plus haut en disant que le progrès qualitatif de chaque sujet dépend de la quantité de jouissance qu'il accorde chaque jour aux

divers échelons de son axe nerveux et des organes qui en dépendent.

En disant que « chaque plaisir a son heure » et que « chaque âge a ses plaisirs » l'empirisme vulgaire exprime un sentiment qui s'accorde avec notre thèse. On admet couramment qu'une journée est bien employée lorsqu'elle a fait une juste part aux agréments du lit et de la table, aux exercices du corps et de l'esprit, aux expansions familiales et sociales. Et d'une façon plus générale, nous admettons que chaque époque de notre vie comporte une préoccupation majeure qui, à son tour, cédera la place à un ordre de sentiments et de mouvements plus relevé. Chez le nouveau-né, le geste de téter détermine la satisfaction capitale. Deux ans plus tard, l'amour du jeu, la turbulence et la mobile curiosité seront à nos yeux chez le même enfant les signes d'un développement convenable; et si parfois nous le voyons garder pendant des heures une immobilité pensive, nous émettrons la crainte qu'il ne jouisse plus d'une bonne santé. Il nous plaît qu'un jeune homme apporte quelque ferveur à ses entreprises amoureuses, qu'un homme fait ait l'ambition de s'élever sur les degrés de la hiérarchie sociale, et sauf les cas d'une organisation exceptionnelle, ce n'est guère qu'après la quarantaine que nous reconnaissons à nos concitoyens le droit de prétendre aux premières magistratures de la cité ou de l'État. Mais l'indulgence un peu hautaine et la prudence à longue portée qui sont les meilleurs attributs de l'âge mûr nous sembleraient chez un adolescent des ridicules, ou tout au moins des anomalies inquiétantes. Chaque degré de l'évolution biologique offre des traits

qui lui sont propres, et nous sommes aussi choqués d'observer chez un marmot les gestes et les préoccupations d'un vieillard que de voir un vieillard manifester la gourmandise et la frivolité d'un enfant. Le « vieux marcheur » qui n'apprécie que les formes impulsives de l'amour, le classique entêté qui ne se plaît qu'au réalisme d'Homère, le politicien conservateur et le dévot des religions surannées trahissent des arrêts de développement qui relèvent d'un mécanisme commun. En s'attachant à une étape de l'évolution affective, ils méconnaissent la loi du bonheur humain et se préparent une fin maussade et rancunière.

C'est par un progrès continu que la centralisation du mécanisme vital s'est exhaussée dans la série des êtres, et l'éducateur doit s'efforcer de favoriser chez ses élèves la régularité de cette floraison ascendante. En dépit des reflux inévitables qui s'y produisent, chaque phase de l'existence humaine comporte la genèse d'un nouvel ordre d'émotions dont les reliefs les plus saillants offrent un caractère passionnel, mais dont l'exaltation relative peut être considérée comme normale quand elle vient à son temps et quand ses effusions ne dépassent pas les bornes de la tolérance et de l'élasticité organique. Mais s'il arrive qu'un ordre de jouissance, qui ne vaut qu'à son heure et à titre d'échelon, devienne l'objet d'une préoccupation assez exclusive pour que le sujet considère comme une fin ce qui n'est qu'un moment du devenir illimité des sentiments, la fonction majorée prend une allure exorbitante, tandis que les autres aptitudes, surtout les supérieures, sont exposées à un appauvrissement proportionnel. Il est de règle en effet que les éléments

organiques offrent aux causes de destruction une résistance d'autant plus efficace qu'ils occupent dans la hiérarchie un degré plus ancien et plus modeste. En face d'une même influence déprimante, quelle qu'en soit la nature, ce sont les aptitudes les plus élevées en dignité qui dépérissent en premier lieu. L'instinct triomphe nécessairement chez tous les êtres à mesure que se désagrège l'intelligence. Qu'on se grise de morphine ou de vin, de vitesse ou de bruit, de rhétorique ou d'amour, de mysticisme politique ou religieux, on arrive à des égarements dont les effets sont identiques. C'est toujours au sommet de l'axe nerveux que l'obscurité commence, dans la région des larges sympathies et des prévoyances à long terme. La facile dissipation d'énergie qui accompagne les émotions démesurées fait croire à certaines gens que la vivacité passionnelle est une preuve de vigueur, tandis qu'elle marque simplement un défaut de clairvoyance et de patience, un retour à la forme impulsive du geste et de l'allure animale. Au début des intoxications progressives de l'axe nerveux, on voit le malade se répandre en manifestations exubérantes et en conceptions ambitieuses : « Je suis Dieu le père, s'écrie dans son délire l'aliéné qui commence une paralysie générale, je suis roi, je possède des milliards... » Et l'on voit se dégrader peu à peu ses manifestations joviales, jusqu'au jour où il ne connaît plus d'autre plaisir que de se salir et de se gaver comme une brute.

Toute maladie est une passion, au sens propre du mot, c'est-à-dire une vibration démesurée qui s'impose à telle ou telle partie de l'organisme et qui réduit

les autres appareils à un état d'impuissance relative. Les grosses dépenses de matière et de force que détermine la fièvre, dans le domaine de la circulation et de la nutrition élémentaire, ne peuvent se prolonger sans dissocier les autres facultés, surtout les supérieures ; et sous cette influence régressive, on voit l'homme le mieux pondéré reprendre l'attitude, les manières et le langage d'un enfant. — Réciproquement, toute inclination passionnelle, alors même qu'elle est née sous une influence esthétique, tend à prendre une allure maladive, si elle se spécialise au point d'arrêter le relèvement nécessaire de la conscience et le progrès physiologique de la santé. Bien qu'elle mette en œuvre un échelon très élevé de l'axe nerveux, la préférence qu'accordent certains hommes à une seule partie de l'art ou de la science ne laisse pas d'être funeste au développement de la personnalité normale. Qu'il s'agisse d'un artiste ou d'un lettré, d'un politicien, d'un philosophe ou même d'un moraliste évangélique, dès qu'un homme arrête sa pensée dans un domaine et méconnaît la loi de l'amélioration indéfinie, il se condamne par le fait même au désarroi névropathique.

La fréquence de ce trouble mental semble justifier la théorie pessimiste qui apparente le génie à la névrose. Mais, nous l'avons déjà remarqué, ce n'est pas l'expression de ses qualités qui, chez l'homme de talent, constitue un symptôme de déchéance, c'est sa propension vaniteuse à mettre au-dessus de tout la faculté où il excelle et à ne faire aucun cas des autres. Ne parlez pas à un dilettante de l'influence fâcheuse que peut exercer sur les mœurs un certain genre de

musique ou de peinture, il vous raillera avec désinvolture, et il dira que vous lui parlez un langage qui n'offre aucun sens esthétique. L'erreur des parvenus de la littérature, de l'art ou de l'industrie, c'est de considérer comme une fin suprême et dernière tel avantage qui ne représente qu'un degré de la formation personnelle et de l'éducation biologique. Il en résulte dans leur développement un temps d'arrêt qui limite par en haut le champ de leurs facultés. Toutes les prédilections étroites aboutissent à ce résultat de tronquer l'échelle de la vie et d'en masquer les étapes ultérieures. Par le fait même qu'elles sont contraires à la loi du progrès indéfini, toutes les passions exclusives mènent leurs victimes à la mélancolie rétrograde. Quand un vieillard se complaît à la louange démesurée d'un dogme ou d'une époque, on peut dire qu'il méconnaît sa raison de vivre et qu'il s'achemine à l'atrophie cérébrale.

Ce qui nous incline à l'erreur lorsque nous estimons le rapport des valeurs affectives, c'est le peu d'importance que nous sommes portés à accorder aux exercices que notre âge ou notre défaut d'aptitude ne nous permettent pas de pratiquer. L'enfant qui n'a jamais assisté aux marchandages et aux achats de ses parents ne peut comprendre les ferveurs de la spéculation commerciale; le paysan qui n'est jamais sorti de son village n'apprécie pas les jouissances qu'offre à l'explorateur l'effort de ses découvertes lointaines; l'ignorant ne se doutera jamais des satisfactions incessamment renouvelées que procurent les recherches de la science; le mondain dont les jours se passent en amusements superficiels considère avec une pitié dé-

daigneuse les ardentes préoccupations du philanthrope. Mais le psychologue et l'hygiéniste ne doutent pas que, d'une façon générale, la vieillesse du philanthrope et du savant modeste soit plus saine, plus souriante, et plus heureuse en somme, que celle du snob, du dilettante et du fêtard. Si l'on veut rencontrer des types de vitalité généreuse et d'optimisme durable, il ne faut pas les chercher parmi les gens à eourtes vues, mais parmi les travailleurs patients qui croient à la bienfaisance de la recherche illimitée, à l'avenir de la morale et de la science.

Chaque étape du savoir humain représente un échelon de la joie de vivre, du bien-être et de la santé. Les enthousiasmes provoqués par cette initiation graduelle sont utiles à notre développement parce qu'ils élèvent nos sentiments, et qu'en nous invitant à l'action créatrice, ils embellissent tous les moments de notre existence. L'effort soutenu vers un avenir meilleur est tellement naturel et profitable au fonctionnement de notre organisme que les personnes même dont la croyance passionnée prétend s'immobiliser dans un dogme ne peuvent se défendre de rechercher dans la pratique ce qu'elles s'obstinent à condamner en théorie. Dans la préface des *Notices historiques* qu'il a rédigées en qualité de seerétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, M. Georges Picot commence par repousser sans débat ee qu'il appelle un peu dédaigneusement « la chimère de la perfeetion indéfinie »; puis il résume son idéal : Notre enseignement n'a qu'un but, écrit-il, « pousser des racines dans tous les filons où gît la vérité... parvenir à élever le niveau général, et à élever l'élite au-

dessus du niveau commun ». Nous ne trouvons rien à critiquer dans l'expression d'une telle méthode ; mais tant que notre éminent contradicteur n'aura pas décidé où se limite le relèvement qu'il préconise, nous nous croirons en droit de soutenir que, sans qu'il s'en rende compte, l'hypothèse du perfectionnement indéfini s'accorde mieux avec ses sentiments intimes que la doctrine absolutiste où l'emprisonne sa dévotion traditionnelle.

Les plus nobles passions deviennent aveugles lorsqu'elles s'enferment dans un cercle borné; et si érudit, par exemple, que puisse être un savant ou un lettré, il suffit que ses conceptions prennent la forme intransigeante d'un dogme littéral et intangible pour que nous soyons assurés de l'entendre émettre des jugements inexacts. C'est ainsi que l'on voit des gens honnêtes, et qui passent pour intelligents, s'accuser mutuellement de mauvaise foi lorsqu'ils diffèrent d'opinion au sujet des affaires publiques. Imbus de l'antique préjugé qui accorde aux expressions verbales le pouvoir de séparer les espèces, ils ont moins de répugnance à croire leurs adversaires méchants et malfaisants qu'à saisir le vice organique de leur commune intransigeance.

En résumé, si l'enthousiasme est légitime à titre de stimulant organique, il prend une allure maladive lorsqu'il arrête trop longtemps l'attention sur la catégorie d'objets qu'il prétend séparer des congénères. On a dit plaisamment que le spécialiste est l'homme « qui ne connaît qu'une seule chose, mais qui la connaît très mal ». Ce paradoxe met en relief une vérité qui intéresse notre thèse, c'est que plus nous

accordons d'importance au genre d'occupation qui nous est cher, plus nous devons nous tenir en garde contre l'exclusivisme passionnel et contre la myopie qu'il entraîne.

§ 2. — Conditions subjectives de la passion

La prédisposition joue un rôle important dans la pathogénie des prédilections maladives. Elle paraît consister chez les uns dans la majoration innée d'une aptitude particulière et dans la tendance originelle qui oriente la sympathie vers une catégorie d'objets en dépit des contradictions et des obstacles. Chez d'autres le caractère passionnel est plus vague et semble tenir à l'insuffisance du frein cérébral plutôt qu'à l'hypertrophie native d'une faculté spécialisée. Dans ce dernier cas, l'exaltation est capricieuse, les zones d'hyperesthésie se déplacent, il semble que ce soit surtout l'exemple ou l'occasion qui localisent la préférence; on voit les goûts changer d'un jour à l'autre avec les suggestions de l'entourage. Ajoutons que, même dans le premier cas, les conditions objectives contribuent pour une large part à fixer les inclinations personnelles, de telle sorte que notre division ne comporte pas dans la pratique une application rigoureuse. Chez les enfants virtuoses, par exemple, l'aptitude musicale traduit évidemment une prédisposition organique; mais on ne peut douter que la culture intensive, où se complaît l'ambition des tuteurs, en favorise singulièrement la spécialisation mons-

trueuse. L'érotomanie ingénue qui a fermé à l'un de nos romanciers les plus puissants les *salons* dédaigneux de l'Académie avait sa cause permanente dans l'hyperesthésie notoire des organes urinaires qu'a certifiée le Dr Toulouse dans son enquête[1]; mais la fréquentation de certains cénacles, où la peinture des émotions grossières était élevée à la dignité d'une théorie artistique, l'a certainement encouragé à poursuivre la voie spéciale où l'attirait son infirmité naturelle.

Dans la genèse d'un caractère, il devient d'autant plus malaisé de faire la part des prédispositions natives et de l'éducation que l'aptitude majorée représente une valeur plus synthétique, puisque cette qualité même implique nécessairement une floraison plus tardive. Les arts du dessin, dont la fonction biologique est moins naïve que celle de la musique, ne produisent pas de dilettantes aussi précoces. Au lieu de passer les premières années de sa vie dans un atelier de peinture, si Ingres eut été élevé par un violoniste, il aurait fait peut-être un enfant prodige. Le seul fait que le génie du calcul, exalté jusqu'à la préoccupation exclusive, s'observe parfois chez les enfants et les esprits incultes, nous met en garde contre l'opinion des personnes qui accordent aux exercices mathématiques, c'est-à-dire au seul maniement des quantités, une importance prédominante. A l'égard de l'éducation affective, l'usage immodéré des abstractions numériques et des formules soi-disant absolues exerce une influence aveuglante, et plus propre à déprimer le niveau de la conscience qu'à en favoriser le relèvement.

1. Toulouse, *Emile Zola*, p. 148.

Dans sa forme la plus générale, la prédisposition au plaisir morbide est représentée en médecine par le terme un peu vague d'hystérie. On observe dans cette affection les deux conditions solidaires qui favorisent la dissipation des énergies et la genèse des émotions anormales : la synthèse mentale est paresseuse, tandis que les fonctions secondaires manifestent une excitabilité démesurée. Si ce défaut d'équilibre est plus commun chez la femme et surtout plus apparent que chez l'homme, nous croyons pouvoir l'attribuer à ce fait que, chez la première, le centre de gravité de la vie est périodiquement abaissé par le travail important qui prépare les conceptions éventuelles. Au point de vue physiologique, on peut dire que l'émotivité de l'hystérique représente un état d'arriérisme cérébral et d'infantilisme nerveux. Dans un corps d'adulte, la malade agite les impatiences et la frivolité d'un enfant. Chez elle comme chez l'enfant, les conceptions paraissent rapides et se manifestent avec vivacité, mais elles sont la plupart du temps étroites et impulsives, entachées d'exagération ou d'entêtement. Quand le bambin s'anime au jeu, il se grandit lui-même en grossissant les objets qui l'occupent. Il est soldat, cavalier, général ; il fait d'un tas de neige un château fort, et devenu insensible au froid, il rit à sa chimère et prétend l'édifier jusqu'au bout. Cependant son allure nous paraît saine et vivifiante, parce qu'en certains points elle réalise un entraînement nécessaire et que ses illusions ne tirent pas à conséquence. Il n'en est pas de même chez l'hystérique ; ses jouets ne sont plus des symboles et des instruments sans valeur ; c'est à la vie réelle

qu'elle applique les exigences et les ambitions de l'enfant. Ce qu'elle cherche avant tout, c'est l'*amusement*, l'excitation rapide et immédiate. Lorsqu'elle poursuit la satisfaction d'un désir, le sacrifice des plus gros intérêts ne lui coûte aucun effort. Incapable de prévoyance, elle est cérébralement insensible à tout ce qui n'intéresse pas sa passion. Le laisser-aller de ses attendrissements dégénère en manifestations convulsives, et leur brutalité ingénue nous montre que le contrôle mental n'a pas acquis chez elle la maîtrise que comportent sa taille et son âge.

Cette façon de concevoir l'hystérie, que nous avons proposée, il y a quatre ans, dans la *Revue scientifique*[1], a été développée très heureusement l'année suivante par M. Schnyder, de Berne, au Congrès des aliénistes de langue française. Co-rapporteur de la question, M. Schnyder a dit expressément : « L'hystérie, chez l'adulte, est étroitement liée à certaines conditions psychiques qui représentent en somme *une régression de la mentalité vers le type infantile*... L'hystérie est *une maladie d'évolution de l'esprit humain*... Elle traduit une insuffisance mentale par rapport aux conditions dans lesquelles l'individu est appelé à vivre... La cause essentielle de l'hystérie est l'*absence ou l'insuffisance d'éducation morale* de l'enfant et de l'adulte[2]. »

Quelles que soient les causes de la défaillance, on retrouve à divers degrés les caractères de l'hystérie

1. Dr Bridou, 1, *Revue scientifique* du 13 oct. 1906, t. VI, nº 15, « La joie morbide », p. 466.
2. Dr Schnyder de Berne, *Revue de psychiâtrie*, année 1907, t. XI, nº 9, p. 370-371.

dans tous les élans chimériques de la passion. Le sentiment d'euphorie qu'éprouvent certains phtisiques aux approches de la mort et leur tendance à se leurrer de projets enfantins trahit une intoxication de l'appareil nerveux qui annihile de prime abord les facultés les plus hautes suivant la règle commune à toutes les formes de l'arrêt de développement ou de la régression qualitative. On observe les mêmes illusions chez les sujets exaltés par le haschisch, par la morphine ou par l'éther. L'alcoolique agit comme l'écolier en vacances; on le voit prodiguer ses forces et son argent sans clairvoyance et sans souci de l'avenir; et comme le déchaînement de ses instincts lui donne l'illusion d'un accroissement de vigueur, la boutique du marchand de vin représente à ses yeux la fontaine de Jouvence, et il se moque du médecin buveur d'eau qui lui prédit de funestes retours. Toutes les drogues excitantes sont en même temps des anesthésiques; elles ne majorent certaines aptitudes que dans la mesure où elles paralysent le contrôle de la réflexion collective. Le vin et le café nous procurent un sentiment de puissance qui nous trompe sur leurs effets véritables; ils nous rendent sourds aux avis de l'expérience qui nous dit de ménager nos moyens et de ne pas nous empresser à la ruine. A mesure que l'empoisonnement se prolonge, il rend le sujet moins capable d'en apprécier l'influence et de corriger son habitude vicieuse. Chaque nouvel accès d'ébriété passionnelle aggrave cette incapacité suivant un processus régressif dont la démence offre le dernier terme « et qui supprime tout d'abord ce que le plus haut degré de la fonction avait cons-

titué[1] ». Au point de vue anatomique, la lésion consiste dans une dissociation progressive des plus nobles cellules de l'encéphale.

Toutes les passions démesurées produisent des désordres analogues. Plus elles s'obstinent à concentrer l'activité individuelle sur un même degré de la hiérarchie sensitivo-motrice, plus elles réduisent les facultés maîtresses à l'impuissance ; et comme la loi de l'évolution physiologique exige impérieusement que le foyer de la conscience se rehausse au cours de la vie, il suffit qu'une aptitude particulière devienne pendant plusieurs années l'objet d'une culture exclusive pour que le temps d'arrêt qu'amène cette préférence détermine dans la formation de l'individu une tendance rétrograde et pessimiste. Quel que soit le génie d'un homme, il ne peut immobiliser le foyer de ses émotions sans se nuire à lui-même et sans devenir un pédagogue dangereux. Pareil au moine enfermé dans son cloître, il se croit en droit de maudire tous les efforts et tous les sentiments qui lui sont devenus étrangers.

En dépit de son merveilleux talent d'analyste et d'écrivain, lorsque Flaubert prête à Bouvard et Pécuchet une interminable série de maladresses, il fait preuve d'un pédantisme aussi étroit que M. Homais, sans avoir l'excuse d'une illusion généreuse. Tant de labeur et tant de pages pour nous montrer qu'à défaut de génie artistique d'honnêtes bourgeois doivent toujours et partout se conduire comme de parfaits

1. Klippel et Lhermitte, *Revue de psychiâtrie*, déc. 1905, n° 12, p. 485. Anatomie pathologique et pathogénie de la paralysie générale.

crétins, et qu'il n'est rien qui vaille la supériorité littéraire dont se targue leur biographe, n'est-ce pas une manie passionnelle à classer parmi les régressions névropathiques? Qu'en présence d'une difformité, le rire éclate à l'improviste, c'est un mouvement qu'excusent les désarrois de la surprise. Lorsque M. Homais nous étalait avec emphase ses prétentions scientifiques, et qu'oublieux de l'insuffisance de Bovary, il l'amenait à patauger dans un domaine inconnu, nous nous amusions un instant d'une pédanterie qu'atténuaient ses bonnes intentions et qui ne jouait dans l'histoire d'Emma qu'un rôle tout à fait accessoire. Mais dans l'*Education sentimentale,* aussi bien que dans *Bouvard et Pécuchet,* l'ironie devient monotone et insupportable en ses longueurs. Sans pitié pour les défaillances de ses héros, l'auteur s'acharne à peindre leurs sottises en détail sans que jamais un rayon de pitié vienne éclairer son analyse micrographique. Considérée isolément, chaque aventure nous intéresse; l'ensemble n'est qu'un vain chapelet d'anecdotes. Ce qui manque à leur enchaînement pour nous représenter la vie, c'est le sentiment des modifications que les succès et les revers apportent chaque jour au caractère individuel. Les personnages de Flaubert n'évoluent pas; leurs gestes sont toujours les mêmes; l'auteur ne cherche pas à pénétrer le mécanisme de leurs émotions, il ne songe qu'à nous étonner par la virtuosité de sa plume. Au point de vue psychologique, ses conclusions sont pessimistes et négatives. Vulgarisée par ses disciples, sa conception du dilettantisme artistique nous représente un genre de maladie sociale.

Plus un objet est isolé par l'analyse, plus il devient facile à circonscrire, à étudier et à dépeindre. Mais si l'on admet avec nous que tout progrès qualitatif représente une synthèse des meilleurs éléments qu'aient produits les créations antérieures, on comprendra que les sentiments les plus élevés, par le fait même qu'ils sont encore en voie de formation actuelle, deviennent plus malaisés à décrire que ceux dont l'organisation est plus ancienne, plus stable, et moins complexe en apparence. Il faut une main légère et de longues observations pour réussir à peindre les plus beaux gestes de l'amour. Un contour appuyé suffit à les rendre difformes; le moindre excès de coloris les fait retomber dans la brutalité; l'imprécision les rabaisse aux catégories du mysticisme et de l'impuissance. Au contraire, les formes banales de l'érotisme offrent des traits si nettement accusés que leur peinture souffre l'à peu près aussi bien que la caricature. Que les virtuoses de ce genre de tableaux amplifient leur dessin ou qu'ils le voilent d'une enveloppe indécise, on en reconnaît la signification de prime abord, comme on devine à première vue l'intention du gamin qui dessine des symboles grossiers sur les murailles. Mais s'il est vrai que l'expression des sentiments vulgaires offre à l'artiste grivois des facilités d'exécution qui lui permettent de se croire plus « réaliste » que ses concurrents, nous estimons que cette supériorité prétendue offre un caractère illusoire et qu'une prédilection aussi tenace pour les modes instinctifs de l'émotion trahit un arrêt de développement de l'intelligence et de la capacité affective. Maupassant excellait dans le récit des aventures badines, et la briè-

veté de ses contes s'adapte bien à la banalité des sentiments qu'ils évoquent. Les erreurs passionnelles nous intéressent et nous amusent quand le spectacle en est rapide et qu'elles présentent le caractère d'un accident ; mais le tableau devient lugubre et déplaisant dès qu'il se répand en surface. Quel triste roman que *Notre cœur* et quel pauvre homme que *Bel-ami !* On s'étonne que tant d'habileté technique et d'aussi fines analyses se dépensent à ces descriptions monotones, et que l'auteur ait pu rester aussi longtemps en tête à-tête avec ces fâcheux personnages. Parmi les nombreuses gammes de sentiments qui vibrent dans notre atmosphère, pourquoi ne reproduire jamais que les tonalités inférieures? Les modèles ont-ils fait défaut à Maupassant? N'a-t-il jamais eu l'occasion de rencontrer la loyauté chez les hommes? N'a-t-il jamais goûté auprès d'une femme les attendrissements contenus et les délicatesses inexprimées qui font de l'amour une des meilleures écoles de notre vie? Ou bien, dès la sortie du collège, son cerveau était-il imprégné du poison qui devait le conduire si tristement de la satisfaction morbide à la démence et à la mort?

Bien que le principe de relativité qui commande les échelons de la connaissance tende à préserver les savants de l'étroitesse d'esprit où verse le dilettantisme artistique, ils ne réussissent pas toujours à en éviter les erreurs. L'attention minutieuse qu'exigent certains travaux suppose une concentration des facultés qui ne peut se prolonger et se localiser outre mesure sans produire une véritable myopie affective. Tel physiologiste que le succès encourage à se cantonner dans l'analyse des propriétés cellulaires en vient à considé-

rer la conscience comme un *phénomène accessoire* et à méconnaître l'universalité de son rôle. Après s'être moqué du *spiritualiste* échevelé qui sépare la fonction de l'organe et qui voit des âmes aberrantes flotter dans l'air ou se fixer dans le pied d'une table, il adopte une conception aussi vaine en acceptant comme un titre de gloire le nom de *matérialiste.* Il oublie que si l'habitude des antithèses verbales nous invite à dissocier les degrés de l'activité fonctionnelle, ce fractionnement ne vaut qu'à titre d'artifice analytique et de convention provisoire. Dans l'état actuel de la science, les mots *force* et *matière* expriment les deux aspects les plus grossiers du devenir cosmogonique, mais ce sont là des termes arbitraires et qui désagrègent maladroitement les deux faces d'une évolution indivisible. Ni ces deux faces ne peuvent être séparées l'une de l'autre, ni leurs éléments supérieurs ne peuvent être dissociés des inférieurs. L'équilibre du tout dépend de la connexion des parties et le système qui oppose les formes les plus conscientes de l'énergie à ses étapes rudimentaires ne représente aux yeux de l'éducateur qu'un obstacle au progrès de la connaissance.

§ 3. — Conditions objectives

Notre axe nerveux constitue, en quelque sorte, un microcosme qui tend à refléter l'univers. Dans le cerveau de l'homme normal et pondéré, les gammes du sentiment représentent une transposition de la

hiérarchie des choses; et c'est grâce à cette concordance originelle que la même classification des phénomènes s'impose graduellement à la conscience de tous les hommes. Les temps d'arrêt que subit à chaque instant ce progrès de l'intelligence ont pour cause majeure l'exclusivisme entêté que professent les doctrinaires de l'absolu. Dès qu'un faiseur de système croit pouvoir imposer un terme défini au cheminement de la vérité, l'expression de ses désirs et de ses croyances prend une allure mégalomane. Que son exaltation soit passagère ou chronique, le geste et la parole qui la traduisent apparaissent toujours déformés dans le même sens; les objets préférés sont isolés et grossis, et leur image se projette dans l'avenir en colorations chimériques. Plus ce mirage accapare l'attention, plus il devient exorbitant et illusoire; l'image privilégiée existe seule et dans les cas extrêmes la préoccupation dominante aboutit à l'idée fixe, au délire ambitieux des voyants, des faiseurs de miracles et des réformateurs aliénés[1]. Par le fait même que les fonctions nerveuses n'obéissent plus à la loi de subordination hiérarchique, l'échelle des valeurs objectives est bouleversée; tous les désirs et tous les actes tendent à conquérir un seul bien qui est rangé à part et au-dessus de tous les autres. L'alcoolique oublie sa femme et ses enfants, sa dignité et ses devoirs professionnels pour satisfaire sa passion favorite. Le joueur ne vit plus que pour chercher le genre

1. Le rôle que joue l'idée fixe dans le mécanisme de la passion a été bien exposé par M. Th. Ribot dans son *Essai sur les passions*, p. 20-24, in-8°, Alcan, éditeur, 1907. Voir aussi Pierre Jannet, *L'automatisme psychique*, passim.

d'émotion qui lui rend tous les autres fades. Le sportsman vante les exercices qui lui sont chers et qui lui confèrent la qualité d'aristocrate. L'érotomane méconnaît obstinément le rôle social de la tendresse et de l'amour; il ne recherche que les plaisirs du lit, et s'il a des goûts littéraires, il croit faire preuve de supériorité en décrivant les formes les plus instinctives de l'attirance et de l'union sexuelles. Le dilettante revendique à grands cris « l'indépendance de l'art », surtout de celui qu'il cultive; il fait profession d'ignorer les lois du sens commun; s'il est poète, il a le droit de tout dire, même des choses inintelligibles; l'imprévu de la rime offre plus de valeur à ses yeux que la qualité des sentiments exprimés dans ses vers; ce qu'il met au-dessus de tout, c'est l'émotion purement musicale, c'est-à-dire la forme la plus fuyante et la plus vague des satisfactions esthétiques.

Si les hommes possédaient la notion du relèvement continu qu'exige l'équilibre vital, ils obéiraient à la loi de nature qui leur prescrit de gravir par échelons les degrés ascendants de la volupté. C'est l'ignorance des principes de l'hygiène qui encourage les illusions passionnelles. Dans sa psychologie des sentiments, M. Ribot dit qu'on voit bien des gens « trouver du plaisir à des actes *qu'ils savent très bien* devoir les conduire à la mort[1] ». L'observation nous paraît incomplète. Lorsque l'aristocrate fêtard ou le plébéien alcoolique voient les progrès de la détérioration morbide mettre une fin tragique à leurs jouissances, l'un et l'autre font entendre au médecin la même plainte :

1. Th. Ribot, 6, *Psychologie des sentiments*, p. 66.

« Si j'avais su!... Vous ne l'aviez bien dit, mais je me croyais plus résistant. » — Pour qu'une notion reste présente à notre esprit et se montre efficace dans la conduite, il ne suffit pas qu'on la possède isolément, il faut encore qu'elle se maintienne dans un juste rapport avec les préoccupations coutumières. Toutes nos erreurs de jugement proviennent de la dissociation artificielle qu'établit la passion entre son objet propre et les autres éléments de la connaissance. Le buveur n'ignore pas que la boisson lui fait mal, il l'a même éprouvé souvent; mais dès qu'il est à table, il n'y songe plus. Chacun de nous a des prédilections qui lui sont propres et qu'il doit à son tempérament, à son éducation et à son entourage. Sous l'influence d'une culture exclusive, on voit ces préférences dégénérer en idées fixes et en monomanies dangereuses. Par le fait même qu'il méconnaît l'échelle des valeurs objectives, l'enthousiasme démesuré du noceur, de l'artiste ou du dévot est un témoignage d'ignorance. Le passionné croit savoir, il affirme avec énergie, il ne souffrira pas de contradicteur; en réalité, il ne sait pas, ou il oublie, ce qui pratiquement revient au même. Tel mandarin qui s'est spécialisé dans l'étude de la culture grecque, regrette comme un âge d'or l'époque où un peuple d'artistes créait « tout un peuple de dieux ». Et n'est-ce pas Chateaubriand qui a soutenu que l'esclavage antique, en libérant les citoyens des préoccupations matérielles, favorisait l'épanouissement de l'idéalisme? Il n'est pas douteux cependant que les abus d'autorité qu'autorise le servage entretiennent la grossièreté chez les maîtres en même temps qu'ils avilissent le caractère des serviteurs. Et d'une

façon plus générale, le régime des castes fermées n'a-t-il pas développé dans tous les âges l'égoïsme des grands, en même temps que la bassesse et l'incapacité des petits? Mais il existe une aristocratie d'archéologues et de lettrés pour qui de pareilles considérations n'existent pas. Enfermés dans la religion qui les absorbe, ces passionnés ne voient plus rien au delà des murs de leur église. Une barrière s'élève autour d'eux qui les sépare des autres hommes et qui les rend étrangers au sens commun. Ne leur dites pas que chaque aurore nous invite à gravir un nouvel échelon de la connaissance. Les œuvres qu'ils tiennent pour parfaites les empêchent d'en concevoir de plus hautes, et par une singulière contradiction, s'ils admettent qu'un certain progrès ait pu se produire dans le passé, ils ne veulent plus que notre temps connaisse des éclosions pareilles.

C'est ainsi qu'après avoir appliqué à la critique littéraire l'hypothèse évolutionniste, Brunetière n'a pas tardé à renier une théorie qui ne pouvait s'accorder de tous points avec ses préoccupations spéciales. Incapable d'estimer l'ampleur d'un procédé de classification qui s'applique à toutes les fonctions de la nature, il a mieux aimé proclamer la faillite d'une science dont il ignorait la signification progressiste que de renoncer à son absolutisme coutumier. Si nous jugions la cause qu'il a plaidée d'après les « discours de combat », qu'ont dictés ses dernières intransigeances, nous serions tentés à notre tour d'affirmer la banqueroute de l'enseignement littéraire; mais un pareil jugement serait aussi partial que celui de l'illustre critique.

C'est en vain que la dévotion livresque prétend fixer la forme des croyances; nos sentiments ne sont pas des objets immuables, mais des êtres vivants dont la santé comporte un effort de renouvellement et d'exhaussement indéfini. A ce point de vue, l'exclusivisme des pédants devient une maladie professionnelle. Pour justifier cette assertion, il n'est pas nécessaire de chercher querelle aux disciples attardés de Bossuet. Même dans les groupes qui se disent modernistes, combien nous voyons de gens très bien intentionnés qui prennent les vieux mots pour des faits et qui tiennent leur déterminisme littéral pour un rempart inexpugnable. Celui qui proclame à grands cris l'existence d'un Dieu personnel, fait à l'image d'un chef d'empire, n'a pas mieux résolu le problème du devenir universel que celui qui tire vanité de son athéisme. Des deux parts, c'est la même illusion passionnelle, appuyée sur le même système d'affirmations et de négations outrancières. La seule chose qu'on oublie de mettre en avant, c'est notre complète ignorance au sujet du mystère lointain où demeurent enveloppées nos origines. L'un se croit très intelligent quand il emploie des formules qui n'ont aucun sens; l'autre se prétend supérieur parce qu'il oppose à un mot un autre mot qui laisse entières les obscurités du problème. Puisque les termes immobiles et séparés de notre langage sont incapables d'exprimer dans son entier le progrès synthétique du mécanisme créateur, pourquoi ne pas faire le sacrifice d'une prétention qui ne sert plus qu'à provoquer des controverses sans issue et à entretenir parmi les hommes le dissentiment et la guerre? Ce qui

importe à l'éducateur, ce n'est pas de multiplier les antinomies verbales, mais d'en montrer la vanité. Par le fait même qu'elle suppose des lacunes dans la genèse des phénomènes, toute conception antithétique offre un caractère exclusif et produit les effets nocifs de la passion, c'est-à-dire qu'elle conduit ses adeptes à la dissociation affective et à la régression intellectuelle.

En se complaisant aux antithèses formelles, le pédantisme accuse l'aspect névropathique et passionnel de ses allures. Quand vous lisez dans un journal un article où le polémiste perd le sentiment de la mesure et multiplie les oppositions verbales, vous pouvez affirmer que l'écrivain ne connaît le sujet qu'il traite que d'une façon littérale et restreinte. Par le fait même que la grandiloquence a pris la place de la modération, l'auteur oscille entre l'erreur et la caricature, entre le ricanement et la colère, entre l'ironie pédantesque et la brutalité injurieuse. Bien que les moqueries d'Aristophane aient contribué à la condamnation de Socrate, la tradition universitaire obligeait nos professeurs à nous les donner pour modèle. Ils auraient pu nous enseigner à ce propos que l'optique du théâtre exige un grossissement artificiel, et que, s'il est permis à l'honnête homme de se détendre l'esprit en écoutant une comédie satirique, c'est à titre de récréation et d'amusement superficiel, non pour apprendre à introduire dans la vie journalière les abus du cabotinage. Tout enseignement peut être bon qui survient à son heure et qui demeure en juste proportion avec l'échelle des valeurs affectives. Mais s'il est vrai que Werther soit un malade, Hernani un incohérent et Ruy Blas un pur mythomane, il est permis de re-

gretter que ces observations pathologiques soient chargées de couleurs qui les déforment, et que la virtuosité des poètes incline souvent à nous faire oublier, qu'en art comme dans la vie, le sentiment de la mesure demeure la première condition de la maîtrise intellectuelle et de la santé.

§ 4. — Évolution de la passion dans la durée

La joie morbide promet toujours plus qu'elle ne donne. L'alcoolique et le morphinomane entrevoient des paradis mensongers. Grâce au désordre qu'introduit le poison dans l'équilibre affectif, leur imagination fait l'école buissonnière et se crée des mirages qui l'éblouissent et qui l'amusent. Mais bientôt la recherche du plaisir n'est plus le seul motif qui accélère le développement de la passion; il s'agit d'échapper aux retours de clairvoyance qui succèdent aux moments d'ivresse et d'atténuer le désenchantement qui accompagne ces fâcheux lendemains. Le déséquilibré sait déjà que les excitants sont habiles à tromper sa souffrance et qu'ils offrent à ses maux une guérison provisoire. Pour se délivrer d'une humiliation importune, il revient demander secours à la liqueur menteuse. Ballotté entre des accès de satisfaction et d'ennui, il fait de ses heures de misère une excuse à son manque de courage, et transforme en pénibles cahots les fluctuations de la vie normale. Toutes les victimes de la passion subissent de pareilles angoisses après les périodes d'illusion; et ce n'est pas par simple méta-

phore que les auteurs appliquent à tous les genres de fanatisme les expressions « d'ébriété psychique et d'intoxication passionnelle[1] ». Chez les personnes qui font profession de s'étourdir en s'amusant, l'épuisement nerveux détermine une altération des humeurs qui paralyse les sentiments délicats et qui favorise le déclenchement des aptitudes secondaires. Et par une action réciproque, les nouvelles prodigalités d'énergie qu'autorise le détraquement du frein cérébral contribuent à entretenir et à augmenter la lésion. Dites à une flirteuse anémiée de ne pas s'attarder dans les réunions mondaines, elle vous répondra de bonne foi que, bien loin de lui être nuisible, la surexcitation des nuits de fête est seule capable de lui rendre la souplesse et la gaieté. Essayez de faire comprendre à un joueur qu'il paye trop cher les émotions du baccara ou de la roulette, vos raisons ne le toucheront qu'à la surface. En dehors de l'occupation qui exalte son goût favori, tout lui paraît insignifiant ; c'est à la table de jeu seulement qu'il se sent vivre ; la faculté hypertrophiée a tellement appauvri dans son cerveau les organes supérieurs du sentiment qu'il est devenu incapable de relever le niveau de sa conscience ; il faudrait refaire en entier son éducation passionnelle pour le rendre capable de se juger et de se conduire.

Les passions qui mettent en relief un instinct primitif sont aussi les plus régressives. L'amour exagéré de la table et le besoin continuel de déplacement accusent des prédilections enfantines et nous semblent d'autant plus choquants que nous les observons chez

1. Dans sa *Pathologie des émotions*, M. Féré donne à ce sujet une série d'observations aussi précises qu'intéressantes.

des gens plus âgés. Le vieux marcheur transforme en récréation égoïste une fonetion destinée à la constitution de la famille. L'avare veut garder pour lui seul des monnaies qui n'ont de réelle valeur qu'à titre de moyens d'échange. Le joueur ressemble à l'avare; il oublie que l'argent n'est bon qu'à marquer l'échange des services; son intelligence s'obscurcit en même temps que ses eroyanees et ses désirs; et par une conséquenee logique on voit ses sentiments rétrograder jusqu'au fétichisme barbare. Parmi les nombres qui comportent des chances exceptionnelles à la roulette, les habitués de Monte-Carlo en eonnaissent un qui vaut plus que tous les autres, quand on l'adopte de primesaut pour une mise importante, c'est le numéro qu'on leur donne au vestiaire.

Tout homme qui méconnaît le rôle du temps dans les œuvres humaines désobéit à la loi du relèvement hiérarehique et se condamne à l'abaissement. Le révolutionnaire qui prétend réformer la soeiété par un eoup de force fait preuve d'autant d'illusion que le joueur qui se flatte d'établir sa fortune en un seul jour. Alors même qu'un suecès momentané les favorise, l'un et l'autre vont témoigner d'une égale impuissanee à tirer parti d'un avantage qu'ils restent seuls à tenir pour mérité. A l'encontre de ces progressistes impatients, le traditionaliste passionné veut arrêter l'œuvre des sièeles. Il prétend que l'opinion d'un homme ou d'une époque s'impose comme un type immuable, et tout en reconnaissant que eertaines réformes ont constitué des progrès importants, il nous refuse le droit d'en méditer de nouvelles et surtout de les aceomplir. L'absolutisme religieux et le scepticisme

ironique représentent les deux faces de cette aberration courante; ils offrent d'ailleurs ce point commun de refuser toute valeur à l'existence et de n'offrir à la pédagogie qu'une discipline ascétique ou négative. Pour le dévot comme pour l'ironiste classique, tous nos efforts vers le progrès sont également vaniteux et stériles. Mais l'orientation bienfaisante qu'ils refusent à la société et à la race, chacun d'eux l'admet pour soi-même sous une forme égoïste et passionnelle. L'un prétend jouir de l'heure présente sans nul souci de l'avenir ni d'autrui; l'autre affirme que tous les amours et tous les attachements terrestres doivent être sacrifiés pour obtenir le salut personnel. Mais si nous observons les faits, nous n'avons aucune peine à reconnaître qu'en s'efforçant d'appliquer ces doctrines absolues, les moines aussi bien que les sceptiques n'aboutissent guère qu'à rétrécir le champ de leurs sympathies et à favoriser le développement des préoccupations antisociales.

Certains psychologues ont admis que « la pensée en mouvement n'a d'autre but que de devenir la pensée au repos ». Prise au sens littéral, cette conception autoriserait toutes les paresses. Il est vrai que l'organisation de notre cerveau nous contraint à procéder par étapes; mais tout obligés que nous soyons à limiter chaque soir notre recherche, nous ne pouvons jamais nous flatter d'avoir atteint l'heure du repos définitif. Chaque nouvelle théorie de l'univers n'est qu'un acheminement vers une doctrine plus synthétique. Un instant satisfait de ses conceptions, l'espoir humain ne cessera jamais de déborder les vieux autels où se dresse l'idole des ancêtres, et d'em-

ployer les colonnes des vieux temples à fonder des temples nouveaux. Les sectes qui s'immobilisent dans leurs croyances méconnaissent la valeur des autres sectes et leur témoignent une hostilité passionnée qui les conduit à la dissolution morbide. Il en est de même de l'individu qui ne se conforme pas aux lois du développement affectif. A l'inverse du vieillard normal qui se montre prudent et bienveillant, l'homme atteint de sénilité pathologique exprime ses impatiences dans un langage pessimiste et hargneux. S'il fait de la littérature, l'ironie devient son arme favorite ; enfermé dans la tour d'ivoire où il se croit inattaquable, il démontre son incapacité croissante par la monotonie de ses procédés et par l'étroitesse de ses goûts. C'est à ce genre d'impuissants qu'appartiennent les industriels banaux du roman, du journalisme et du théâtre à grand fracas.

§ 5. — La spécialisation des facultés

Dans le devenir continu que représente l'éducation normale de la conscience nous avons reconnu que chaque âge comporte la mise en relief d'un sentiment dont l'éclosion prend aisément une allure passionnelle pour peu que les circonstances en favorisent le développement. Contenus dans de justes limites, la gourmandise chez le nouveau-né, la mobilité chez l'enfant, le besoin d'expansion chez les adolescents, les préoccupations de l'amour chez les jeunes gens, l'ambition de parvenir à la fortune et aux honneurs chez les hommes faits,

la tendance du vieillard à prêcher l'apaisement et la prudence, figurent les gradations capitales et les étapes physiologiques de l'existence. En grossissant outre mesure les traits qui représentent chacune de ces étapes, l'exclusivisme passionnel transforme en vices des aptitudes qui devaient contribuer successivement à la formation régulière. La prudence devient une timidité poltronne; l'ambition, une fureur aveugle; l'amour, un appétit brutal; le mouvement, une agitation névropathique; la gourmandise, une cause d'intoxication déprimante. Nous ne saurions trop le répéter, toute passion représente la spécialisation outrée d'un groupe d'opérations qui cessent d'obéir à la loi d'alternance et de subordination progressives dont nous avons fait le point de départ de notre thèse.

Les meilleures habitudes que nous procure l'éducation prennent les allures d'une manie déplorable quand on leur prête une trop grande importance. La correction des manières et du costume est une qualité recommandable; mais en lui attribuant un prix démesuré, nombre de jeunes et surtout de vieux « gommeux » se rendent tout à fait ridicules. Il en est de même de toutes les formes du pédantisme. Quand nos professeurs nous vantaient le lyrisme sacré de Pindare, ils ne pouvaient ni prononcer correctement les vers du poète, ni nous expliquer la moitié des allusions contenues dans ces œuvres de circonstance; mais ils se gargarisaient avec des mots, et ils étaient les premières dupes du fanatisme qu'ils cherchaient à nous imposer. Dans l'histoire de l'esprit humain, la civilisation grecque occupe une si belle place qu'on ne saurait la négliger, mais les

procédés employés pour la faire connaître aux collégiens de notre époque sont aussi ennuyeux qu'exorbitants. Quand je pense aux belles heures de jeunesse que j'ai passées à étudier la grammaire de Burnouf, à faire de pénibles thèmes grecs, et à traduire quelques fragments de Lucien, de Xénophon, de Sophocle ou d'Homère, je sens mon cœur se gonfler de regret au souvenir d'un labeur aussi stérile. En dépit des couronnes scolaires, je ne peux pas me targuer d'avoir jamais lu couramment une seule page de Platon ou d'Aristote; et si je ne possédais au sujet de l'art et de la philosophie des Hellènes que les notions acquises au moyen de mes déchiffrages textuels, l'image en serait confuse et dérisoire.

La passion qu'apportent les classiques à défendre un tel enseignement relève du même vice de proportion que toute autre manie professionnelle. L'hypertrophie des connexions nerveuses qu'utilise la fonction verbale a entravé dans leur cerveau le développement des associations ineffables où s'organisent des aptitudes plus synthétiques. A cet égard le professeur de lettres ressemble au maître de danse, de musique ou de dessin, il ne cherche qu'à faire valoir la spécialité qu'il préfère, sans souci de l'équilibre personnel. Incapable de s'affranchir des préjugés qu'il tient de son éducation et de sa caste, il se croit libre et libéral, alors qu'il est, comme tous les passionnés, l'esclave et la victime de son égoïsme inconscient. Bien loin d'être justifiée par la passion séparatiste qu'il pare du nom d'indépendance, sa prétention est démentie par les résultats qu'elle entraîne; car chez l'individu comme dans la société, toute dissociation per-

sistante représente une tendance morbide, et quelle que soit la valeur que l'on accorde au génie littéraire, il ne vaut que dans la mesure où il contribue à l'éclosion d'un sentiment qu'il est impuissant à définir, mais qu'à défaut d'un terme plus précis nous appellerons le sentiment du progrès, c'est-à-dire l'espoir d'élargir le champ des sympathies humaines, de l'action collective et du savoir. Les mots sont toujours en retard sur les faits, et c'est une manie puérile que d'accorder aux symboles verbaux le pouvoir de contenir une expansion qui n'admet ni terme dans la durée ni limitation dans l'espace. Il y a quelque chose qui vaut mieux que de cultiver la littérature isolément et pour elle-même, « c'est d'être une personnalité, la première venue, faisant sa part dans l'œuvre commune[1] ».

Au même titre que toutes les passions chroniques, le dilettantisme littéraire est classé parmi les névroses, c'est-à-dire parmi les exemples de dislocation et de décadence organique. Car c'est une véritable infirmité que de méconnaître l'impuissance relative des mots à exprimer le devenir indéfini des sentiments. Grâce à nos préjugés scolaires, un grand nombre de physiciens, à cet égard, sont logés à la même enseigne que les artistes. Nous l'avons déjà remarqué, le savant qui se dit *matérialiste* obéit, sans s'en rendre compte, à la manie des antithèses et des limitations classiques. Sous prétexte de remonter aux origines, il sépare les stades inférieurs de l'énergie des supérieurs, comme s'il connaissait la frontière de l'inconscient

1. BERNARD PEREZ, *L'art et la poésie chez l'enfant*, p. 80.

et du conscient. Rien de plus arbitraire et de plus étroit qu'un tel système. On n'a pas éclairci l'histoire du monde en employant les vocables *esprit* ou *matière* pour désigner son commencement. Autant vaudrait s'écrier dévotement avec saint Jean l'évangéliste : « In principio erat verbum », ce qui veut dire en bon français : Les mots ont précédé les faits, ils les contiennent en puissance et ils les dominent entièrement. C'est d'une pareille croyance que procède la magie sacramentelle; les miracles qu'elle détermine exigent la prononciation d'une formule. Jéhovah dit dans la Genèse : « Que la lumière soit », et c'est ainsi, prétendent les livres saints, que la lumière fut ! Dans nos églises, il suffit d'un mot articulé par le prêtre pour changer le pain en chair divine et pour annuler dans l'avenir les conséquences de toutes les fautes.

Toute dévotion qui s'attache à un texte immuable prend les allures d'une régression morbide. Par le seul fait qu'elle accorde une valeur exclusive à une forme du sentiment, elle nuit au relèvement ultérieur du centre fonctionnel de la conscience; or nous savons que la continuité de ce relèvement est la condition primordiale de la santé. Nous l'avons déjà remarqué, ce n'est pas sans quelque raison que l'on accuse le génie d'affecter des airs de névrose, mais un pareil jugement n'est fondé que sur l'observation des spécialités pédantesques. Ce qui donne au talent de certains hommes un caractère pathologique, c'est l'importance démesurée qu'ils attribuent à certaines facultés et le défaut de pondération qu'entraîne cette manie prétentieuse. Tandis que toutes les énergies

du sujet sont coneentrées sur les notions et les sentiments favoris, il renonce inconsciemment à élargir son horizon et à gravir de nouveaux degrés du savoir. Obstiné à l'analyse d'un seul ordre de faits, il méconnaît la solidarité des êtres et se fait gloire de ne plus appartenir au salubre eourant de la vie commune. La doctrine de *l'art pour l'art* trahit le point faible de eette maladie passionnelle; elle admet que le eerveau humain soit divisible en compartiments étanehes, dont chacun pourrait mener impunément une existence indépendante, et cette tendance séparatiste est la cause de toutes ses erreurs. L'ambitieuse mélancolie de Chateaubriand, les plaintes enfantines de Musset, le pessimisme dédaigneux de Flaubert et la « rosserie » de ses imitateurs, les retours anarchiques ou dévotieux de nos hommes de lettres les plus vantés, sont la elaire manifestation de leur esprit seetaire et de leur impuissance à observer la méthode relativiste qui a fait en un siècle la grandeur et l'unité de la science. Loin de nous la pensée de soutenir que eette méthode elle-même ait trouvé son expression définitive, ni que tous ses adeptes apportent la même patienee au perfectionnement du grand œuvre; mais il suffit de eomparer Victor Hugo avec Pasteur pour reconnaître que d'une façon générale la modération du savant offre à l'éducateur des exemples plus sains que la grandiloquence du poète. Nous ne demandons pas que la littérature d'imagination soit éeartée de notre enseignement scolaire; la contribution qu'elle apporte à l'histoire des passions humaines offre une valeur considérable; mais nous souhaitons qu'on rapporte ees documents à leur échelle physiologique et que l'on

n'invoque pas la prétendue « liberté de l'art » pour maintenir l'éducation en conflit avec les règles de l'hygiène.

§ 6. — Le sentiment de la mesure

La passion, dans l'évolution des sentiments, c'est l'outrance et le défaut de mesure, c'est l'oubli de la dépendance hiérarchique des fonctions et des êtres, c'est l'étroitesse dans l'analyse et le dogmatisme intransigeant dans la synthèse ; c'est la négation des rapports qui rattachent au même devenir les nations, les hommes et les choses. Même dans les manifestations de l'enthousiasme légitime qui nous pousse à chercher le mieux-être, nous devons nous surveiller sans cesse ; le plus honnête réformateur devient aussi dangereux que le réactionnaire avoué s'il n'observe pas les gradations qu'impose la loi du développement biologique. Dans leur conduite et leur langage l'un et l'autre dépassent la mesure, et nous les voyons l'un comme l'autre affecter l'allure spasmodique et impatiente des névropathes.

Les passions sont des habitudes invétérées qui s'arrogent le droit d'enfreindre à tout propos les rythmes du progrès vital. A cet égard nous trouvons dans les *Causeries pédagogiques* de William James un aperçu qu'il nous semble opportun de critiquer : « Nous parlons, écrit-il, de mauvaises et de bonnes habitudes ; mais la plupart des gens pensent que, seules, les mauvaises dispositions sont affaire d'habitude. On

parle de l'habitude de fumer, de jurer ou de boire, mais non pas d'habitudes d'abstention, de modération ou de courage. Le fait est là, pourtant : nos vertus sont des habitudes aussi bien que nos vices, et notre vie entière n'est, en définitive, qu'un faisceau d'habitudes — pratiques, émotionnelles, intellectuelles — organisées systématiquement pour notre bonheur ou notre malheur et conduisant irrésistiblement nos destinées[1]. » — Posé dans ces termes absolus, le problème que nous étudions devient insoluble ; la théorie déterministe y est présentée de telle sorte qu'elle exclut la notion de progrès qualitatif, autant sous sa forme objective que sous la forme subjective où s'affirment les plus clairs élans de la conscience. Or c'est dans cette faculté de relèvement que réside la liberté humaine, et bien que l'allure en soit déterminée par les lois de la hiérarchie universelle, elle n'en conserve pas moins la valeur relative que lui attribuent le sentiment et l'expérience. *Notre volonté paraît libre quand elle corrige une habitude avec l'espérance de mieux faire.* Ce n'est pas ici le moment d'insister sur une question que nous aurons l'occasion d'étudier au chapitre de l'éducation politique ; mais, cette brève observation faite, nous ne craignons pas d'affirmer qu'en prenant le mot *habitude* au sens péjoratif, la psychologie vulgaire se montre plus clairvoyante que l'empirisme un peu étroit de William James. Dire qu'un geste est devenu habituel, c'est l'abaisser au niveau des manifestations instinctives. On ne conteste pas qu'il y ait avantage à rendre

1. WILLIAM JAMES, 2, *Causeries pédagogiques*, chap. VIII, p. 52-53.

ainsi quasi-automatiques certaines associations de sentiments et de mouvements; mais en exerçant ses élèves à obtenir cette facilité coutumière, le pédagogue ne se propose pas de les dispenser de toute réflexion ultérieure; il ne cherche à les affranchir des préoccupations élémentaires qu'avec l'espoir de leur faciliter des initiatives plus relevées. Si l'on ne se défiait des antithèses, on renverserait l'aphorisme déjà cité de M. Le Bon et l'on dirait que l'éducation a pour objet non pas « de faire passer le conscient dans l'inconscient », mais de faire des étapes habituelles de la technique le marchepied des efforts incessants qu'exige un développement convenable.

Ce qui distingue les personnalités supérieures des natures frustes et banales, c'est que chez celles-ci le geste et la parole n'offrent habituellement que des tonalités prévues et monotones. L'homme cultivé s'adapte à la mesure des événements; sans se soumettre aux puérilités du snobisme, il sait partout se conduire avec aisance et faire preuve en même temps d'un esprit souple et inventif. S'il s'agit d'émettre un avis au sujet de la politique ou des mœurs, il ne craint pas de s'élever au-dessus des clameurs du vulgaire; et quand il conseille une réforme, ce n'est pas un simple retour au passé qu'il envisage, mais tout au moins une prudente correction des habitudes en vue des nouveautés inévitables qu'il voit se préparer dans l'avenir. Quoi de plus vide que les formules où s'enferme la politesse de certaines gens sans qu'on y sente jamais vibrer l'initiative d'un caractère? Même l'expression de leur enthousiasme n'est que routine et pédantisme. En empruntant les formes outran-

cières de l'hyperbole, elle témoigne qu'elle accorde plus d'importance aux manifestations verbales qu'à la conduite. Aussi disons-nous plaisamment d'un interlocuteur qui unit la banalité des sentiments à la prétention du langage : « Il parle comme un livre ». Et c'est admettre implicitement cette vérité que les livres au verbe sonore contiennent généralement plus de mots que d'enseignements efficaces.

Dans le domaine de la littérature et de l'art, les copistes sont plus nombreux que les inventeurs. Il suffit qu'un romancier coloriste ait observé que le ciel est parfois d'un joli « mauve » pour qu'un troupeau d'imitateurs mette chaque matin notre univers à la même sauce. Combien d'orateurs politiques ne songent qu'à satisfaire les habitudes, les routines et les préjugés de la foule ! Au lieu d'apprendre aux ignorants que le progrès régulier n'admet ni les sauts brusques en avant, ni les restaurations du passé, ils encouragent l'amour de la violence, du coup d'état, du messianisme et du miracle. Ou bien c'est l'égalité vague et l'anarchie des primitifs qu'ils proposent comme un idéal aux temps nouveaux.

Dans les actes insignifiants de la vie, l'habitude nous permet d'agir avec un minimum d'effort, et dans les cas où la surprise ne nous laisse pas le temps de réfléchir, elle nous tient lieu de guide provisoire : mais elle a le grave inconvénient de nous masquer tout ce qui est en dehors de son cercle, et, à cet égard, elle offre les mêmes dangers que l'étroitesse passionnelle. Les facilités qu'elle procure à nos gestes et à notre langage ne sont valables qu'à la condition de jouer un rôle subordonné dans la méthode éducative ;

car ce qui distingue l'animal, c'est que chez lui tout est habitude ou peu s'en faut; ce qui fait la valeur de l'homme, c'est la faculté de s'élever, plus rapidement que l'animal, de l'habitude héréditaire ou acquise aux recherches originales de l'invention. Chaque âge de l'existence offre à l'individu des devoirs plus sérieux à remplir, chaque siècle offre à l'humanité de nouveaux problèmes à résoudre, et dans cette marche à l'idéal, les habitudes motrices et sensitives jouent le rôle de ces vieux instruments que chaque génération améliore pour qu'ils s'adaptent à des travaux plus délicats.

Lorsque William James invoque l'autorité de Bain pour vanter le prix « des habitudes morales », il n'arrive à exprimer sa pensée qu'en prenant un exemple restrictif. Après avoir reconnu, avec nous, que l'habitude a son bon, aussi bien que son mauvais côté, il termine sa leçon en mettant au-dessus de tout l'habitude du travail persévérant, comme si l'on ne voyait pas nombre de gens persévérer et s'entêter dans un genre d'exercice qui ne convient ni à leur âge, ni à leur position sociale. Puis il conclut : « Qu'aucun jeune homme ne s'inquiète du résultat final de son éducation, *quelque direction qu'elle ait suivi*. S'il sait, à chaque heure de la journée, accomplir fidèlement sa besogne, *il n'a pas besoin de se préoccuper des conséquences dernières*. Il peut avec toute assurance compter qu'un beau matin, en se réveillant, il s'apercevra qu'il est devenu l'un des hommes compétents de sa génération, dans la profession, quelle qu'elle soit, qu'il aura adoptée. Silencieusement, parmi tous les détails de ses occupations, la faculté de juger, dans

tout ce domaine spécial, se sera développée en lui comme une possession qui ne se perdra jamais[1]. » C'est faire l'éloge de la spécialisation outrée qui constitue l'un des vices capitaux de l'éducation à notre époque. On prétend mettre au-dessus de tout l'érudition particulière et la virtuosité technique, on recherche la spécialité dans tous les genres, on s'empresse à créer des praticiens, des rapins et des buveurs d'encre, et l'on ne voit pas que la bifurcation prématurée des enseignements aggrave les mésintelligences sociales. On oublie que la valeur d'une civilisation et la sécurité d'un état dépendent surtout de l'union des cœurs, que les caractères les plus élevés de la société sont ceux qui font preuve des vues plus larges, et que si notre France tient encore une belle place dans l'estime des nations, elle ne le doit qu'à son idéalisme généreux. C'est en se mettant au-dessus des *habitudes* scientifiques de ses collègues, et sans chercher de bénéfice immédiat, que Pasteur a relié plus étroitement la biologie à la chimie et découvert le mécanisme des fermentations. On le traitait d'utopiste à ses débuts, et l'un de ses maîtres lui reprochait « de ne s'attaquer qu'aux problèmes insolubles »!

A ce propos il est curieux d'observer que, tout en revendiquant les bénéfices de la spécialisation professionnelle, les égoïstes ne manquent pas de blâmer chez autrui la mesquinerie qu'ils tiennent pour légitime quand elle leur profite à eux-mêmes. Le journaliste et le romancier qui publient des livres et des articles douteux, sans se soucier *des conséquences loin-*

1. William James, 3, *Causeries pédagogiques*, p. 64.

taines, flagellent âprement le chirurgien qui cherche des ventres à ouvrir et le politicien qui ne songe qu'à conquérir de nouveaux électeurs. Et pendant qu'ils cultivent le terrain clos qui les fait vivre, ils tombent dans le défaut qu'ils critiquent. Ils développent l'habitude professionnelle, mais ils perdent le sentiment de la mesure, le tact heureux et délicat d'où procède la dignité des mœurs en même temps que la valeur des caractères. La division du travail est une nécessité sociale ; mais la virtuosité technique et l'érudition spécialisée deviennent funestes lorsqu'elles ne restent pas subordonnées à la tendance intelligente et mesurée qui nous invite à répartir notre énergie quantitative suivant le rythme créateur d'où relèvent tous les progrès qualitatifs.

CHAPITRE IV

La réforme des programmes scolaires

Sommaire. — § 1. — *Introduction de l'hypothèse évolutionniste dans l'enseignement.* — § 2. *La dépendance des éléments.* — § 3. *La subordination des facultés.* — § 4. *Le choix des matières.* — § 5. *L'accord des maîtres.* — § 6. *L'unité morale.*

§ 1. — Introduction de l'hypothèse évolutionniste dans l'enseignement

Il résulte des considérations précédentes que l'hygiène et la morale représentent à nos yeux les deux faces d'un développement indivisible. En reproduisant les défauts passionnels de leurs auteurs, les programmes d'enseignement partiaux risquent de vicier à la fois le corps et l'esprit des élèves. — Rousseau ne voit chez son *Emile* que le sentiment d'optimisme un peu naïf que tout enfant tient de la nature: et redoutant que de mauvais exemples altèrent chez lui

cette propension originelle, il se décide à l'isoler de la société; c'est le moyen d'en faire un égoïste, un incapable et un sauvage. Il ne serait pas moins absurde de laisser vagabonder le jeune enfant sans surveillance et de l'exposer prématurément à toutes les tentations sous prétexte de l'aguerrir. Tout système exclusif est contraire aux lois de la nature qui ne permet pas que l'on exagère ou que l'on supprime aucun élément de ses fonctions. — Le procédé qui met les sports au-dessus de tout autre genre d'occupation fait autant de névropathes que la vieille dévotion qui traitait le corps comme une guenille. Les snobs qui s'entraînent au foot-ball, qui marquent sur leur automobile le nombre des chiens écrasés comme autant de chevrons glorieux, tous les maniaques de la locomotion, de l'alpinisme et de la chasse ont le cerveau aussi détraqué que le dilettante qui s'attache à son encrier pour chercher la rime inédite et pour braver en mots sonores le sens commun et la raison.

Il faut bien le redire encore, ce qui empêche les éducateurs de se mettre d'accord au sujet de la répartition des exercices pédagogiques, c'est la vieille habitude scolaire des antithèses et la propension de chaque maître à élargir son domaine aux dépens de celui du voisin. Comment tailler à chaque spécialité sa bonne mesure? A certains égards, il n'est pas une seule partie de la littérature ou de la science, de la philosophie ou de l'histoire, qui ne puisse contribuer à la formation personnelle. Faut-il tout aborder et tout apprendre, les langues mortes et les vivantes, les annales détaillées de tous les peuples, les minuties de la physique et de la chimie, les analyses des phy-

siologistes et les contradictions des philosophes? Pour condenser, il faut choisir, et ce triage lui-même suppose une idée directrice et une doctrine. Notre université reste hésitante : « Je n'ai ni foi, ni méthode positive, dit-elle aux pères de famille; je ne sais pas quelle est la bonne voie, mais je vous en offre plusieurs; choisissez au petit bonheur l'un des quatre cycles que je vous propose; si vous vous trompez, ce sera votre faute et non la mienne. » Encore si l'on avait obtenu ce résultat qu'après une double bifurcation chacun des embranchements du nouveau programme fût moins encombré que ne l'était l'ancien dans son ensemble, nous pourrions prendre patience et laisser se poursuivre une évolution nécessaire. Mais par une conséquence paradoxale, il arrive que chaque rameau du nouveau plan d'études demeure aussi touffu que l'était le vieux tronc dans son entier. Plus on cherche à spécialiser les parties, plus le détail apparaît, impérieux et envahissant; plus aussi l'érudition de chaque professeur se montre exigeante et exclusive. Théoriquement on admet avec nous que l'enseignement primaire et secondaire doit redouter la spécialisation prématurée, mais le principe est mis de côté dans la pratique. On oublie que les nécessités professionnelles viennent toujours assez tôt arrêter le développement régulier de l'individu en hypertrophiant telle ou telle faculté au détriment des autres, et que ceux-là seuls résisteront à l'influence déformatrice qu'une saine orientation pédagogique aura instruit à s'en défier. Comme tous les corps constitués, l'université a ses tares qui relèvent de l'habitude professionnelle. C'est à regret qu'elle obéit à l'opi-

nion, et lorsqu'elle se résigne à faire un pas, elle se montre alourdie par ses vieux dogmes et ne prend pas franchement son parti d'une revision périodique.

Reconnaissons pourtant que dans certains chapitres, beaucoup mieux que dans l'ensemble, le nouveau programme des lycées consacre une amélioration réelle. Certaines suppressions ont été opérées, qui caractérisent les tendances de notre époque; de nouvelles méthodes ont été recommandées qui constituent des symptômes favorables. Sans préciser sa direction, la réforme de 1902 marque un progrès et notre thèse y trouve des justifications partielles.

La classe supérieure de l'enseignement général ne s'appelle plus « la Rhétorique »; c'est un signe des temps; l'art de parler et d'écrire avec élégance n'est plus la fin qu'on nous propose; les cahiers « de bonnes expressions » sont mis de côté. La littérature ne vaut plus au lycée en tant qu'œuvre aristocratique et autonome; ce n'est plus la richesse d'élocution qu'on indique à l'enfant comme le but essentiel; la langue n'est plus l'objet, mais l'instrument de l'éducation. Si jamais l'écolier devient capable d'avoir des idées personnelles, la forme et le brillant lui seront donnés par surcroît. La Rhétorique, l'art d'éblouir avec des mots, est rejetée hors du collège et réservée aux spécialistes, aux gens qui sont payés pour plaider habilement les mauvaises causes. On reconnaît que la simplicité est la première condition de la maîtrise.

Le grec disparaît peu à peu. Même dans l'enseignement supérieur, pour la licence ès lettres, il vient d'être décidé que « la connaissance de cette langue ne

sera plus exigée désormais de tous les candidats. Mais si tous n'auront pas à justifier qu'ils savent le grec, par contre on exigera de ceux qui se destineront à l'enseigner qu'ils le possèdent plus complètement ». Dans son rapport sur la réforme de la licence et de l'école normale, M. Croiset avoue que les professeurs des lycées savent le grec assez mal, c'est-à-dire qu'ils deviennent modernistes sans le savoir. Graduellement et par la force des choses, l'étude des langues mortes est refoulée dans la catégorie des *spécialités* savantes, avec l'archéologie et l'exégèse.

Autre signe des temps : dans l'épreuve du doctorat ès lettres, on vient de supprimer la thèse latine. La plupart des candidats la composaient en français et la faisaient traduire en latin par un mercenaire. Il serait vain de regretter cette comédie; aux yeux de tout homme cultivé, l'œuvre scientifique du dernier siècle occupe une place considérable, et comme les forces humaines ont des limites, on néglige le latin parce qu'on ne peut tout conduire de front. On reconnaît que les langues sont des produits vocaux, qu'un idiome n'est vraiment possédé que s'il est parlé; et que les collèges de notre époque ne sont plus bâtis pour faire de tous les écoliers de petits « gens de lettres ». Les citations latines sont laissées aux prédicateurs, et l'on commence à comprendre que l'art de parler et d'écrire doit se faire le commun serviteur de toutes les parties de l'instruction, qu'il vaut surtout par la plasticité vivante, par la capacité d'adaptation à un progrès indéfini. L'étude des hiéroglyphes et des langues mortes appartient aux chercheurs, aux esprits mûrs qui font la science et qui extraient

des cryptes du passé la substance aisément assimilable qui convient seule à de jeunes organismes.

Dans l'ordre scientifique, le programme de 1902 recommande aux maîtres de simplifier leur enseignement : « Notre but n'est pas de faire de nos élèves des physiciens de profession, dit l'instruction ministérielle, mais de leur faire connaître les grandes lois de la nature, de les mettre en état de s'intéresser à tout ce qui se produit autour d'eux, et de préciser dans leur esprit les notions de rapport et de continuité. » — Oui, la continuité et la dépendance des phénomènes, les transformations graduées de l'énergie et l'unité du monde connu, telles sont les notions générales que nos enfants doivent acquérir, et, par-dessus tout, le sentiment de la relativité de nos connaissances et l'intelligence d'un progrès qui ne comporte aucune limite. Tous les exemples ordonnés dans ce cadre homogène vivront dans son cerveau et y seront consolidés par l'observation journalière; les souvenirs isolés s'en effaceront en quelques jours.

L'hypothèse de l'évolution, c'est-à-dire le principe commun de subordination fonctionnelle et de progression qualitative, domine aujourd'hui les recherches des savants; on n'ose pas l'adopter franchement dans les programmes; il nous semble que l'enseignement y trouverait l'unité qui lui fait défaut en même temps que la justification des espoirs généreux qui vivent au cœur de la jeunesse. — Nous n'avons pas dissimulé les objections que comporte la théorie. Présentée sous une forme étroite, comme règle absolue du progrès, d'un progrès mécanique et rectiligne, exempt d'hésitations et d'erreurs, elle semble enfantine et

naïve. Si d'autre part on veut y voir avec Spencer un passage continu « de l'homogène à l'hétérogène », elle ne s'applique qu'aux différences formelles, aux étapes temporaires et séparées de la création, et donnant trop à l'analyse, elle devient faible dans la synthèse. Elle oublie qu'en dépit de la diversité que présente l'échelonnement des êtres, l'orientation du mécanisme universel ne varie pas, et que, grâce aux relations intimes qui s'établissent entre les peuples, l'unité de la conscience humaine s'affirme chaque jour moins imprécise. — Ce n'est là, direz-vous, qu'une conception sentimentale, une utopie que repousse l'esprit pratique; c'est peut-être la philosophie de l'avenir, prenez patience; notre enseignement public ne peut se lancer dans l'incertain. — Mais n'est-ce pas en vue de l'avenir que nous instruisons nos enfants? Nous ne cherchons pas l'absolu, nous vivons dans le relatif. Dans l'état actuel de la science, connaissez-vous une meilleure boussole pour guider les prochaines générations à travers le conflit des vieilles croyances? L'ordre est la loi du temps, des peuples et des choses; or on ne peut contester que l'hypothèse évolutive permette de constituer une classification mieux ordonnée que tous les systèmes antérieurs. C'est à ce titre qu'elle s'impose.

L'ancienne physique nous enseignait que la matière se présente sous trois aspects, solide, liquide et gazeux. C'était, comme la Sainte Trinité, un dogme étroit. La théorie de l'évolution est en train d'élargir cette vieille doctrine et les découvertes récentes viennent confirmer ses prévisions. Voici que les effluves de la matière radiante établissent un passage entre

les corps gazeux et le vaste inconnu de l'éther, et, du même coup, le monde entier se transforme et s'élargit. De même que nous voyions la terre, depuis les temps géologiques, s'accroître et végéter aux dépens de son atmosphère, nous devinons que, suivant la même loi, notre atmosphère s'accroît et se nourrit en s'assimilant les atomes de l'éther indéfini qui l'environne. Le soleil n'est plus menacé de s'éteindre, comme l'affirmaient les astronomes, il emprunte sans cesse à l'espace les aliments qui sont utiles au progrès de sa fonction, et nous ignorons quel genre de radiations il versera sur le front de nos lointains enfants. — Toute science qui se contente d'analyser est une science dissolvante et morne. A ne plus voir dans l'être vivant que la cellule et dans la cellule que l'atome, qui n'est lui-même qu'une abstraction conventionnelle, elle en arrive à se persuader qu'elle atteint l'origine des choses. Elle ressemble au bûcheron qui connaît l'arbre, ou qui croit le connaître, parce qu'il en fait des morceaux, et qui ne s'élève pas à comprendre le langage harmonieux de la forêt.

En histoire, ce qui nous frappe dans les nouveaux programmes, c'est l'heureuse abréviation des détails belliqueux. Le « delenda Carthago », la passion égoïste et destructive, ne sont plus mis au premier plan; on commence à mieux étudier le mécanisme et le développement des groupes sociaux. Mais le système évolutif n'est pas admis ni appliqué dans son ampleur. L'histoire de l'antiquité, telle qu'on l'enseigne en sixième, commence aux Égyptiens, comme si rien n'avait existé ni laissé de traces avant les Pharaons. C'est en seconde seulement, dans le programme de

géologie, qu'il est question des vestiges et des arts de l'humanité primitive. Dans les sections A et B de la même classe, la revision de l'histoire ancienne comprend un chapitre relatif aux temps « préhistoriques »; mais on n'avait pas osé parler aux écoliers plus jeunes des premiers types de notre race, et la moitié des élèves des classes supérieures est destinée comme eux à en ignorer l'importance. Et cependant, combien l'enseignement de l'histoire deviendra plus intéressant pour les enfants lorsqu'ils sauront que tant de sentiments et d'objets qui nous sont devenus familiers n'ont émergé du chaos que grâce à de longs siècles d'efforts, de tâtonnements et de patience.

Dans les classes supérieures, lorsqu'on reprend l'histoire des premiers empires, on fait mention des prophètes et des mages, des mythes héroïques et des dieux; on montre un peu vaguement l'éclosion des croyances et des métaphysiques rudimentaires. Le professeur doit parler de la vie privée des citoyens, des fêtes publiques, du rôle de la littérature et des arts. En un mot, le récit des guerres et des conquêtes n'accapare plus toutes les heures de classe, et ce qui prend le dessus, c'est l'histoire de l'homme affectif, des castes et des groupes sociaux. On ne peut éviter de faire appel au principe de l'évolution, mais on le fait indirectement et sans franchise. L'hypothèse qu'on admet dans le détail, on n'ose pas encore l'affirmer comme une doctrine éducatrice. Mais déjà l'histoire ne se contente plus d'être un amas d'obscures légendes et de curiosités littéraires, elle tend à devenir une science; or toute science a pour base logique une hypothèse dont l'expérience vérifie la portée et

où les recherches de l'analyse trouvent la boussole qui les oriente vers les lumières de la synthèse. L'avantage du principe évolutionniste, c'est qu'il permet de rattacher à un même tronc toutes les branches de l'éducation, au grand profit de l'économie, de l'agrément et de la clarté.

Dans les ouvrages déjà cités, M. Fouillée demande avec raison que l'enseignement devienne philosophique à tous ses degrés. Nous irons volontiers plus loin et nous dirons que le jour où les professeurs spéciaux de science, de littérature et d'histoire, au lieu de s'ignorer mutuellement, s'efforceront de solidariser leurs méthodes, le programme de philosophie pourra être supprimé en tant que matière distincte, ou du moins la philosophie ne sera plus qu'un facile résumé où la biologie tiendra la plus grande place. En même temps que l'équilibre des idées, la morale y trouvera son compte. A la Sorbonne, l'enseignement de l'histoire naturelle est évolutionniste en son entier. Pourquoi ne l'est-il pas au lycée? Et quelle est la partie de l'activité humaine que l'on puisse mettre en dehors des lois de la nature et de la vie.

§ 2. — La dépendance des éléments

Quelles que soient les idées que l'on professe en matière d'enseignement public, on ne peut contester que le désir du mieux en représente le point de départ inévitable. L'hypothèse évolutionniste n'est que l'expression scientifique de cette tendance, et depuis une trentaine d'années cette théorie elle-même a

progressé dans le sens qu'indiquait son principe. La conception rudimentaire du « struggle for life » a graduellement perdu sa couleur sombre et son allure hostile pour s'adapter à l'optimisme bienfaisant qu'aucune philosophie ne peut abolir. Un tel changement ne se poursuit pas au hasard; comme tous les relèvements du niveau de la conscience, il obéit aux principes généraux dont le transformisme analytique est obligé de subir la loi sous peine de se résoudre en fumée. Les fonctions de la société, par exemple, ne peuvent évoluer autrement que les fonctions personnelles, puisque les premières ne subsistent que par l'emploi vivant des secondes. Chez les nations comme chez l'individu, à mesure que s'affirme la solidarité normale des facultés, on voit le rôle de la force brutale perdre une partie de son prestige au profit de l'arbitrage intelligent. Quand ils acceptent les mutuels sacrifices que leur impose la dépendance hiérarchique de leurs organes, les peuples et les hommes acquièrent la liberté relative qui leur permet de nouvelles espérances. Mais, comme nous l'avons remarqué en étudiant le mécanisme de la passion, il suffit que l'une des fonctions qui sont communes à la personne et à la race s'attribue pendant quelque temps une importance démesurée pour que la marche au progrès subisse un retard proportionnel. Celui qui déprécie outre mesure le rôle de la force animale, des sports et des exercices militaires, est un aussi mauvais éducateur que celui qui les vante par-dessus tout; et la pédanterie de certains intellectuels devient aussi nuisible à l'instruction populaire que le dédain ou la froideur des ignorants. Dans son empressement

à faire valoir la spécialité que lui attribuent les divisions du programme, chaque professeur de nos collèges agit un peu comme les apôtres du militarisme ou du pacifisme à outrance; chacun pousse sa charrue devant soi sans nul souci de relier sa tâche à celle de ses collègues. L'origine et l'histoire de l'homme n'est pas rattachée à l'histoire des fonctions biologiques; et l'étude des principales formes expressives n'est pas menée de front avec l'étude des sentiments dont ces formes ne sont que les symboles imparfaits. Nous ne saurions entreprendre ici d'analyser dans leur entier les rapports qui existent entre les branches trop dispersées de notre enseignement; mais nous ne pouvons nous défendre de revenir sur l'antinomie capitale qui continue à vicier les méthodes scolaires en dépit des améliorations que nous avons signalées plus haut.

Dans le volume qui contient ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Renan nous conte que Dupanloup, son directeur au petit séminaire Saint-Nicolas, tenait la littérature en tel honneur qu'il en faisait, pour ainsi dire, le seul instrument d'une bonne éducation. « Il répétait souvent que l'homme vaut en proportion de sa faculté d'admirer. Son admiration n'était pas toujours assez éclairée par la science; mais elle venait d'une grande chaleur d'âme et d'un cœur vraiment possédé de l'amour du beau.... Les défauts de l'éducation qu'il donnait étaient les défauts de son esprit. Il était trop peu rationnel, trop peu scientifique. On eût dit que ses deux cents élèves étaient destinés à être tous poètes, écrivains, orateurs [1]. » Un

1. Renan, 1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 179-180.

peu plus loin Renan revient sur la même idée et il ajoute : « Le premier dogme de Dupanloup était que, sans une bonne éducation littéraire, on ne peut pas être sauvé[1]. » Puis, laissant de côté le ton ironique : « Pour moi, dit-il, je crois que la meilleure manière de former des jeunes gens de talent est de ne jamais leur parler de talent ni de style, mais d'exciter fortement leur esprit sur les questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales, scientifiques, historiques ; en un mot, de procéder par l'enseignement du fond des choses et non par l'enseignement d'une creuse rhétorique[1]. » C'est en effet dans cette disposition d'esprit, pendant les heures de méditation grave où il mit au second plan les préoccupations artistiques, lorsqu'il en vint à considérer le positivisme d'Auguste Comte comme une règle assez sûre pour lui sembler presque banale, c'est alors que Renan trouva la force de s'évader du cercle passionnel où le retenait l'exclusivisme religieux. Mais il ne sortait d'une chapelle que pour rentrer dans une autre. En écrivant la *Vie de Jésus*, il agit en pur philologue. Spécialiste de l'exégèse, c'est dans la critique des vieux textes, dans les subtilités et les détails qu'il cherchait la solution du problème religieux. Au lieu de s'attacher aux idées générales, à la philosophie des sciences, il tournait autour des miracles en les ornant de phrases poétiques. Le succès de la *Vie de Jésus* fut un succès artistique et mondain. Dupanloup triompha d'Auguste Comte et son élève demeura un lettré.

1. Renan, 2, p. 253.
2. Renan, 3, p. 253-254.

un amateur du désordre lyrique et des admirations contradictoires. En politique, son idéal fut « le bon tyran », comme si l'usage du pouvoir absolu n'avait pas constamment faussé la conscience du souverain en même temps qu'elle atrophiait la volonté des gouvernés. En morale, il affirma des habitudes réservées dont il eut regret dans son âge mûr, et les cénacles littéraires applaudirent le vieillard qui s'avisa un beau soir « que la nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste[1] ». Cette façon de jeter sur le tard son bonnet par-dessus les moulins fera sourire les hommes qui se souviennent des soucis graves et prolongés que leur a causés telle aventure sexuelle qu'ils avaient tout d'abord envisagée comme une récréation sans conséquence.

Si nous insistons sur les erreurs passionnelles d'un homme qui se montra si clairvoyant dans son domaine, c'est parce qu'elles nous expliquent à quel degré la préoccupation de l'effet littéraire peut faire dévier les meilleures intentions. Après avoir proclamé la vertu de la méthode scientifique, et déclaré que l'enseignement « du fond des choses » doit être mis au-dessus du formalisme verbal, pourquoi Renan est-il retombé dans le genre « d'admiration » qu'il blâmait si nettement chez Dupanloup? — Il s'agit là d'un des problèmes les plus intéressants de l'éducation générale. Ce n'est pas seulement chez Renan que nous voyons le culte du mot favoriser l'exclusivisme passionnel et les déviations qui s'ensuivent; le retour de Brunetière aux vieilles croyances, le nationalisme im-

1. Renan, 4, p. 359.

patient de M. Jules Lemaître et le socialisme indécis de M. Anatole France représentent des régressions du même ordre. Après nous avoir charmés tour à tour par la vigueur et la souplesse de leur plume, ces magiciens du grand art se sont montrés plus capables de diviser nos esprits que de les conduire. L'hypertrophie du sentiment littéraire a déformé chez eux le sens des besoins de leur époque.

Mais il faut le déclarer nettement, le fond et la forme ne constituent pas les deux termes d'une antithèse irréductible. C'est au contraire parce que la forme est toujours solidaire du fond que la recherche des effets partiels devient nuisible à la mise en valeur des idées générales. Tel est le défaut de ces statues italiennes dont chaque détail est curieusement ouvré, mais que nous jugeons peu estimables en somme, parce que les éléments secondaires ne s'y trouvent pas subordonnés au relief des contours principaux. Au lieu de les juger d'ensemble, les gens qui les regardent par le menu, comme on lit les pages successives d'un livre, se laissent facilement abuser sur la valeur de ces ouvrages.

Quel que soit le procédé qu'emploie un artiste pour traduire les sentiments que lui inspire le spectacle du monde, il ne saurait rompre le lien qui unit les qualités formelles du geste et du langage aux flux montants et aux reflux du niveau général de sa conscience. Nous l'avons mainte fois remarqué, la vivacité de l'expression est, dans une large mesure, en raison inverse de la lucidité des sentiments. Toutes les fois que nous traduisons notre admiration pour un objet avec des mots hyperboliques, l'auditeur est en droit

de penser que notre effusion passionnée ne saurait plus être impartiale. Absorbés par le phénomène particulier qui a fixé notre attention, nous ne tenons plus aucun compte de l'échelle des valeurs esthétiques; nous oublions qu'il y a quelque chose de plus beau que telle ou telle invention de la nature ou des hommes, e'est la eréation tout entière, et surtout la tendanee mystérieuse qui fait éelore chaque jour des fleurs plus belles sur notre terre et sous nos fronts des sentiments plus généreux.

Chez les professionnels de la littérature eette notion maîtresse est continuellement voilée par le souei de ce que les Goncourt ont nommé « l'écriture artiste ». Préoecupés de mettre chaque détail en relief et de faire un sort à chaque phrase, ils ne songent qu'à montrer la suprême habileté de leur plume, et dans leur préoceupation égoïste, ils se désintéressent complètement d'éclairer la conscienee de leurs lecteurs. Ils se font gloire de débiter sans choix ce qu'ils appellent « des tranches de vie » sans songer un instant que ce qui confère une signification précise aux événements, ee n'est pas l'étude minutieuse des faits, mais l'établissement des rapports qui les rattaehe à une estimation générale. Sans exclure les joies de l'admiration et de l'enthousiasme, méfions-nous du dilcttantisme passionné qui ne prodigue son attention à une catégorie d'objets que pour dédaigner toutes les autres. Les prédilections et les mépris bavards qui traduisent ce défaut d'équilibre représentent dans la vie banale une forme atténuée des *obsessions* et des *phobies* qu'on observe dans les asiles chez les dégénérés de toute cspèce. On conviendra qu'un bon programmc

d'éducation doive engager les élèves et les maîtres à éviter des exagérations aussi communes.

Les dangers du fractionnement analytique et de l'isolement des facultés ont été résumés par MM. Boirac et Magendie, dans des termes qui méritent d'être cités[1] : « Si l'on s'accoutume, disent-ils, à ne considérer dans les choses que certaines qualités, on finit par oublier qu'elles y sont complétées et limitées par d'autres ; de là les vues étroites et exclusives de certains esprits systématiques. Ainsi l'étude des mathématiques conduit ceux qui s'y enferment à ne plus voir en toutes choses que des éléments susceptibles de calcul..., et ce qui ne peut se ramener à des données arithmétiques n'existe plus pour eux... D'autre part, si on se laisse duper par le langage, on prendra des mots pour des choses, on réalisera des abstractions... Aucune erreur n'est peut-être plus fréquente dans les sciences, dans la philosophie même. Ainsi on prendra en physique la force, la pesanteur, la chaleur, etc. pour autant d'agents réels cachés dans les corps et produisant des phénomènes de toutes sortes, tandis qu'il n'y a là que des mots désignant certains états ou certains rapports inséparables des corps. De même en psychologie on prendra l'intelligence, la volonté, la sensibilité pour des entités distinctes..., alors que tous ces mots désignent simplement l'homme lui-même, envisagé sous différents aspects d'ailleurs inséparables les uns des autres, en tant qu'il est capable de penser, de vouloir et de sentir. Platon, dans

1. Boirac et Magendie, *Leçons de psychologie appliquées à l'éducation*, p. 153-154.

sa théorie des idées, est allé dans cette voie plus loin que tous les autres philosophes : selon lui, les différents nombres, les différentes figures, toutes les qualités, tous les rapports des choses existent en soi, à part des choses elles-mêmes; la grandeur, la beauté, indépendamment des choses grandes et belles, dans une sorte de monde invisible, et ce sont ces idées réelles, éternelles et absolues qui gouvernent le monde visible. Maintenant, que l'imagination s'en mêle, les abstractions seront, non seulement réalisées, mais personnifiées : la beauté deviendra Vénus, la sagesse deviendra Minerve, etc. Ainsi s'est peuplé le Panthéon des anciens. » — Ajoutons que ce fâcheux emploi des symboles expressifs a engendré le particularisme religieux, et qu'il est la principale cause des divisions qui subsistent aujourd'hui parmi les hommes.

§ 3. — La subordination relative des facultés

Le problème que nous étudions offre des aspects si nombreux que nous sommes obligés de borner notre examen aux exemples dont le caractère nous paraît le plus démonstratif. En parlant du défaut d'entente qui règne entre les professeurs d'un même collège, nous avons observé déjà que l'art du dessin est bien loin de rendre à l'enseignement les services qu'on en doit attendre. Comme expression du sentiment que nous inspirent les objets de toute espèce, le dessin offre au pédagogue un procédé moins général que le langage; mais on ne peut nier qu'en bien des cas il

constitue un moyen d'enseignement plus synthétique, puisqu'il permet de saisir d'emblée des rapports dont l'énumération verbale n'aurait ni l'unité ni la clarté d'une représentation figurée. A qui n'a jamais vu la flore vigoureuse des tropiques, une médiocre photographie en dit mieux le genre de beauté que toutes les rimes accumulées d'un poète. Que vaudrait la description des mers, des continents et des villes sans le secours des gravures et des cartes? Que deviendrait l'histoire naturelle sans les images qui résument à nos yeux les traits multiples et les rapports compliqués des organes? Le sens des formes et de l'espace, tel que le développe l'expérience personnelle, est singulièrement éclairé par les croquis magistraux qui mettent en relief les valeurs essentielles et qui les font reconnaître à travers la diversité des accessoires.

L'art du dessin apprend à voir, comme le ton général de la diction apprend à bien parler; et de même que la mimique a précédé le langage articulé, les hiéroglyphes ont devancé l'écriture. A l'exemple des primitifs, le jeune enfant se plaît à crayonner le schéma des objets familiers avant d'être capable d'en fixer la description à l'aide des signes alphabétiques. Après l'exercice général des membres et des sens, l'éducation combinée des yeux et de la main représente logiquement l'une des premières étapes de la pédagogie scolaire. Dans la méthode instituée par Frœbel, pour ce qu'il nomme « les jardins d'enfants », la représentation des objets, par les différents procédés qu'offrent les jeux de construction et le dessin, constitue à juste titre un des chapitres importants du programme. Nos plans d'étude ne tiennent pas un

compte suffisant de cette idée, et nous avons déjà signalé les motifs de leur défaillance. Chaque spécialité y est si nettement séparée de ses congénères que personne ne songe à donner au dessin le rôle primaire qui lui convient. Quand un enfant entre à l'école, avant de lui apprendre à lire et à écrire, il serait naturel de s'assurer qu'il sait reconnaître et tracer les formes géométriques élémentaires qui servent à construire les caractères de l'écriture. Mais sur le papier quadrillé qui sert à ce genre d'exercice, au lieu de lui faire tracer, comme le conseille Frœbel, des ornements de pure fantaisie ou, comme on le fait dans nos écoles, des bâtons et des jambages, on l'intéresserait davantage en suivant la méthode évolutive. Car les procédés de la logique universelle sont aussi favorables à l'agrément des leçons qu'à la netteté des souvenirs. Après avoir montré aux enfants les formes cristallines des minéraux, après leur avoir fait manier des cubes, des pyramides et des prismes, l'instituteur leur apprendrait à en figurer les arêtes. Puis il leur montrerait les ramifications que présentent les cristaux associés, il leur ferait voir à la loupe les jolies rosaces de la neige afin qu'ils s'amusent à les reproduire d'après des modèles amplifiés. De ces tracés rectilignes aux formes assouplies des végétaux, la transition s'opère d'une manière insensible. Les arborisations que dessine le gel sur les vitres annoncent déjà la souplesse des formes végétales. Les divers modes de groupement des feuilles et des rameaux, des pétales des fleurs et des fruits fournissent une autre série d'exemples dont la grâce et la variété s'élèvent avec la hiérarchie des plantes. A leur tour les animaux in-

férieurs, les coraux, les anémones et les étoiles de mer, les eoquillages inaugurent une troisième série qui nous mène aux êtres mouvants. Choisir les traits prineipaux de ectte gradation mervcillcuse et les classer dans la mémoire dcs enfants avec le concours de l'adresse manuelle, dc l'attention visuelle et de la raison, n'est-ce pas s'élcver de l'instinct rythmique élémentaire jusqu'au sentimcnt de la beauté en apprenant les éehelons formels de la vie? Dessiner une fcuille de trèfle, une eorolle de pâquerette, et écrire au-dessous les initiales de leur nom, puis leur nom tout entier, puis le nom de l'auteur du ehef-d'œuvre, tout eela jour à jour et par degrés, ce serait plus intéressant et plus vivant que d'aborder d'emblée un syllabaire. Le maître et l'élève y gagneraient. En même temps qu'on apprendrait à figurer les mots, on s'aceoutumerait à regarder les choses, à observer la physionomie des êtres, et à en distinguer le caractère. L'inévitable réforme de l'orthographe facilitera cette méthode progressive. Les écoliers de l'avenir aborderont plus gaiement que nous ne l'avons fait les difficultés de l'écriture et de la lecture, et le clair sentiment du symbolisme naturel devaneera l'intelligence des abstraetions eonventionnelles suivant la règle qui veut que, dans l'édueation, l'art soit l'auxiliaire de la seience au lieu de tirer vanité de ses habitudes séparatistes.

Pour obtenir ce résultat, le programme de l'enseignement du dessin doit abdiquer une partie dc ses ambitions traditionnelles au profit des besoins pédagogiques. Il n'aura plus en vue dc formcr lcs seuls élèves qu'une prédisposition native dcstinc à fairc

des artistes-amateurs, ou des professionnels de l'ébauchoir ou du pinceau, et il ne laissera plus les autres à l'abandon. Son rôle sera plus humble en apparence, mais il s'adaptera mieux aux besoins généraux de l'école, et nombre d'instituteurs primaires y trouveront l'inspiration qui leur manque. Obligés de faire comprendre à leurs élèves la signification de l'ordre prodigieux qui règne dans le monde, ils acquerront une idée plus précise de la hiérarchie où se répartissent les types innombrables et les gammes fonctionnelles de la nature. Aux étapes de cet enseignement originel, il n'est pas de leçon qui, plus tard, ne se rapporte à quelque titre. La classification des formes organiques éclairera l'histoire et les rapports des êtres, depuis ceux dont la géologie retrouve les vestiges dans les couches stratifiées de notre planète, jusqu'à ceux qui agissent à la surface.

Il n'est pas de figure spécifique qui ne soit vraiment expressive et qui ne représente un moment de l'activité créatrice. A ce point de vue la représentation sommaire des espèces constitue la base réaliste de l'éducation sentimentale et de l'esthétique rationnelle. Pour lui donner sa place, il n'est pas nécessaire d'innover de toutes pièces, il suffit de mieux ordonner ce qui existe. Depuis un demi-siècle, l'image s'est introduite partout dans les livres scolaires et le choix des exemples s'est notablement amélioré. Le temps n'est plus où le douteux Pharamond, « premier roi de France », nous était présenté sous les traits d'une sorte de mameluck à bandeau que notre goût modernisant complétait d'une grosse pipe. Établies sur des documents moins imprécis, les gravures des manuels

contemporains ont plus de chance d'être respectées; elles représentent les outils, les armes, les monuments et les idoles de chaque époque. Mais il ne suffit pas à l'écolier d'ouvrir les yeux pour bien comprendre. L'impression brute ne se transforme en sentiment lucide que dans la mesure où ses apports plusieurs fois remaniés s'associent avec les éléments déjà classés qui en déterminent la valeur. C'est l'action synergique des facultés qui transforme les sensations isolées en perceptions cohérentes et qui organise les souvenirs en les reliant à la même chaîne. Mais pour que cette consolidation s'opère avec aisance et demeure à l'abri des confusions ultérieures, ce n'est pas trop d'employer divers moyens et d'orienter toutes les fonctions dans un même sens. De même qu'on n'apprend bien les langues qu'en joignant la parole, c'est-à-dire le geste des lèvres, à la lecture et à l'écriture, on ne connaît le sens des formes qu'en s'activant à les construire après les avoir contemplées. Mieux que le travail de rédaction, ou tout au moins plus facilement, le maniement du crayon nous apprend à sacrifier les détails à l'ensemble. Ainsi compris, le dessin schématique est au dessin artistique ce que la pédagogie générale est à la spécialisation professionnelle: c'est un genre d'exercice qui convient à tous les enfants, aux maladroits plus encore qu'aux habiles. Il leur apprend à subordonner les traits accessoires au principal, à éviter la dispersion analytique et à chercher la notion claire dans la synthèse.

Qu'on ne nous prête pas l'intention d'attribuer à l'enseignement du dessin une importance excessive. Bien loin de lui donner le premier rôle, nous préfér-

dons qu'il représente une faculté élémentaire, et qu'on a tort de lui accorder plus de temps dans les classes supérieures que dans les classes préparatoires. C'est méconnaître les principes de toute méthode que de proposer les formes abstraites de l'alphabet à un enfant avant de lui avoir appris à discerner et à construire les éléments qui les composent et qui l'intéressent davantage quand ils lui rappellent des objets familiers. C'est ce que sentent confusément les mères lorsqu'elles disent au bambin distrait : « Regarde bien : le D n'a qu'une bosse dans le dos, tandis que le B en a deux, c'est un double bossu. »

Et ce que nous disons du dessin, on peut le redire à propos de chacune des spécialités qui tendent à s'isoler des autres, depuis la diction et la technique musicale jusqu'aux procédés exclusifs de la littérature, de l'histoire et de chaque science particulière. Car, il faut le redire cent fois, pour qui envisage l'éducation de la conscience, le développement de chacune des facultés ne vaut que dans la mesure où il reste soumis aux lois de la dépendance hiérarchique et de l'évolution qualitative. Qui ne connaît ces érudits, ces collectionneurs de faits et d'expériences, de bibelots artistiques et de belles éditions classiques, dont la subtile curiosité se complaît à analyser les moindres détails d'un fait, d'une caste ou d'une époque, et dont l'esprit est tellement rétréci par la passion qu'ils ne témoignent qu'ironie ou dédain pour tout ce qui ne rentre pas dans la spécialité choisie. Vienne une catastrophe politique; ils accuseront avec vivacité l'imprévoyance et l'égoïsme des gouvernants! Sont-ils exempts des mêmes reproches? Quel que soit le

rang que nous occupions dans la hiérarchie sociale, il n'est pas de raison qui nous dispense d'être des hommes, des éléments de la société, de modestes éducateurs de nos enfants, de nos domestiques, de nos clients et de tous ceux qui nous entourent. Et ce qui est vrai de tous les membres du corps social l'est plus encore des fonctionnaires de l'université, si l'on admet que leur tâche est de former des volontés conscientes, des organes éclairés de la civilisation et de la patrie.

Combien de mal font les spécialistes de toute sorte lorsqu'ils rendent les oracles ambitieux que semblent autoriser leurs études! Tel savant dicte aux journaux populaires *que l'alcool est un aliment*, ce qui n'est vrai qu'à un point de vue étroit, puisque, en exaltant l'activité de certaines fonctions, l'alcool paralyse le développement des éléments les plus élevés de l'axe nerveux. Tel autre propose de remplacer l'alcool par le thé ou le café, mais il oublie qu'à des degrés divers l'usage quotidien des excitants crée un besoin passionnel, c'est-à-dire une tendance névropathique. Le psychologue de laboratoire, qui dissocie les éléments de la personnalité, en vue de les mesurer séparément avec des chiffres, devient parfois aussi partial dans ses jugements que les physiologistes à qui nous venons de faire allusion. Le progrès d'une science ne dépend pas uniquement de l'exactitude que s'attribuent des mensurations fragmentaires; il relève de l'hypothèse génératrice que les chiffres peuvent tout au plus vérifier ou contredire par une série d'indications qu'on doit faire concorder entre elles. Tant que les données du problème étudié ne sont pas clas-

sées d'après leur signification qualitative, le nombre et l'apparente précision des observations accumulées augmentent les difficultés de la solution au lieu de la rendre plus abordable. Dans le devenir des phénomènes, c'est le sens des passages qu'il faut saisir; or le chiffre et le mot lui-même ne représentent que des étapes supposées fixes, c'est-à-dire de pures conventions. En chimie, par exemple, la notation des équivalents ou des atomes ne suffit pas à établir la hiérarchie des fonctions primitives. A plus forte raison les nombres demeurent-ils incapables d'exprimer le mobile développement des phénomènes biologiques. Par le fait même qu'elle représente une *abstraction*, toute formule numérique suppose une *restriction*, c'est-à-dire une expression incomplète. Ce n'est pas au chiffre, ni même au mot, qu'il appartient de déterminer les progrès de la conscience; c'est à la conscience que revient la noble tâche de suppléer au défaut de plasticité des symboles, de montrer leur insuffisance et de les contraindre à suggérer les notions supérieures que leur nature grossière est incapable de traduire. Par la même raison qu'elle prétend séparer l'évolution quantitative du développement qualitatif, l'arithmétique demeure pour le psychologue aussi bien que pour l'éducateur le plus élémentaire des instruments.

§ 4. — Le choix des matières

Les procédés du chercheur érudit qui fait la science et du professeur qui l'enseigne sont inverses en quel-

que mesure. Pour le premier, chaque détail a son prix : le moindre objet représente un type, un moment des oscillations dont se compose le mouvement créateur. Quand il avance à travers ce dédale, il possède une boussole polaire, une idée générale qui lui permet de s'orienter dans le désordre apparent des phénomènes. Bien souvent sa curiosité d'artiste est éveillée au sujet d'une merveille particulière ; mais s'il a vraiment du génie, son attention ne se spécialise jamais au point d'oublier les rapports de chaque partie avec le tout. Mais c'est surtout le professeur de l'enseignement primaire ou secondaire qui n'a pas le droit de s'abandonner au moindre écart. Chargé de manier des sensibilités qui n'ont pas la maîtrise d'elles-mêmes, il doit leur épargner également l'enthousiasme démesuré, qui ne s'intéresse qu'à un seul genre d'objets, et le dédain nonchalant qui ne voit partout que motifs de dissipation et de raillerie. Chacune des notions qu'il propose à ses élèves doit avoir assez d'importance pour mériter quelque attention, mais elle doit être assez bien enchaînée avec celles qui précèdent et qui suivront pour que l'ensemble offre une valeur plus évidente que la partie. Si la quantité des matières pédagogiques n'est pas sévèrement limitée au profit de la gradation qualitative, le maître et l'écolier ne parviennent pas à s'entendre en vue d'une agréable économie de leur activité commune.

Le cerveau humain n'est pas seulement un accumulateur de souvenirs, il vaut surtout comme appareil de coordination et de synthèse. Quel que soit le nombre des connaissances que l'on imprime sous le front d'un enfant, le défaut d'ordre leur ôte toute va-

leur efficace. C'est ainsi que les leçons textuelles occupent d'une manière insipide tant d'heures que l'on devrait utiliser d'une manière plus intéressante et plus fructueuse. Combien de gens ont récité les règles de la grammaire, et sont parfaitement incapables de traduire correctement leurs émotions, ou de décrire avec méthode les actes et les objets familiers! On bourre la mémoire des enfants d'éléments verbaux dispersés, et l'on ne prend pas souci de leur en faire saisir le rapport. Il est cependant plus important à tout âge de faire preuve de sens commun dans la conversation ou dans la rédaction d'une lettre que de connaître la règle de *même*, ou de savoir que le dictionnaire impose deux *R* au mot *charrette*, tandis qu'il n'en accorde qu'un seul au mot *chariot*. Simplifier les instruments du travail, c'est épargner les forces et le temps de l'ouvrier, au grand profit de son bien-être et de sa valeur productive. La simplification des formules est l'idéal commun des savants, des artistes et des philosophes géniaux.

Au point de vue de l'éducation générale, la minutie descriptive où se complaisent les spécialistes de la littérature ne porte pas de meilleurs fruits que l'esprit tatillon du grammairien. C'est une charmante récréation que de lire les écrits de M. Jules Lemaître et de M. Anatole France; chacune de leurs pages nous réserve la surprise d'une fusée nouvelle; mais s'ils sont de grands amuseurs, quels pauvres directeurs de conscience! A défaut d'une orientation précise, l'un et l'autre nous égarent dans les petits chemins et, peu à peu, nous ramènent en arrière. Le premier en est arrivé à nous offrir comme idéal le césarisme bel-

liqueux; le second nous conduit doucement à l'anarchie des primitifs.

Tel est le fruit de la doctrine qui envisage l'analyse fractionnée des textes comme le plus important des exercices pédagogiques. Les défenseurs du procédé n'ont pas souci de nous faire apprécier d'ensemble le sens d'une œuvre ou la valeur éducatrice de son auteur; leur curiosité s'intéresse plus au papillotage des couleurs qu'à l'estimation des traits capitaux. Ils nous font admirer chaque mot, ils s'arrêtent longuement sur chaque page et, suivant l'expression de M. Francisque Vial, ils prétendent « épuiser le contenu des textes[1] », comme s'il était jamais possible de dire le dernier mot sur quoi que ce soit. Rien de plus dissolvant qu'une telle méthode. C'est celle que notre génération a subie au collège et que l'Université n'a pas encore su réformer. Elle aboutit à prendre la partie pour le tout, à séparer l'esthétique de l'éthique, à dissocier les facultés individuelles au profit du séparatisme et de la passion. Elle fait naître les dissentiments dont s'amuse le scepticisme littéraire et qu'une meilleure pédagogie doit instruire nos enfants à réprimer.

Dans l'enseignement de l'histoire, le culte du détail est encore imposé comme un principe. Voici le texte du programme officiel pour les classes de dixième et de neuvième : « Entretiens familiers sur les plus grands personnages et les faits principaux de l'histoire nationale. Petits récits faits par le maître et répétés de vive voix par l'élève. » Le programme

1. VIAL, *L'enseignement secondaire et la démocratie*, p. 308.

de huitième commence ainsi : « Aspect de la Gaule avant la conquête romaine. Jules César et Vercingétorix. Saint Martin de Tours. Invasion des barbares. Attila. Les Francs en Gaule. Le baptême de Clovis. Frédégonde et Brunehaut... etc. » L'énumération continue en douze chapitres et se poursuit jusqu'à « la Réforme, la Saint-Barthélemy, la Ligue, l'avènement de Henri IV et l'édit de Nantes ». Tout cela pour des enfants de huit à neuf ans ! — Quelle chose misérable et touchante que de voir des lèvres de bambins ânonner mécaniquement des récits, des légendes et des phrases historiques, dont la signification particulière est constamment faussée dans leur esprit, puisque le sens général leur en échappe. Mais quel abus d'autorité de la part du pédagogue, et pour l'élève, quelle excitation permanente à la révolte?

Ces indications du programme violent les deux règles de dépendance et de subordination qui représentent les deux aspects capitaux de toute méthode. La première veut que l'on procède du connu à l'inconnu par transitions ; la seconde que l'on marche en bon ordre et qu'on évite l'obscurité. Pour être pauvres et confuses, les notions que possède un enfant de huit ans au sujet de l'humanité ne sont pas tout à fait négatives ; il les tient de sa propre histoire. D'une façon vague, mais qu'il sera facile de préciser, l'enfant connaît ses propres appétits, son désir de devenir grand, son impuissance relative, son continuel besoin de sympathie et d'entr'aide. Or il a existé autrefois, il existe encore sur la terre des peuples enfants, dont le caractère présente les mêmes traits généraux que le sien, et les documents que nous possédons sur leur

conduite représentent le trait d'union qui rattache ce qu'il sent et ce qu'il sait à ce que nous voulons lui apprendre. C'est le cas de redire le fameux aphorisme, si hautement proclamé en théorie et si souvent oublié dans la pratique : « L'ontogénèse doit reproduire en raccourci tous les passages de la phylogénèse ». Rappelons aussi que ce qui est vrai de la morphologie l'est également de l'évolution morale, puisque, en vertu de l'indivisibilité de la fonction sensitivo-motrice, le développement normal des formes organiques et de leurs mouvements est l'expression fidèle du progrès ordonné des sentiments. Chaque geste de l'humanité représente un effort plus ou moins heureux vers le mieux-être. Or songez au nombre de gens dont la mémoire contient des bribes d'histoire universelle, qui citent imperturbablement des faits, des noms propres et des dates, et reconnaissez combien peu savent caractériser la marche des civilisations et découvrir ce qu'il y a de légitime dans les tâtonnements de chaque époque.

A ce propos, la biologie générale nous offre des points de repère assez solides pour que nous puissions les utiliser, même dans l'éducation des jeunes enfants. Parmi les formes inférieures de la vie, la dépendance des parties est plus lâche que chez les êtres supérieurs. De même, chez les hommes primitifs, ce que les psychologues appellent l'état grégaire représente le minimum d'organisation que comporte un groupement social. La violence et la monotonie des réactions collectives nous démontre à quel point l'incohérence et la grossièreté passionnelles l'emportent encore à cette époque sur les modalités contenues

du sentiment. Les rares créations des meilleurs sont constamment noyées dans la routine. A la longue il arrive pourtant que l'invention d'une arme ou d'un outil devient un motif d'échange, d'union durable et de discipline hiérarchique. Pour s'emparer d'une proie fuyante, il faut adopter une méthode et que chacun accepte son rôle; il convient que les moins adroits acceptent le contrôle des plus habiles et par moments se soumettent à leurs ordres. L'organisation que les enfants constituent dans leurs jeux est la fidèle image des disciplines qui ont créé la tribu primitive. Qu'il s'agisse de danser ou de chasser la grosse bête, d'abattre un arbre ou de repousser les agressions du voisin, on reconnaît la nécessité d'établir une dépendance entre les fonctions qu'on emploie. D'abord accidentelle et variable, l'estimation des qualités accuse l'unité de son échelle à mesure que l'expérience met en lumière l'utilité d'une organisation progressiste. A l'origine c'était le mieux musclé qui tenait la tête; dans la suite, c'est le plus adroit; bientôt ce sera le plus prévoyant. Après avoir tout sacrifié au prestige instable des armes, il vient un jour où les peuples s'écrient : « Que la toge passe avant l'épée. Nous sommes las des conflits sanglants. Que l'arbitrage des magistrats modère l'impulsion des guerriers! » Ce qui veut dire en langage physiologique : « Le contrôle des facultés supérieures doit s'imposer plus constamment à l'exercice des facultés secondaires; tous les organes vitaux gagneront à observer la discipline hiérarchique. » Nous ne saurions le dire assez, la société ne met pas en jeu d'autres fonctions que celles des individus qui la composent et, quel que soit le point de vue

d'où on l'observe, elle ne se développe et ne fleurit qu'en affermissant par degré la subordination de ses appareils élémentaires. Et pour être profitable à l'écolier, l'enseignement doit, sur tous les points, marcher de pair avec les procédés de la création naturelle. Si elle n'éclaire pas le mécanisme de la conscience, l'histoire n'est plus, comme l'a dit M. Fouillée, « qu'une navigation sans boussole sur un océan de faits sans loi[1] ».

N'est-ce pas sous cette forme indécise que nous la lisons chez tant de spécialistes érudits qui se pâment d'aise à propos d'un art, d'un grand siècle ou d'un homme, qui font le compte des chaussettes et des maîtresses de Bonaparte, et que la passion du détail conduit à n'être plus que des amuseurs, plus propres à dissiper notre pensée qu'à la relever. En détruisant le sentiment de la mesure, la passion vicie tout ce qu'elle touche. Les objets que Michelet range au dernier plan, Bossuet et Saint-Simon n'hésitent pas à les mettre au premier. Suivant que l'annaliste est sorti de l'aristocratie, de l'église ou du peuple, il se dévoue à des prosélytismes contraires et il renverse le classement des valeurs à son profit. Ce qui est vrai de l'histoire écrite ne l'est pas moins de l'action politique, puisque c'est la première qui instruit l'autre. « Soyez industrieux et commerçants, nous dit un orateur; retournez à la terre, s'écrie tel autre; soyez guerriers, soyez lettrés, soyez savants, soyez socialistes et philanthropes, soumettez tous les bras aux mêmes besognes et toutes les têtes au même niveau... » Chacun

1. FOUILLÉE. *La réforme de l'enseignement par la philosophie*, p. 28.

veut le triomphe de ce qu'il adore; mais il est une chose qu'on oublie, parce que l'école ne l'enseigne pas assez clairement, c'est la loi de subordination relative d'où procèdent l'équilibre et le progrès des hommes, des nations et des mondes. Car, telle que nos yeux la perçoive, l'action évolutive ne saurait être limitée à notre terre. En vertu de la tendance mystérieuse qui fait chaque jour naître des facultés nouvelles de l'union des fonctions anciennes, il est à croire que, dans l'avenir, l'association des consciences planétaires dominera la conscience terrestre, et consolidera chez nos fils des sentiments qui existent chez nous aussi flottants que l'était la notion de solidarité universelle dans le cerveau d'Anaximandre et de Thalès. Rien ne semble nouveau sous le soleil pour qui se borne à l'analyse des virtualités élémentaires; tout est nouveau pour qui observe la féconde organisation de ces éléments et la richesse de ses produits.

Avouons d'ailleurs que s'il est malaisé de définir les simplifications que réclament les procédés scolaires, il ne l'est pas moins de choisir, parmi la masse des documents accumulés, les exemples typiques et lumineux qui permettraient d'adapter les leçons de chaque professeur à une méthode moins dispersive. Si nous étions ministre de l'insruction publique, comme dit en souriant M. Prévost dans ses *Lettres à Françoise*, pour opérer ce triage économique, nous réclamerions volontiers le concours et l'abnégation des hommes les plus qualifiés dans tous les genres, avec l'espoir qu'ils comprendraient la nécessité de sacrifier leurs préférences individuelles au profit de l'intérêt commun. Nous avons insisté tout à l'heure sur l'obs-

curité et la surcharge qui affectent l'enseignement de l'histoire parce que ces défauts y apparaissent tellement grossiers qu'on ne pourrait guère les contester. Rappelez vos souvenirs de collège. Est-ce que jamais, dans aucune classe, le programme officiel s'est trouvé épuisé avec l'année? Il en est encore de même aujourd'hui; chaque professeur s'attarde aux événements qui l'intéressent, sans souci d'atteindre le but. Comment une conception d'ensemble serait-elle possible dans ces conditions routinières? et pourquoi le maître y songerait-il, alors que tout l'invite à s'en passer? L'habitude d'égrener les faits lui a fait oublier depuis longtemps qu'ils offrent une signification générale, *un sens commun*, qui seul fait la lumière. Mais ce n'est pas seulement dans l'étude de l'histoire que la surabondance des matériaux introduit un genre d'anarchie dont l'élève souffre et qui appelle un remède énergique. Combien de gens lisent plusieurs langues, à qui les soi-disant chefs-d'œuvre ainsi connus n'inspirent que des propos contradictoires! Combien de polyglottes élégants, au lieu de chercher la commune portée des formes littéraires et des sentiments qu'elles expriment, ne voient dans leur diversité qu'une justification pour le négativisme et l'ironie qu'ils s'habituent à étaler comme des qualités hors de pair.

Mieux vaut posséder moins de souvenirs partiels et saisir à peu près l'ordre des choses. Peu importe que je ne sache plus décrire par le menu la machine d'Atwood et les innombrables robinets du physicien Regnault si j'ai compris le rapport qui existe entre la pesanteur et la chaleur, c'est-à-dire entre les

phénomènes généraux d'attraction et de répulsion dont l'équilibre fait l'harmonie du mécanisme universel? J'ai oublié la plupart des formules de la chimie, mais je me souviens des passages qui rattachent la rigidité apparente des combinaisons minérales à la plasticité des éléments dont se composent les organes de la vie. Une fois imprimées dans mon cerveau, ces notions ne tendent plus à s'effacer parce qu'elles dessinent les mailles principales du canevas où se classent les observations secondaires, et qu'en y ajoutant de nouveaux traits les études ultérieures contribuent chaque jour à les revivifier, à les remplir et à les justifier. C'est une satisfaction incessamment renouvelée que de voir s'unifier la connaissance, parce que c'est à la fois un allégement et une clarté. La diffusion, au contraire, est une cause perpétuelle d'incertitude, de fatigue et d'ennui; elle affaiblit l'équilibre nerveux et du même coup, elle retarde la formation normale du caractère.

§ 5. — L'accord des maitres

Simplifier les programmes ne suffit pas; il faut obtenir plus d'entente entre les maîtres qui les appliquent. A défaut d'une méthode commune, chacun demeure indifférent à la tâche de ses collègues, et, lorsque l'élève passe d'une salle de classe à une autre, aucun lien ne rattache la leçon qu'il vient d'entendre à celle qui lui succède. Il arrive même que le professeur d'histoire fasse de l'époque de Louis XIV, par

exemple, ou du siècle d'Auguste, une critique raisonnée qui se trouve en contradiction formelle avec les dévotions du professeur de lettres. On oublie que l'esprit du collégien est simpliste. Toutes les fois que la présentation des faits n'obéit plus au principe d'unité qui est la loi de sa pensée, l'élève est dérouté, il se détourne des objets proposés, ou il se moque de ceux qui les lui montrent. Ce n'est pas le genre de gaieté que nous désirons cultiver. La bonne humeur que nous souhaitons dans les classes, c'est celle qu'apporte aux ouvriers d'un édifice l'heureuse pondération de l'œuvre entreprise et l'harmonie du plan total. Si le décorateur se laisse entraîner par ses prédilections au point de déformer l'œuvre du constructeur, des tiraillements se produisent dans le chantier, on voit surgir une de ces œuvres monstrueuses qui retardent l'évolution de l'architecture et qui offensent le goût parce qu'elles violent les lois du bon sens.

Les sacrifices individuels qu'exige l'enseignement homogène seront payés aux éducateurs par la sympathie et la docilité de leurs élèves; car à l'école comme dans la société, tous les dissentiments qui maintiennent les subordonnés en lutte avec les chefs ont pour cause l'incohérence des notions objectives. La solidarité des éléments est nécessaire à tous les degrés de la vie et le défaut de cohésion d'un seul étage détruit l'équilibre du tout. Aussi dirons-nous volontiers avec Montaigne : « Nous cherchons ici de former, non un grammairien ou un logicien, mais un gentilhomme. » On disait au XVIIe siècle « un honnête homme » et au XVIIIe « un homme » tout court. Dans sa récente critique de l'*Émile*, M. Jules Le-

maître qualifie cette ambition d'imaginaire. C'est peut-être aller un peu loin. Qu'à défaut de méthode et de modestie, Rousseau s'égare aux premiers pas de ses recherches pédagogiques, c'est ce que personne ne conteste ; mais quand il dit que l'éducation a pour objet de former, non le citoyen d'une patrie ou l'instrument d'une profession, mais un *homme*, c'est-à-dire un être capable d'améliorer la destinée des autres avec la sienne, nous sommes obligés de reconnaître qu'il exprime une vérité générale, une de ces vérités qui sont à la fois d'ordre scientifique et de sens commun. Mais, s'il semble facile d'énoncer en deux mots le problème idéal qu'elle sous-entend, il est extrêmement laborieux d'en classer les données multiples. Avec sa nonchalance de dilettante, M. Lemaître repousse un tel souci d'un seul trait de plume, et réplique à Rousseau dans un sourire : « Je ne sais pas s'il ne serait pas plus simple et plus sûr de former d'abord l'homme d'un pays, d'une religion, d'une profession, et si « l'homme » tout court ne viendrait pas par surcroît ; mais passons[1]. »

Non, nous ne pouvons passer sur cette question sans examen. Que les exigences de la vie nous obligent en quelque mesure à spécialiser nos facultés, à borner le cercle de nos études et de nos sympathies, on ne songe pas à le contester ; mais ce qu'il faut reconnaître en même temps, c'est que l'intolérance et le défaut de pondération de nos esprits se manifestent en proportion de l'exclusivisme de nos premiers éducateurs.

1. JULES LEMAITRE, 1. *Le Temps* du 28 février 1907, p. 3 (1re colonne).

Être étroitement l'homme d'un clocher ou d'un pays, d'une religion ou d'une caste professionnelle, c'est considérer les autres pays, les autres cultes et les autres métiers comme de faible ou de nulle valeur. Le patriote que vous savez voit des « déracinés » dans tous les gens qui n'aiment pas leur province à sa manière; le prêtre catholique suspecte la bonne foi du libre-penseur; et le magistrat qui a la charge de peser les misères humaines raille le médecin qui devrait être son fidèle auxiliaire et qui l'imite parfois en prononçant des oracles trop ambitieux. Pour être extrêmement répandues, de telles dispositions d'esprit n'en sont pas moins la cause foncière de tous les désordres sociaux. En étalant les préoccupations qu'il tient de son éducation partiale, chacun ajoute une part aux discordances qui retardent le progrès des institutions et des mœurs. Le ridicule des parvenus, c'est d'attacher tant de valeur à ce qu'ils possèdent qu'ils deviennent incapables d'apprécier et d'acquérir ce qui leur manque. A cet égard le député est bien souvent aussi mal préparé que ses électeurs. Mais n'est-ce pas au collège que nos tribuns ont appris à remplacer la recherche des moyens d'union par l'étalage déclamatoire des abstractions qu'applaudit la passion naïve.

Le corollaire de ces premières données, c'est que, chez les élèves, la spécialisation intellectuelle doit être d'autant plus retardée qu'ils semblent destinés à jouer un rôle plus important sur le théâtre de la vie, et qu'elle doit être corrigée chez les maîtres par une claire conception de la tâche commune. On ne manquera pas de nous objecter que l'unité de méthode

suppose une sorte de doctrine d'état qui deviendrait intolérante en s'imposant d'une manière exclusive. Nous avons répondu d'avance en montrant que toute doctrine absolutiste est illusoire et relève du domaine de la passion. Essentiellement relativiste, la théorie de l'évolution qualitative nous oblige à reviser chaque jour nos connaissances au profit d'une synthèse plus claire. Elle répugne au radicalisme tyrannique, mais elle n'admet pas davantage le libéralisme incertain qui, sous couleur de tolérance, fait une si large part aux systèmes divergents qu'il aboutit à l'anarchie. Qu'ils prennent le masque du doute ou de l'ironie, nos libéraux sont trop souvent des satisfaits et des doctrinaires inavoués. L'homme qui fait profession de libéralisme croit toujours à quelque chose, mais ce quelque chose, il se garde bien de le formuler sans détour ; il l'exprime d'une façon dubitative et insinuante, sous le couvert du scepticisme, et il y a dans ce jeu quelque chose qui n'est pas d'une loyauté parfaite. Comme l'a dit justement M. Faguet, dont une page nous inspire ces réflexions : « Le scepticisme est une prudence extrême, non seulement d'esprit, ce qui est bien, mais de caractère, ce qui est moins bien ; il sert un peu trop à n'être jamais ni responsable de ses opinions, ni embarrassé de ses contradictions. J'ai dit telle chose qui se trouve démontrée fausse. Mon Dieu ! je m'en doutais ; car je suis sceptique. Mon opinion d'aujourd'hui se concilie peu avec celle d'autrefois. A qui le dites-vous? Rien ne prouve mieux l'inconsistance des jugements humains, qui est précisément mon principe, car je suis sceptique. Je suis sceptique, cela répond à tout. C'est justement parce que

c'est une trop grande commodité que ce n'est pas très courageux. Ce qui est digne d'un esprit probe, c'est d'étudier, d'arriver par l'étude à quelques idées générales, ce qui est inévitable, quoi qu'on prétende faire pour les éviter, et de les tenir pour justes après contrôle, et de les dire[1]. » Un peu plus bas l'auteur fait remarquer que ce contrôle même comporte un triage des notions courantes et que, pour l'exercer, il faut « abandonner loyalement et courageusement des parties immenses du prétendu savoir humain, une fois qu'on aura reconnu qu'elles ne sont que des parties de l'imagination humaine. »

Les concessions que nous fait ici M. Faguet dépassent les exigences de notre thèse. Quand nous demandons aux pédagogues de choisir discrètement les objets et de faire abnégation de leurs préférences, nous ne prétendons pas qu'ils ne doivent accorder une large place aux œuvres « d'imagination ». Tel sentiment qui de nos jours ne représente plus qu'une erreur passionnelle et qu'exalte ingénument le lyrisme d'un politicien ou d'un prophète, n'est que la remise en vigueur d'un état de conscience qui fut normal chez nos ancêtres, bien qu'il nous semble anormal et dangereux. Nous citerons à titre d'exemples la passion de la gloire militaire et du pouvoir absolu, l'attente d'un dictateur providentiel, d'un sauveur infaillible et d'un messie, l'opinion qui faisait de l'esclavage des vaincus un privilège légitime du vainqueur, la croyance aux remèdes miraculeux, à l'efficacité des formules et des rites, des livres saints et des chefs-d'œuvre con-

1. Émile Faguet, 3, *Revue de Paris* du 15 juillet 1899, p. 301.

sacrés. Mais nous ferons observer combien l'alternance des hauts et des bas que nous offrent l'histoire des sentiments humains devient confuse, si l'on ne se résigne pas à trier ses étapes les plus saillantes, et si l'on charge la mémoire des enfants d'une masse de faits sans mettre constamment en relief l'idée du progrès solidaire qui porte la lumière dans ce chaos.

Nous ne contestons pas les difficultés d'une pareille tâche; mais, comme le disait tout à l'heure M. Faguet, qui ne nous a jamais paru mieux inspiré, c'est là *une question de loyauté.* L'éducateur doit accepter la *responsabilité* de son œuvre : la société sera demain ce que l'école est aujourd'hui, une harmonie, un tâtonnement ou un désordre. Et l'on ne peut nier que l'entente journalière des maîtres soit le complément indispensable d'un programme d'enseignement bien rédigé.

§ 6. — L'unité morale

La conclusion logique de ce chapitre, c'est que, sous peine d'avouer son impuissance, l'éducation doit donner à la vie un sens intelligible, ce qui ne veut pas dire qu'elle imposera aux écoliers un dogme étroit, mais qu'elle adoptera le seul genre d'organisation qui soit calqué sur les procédés de la nature. Nous l'avons déjà remarqué, ce principe unitaire s'applique au développement de la race comme à la formation de l'individu. Il représente une hypothèse si nécessaire que ceux-là même qui en contestent la valeur

théorique ne peuvent s'empêcher de l'admettre implicitement dans la pratique. Voici par exemple ce qu'écrivait M. Gabriel Hanotaux, à propos des luttes religieuses, dans un article de journal intitulé *les Belgiques*[1] : « S'il est un idéal chimérique sur la terre, c'est celui que toutes les dominations ont poursuivi en vain, celui de l'*unité morale*. Il n'y a qu'une loi de charité et elle n'a qu'une formule : la *tolérance*... Le passé et le présent, l'art et la nature parlent le même langage : la joie de vivre naît de la mutuelle indulgence des hommes et de leur étreinte confiante pour *un effort commun vers la lumière*[1]. » — Dans ces deux phrases d'un même article, le principe d'unité est méconnu et proclamé à tour de rôle. L'auteur affirme que la recherche de l'unité morale est une chimère, et il avoue que tous les gouvernants l'ont poursuivie, c'est-à-dire qu'entre le désordre, l'incertitude et l'harmonie, leur choix n'a jamais hésité. Il ajoute que la tolérance est seule capable de produire « un effort commun vers la lumière », c'est-à-dire l'union même qu'il vient de qualifier d'illusoire. D'où provient cette contradiction? N'est-il pas vrai que si les législateurs politiques ou religieux n'ont jamais atteint le résultat cherché, dans la mesure que comportent les flux et les reflux de la vie normale, c'est qu'ils ont toujours adopté les procédés trop absolus qui transforment les meilleurs sentiments en passions rétrogrades et dissolvantes? Ils se flattent d'enfermer statiquement et d'immobiliser à jamais dans une formule la tendance idéale dont les élans justifient partiellement nos espé-

1. Hanotaux, *Le Journal* du 27 août 1906.

rances, mais dont le caractère ne peut être entièrement saisi ni exprimé, puisque ses réalisations débordent sans cesse les prévisions les plus intelligentes. Le prophète qui aurait annoncé, il y a cent ans, que bientôt toutes les cités de la terre seraient chaque jour averties des événements qui se produisent dans chacune d'elles, et que chaque jour tous les cœurs des citoyens s'uniraient dans un même frisson de sympathie joyeuse ou pitoyable, cet homme-là eut été taxé de folie par les prétendus sages dont le pessimiste s'est arrêté à la parole de Salomon : « Rien de nouveau sous le soleil! » Ce ne sont pas les catéchismes politiques ou religieux qui font les mœurs ; ils enregistrent des acquisitions dont ils n'ont pas prévu les conséquences, et qui sont toujours dépassées par nos désirs. Passibles d'une revision indéfinie, leurs lois ne s'améliorent au cours du temps que par la fusion graduelle et la synthèse. Tous les antagonismes qui se prolongent exaltent les passions grossières et retardent le progrès vital. Ce qui fait la moralité de la science moderne, c'est sa tendance incontestable à l'unité. Toutes les nations civilisées ont adopté la même physique ; le jour où elles suivront la même psychologie, elles auront fait un nouveau pas vers le bonheur.

En confondant la *tolérance* avec la *charité*, M. Hanotaux met sur le même plan deux sentiments de valeur très inégale, et dont le premier n'engendre pas nécessairement le second. La tolérance, nous disent les dictionnaires, est « l'indulgence pour ce qu'on ne peut, ou ne veut pas empêcher »; elle n'est faite chez certains que d'égoïsme et de hauteur. Quand on sup-

porte chez les autres ce que l'on considère comme une erreur, sans faire le moindre effort pour leur montrer de meilleurs chemins, c'est qu'on se croit assez élevé au-dessus d'eux pour n'avoir pas à redouter les conséquences de leurs méfaits; c'est par veulerie et non par charité que la société tolère l'alcoolisme et la violation des principes les plus élémentaires de l'hygiène physique et mentale? Pourquoi les classes qui s'appellent « dirigeantes » ne prennent-elles pas plus au sérieux le rôle qu'elles s'attribuent? Quand elles ont formulé quelques préceptes, pourquoi mettent-elles si peu d'entrain à les appuyer par le sacrifice personnel et par l'exemple? Leur tolérance est inactive, parce qu'elle n'est pas éclairée; elle manifeste plus d'ignorance et d'inertie que d'amour efficace; elle ignore que la sympathie a pour base la solidarité des organes et des êtres, et que l'état de morbidité des fonctions inférieures impose une déchéance inévitable aux fonctions élevées qui ont la charge de contrôler l'organisation tout entière. La *tolérance* ne conduit à la *charité* que dans la mesure où elle est résolue à modifier par degrés ce qu'elle tolère à titre provisoire; et quand nous parlons de modifier, ce n'est pas la rigueur des lois que nous invoquons, mais le prosélytisme éclairé de l'enseignement public et le concours de tous les hommes qui exercent autour d'eux quelque influence par le conseil ou par les œuvres.

Si les préceptes de la littérature classique, de la science moderne et de l'histoire sont impuissants à corriger les passions anarchiques dont se plaint notre époque, c'est qu'ils forment un amas diffus, plus propre à jeter le désarroi dans les esprits qu'à les

conduire. Il appartient à la doctrine relativiste de rattacher ces images de la vie au tronc commun qui les a développées et dont les plus belles floraisons s'orientent naturellement vers le même pôle. En adoptant cette vue libératrice, l'Université corrigera les deux vices capitaux de ses programmes actuels : *leur encombrement matériel et leur insuffisance morale.* Dans ses *Lettres à Françoise,* M. Marcel Prévost fait justement remarquer que la plupart des soi-disant « précis » qu'on trouve aux mains des écoliers ressemblent plutôt à des tables profuses qu'à des exposés cohérents. Il demande que ces livres ne soient plus rédigés en « petit nègre » mais qu'ils deviennent plus attrayants, tout en devenant beaucoup plus courts, et qu'on en élimine résolument tout ce qui ne contribue pas à former un ensemble aussi facile à retenir qu'à comprendre. « Cette élimination, ce choix résolu, seul un vrai savant, très savant et très intelligent, ose et peut les pratiquer. Le demi-savant hésitera toujours à sacrifier ceci ou cela, parce qu'il n'est pas certain de l'importance relative des notions qu'il enseigne[1]. » — Nous sommes d'accord avec M. Prévost sur ce point-là, mais la simplification qu'il réclame pour certaines parties de l'enseignement, nous la demandons pour le programme indivisible de la psychologie et de la pédagogie futures. De la part des universitaires il n'y faudra qu'un peu d'abnégation, unie à la bonne volonté d'où procèdent les ententes durables.

1. PRÉVOST, 4, *Lettres à Françoise*, p. 128.

CHAPITRE V

L'éducation collective. La camaraderie.

SOMMAIRE. — § 1. *Les rouages du mécanisme social.* — § 2. *Les avantages de l'enseignement collectif.* — § 3. *Les échelons de la camaraderie.* — § 4. *Eléments objectifs.* — § 5. *Eléments subjectifs.* — § 6. *La coéducation des sexes.* — § 7. *La sincérité.*

§ 1. — LES ROUAGES DU MÉCANISME SOCIAL

L'observation des stades biologiques nous a montré la dépendanee qui rattache le progrès des échelons fonctionnels au perfeetionnement de l'individu et de la raee. Parmi tant d'antithèses qui obscurcissent l'étude de ee développement, le divoree que certains affeetent d'établir entre les sentiments de l'élite et le sens eommun nous apparaît eomme un des fruits les plus dangereux de la pédanterie, dont les savants ne sont pas exempts, mais que l'on rencontre à son plus haut degré chez les lettrés. Lorsque Rousseau

prend le parti d'isoler son Émile, pour empêcher que la société ne corrompe en lui la nature, il admet avec naïveté que sa conception dogmatique plane au-dessus des idées courantes et que son élève ne pourrait sans danger vivre en contact avec les hommes. La thèse est bien artificielle. Émile ne vit pas isolé. Quand Rousseau prétend le laisser seul, en tête-à-tête avec la bonne nature qui doit lui donner des leçons de choses, nous apercevons constamment, derrière les choses, le gouverneur qui feint l'indifférence, mais qui dispose et qui amène les événements. « De même qu'on a combiné par avance de petits drames pour apprendre à Émile enfant ce que c'est que la propriété, ou pour lui enseigner à la fois la physique et la modestie, ainsi le mariage de l'heureux jeune homme sera l'effet d'une machination longuement préparée par son maître[1]. » Et ce maître, soi-disant autonome, qui, sur le piédestal superbe où il se dresse, s'accorde gratuitement l'omniscience et la prévoyance infaillible, nous savons que sa prétention de surhomme isolé n'est pas plus justifiée que celle des Nietzschéens modernes. Ce que nous sommes, chacun de nous le tient de la chair de ses parents, de l'éducation quotidienne, des exemples offerts dès le premier jour et de toutes parts. L'œuvre créée par le plus génial des hommes n'est pas formée de rien ; les éléments de son invention flottaient épars autour de lui, et son cerveau héréditaire n'a fait qu'opérer la synthèse des sentiments et des conceptions antérieurs.

« Malheur à l'isolé », disait avec raison l'Ecclé-

1. JULES LEMAITRE, 2, *Le Temps* du 28 février 1907, p. 3.

siaste. Toute amélioration est le résultat d'un effort collectif et d'une entente. Le précepteur a besoin de se tenir en contact avec autrui pour éviter l'écueil de la routine. Les recherches opérées dans tous les mondes lui préparent chaque jour des surprises. Et si éprouvé que soit son savoir, ses élèves mêmes, en lui manifestant des répugnances ou des admirations imprévues, l'invitent à revoir les choses les mieux connues sous un aspect qui lui avait échappé. Ainsi le disciple concourt à l'éducation de ses maîtres, comme l'enfant, par l'ingénuité même de ses désirs, contribue à former la conscience de ses parents et de ses précepteurs, à leur apprendre le désintéressement, la modestie et la patience. C'est à nos enfants que nous devons le meilleur de nous-mêmes, et c'est dans la sympathie familiale que les frères et sœurs, en même temps que les père et mère, s'instruisent à résoudre les difficultés de la vie, c'est-à-dire à équilibrer leurs sentiments et à discipliner leurs actes. Qu'il s'exerce par le conseil ou par le geste, par le livre ou la leçon parlée, tout enseignement suppose la mise en rapport d'une tendance avec une autre, et l'on ne peut nier que, dans la mesure où elles contribuent à nous instruire, les bêtes elles-mêmes, et les objets que nous appelons inanimés, représentent des fonctions hiérarchisées de la synergie universelle.

Nous avons vu que, dans le domaine de la vie, la subordination qualitative de ces fonctions est mieux connue que dans le domaine physico-chimique. Le devenir des formes vivantes offre à nos yeux un sens intelligible, tandis que nous hésitons encore à décider dans quelle direction se poursuit le progrès de l'évo-

lution minérale; ou du moins le peu que nous en savons n'est indiqué à notre esprit que par des notions fragmentaires. Il est vrai que la plasticité du développement biologique et la mouvante imbrication de ses organes échappe au déterminisme absolu qui se flatte « de réduire la science à l'ensemble des vérités susceptibles d'une expression mathématique[1] »; mais une telle ambition nous paraît quelque peu décevante. Appliqués aux éléments mesurables, c'est-à-dire aux étapes de la statique, les nombres disent *que rien ne se perd dans la nature et que rien non plus ne s'y crée;* or nous savons que le progrès dynamique tend constamment à engendrer de nouvelles fonctions. La sociabilité représente le ton le plus élevé de cette gamme; elle paraît consister dans la tendance des personnalités conscientes à établir entre elles des liens de dépendance et de subordination assez équilibrés pour que le développement de chacune profite à l'amélioration physique et au bonheur moral de toutes les autres.

L'examen de la camaraderie va nous offrir l'occasion d'observer l'une des étapes élémentaires de l'organisation sociologique. Mais, avant d'appliquer à cette étude les procédés d'où relève l'unité de notre méthode, nous avons à réfuter l'opinion des auteurs qui exagèrent la distinction de la psychologie individuelle et de la sociologie au point de méconnaître la nature organique du lien vivant qui les unit. Il est vrai qu'au point de vue statique, l'indépendance relative des personnes et l'inégalité de leurs relations

1. Le Dantec, *L'athéisme*, p. 304.

paraît séparer complètement la multitude sociale de ses composants individuels. Mais la vie n'est pas un état, elle représente un devenir continu; et c'est le point de vue dynamique qui permet seul d'apprécier l'unité foncière de sa constitution globale. Chez les personnes et dans les groupes sociaux, ce sont les mêmes fonctions qui demeurent en jeu, ce sont les mêmes cerveaux qui pensent et les mêmes bras qui obéissent. Et lorsque l'on suit jour à jour les manifestations normales ou passionnelles qui s'en dégagent, il est facile de reconnaître que les sociétés et les individus offrent un développement indivisible. Entre ces deux formes de la vie, il existe une différence de degré, mais non pas une opposition de nature ou d'intérêts; et quand on présente l'égoïsme et l'altruisme comme les deux termes d'une antithèse que séparerait un fossé organique, on méconnaît les rapports génétiques de ces deux modes.

La statique des êtres vivants est modifiée à tout instant par des influences de tout ordre; mais quelle que soit la cause du phénomène, il n'est pas de variation affective que l'appareil sensitivo-moteur n'extériorise sous forme de mouvement. Devenues visibles pour autrui, ce sont ces réactions inévitables qui constituent les liens sociaux. Nous l'avons démontré ailleurs[1], entre la gamme hiérarchique des expressions et les tonalités intimes de l'émotion, le parallélisme se maintient à tous égards. La manifestation périphérique est immédiate ou ralentie, réflexe ou volon-

1. Dr Bridou, 2, *Revue scientifique* du 20 juillet 1907, t. VIII, nº 3. « Mécanisme de la détente et du laisser-aller dans l'émotion ».

taire, diffuse ou limitée, elle consiste en modifications du teint, des sécrétions, de l'attitude et de la physionomie, en gestes des membres, des lèvres ou des yeux, en brèves exclamations ou en discours, en actes routiniers ou en chefs-d'œuvre originaux, et le plus souvent en formes intermédiaires et composites; mais quels que soient leur siège et leur mesure, ces actes expressifs viennent tôt ou tard symboliser à tous les yeux les impressions variées que subit chaque sujet en présence des événements qui l'ont ému. C'est toujours l'appareil cérébro-spinal qui coordonne toutes ces données, et c'est de lui que relèvent constamment les deux faces du devenir personnel et social, c'est-à-dire la gradation solidaire des sentiments intimes et des mouvements qui les répandent parmi les hommes. Examiné dans la série des êtres, l'affinement du mécanisme expressif reflète exactement le progrès soutenu de la conscience, individuelle, familiale et sociale. En se faisant moins instinctive et moins brutale, au cours des âges, l'activité sensitivo-motrice est devenue plus apte à traduire les émotions délicates et à contenir les émotions grossières. Et comme il n'est de courants sociaux que ceux qu'alimentent les données personnelles, on peut dire que la société et les sujets qui la composent n'ont pas de fonctions qui ne soient gouvernées par la même loi. C'est du perfectionnement de l'organisation héréditaire que dépendent en même temps la formation de l'unité personnelle et aussi la tendance à l'unité des moyens d'expression qui relient entre elles les personnalités distinctes. La recherche d'un langage universel est un témoignage évident de cette propension. On trouve là

une nouvelle application du grand principe qui veut que toute qualité nouvelle naisse par synthèse des meilleures créations qu'aient engendrées les siècles antérieurs.

D'ailleurs, il est bon de le rappeler, le principe de subordination fonctionnelle manifeste une tendance en voie de réalisation indéfinie et non un finalisme étroit. Bien loin de se poursuivre en ligne droite, l'évolution physiologique comporte des fluctuations incessantes. Il en est ainsi de la vie journalière chez les sujets les plus normaux; il en est de même de l'organisation des sociétés. Par la même raison que les groupements cellulaires les plus élevés de notre cerveau, après une période d'activité créatrice, exigent quelques heures de détente, les mouvements les plus généreux des groupes sociaux, après un effort d'invention, ont leurs moments de laisser-aller pendant lesquels la civilisation se ralentit; c'est la part légitime des traditions, des habitudes et des vieux rites. Mais dans la société comme chez l'individu, c'est l'ignorance des lois de la nature qui exagère ces inversions désagrégeantes et qui produit les déviations maladives. Les passions démesurées, le dilettantisme et la veulerie des grands encouragent la bassesse des petits. A leur tour, les prétentions égalitaires de l'ouvrier, son goût pour le comptoir du marchand de vin et pour les hyperboles démagogiques, avilissent la valeur de sa famille et celle des syndicats qui l'endoctrinent. Et lorsque l'Université multiplie ses bifurcations et les aggrave sans mettre en pleine lumière la vivante armature qui les soutient, elle fait preuve d'une imprévoyance qui explique les rêveries désordonnées du dilettantisme anarchique.

Ces considérations ne nous éloignent pas de la pédagogie scolaire. Après avoir passé en revue les avantages de l'éducation collective, nous aurons à noter les inconvénients qu'elle comporte en vue d'apprendre comment on doit les éviter.

§ 2. — Les avantages de l'enseignement collectif

Dans ses critiques littéraires, M. Ernest-Charles reproduit avec éloges cet oracle de Rousseau[1] : « Tout attachement est un signe d'insuffisance ; si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait guère à s'unir à eux. » — Nous avons déjà dit pourquoi cette prétention des solitaires nous paraît inféconde et illusoire. Nous croyons que l'éducation doit marcher de pair avec le développement de la sympathie. Plus s'accroît le nombre des êtres à qui nous nous intéressons, plus nous avons de chances pour nous instruire. Il est plaisant de voir M. Ernest-Charles appuyer l'égoïsme de Rousseau sur ce paradoxe de Renan[2] : « Je me dis quelquefois que l'amitié est un larcin fait à la société humaine et que, dans un monde supérieur, l'amitié disparaîtrait. » C'est la doctrine du *tout ou rien.* En attendant le jour mystique où nous vivrons sur les plateaux de l'immobi-

1. Ernest-Charles, 1, *La littérature française d'aujourd'hui*, p. 18.
2. J. Ernest-Charles, 2, *La littérature française d'aujourd'hui*, p. 19.

lité paradisiaque, on nous invite à dédaigner les plaisirs imparfaits de ce monde prosaïque et laborieux.

A ces termes extrêmes, nous préférons la discipline relativiste qui marche au progrès en bon ordre et par gradations continues. Sans refuser d'entrer en relation avec les habitants des sphères lointaines, nous trouvons assez naturel de commencer par nous entendre avec nos voisins proches. Ce n'est pas seulement parce qu'il est à ma portée, qu'à première vue, l'exemple du voisin m'intéresse plus souvent que l'observation des sauvages de la Terre de Feu, c'est aussi parce que ses actions me sont plus faciles à expliquer. En présence des mêmes événements, mon sentiment, et le mouvement expressif de mon semblable, représentent les deux faces d'un phénomène presque identique, et ces deux aspects s'associent naturellement parce qu'ils forment le complément l'un de l'autre. Toutes les mères savent que leurs bambins sont plus disposés à sourire aux enfants du même âge qu'aux grandes personnes. Et si l'écolier se détourne volontiers de son professeur pour écouter ses condisciples, c'est parce qu'il a moins de peine à les comprendre; ils sont comme autant de miroirs limpides qui lui permettent de se mieux connaître, et l'examen facile de leurs allures lui fournit le moyen d'analyser et d'estimer d'une façon plus certaine la valeur de ses propres émotions. Les larmes qui lui échappaient quelquefois, sous l'influence d'un trouble passionnel, lui semblent puériles quand il les observe de sang-froid chez son voisin, et il se promet de les réprimer dans l'avenir. Et tel geste admiré chez un autre est une invite à l'imiter.

C'est de la répétition de ces rapprochements que la camaraderie tient sa valeur éducative. La facilité des profits que l'on en tire a pour causes la quasi-égalité des sujets et la quasi-réciprocité des exemples. Le mot même de *camaraderie* prend sur les lèvres de tous les hommes une inflexion souriante et qui invite à traiter la question. Parmi les divers compagnons de notre existence, le camarade de collège occupe dans notre cœur une place qu'il conserve toujours, en dépit des séparations prolongées et des inégalités de la fortune. Et parmi ceux qui ont partagé nos récréations et nos travaux, nos fugues et nos rêves illusoires, il en est quelques-uns dont le souvenir est demeuré privilégié dans nos mémoires. Ce n'est pas nécessairement ceux que la parité des études nous a imposés le plus longtemps pour voisins de bancs, mais parmi eux, de préférence, ceux dont les sentiments se sont manifestés à nous assez nettement pour que la signification des nôtres en fût éclairée tous les jours, grâce aux ressemblances qui servaient de points de repère à la mensuration des différences. La clarté des observations est la condition majeure de l'intérêt que nous portons à autrui, et rien ne contribue mieux à l'assurer que le naïf laisser-aller de l'enfance et les communautés de la vie scolaire. Les défauts de nos vieux amis de collège ne nous choquent plus parce que nous en connaissons exactement les effets habituels et les limites; et eux-mêmes n'ont plus guère souci de nous les cacher. Dissimulés, timides ou arrogants avec les autres, ils sont d'une franchise entière avec nous, et ils comptent sur notre indulgence entière. Leurs qualités nous inspirent toute confiance, parce qu'elles

ont été longuement éprouvées, et que rien ne peut modifier la solide opinion qui nous en reste. Nous savons que tel vieux camarade accueillera notre visite et nos requêtes, dans telle mesure et sous telles conditions; nous ne doutons pas qu'il sympathise avec nos peines; en un mot, nous croyons bien connaître le fort et le faible de son caractère, et c'est d'un pas très assuré que nous allons frapper à sa porte. L'agréable sécurité que nous procure cet accord, nous cherchons à la fortifier en la payant de quelque retour. Avec cet ancien condisciple, nous devenons plus ouvert qu'avec tout autre individu, et comme on dit communément, nous le traitons un peu « comme un frère ». Ce sont d'ailleurs les mêmes raisons qui consolident la fraternité véritable, et qui engendrent les divers degrés de la confraternité professionnelle ou de tout autre genre de liaison. C'est l'ignorance qui exagère les divisions sociales, et nos ennemis eux-mêmes nous trouvent enfin pitoyables à leurs fautes, lorsque nous pénétrons les causes foncières de leurs aberrations haineuses. La tendance naturelle des cœurs est la sympathie, indulgente ou admirative; elle subsiste virtuelle au fond des êtres, et dès que l'expérience nous dévoile une part de l'harmonie des phénomènes, nous voyons s'abaisser progressivement les barrières passionnelles qui nous séparent. Il suffit que la lumière soit faite sur quelques points pour que l'entente devienne moins malaisée sur tous les autres.

L'échange des sympathies est un bien si nécessaire et si précieux que l'isolement complet des criminels est considéré comme un châtiment plus inhumain que l'échafaud. L'individualiste effréné qui prétend faire

peu de cas des autres hommes souhaite leur admiration quand même, et ne renonce pas à leurs services; il cultive l'altruisme sans en convenir et, pour ainsi dire, sans le savoir. Mais par le fait même que deux sujets montent à peu près de pair les degrés de la vie, le commerce des bienfaits est plus facile entre eux qu'entre personnes d'âge différent et de culture inégale. C'est la continuité de cet équilibre qui donne à la camaraderie scolaire son allure joviale et insouciante. Mon petit-fils est parti ce matin au lycée en avance d'un quart d'heure afin d'expliquer à un copain quelques phrases de version incomprises et de l'aider à compléter son devoir. Le bon copain, qui est fils de confiseur, lui a offert un petit sac de marrons glacés, et mes deux gars sont enchantés l'un de l'autre; c'est leur bonne volonté mutuelle qui a corrigé le disparate des deux apports. La tendance à faire pour le mieux, qui a servi de point de départ à notre thèse, reste le lien de toutes ses parties.

En dépit de ses difficultés incontestables, l'enseignement collectif présente les avantages qu'offre naturellement l'évolution de la sympathie. Le jeune homme qu'on élève isolément acquiert les défauts du pédant; il ne connaît que le sentiment classique, celui des gens plus âgés que lui; il ignore les mille nuances que cent paires de jeunes yeux découvrent dans les tableaux de la vie scolaire et qui échappent aux vieilles lunettes du professeur. Souvenez-vous des commentaires qu'au sortir de la classe nous ajoutions à la leçon toute fraîche du magister. — C'étaient plus souvent, direz-vous, des plaisanteries que des réflexions sérieuses. — Assurément. Mais qu'elles fus-

sent insouciantes ou fanfaronnes, ces remarques étaient variées, et si nous n'étions pas toujours de taille à en relever les outrances volontaires, la diversité même des opinions nous invitait à discerner celles qui se rapprochaient de la mesure, c'est-à-dire de la vérité relative que comportait la statique de notre âge.

Du temps où j'étais écolier, on savait bien que nous lisions en cachette les dernières productions du romantisme et l'on cherchait à nous en dégoûter. Notre éminent professeur de rhétorique, Boissier, s'écriait à l'occasion : « La poésie de Victor Hugo, messieurs, ce n'est que du vermillon sur de la bouffissure! » — Nous n'étions pas sans ressentir la justesse partielle de cette critique, mais nous la jugions elle-même un peu « bouffie », et comme l'amour de Boissier pour le XVIIe siècle nous paraissait trop exclusif, nous prenions un malin plaisir, en sortant de sa classe, à critiquer les vermillons hyperboliques de Bossuet ou du grand Corneille. — Parmi les profits du collège, ceux que nous obtenions de la discussion libre avec les camarades constituaient l'une des parts les plus vivantes, parce que les sentiments qu'ils évoquaient s'adaptaient mieux à notre âge que tant de leçons traditionnelles dont la méthode était rétrograde ou boiteuse. L'éducation mutuelle apprend à la jeunesse à rester jeune, c'est-à-dire à être de son temps, à marcher avec lui et à l'aimer. C'est ce que ne fait pas assez l'enseignement magistral.

Au collège, comme dans l'existence, la mutualité des services est profitable à tous les âges. Quand l'écolier aide son voisin d'étude à rectifier le texte d'une

version, à traduire un passage difficile, à compléter les notes prises au cours de physique, ou à résoudre un problème compliqué, cette collaboration l'éclaire par le menu sur ses propres faiblesses et complète les indications du professeur. Il y aurait bien des avantages à organiser cette partie de l'éducation qui reste inégale et flottante, aussi bien durant les récréations et les promenades qu'au cours des études et des classes. Car ce n'est pas seulement en matière de littérature ou de science que la sympathie des camarades est un correctif nécessaire à bien des fautes pédagogiques. Entre les conseils trop distants du professeur et la surveillance ennuyée du pion, que de choses échappent à toute direction et ne relèvent guère que du contrôle des condisciples. Dans les internats, par exemple, si tel élève, pendant l'hiver, est chiche d'ablutions matinales, si celui-là refuse de jouer, si tel autre commence à s'alanguir sous l'influence d'une indisposition latente, le camarade, affectueux ou goguenard, mais toujours pitoyable à ces défaillances familières, vient relever le courage de son compagnon de chaîne, ou le décide à réclamer l'infirmerie. Pendant les jeux, la gymnastique ou la promenade, c'est l'échange des impressions qui décuple le plaisir, et qui rend moins intolérable une discipline affadissante. Plus tard enfin, quand les copains se retrouvent, au quartier latin ou dans le monde, c'est encore la réciprocité des exemples ou des conseils qui oriente la plupart de leurs démarches. Mais dans le domaine passionnel, et surtout dans ce qui touche à l'amour, combien cet enseignement mutuel est hasardeux, et combien il reste à faire pour lui imprimer dès l'école une orientation plus précise.

Au même titre que les autres éléments de l'évolution personnelle et sociale, les façons de la camaraderie ont une certaine tendance à observer la loi normale de progression qualitative; mais en vertu de cette même loi, leur marche progressive offre des hauts et des bas qui permettent aux fonctions secondaires de garder leur vitalité, et qui deviendraient plus bienfaisants s'ils avaient appris à se mieux contenir dans le rythme et dans la mesure de l'élasticité physiologique. Parmi les élèves d'un même groupe, les uns manifestent un goût prononcé pour la littérature, les autres ont plutôt le sentiment de l'ordre géométrique, d'autres sont adroits de leurs mains et se distinguent à certains jeux, d'autres encore ont les muscles des reins solides et triomphent à la gymnastique. Chacun est admiré dans son rôle et contribue, pour sa part, à entretenir un genre d'émulation qui devient salutaire, puisqu'il engage les écoliers à éviter les spécialisations prématurées qui détruiraient leur équilibre fonctionnel. En dépit des imprécations de son professeur, le fort en thème bâcle parfois son devoir pour accompagner le cycliste léger qui l'invite aux courses en plein air, et le joyeux cycliste prend plaisir à piloter le copain délicat dont la douceur compense le défaut de hardiesse.

Les parents se préoccupent assez souvent d'utiliser ces entraînements sympathiques et de les maintenir dans une sage proportion; mais au collège on n'y songe guère. La loi d'alternance qui préside au développement normal des facultés n'y est pas étudiée assez méthodiquement pour qu'on l'enseigne. Préoccupés de leurs attributions particulières, les professeurs de nos

lycées s'y appliquent d'une manière trop exclusive, et dans la discipline générale, la tradition autorise des abus criants qu'on fait semblant de ne pas voir, ou dont on se détourne en souriant dans un tacite aveu de laisser-aller ou d'impuissance. Par exemple, chacun sait fort bien que les mœurs des internats sont défectueuses et qu'il suffit de quelques élèves atteints de sensualité morbide pour en infecter un grand nombre. Si tracassière que soit la surveillance des pions, elle échoue sur ce point, comme sur tant d'autres, parce qu'elle est toute formelle et routinière. Or, il en est de ce genre de contagion comme de la propagation de certains microbes; les germes en sont si répandus et si vivaces qu'on ne pourrait les tuer qu'en détruisant l'existence même de leur support; mais on peut cultiver le terrain de telle manière qu'il favorise le développement des éléments biologiques les plus élevés au détriment des formes inférieures. Avant toutes choses, épargnez à l'élève l'ennui, l'ennui stupide et dissolvant, qui déprime la pensée et qui engendre les rêveries confuses. Apprenez-lui qu'il existe une échelle physiologique des sentiments, et que le bonheur de chaque individu dépend de son assurance à en gravir les échelons réguliers. Enseignez-lui que toute aberration passionnelle entraîne une surexcitation locale de l'organisme qui devient une nouvelle source de misères. Enfin, montrez-lui qu'au point de vue social, la dignité de l'homme consiste à ne rien faire dont il ne puisse convenir publiquement, et que toute action inavouable laisse au fond du cœur une lourde et persistante amertume.

Nous aurons à revenir plus loin sur le problème de

l'éducation sexuelle; mais dans un autre ordre d'idées, nous devons noter en passant un genre d'abus qui, dans certaines écoles, avait pris de telles proportions que l'on s'est décidé récemment à l'interdire. On sait comment la supériorité physique et l'audace de certains élèves s'impose quelquefois aux timides par des persécutions odieuses. Les brimades annuelles représentent dans certaines écoles la forme consacrée de ce bel usage. On les a supprimées dans les casernes. Mais il n'y a pas encore longtemps qu'à l'école des Beaux-Arts les *nouveaux* étaient soumis à des épreuves où la brutalité des *anciens* tenait généralement une plus grande place que la fantaisie artistique. Le néophyte qui ne savait pas raconter gentiment ses débuts amoureux était parfois dépouillé de ses vêtements et soigneusement enduit de bleu de Prusse, depuis les cheveux jusqu'aux orteils, y compris les organes chers à Vénus. Quand ses bourreaux le remettaient en liberté, le malheureux débutant devait se revêtir devant eux, puis aller chercher au dehors un établissement de bains qui daignât lui fournir le nombre de lessives nécessaire pour enlever la couleur huileuse dont la substance paraissait foisonner sous ses efforts. Certaines sensibilités se révoltaient contre un tel genre de plaisanterie, et parfois les victimes rageuses, après avoir lutté contre leurs tortionnaires, aimaient mieux renoncer aux avantages de l'école officielle que de s'exposer de nouveau à des épreuves aussi absurdes.

§ 3. — Les échelons de la camaraderie

Parmi les bénéfices de la camaraderie, il en est qu'on retrouve dans tous les groupes sociaux et à tout âge, et d'autres qui sont propres à la jeunesse et à l'école. Nous avons déjà noté la tendance des collégiens à se libérer des préjugés que leur impose la routine classique. Les protestations que l'homme âgé ne formule qu'avec réflexion, l'écolier les émet spontanément, en vertu de la saine vitalité qui l'invite à repousser les entraves dont pâtirait son développement. Cette impatience irrespectueuse du frein, observée chez tous les enfants, suggère à Bain une réflexion qui nous paraît bien pessimiste : « Il me semble évident, dit-il, qu'un des éléments de ce sentiment est le plaisir de pouvoir mal faire. » C'est confondre la forme passionnelle et régressive du besoin d'expansion avec son mode physiologique. Quand un petit collégien, d'un air goguenard, casse ou renverse un encrier et, par bravade, tache le paletot de son surveillant, nous devons penser qu'il n'est plus tout à fait dans son bon sens et que ses facultés sont déprimées par la fatigue, par la colère ou par l'ennui. Cet abaissement de la personnalité représente un état névropathique dont il faut pénétrer les causes afin d'y apporter remède. A défaut d'un traitement convenable, on s'expose à le rendre chronique. — Faire « le malin », dire de gros mots, se montrer fanfaron de vice, défier les événements et les hommes, ce n'est pas le fait des

seuls enfants; mais, à culture égale, les enfants s'y laissent aller plus facilement que les hommes faits, parce que leur maîtrise d'eux-mêmes est plus instable; et s'ils se montrent parfois « sans pitié », c'est chez eux, comme chez les gens peu cultivés et chez les passionnés de tout âge, un témoignage d'irréflexion ou d'ignorance, bien plus souvent qu'une preuve du désir de mal faire.

Dans toutes les assemblées humaines, lorsque l'on voit l'émulation se traduire en manifestations démesurées, on peut être assuré que c'est la passion qui jette le désarroi dans toutes les têtes. Les débats politiques et religieux ont le fâcheux privilège de provoquer ces réactions grossières, à ce point que dans la plupart des cercles on est contraint de les interdire. Et si tant de gens sont incapables d'observer la mesure en pareil cas, c'est que leur éducation a été faite à un point de vue trop exclusif. Tout est à réformer sur ces deux points. Mais, dans les conditions normales de l'existence, l'émulation est salutaire, et c'est à tort que les auteurs qui traitent de la *psychologie des foules* mettent constamment au premier plan les manifestations extravagantes. Dans toute étude biologique, les types qu'il faut considérer comme exemplaires, si l'on veut éviter la confusion, sont ceux qui correspondent aux meilleurs procédés du développement qualificatif. Ce sont d'ailleurs les plus communs, quoi qu'on en dise; mais on leur prête peu d'attention parce qu'ils appartiennent aux courants journaliers de la vie. — Il n'est pas vrai que les hommes assemblés tendent banalement aux actes les plus excentriques. Le seul fait d'être dans la rue,

sous les yeux de nos concitoyens, nous invite à relever la tête, à observer une allure régulière, à éviter bien des mouvements de laisser-aller que nous nous permettrions dans l'isolement. L'influence de l'exemple et les réactions affectives qui s'y attachent constituent un tonique précieux dont l'énergie augmente avec le nombre des passants. Mais la stimulation ainsi produite cesse d'être favorable à la maîtrise individuelle si elle dépasse la tolérance physiologique, si quelque événement imprévu détermine un mouvement de surprise ou d'impatience, de frayeur ou de colère, d'amour ou d'enthousiasme irréfléchis; mais ce sont là des exceptions. Normalement et communément, c'est la propension bienfaisante qui prédomine. Qu'une personne tombe sur le boulevard, l'imprévu de sa maladresse provoque quelques rires, mais dix passants vont accourir et s'efforcer de lui venir en aide.

Les vues pessimistes des auteurs qui ont écrit sur ce sujet nous paraissent entachées de partialité et d'injustice, comme il arrive généralement aux descriptions séparatistes et fragmentaires. N'ont-ils donc jamais observé la retenue, la patience et la bonhomie des multitudes que met en branle un jour de fête? La seule satisfaction de se rencontrer, unis dans un même sentiment, suffit à ces braves gens pour qu'ils montrent une humeur égale en dépit de l'encombrement, de la chaleur ou de la pluie. Et dans nos internats mal agencés, si les salutaires expansions de la camaraderie ne relevaient pas le moral des écoliers, comment pourraient-ils résister à la claustration permanente, au fardeau des devoirs mal compris et à la

surveillance blasée qui remplace si maladroitement le contrôle affectueux des père et mère. On s'étonne que l'esprit de révolte bouillonne en permanence dans les troupeaux de nos énormes lycées. Que l'on admire plutôt la sympathie vivace qui permet à ces volontés comprimées de s'associer pour opposer une certaine résistance à tant de causes de démoralisation et d'abaissement. Il est d'ailleurs tout naturel que, chez les très jeunes écoliers, ce commun relèvement des caractères comporte des fluctuations plus étendues que chez leurs aînés ; c'est ce que confirment les expériences du foyer domestique où l'on voit les petits frères et les petites sœurs se battre, se bouder rageusement et se rapprocher aussitôt. Les mamans se montrent indulgentes à ces caprices des jeunes enfants. Elles sentent que leur indiscipline est justifiée par la mobilité normale et par l'impuissance relative du sens moral à pareil âge. Mais avec quelle rapidité les pleurs des combattants sont effacés ! Et plus tard, combien le souvenir de ces orages devient souriant, grâce aux heures de camaraderie joyeuse qui les compensent !

Plaignons les pessimistes ; ce sont les anormaux de la société. Ils ignorent que dans les relations humaines l'indulgence clairvoyante est aussi favorable au bonheur de chacun qu'à la propérité commune. Chez les sujets équilibrés, la générosité des sentiments se consolide et s'élargit avec le progrès des années. Tous les aliénistes l'ont écrit : la bienveillance et la hauteur de vues sont chez l'homme les fruits constants d'un développement bien dirigé ; on les observe chez le vieillard bien portant et cultivé, tandis que la mes-

quinerie et la défiance constituent les symptômes courants de la sénilité pathologique. Ces défaillances du caractère manifestent aux yeux du médecin les lésions cérébrales que l'on voit si fréquemment se produire dans la vieillesse sous l'influence accumulée des erreurs passionnelles, des intoxications alimentaires et des invasions microbiennes.

Entre la naïve camaraderie des jeunes enfants et l'esprit de sociabilité à longue portée que l'on observe chez les vieux philanthropes, il existe autant de nuances et de degrés que dans l'évolution globale des êtres. C'est du progrès de la personnalité que dépend la bienfaisance et la solidité des liens sociaux, et par une action réciproque, l'amélioration des rapports sociaux contribue efficacement au relèvement de la valeur personnelle. Dans cette commune éducation de la conscience individuelle et collective les rapports fraternels marquent le premier échelon d'un apprentissage qui commence au foyer domestique et qui se poursuivra durant la vie entière. La camaraderie scolaire en constitue généralement la seconde étape, et dans les internats, pendant les huit ou dix années d'études, son influence devient considérable. « Les manières et l'esprit de l'enfant se transforment fatalement au lycée... La vie en commun, avec des camarades d'origine et de facultés diverses, assujettis aux mêmes tâches et aux mêmes concours, sous la même discipline, voilà l'éducatrice, plus active que tous les précepteurs[1]. » L'action des professeurs est intermittente; celle des camarades d'internat est

1. Bouglé, *Qu'est-ce que la sociologie?* p. 38.

continue. Au dortoir, à la toilette et au réfectoire, à la récréation, à la promenade et à l'étude, chacun affecte des manières qu'il impose à ses compagnons, ou que ses compagnons lui prêtent, sans que l'apport de chacun se distingue aisément parmi la somme.

Ainsi, dans un groupement donné, chaque sujet manifeste habituellement des aptitudes majeures et des insuffisances plus ou moins graves. Tel collégien dont l'appétit fait l'admiration de ses voisins au réfectoire et qui triomphe à certains jeux, peut être le dernier en version. Tel autre qui se débrouille à première vue dans la traduction du Virgile, est rebelle à l'absorption des haricots traditionnels ou se montre peu adroit à l'escrime. L'un est sensuel et audacieux dans ses propos; l'autre se perd dans un idéalisme vague. La moyenne s'établit tant bien que mal; mais les outrances de la passion s'imposent au lycée comme ailleurs, et le résultat global dépend d'un grand nombre de circonstances qui échappent au contrôle des maîtres. Le problème est considérable, et bien difficile à résoudre; mais à cet égard, comme à tout autre, ce n'est pas l'absolu que nous demandons, c'est l'amélioration graduelle, la patiente revision des habitudes en vue d'une conception plus éclairée.

§ 4. — Éléments objectifs

Toutes les fois que nous opposons les sentiments normaux aux erreurs passionnelles, nous sommes

contraints de faire abstraction des nuances intermédiaires; mais il reste entendu que cette antithèse est un artifice d'analyse, un moyen d'abréger notre exposé en traçant des points de repère sur une échelle de phénomènes qui, dans la vie, présente des transitions graduelles. Est normale, à ce point de vue relatif, toute émotion dont les effets ne dépassent pas la mesure que comportent l'âge et le degré de culture du sujet; est anormale toute modalité affective qui n'observe pas cette mesure. Bien qu'elle soit exclusive, la sympathie étroite que marque le nouveau-né à la personne qui l'alimente nous paraît naturelle et légitime. Chez le vieillard, une préoccupation aussi bornée prend le caractère d'une passion maladive; nous y voyons une preuve de désagrégation mentale et de pénible déchéance.

Chez le jeune enfant, le sentiment de la sociabilité est tout d'abord aussi borné que les mouvements d'expansion qui le manifestent. Le bambin tend les mains vers la nourrice qui satisfait son appétit, vers la petite sœur ou le petit frère dont le sourire évoque en lui des sentiments joyeux. Les bonbons partagés, les jouets offerts constituent les motifs occasionnels de cette camaraderie naissante, et la valeur des impressions que ces objets fournissent au marmot est éclairée par les émotions concordantes que lui révèle la mimique de ses proches. Aussi les mères, en bien des circonstances, ont-elles coutume de feindre une allure enfantine et d'affecter, dans une certaine mesure, les sentiments un peu naïfs que l'enfant comprend mieux que ceux des adultes, parce que ceux qu'il éprouve sont de même espèce, et qu'il en recon-

naît d'instinct l'expression en vertu de la solidarité qui relie ses facultés motrices et sensitives. A son tour, l'enfant imitera sa mère, et par ce moyen, il augmentera la lucidité de ses propres sentiments. Si peu consciente qu'on la suppose, cette tendance imitative est profitable au développement de la sympathie, et l'on a raison de dire qu'elle en forme l'un des échelons élémentaires, comme elle forme le premier stade de l'éducation collective. En faisant un mouvement spontané pour reproduire les manifestations qu'il observe, le petit être développe ses membres et ses sens, et du même coup il entre en relation avec les personnes qui l'entourent; il est amené à comparer ses aptitudes aux leurs, et à les mieux connaître que s'il était réduit à se comparer d'un jour à l'autre avec lui-même. Pendant qu'il s'essaye à de nouveaux gestes, il module des gammes d'émotions nouvelles. Cet heureux exercice de ses organes lui procure un sentiment d'évolution ascendante, c'est-à-dire un plaisir intime, et ce genre de plaisir peut être goûté alors même que l'objet perçu est à certains égards désagréable. Après s'être amusé du compagnon qui rit, l'enfant s'intéresse à ses pleurs parce que c'est une satisfaction pour lui de dominer le premier mouvement qui l'engageait à se détourner d'une manifestation pénible et qu'il est fier de devenir assez maître de soi pour jouer le rôle de consolateur après avoir eu tant de fois besoin d'être consolé lui-même et relevé de ses découragements.

Comme tous les fruits de l'éducation mutuelle, la pitié naît du développement simultané des facultés intellectuelles et affectives. Le malheur qui frappe un

autre être nous est d'autant plus sympathique que cet être lui-même nous est devenu plus facile à comprendre et que nous le voyons plus proche de nous par la race, par les manières, par le langage, par toutes les conditions qui nous permettent d'interpréter ses gestes et d'en apprécier les moindres nuances. En dépit de la répugnance que nous inspire la hideur de certaines plaies, si la victime est un homme, et surtout un de nos familiers, nous éprouvons une satisfaction de haute valeur à surmonter notre aversion instinctive, à nous approcher du malade et à lui proposer du secours. L'expérience et la réflexion nous ont appris la dépendance des êtres et que nous rehaussons le niveau de notre conscience en essayant de remédier aux défaillances de nos semblables. L'échelle des sentiments altruistes est la même que l'échelle des plaisirs individuels, telle que la concevait Épicure, et la valeur de nos satisfactions s'élève à mesure que s'élargissent nos sympathies; mais la science biologique nous a fourni des documents qui nous permettent de bien saisir la solidarité des relèvements personnels et sociaux, tandis que le philosophe antique n'apercevait qu'une faible part du devenir indivisible où s'enchaînent les progrès de l'humanité.

Nous avons vu comment le plaisir du jeu favorise chez les jeunes enfants les expansions de la sympathie; et pour peu que nous observions leur conduite, nous reconnaissons qu'ils montrent une tendance naturelle *à organiser leur jouissance* en donnant à chacun des joueurs son tour de rôle. Comme tous les rythmes physiologiques, le progrès fonctionnel de la

camaraderie comporte des détentes et des majorations alternatives. Chacun des camarades cède le pas à son compagnon, et reprend à son tour le premier rang; et tandis que ces oscillations se poursuivent, l'effet tonique des émotions personnelles et des manifestations amicales se fond dans une série de gammes harmoniques. Lorsque cet échange d'impressions est convenablement ordonné, et que les sentiments de chacun ne dépassent pas la mesure convenable, l'émulation qui en résulte est salutaire, et l'on ne peut nier que ce soit là un des bienfaits de l'éducation collective. Mais il faut que l'allure en soit joyeuse dans son ensemble, c'est-à-dire que les gestes de relèvement l'emportent en somme sur les mouvements de laisser-aller ou de mécontentement. Perdre la partie n'empêche pas de faire bonne mine aux camarades, quand on éprouve le sentiment d'avoir tiré de la commune expérience un genre de bénéfice que ne procure pas la solitude. Dans quel cercle étroit et vicieux s'enferme l'individu qui ne peut se comparer qu'à lui-même! Et combien d'aperçus nouveaux s'offrent à nous dès que nous mettons notre œuvre en parallèle avec des œuvres analogues!

La jalousie est à l'émulation ce qu'est la passion désagrégeante à la santé. Darwin fait de la jalousie un sentiment *utile* en disant qu'elle active les luttes nécessaires de la vie. Nous retrouvons dans cette vue la confusion déjà signalée entre les étapes inégales du fonctionnement biologique. Telle manifestation, qui décèle des sentiments normaux chez les bêtes, est anormale chez l'homme civilisé, dont la maîtrise est physiologiquement moins im-

parfaite. Quc deux coqs se déchirent en vue de posséder sur-le-champ la poule qui leur semblc à tous deux indispensable, rien de plus conforme à la nature de ce genre d'animaux; mais les *apaches* qui les imitent sont à nos yeux des vicieux et des anormaux que les lois humaines condamnent avec raison. Nous estimons qu'ils manquent de clairvoyance et que leur façon de concevoir la concurrence vitale leur est funeste en même temps qu'elle menace de nous devenir nuisible à tous. Les procédés qu'ils appliquent aujourd'hui dans le domaine de l'amour, ils les cmploieront demain pour nous disputer d'autres bicns; et du même coup, ils nous obligeront à reprendre vis-à-vis d'eux les agissements de la violence primitive. Ainsi contrainte à dépenser une grande part de son énergie à des mesures de conservation et de répression, la société voit s'abaisser d'autant le niveau moral de ses membres. La défense du bien-être acquis devient la préoccupation dominante, et c'est ainsi que la plupart des citoyens désespèrent de réaliser jamais une organisation meilleure. Ils oublicnt que les vices des malfaiteurs proviennent d'un manque d'éducation, et qu'il en aurait coûté moins de les mieux instruire dans leur enfance que de les surveiller toute leur vie. Combien la Russie paye cher de nos jours l'incurie séculaire de ses gouvernants, de son aristocratie et de ses prêtres.

§ 5. — Éléments subjectifs

Sur les bancs du collège, comme dans la société, la parité des aptitudes n'existc pas; mais en dépit

des inégalités individuelles, l'émulation n'engendre pas la haine lorsque chacun a le clair sentiment de ses facultés et le pouvoir de les développer dans une juste mesure. Il n'est guère d'enfants bien portants qui ne puissent faire preuve d'une certaine supériorité dans un genre d'exercice ou dans un autre. Entre les jeux les plus naïfs et les études les plus ardues, il est cent degrés de l'action dont l'abord devient agréable, par le fait même qu'il réalise une tendance progressive. Tel écolier qui n'a pas le don de s'exprimer congrûment avec des mots fera preuve de bon goût dans les travaux manuels, et c'est à juste titre que l'on réclame l'introduction de ce genre d'exercice dans les lycées. Les récréations y gagneraient en variété et les élèves qui ne sont pas destinés à briller dans une profession libérale y trouveraient leur part de succès. Tel qui se sera montré à quatorze ans un adroit menuisier pourra faire à vingt-cinq ans un habile constructeur de meubles. Soyez plutôt un bon maçon, heureux de voir clair à sa besogne et de s'y perfectionner chaque jour, qu'un médecin négligent, un magistrat sceptique ou un écrivain pessimiste.

Qu'on ne nous accuse pas de contredire ici ce que nous avons dit précédemment au sujet de la spécialisation prématurée. Nous ne cesserons pas de proclamer que la culture générale des sentiments doit régner partout en souveraine, et qu'en tout lieu ceux qui s'occupent de gouverner les hommes doivent mettre au premier rang les qualités sociales, au second rang les aptitudes professionnelles; mais la méthode que nous préconisons recommande l'impartialité. En se conformant à la loi de subordination

physiologique, elle ramène chaque valeur à son échelle, sans jamais en exclure aucune. Pour être utile et bienfaisante, la division du travail exige que chaque fonction spécialisée accepte les sacrifices que lui impose la loi de dépendance hiérarchique; il résulte de cette condition qu'on doit reconnaître à chaque individu, non seulement les avantages particuliers quc lui attribuent ses qualités natives, mais encore la part de satisfactions qui lui revient légitimement dans le succès de l'œuvre commune. Est-ce ainsi que se passent les choses dans nos collèges? — Dans des classes souvent trop nombreuses, le professeur s'occupe des dix élèves dont la tournure d'esprit cadre le mieux avec la sienne. Les autres sont tenus pour des « cancres », et vis-à-vis d'eux les procédés de l'éducation collective ne représentent qu'une injustice et une injure. Si, moins déformés que leurs maîtres par le pédantisme scolaire, les camaradcs n'accordaient pas aux « mauvais élèves » la part de sympathie et d'intérêt que méritent leurs qualités sociales, le collège, l'internat surtout, serait pour les deux tiers des jeunes gens un lieu d'abrutissement et de misère. Constamment laissés de côté ou punis, les écoliers médiocres n'auraient d'autre perspective que de s'enfuir et de renoncer pour jamais à tout espoir de culture générale. C'est d'ailleurs ce que font certains d'entre eux, qui plus tard obtiennent des succès dans des fonctions très importantes. Ces gens-là n'ont-ils pas quelque raison de ridiculiser les « humanistes » qui ont prouvé si peu d'humanité à leur égard? Et puisque l'Université possède le monopole de l'enseignement, ou peu s'en faut, ne sent-elle pas qu'il y a

quelque chose à réformer dans sa manière d'apprendre la sociabilité à nos futurs concitoyens.

On ne peut espérer que l'inégalité des aptitudes soit jamais supprimée par le procédé que certains radicaux désignent ambitieusement sous le nom « d'éducation intégrale ». Mais, quels que soient les programmes de l'avenir, nous n'avons rien de tel à souhaiter ni à craindre. Dans son élan continu vers le mieux, l'évolution produit dans l'action des individus, comme dans ses courants généraux, une série d'oscillations et de remous dont chacun met en relief une combinaison fonctionnelle particulière, et dont l'ensemble offre des matériaux variés à la synthèse; mais en dépit des variétés individuelles, chaque personnalité a sa valeur. Si humble que soit le rang qu'un homme occupe sur les échelons du développement social, il est l'égal des autres en dignité, s'il marche avec eux d'un même cœur, et à ce titre, il mérite sa part de considération et de succès. Qui n'a connu l'un de ces élèves un peu débiles, un peu craintifs, dédaignés des maîtres brillants, mais aimés d'un petit nombre de camarades et soutenus par une mère intelligente, dont un travail obscur a fait plus tard, dans des positions secondaires, des utilités de premier ordre? Et puisqu'il est impossible de parler de la camaraderie scolaire sans en comparer les profits aux bienfaisances de la sympathie familiale et collective, rappelons qu'il existe dans les classes bourgeoises une foule de gens, qui n'ont jamais brillé au lycée ni dans les salons, et dont le modeste labeur est plus utile à l'État que celui de bien des lauréats académiques. Habitués à ne jamais briguer aucune palme,

à ne jamais lire leurs noms dans les gazettes, que deviendraient tous ces braves gens s'ils ne se soutenaient pas entre eux, s'ils n'obtenaient pas le réconfort affectueux que leur offrent chaque jour la confiance et l'estime de leurs pareils. Leurs timides vertus forment la réserve d'énergie où puisent les castes supérieures pour s'exercer à des travaux plus ambitieux. Car ces subordonnés obscurs ont l'habitude du sacrifice, et grâce au mutuel appui qu'ils se prêtent, ils constituent le bloc hospitalier où viennent se reposer aux jours de crise les fronts défaillants de leurs chefs.

Les triomphateurs de collège voient souvent leurs ailes se briser dans leurs tentatives ultérieures. Peut-être auraient-ils pris une notion plus exacte de leurs forces, si, au lieu de leur attribuer toutes les couronnes, leurs maîtres avaient mieux estimé le défaut de proportion qui existait dès cette époque entre l'exaltation de leurs aptitudes privilégiées et la débilité des fonctions secondaires dont le développement restait indispensable au succès de leurs qualités les plus brillantes.

Au lieu de favoriser la poussée de certaines hypertrophies monstrueuses, l'école agirait prudemment en enseignant que le progrès évolutif des facultés intellectuelles exige qu'on n'en mette aucune hors de pair, puisqu'aucune d'elles ne réalise une supériorité qui soit indépendante ou terminale. On l'a dit bien des fois, mais on l'oublie, le meilleur profit de la science est le clair sentiment de ce qu'elle ignore, c'est-à-dire la notion intuitive des gradations illimitées qu'elle entrevoit et qu'elle gravira dans la suite. Il est glo-

rieux d'aborder les hauteurs et d'y employer le meilleur de ses forces; mais il ne faut pas ignorer que, durant la commune évolution de la personne et de la race, toutes les gammes de l'action concourent à l'amélioration de l'organisme héréditaire, et que, tôt ou tard, la langueur des fonctions dédaignées retentit sur le développement de leurs associées et compromet l'équilibre du tout.

Le vice de nos bifurcations prématurées, c'est d'inviter les jeunes élèves à faire fonctionner certaines cases de leur cerveau au détriment des autres et à braver ainsi les préceptes élémentaires de la santé. Quels que soient son âge et sa valeur, après avoir donné un certain nombre d'heures à la spécialité professionnelle, tout homme doit se retremper chaque jour dans les courants de la vie moyenne, sous peine de devenir un exclusif, c'est-à-dire un passionné, un névropathe et un demi-fou. La femme qui n'apprécie que le chic mondain, le négociant qui ne songe qu'à son commerce ressemblent aux victimes des grandes catégories pédagogiques. Parce qu'ils ont obtenu les premiers rangs dans une tâche difficile, certains jeunes gens se croient tellement au-dessus des lois du sens commun qu'ils en dédaignent les prescriptions les plus vulgaires. Les frottements de la vie collective viennent tous les jours choquer leurs illusions, mais sans rectifier leurs erreurs. « Je suis belle, dit la femme coquette, donc je dois épouser un prince, et tous les luxes me sont dus. » — « Je suis riche, dit le parvenu, et dans toute circonstance, la société doit me mettre au premier rang. » — « Mes sonnets sont plus musicaux que ceux de tout autre poète, dit un

esthète, et c'est une injustice cruelle de ne pas m'accorder tous les honneurs. » — Inutile de rappeler les déceptions et les rancunes que produit cette façon de comprendre la hiérarchie. Une éducation passionnelle bien dirigée en préviendrait la plus grande part.

Tout ce qui est exclusif est malfaisant pour la santé de l'esprit et du corps. Lorsque Newton disait qu'il avait accompli sa découverte « en y pensant toujours », c'était une manière de parler. Il convient de travailler avec suite à l'œuvre capitale qu'on se propose, et de lui consacrer une certaine part de chaque journée, mais non ses journées tout entières. Car l'équilibre du système nerveux exige impérieusement que chaque faculté soit exercée dans la mesure qu'indiquent l'âge et le développement relatif de l'être entier. Il est beau de s'élever par la pensée au-dessus des autres hommes et de leur dévoiler de nouveaux échelons du savoir; mais celui dont l'ambition démesurée prétend se séparer du devenir commun n'engendre que rêveries fumeuses et formalisme rétrograde. Après avoir édifié l'un des plus beaux monuments de son siècle, Auguste Comte, isolé dans son œuvre et repoussant toutes les critiques, est revenu piteusement s'échouer dans le mysticisme religieux.

§ 6. — La coéducation des sexes

Nous ne pouvons achever le présent chapitre sans parler de la coéducation des sexes; mais comme le rôle très important que jouent les relations sexuelles

dans les enseignements de la vie sera étudié plus loin d'un point de vue général, nous nous bornerons pour le moment à quelques brèves observations.

L'école mixte n'est pas en faveur chez nous, bien qu'elle fleurisse depuis longtemps dans les deux mondes. En Hollande, la coéducation est pratiquée généralement depuis un siècle. En Suisse, en Finlande, en Russie, la plupart des écoles sont mixtes. Il en est de même en Bulgarie où les classes réservées à l'un des sexes ne représentent pas même un cinquième du nombre total. Mais c'est surtout aux États-Unis que la coéducation triomphe. Elle y est devenue depuis un demi-siècle la loi quasi universelle, et les jeunes gens ne disent pas : « J'ai été élevé », mais : « J'ai été coélcvé dans telle école ». — En France, on se montre encore méfiant. Ce n'est pas que le principe d'un rapprochement, qui paraît salutaire à bien des titres, ne soit inscrit dans nos lois depuis longtemps. Par un décret du 13 vendémiaire, la Convention prescrit « que les filles s'occupent des mêmes objets d'enseignement et reçoivent la même éducation que les garçons, autant que leur sexe le comporte ». Mais sur ce point comme sur tant d'autres, la routine classique ne renonce pas sans peine aux formules que le grand pontife de l'antithèse ne pouvait manquer de reproduire : « La bonne éducation des garçons doit se composer de science, a dit Victor Hugo ; la bonne éducation des filles doit se composer d'ignorance. En effet, réfléchissez. Il faut qu'arrivés au seuil de la vie, c'est-à-dire du monde, le jeune homme sache et la jeune fille ignore. Ils se fondent l'un dans l'autre, et à deux, ils font l'unité.

L'ignorance de la jeune fille verse sa grâce sur le jeune homme; la science du jeune homme communique sa force à la jeune fille. Puis ils se mettent à vivre. Si l'homme est vulgaire, il oublie; si la femme est distinguée, elle apprend..., etc.[1] » — Qu'à côté de certains avantages, la camaraderie des deux sexes ait ses périls, personne ne le nie; mais puisque ces périls subsistent à tous les âges, on ne saurait s'y prendre assez tôt pour éclairer sur ce point notre galanterie nationale. Car, en dépit des scandales passionnels, personne ne proposera que nos femmes soient isolées comme en Orient et languissent étiolées dans des harems. Autant demander qu'on ne permette plus l'emploi du feu, à cause des dangers d'incendie.

Les auteurs impartiaux font observer que le système mixte est indiqué par la nature qui se plaît, dans les familles, à mélanger les garçons et les filles. L'habituelle cohabitation des frères et sœurs offre des avantages que l'on tiendrait pour admirables, si l'habitude ne nous rendait aveugles aux plus grandes merveilles de la vie. Tantôt c'est la franchise audacieuse des garçons qui stimule la mièvrerie des filles; tantôt c'est la résignation patiente et la délicatesse des filles qui apprend aux garçons à contenir la spontanéité un peu brutale de leurs manifestations expansives. Nous l'avons déjà remarqué, ce qui fait fleurir la sympathie parmi les êtres, ce n'est pas la similitude absolue, qui proprement n'existe guère, c'est à la fois une dissemblance assez marquée sur quel-

1. V. Hugo, *Pensées posthumes*, publiées dans le *Matin* du 31 déc. 1906, par M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire du poète.

ques points pour éveiller l'attention, et sur les autres, des ressemblanees assez nombreuses, pour que la comparaison reste faeile. La eontinuité de ces rapprochements et leur aisanee entretiennent la joyeuse émulation qui fait le eharme de toutes les assemblées où se trouvent réunis les deux sexes; et si eette rivalité eourtoise est utile à l'édueation des sentiments, ee dont nous ne pouvons guère douter, elle doit l'être également à l'enseignement intelleetuel, puisque, dans notre thèse, ees deux aspeets du développement biologique sont solidaires.

Dans un charmant artiele intitulé : *Si la Science a un sexe*[1] ? Mme Arvède Barine emprunte aux *Cahiers de jeunesse* de Renan[2] la eitation suivante : « C'est dommage que les femmes ne s'appliquent pas aux seienees, à la philosophie, avec attention et profondeur. Elles y trouveraient du vrai eomme nous, mais pas le même vrai; ee serait une faee de plus. Car le vrai que trouverait la femme ne serait pas celui que trouve l'homme, et cela eompléterait; un jour peut-être ce sera là un élément essentiel qui produira toute une faee nouvelle. Car de même que la vie complète se eompose d'homme et de femme, peut-être la seience complète et la philosophie aussi. Jusqu'ici la science a véeu dans un sévère célibat, qui a été utile pour son édueation, mais peut-être un jour... » Les points de suspension sont de Renan, nous fait remarquer Mme Barine. Puis elle met à profit les démonstrations que M. H. Poincaré a formulées dans son ouvrage, *La Science*

1. Arvède Barine, 1, *Journal des Débats* du 8 août 1906, p. 1.
2. Renan, 6, *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), n° du 15 avril 1906, p. 448.

et l'Hypothèse, pour nous rappeler que la vérité revêt des formes différentes suivant les cerveaux qu'elle traverse. « M. Poincaré, nous dit-elle, apprendrait évidemment sans aucune surprise que les habitants de Mars ont une autre géométrie que les habitants de la Terre. Il ne les croirait pas pour cela inférieurs à nous. Ni supérieurs non plus. Il en conclurait simplement que *leurs impressions* ne sont pas les *mêmes* que celles des hommes de notre planète. — On voit la conséquence. Sans sortir de notre globe, personne n'oserait soutenir que les *impressions* des femmes soient *les mêmes* que celles des hommes, ou que leur intelligence, même en la supposant égale, soit identique. La différenciation des sexes n'est pas limitée au corps ; elle s'étend à toutes les facultés, afin de bannir la monotonie du monde. Oh ! non, nous ne sommes pas pareils ! Grâce au ciel ! car c'est ce qui nous rend si intéressants les uns pour les autres. Mais alors, pourquoi serait-il impossible, pourquoi ne serait-il pas au contraire inéluctable, que cette mentalité différente, servie par une sensibilité également différente, mette son empreinte sur l'objet de ses études et de ses recherches ? »

« Cela est si peu impossible, continua Mme Arvède Barine, que les signes précurseurs du phénomène sont déjà visibles aux États-Unis pour l'observateur attentif. Déjà, dit le Dr Hall, l'influence du sexe se fait sentir dans les études scientifiques. De quelque science qu'il s'agisse, les faits les plus frappants ne sont pas les mêmes pour la fille que pour le garçon. De sorte que les deux sexes ne portent point l'effort de leur réflexion sur les mêmes questions ou les mêmes

phénomènes. Ayant eu pour point de départ des impressions différentes, ils ne se trouvent pas lancés sur les mêmes pistes. — On constate cette différence dans toutes les branches du *curriculum;* et quelque ridicule que cela paraisse à certaines personnes, je suis convaincu que nous aurons avant longtemps ce qu'on pourra appeler la chimie des garçons, leur physique, leur biologie, leur histoire, et ainsi de suite, et une seconde série tout à fait différente, qui sera celle des filles. »

On voit que l'article de Mme Barine n'a pas été écrit en vue de défendre la coéducation, puisque la cause lui paraît gagnée en principe; l'auteur semble plutôt redouter que la tendance des jeunes Américains à chasser le dollar et à laisser les fortes études au sexe faible conduise la science de leur pays à demeurer, selon le mot de Renan, *dans le célibat,* avec cette différence qu'elle deviendrait *vieille fille,* au lieu de rester *vieux garçon,* comme elle l'est actuellement dans notre monde. Une pareille crainte nous paraît quelque peu exagérée; et d'autre part, nous estimons que dans toutes les œuvres humaines, en dépit de la faiblesse relative des femmes, l'intervention alternante des deux sexes est conforme à la loi des oscillations physiologiques. C'est un bienfait qu'à tour de rôle des esprits diversement formés s'appliquent à observer les aspects différents des choses. Ce qui échappe à l'esprit géométrique des uns est justement ce qui intéresse la subtilité des autres; et même en admettant que les qualités saisies par la préférence amusée des femmes représentent des fonctions subordonnées, leur mise en lumière est utile; car ce qui im-

porte à la science, ce n'est pas tant l'étude acharnée d'une espèce que la connaissance des rythmes généraux qui nous permettent de saisir l'unité de la création afin de concourir à son œuvre et d'orienter nos volontés dans un même sens.

En théorie, la coéducation nous paraît bienfaisante à tous égards. On sait d'ailleurs que, dans notre pays même, elle est pratiquée depuis longtemps dans les nombreux villages où le total des enfants n'est pas assez élevé pour que l'on établisse deux séries d'écoliers distinctes. Un instituteur de Seine-et-Oise nous disait ces jours passés qu'il n'avait qu'à se louer de ce système, et dans un numéro récent, le *Manuel général de l'Instruction publique* affirme que l'on a constaté dans les classes mixtes « une louable et saine rivalité qui s'est traduite par des progrès plus accentués et plus rapides[1] ». Le même article nous rappelle que la méthode vaut ce que valent les maîtres qui l'appliquent; et nous ajouterons que, dans une large mesure, la valeur des maîtres eux-mêmes dépend des sentiments de l'Université qui, à son tour, est solidaire des mœurs publiques.

Dans une récente édition de ses *Lettres à Françoise*, M. Marcel Prévost répond aux principales observations qu'a provoquées son plaidoyer en faveur de l'éducation mixte. On avait objecté à l'un des arguments de M. Prévost « que la coéducation habitue seulement la jeune fille aux jeunes gens élevés avec elle, et que les autres sont toujours pour elle l'inconnu,

1. ANONYME, *Manuel général de l'instruction primaire* du 3 nov. 1906, p. 72, t. XLIII, nº 5.

le danger ». — « En vérité, répond l'auteur, peut-on nier que ce danger d'inconnu ne soit largement atténué si l'on n'établit pas dès l'enfance, entre les deux sexes, une cloison étanche, qu'on renverse brusquement aux approches de la vingtième année[1]? » — La remarque de M. Prévost nous paraît juste. Disons pourtant que si la séparation artificielle des sexes a ses dangers, la promiscuité offre les siens. Quels que soient l'âge des écoliers et le genre d'inclinations qui les rapproche, la liberté ne leur devient salutaire que dans la mesure où leurs esprits sont assez éclairés pour accepter les disciplines qu'exige la formation sociale. Il ne suffit pas que l'école soit mixte pour éloigner les tentations de la galanterie, prématurée ou déplacée, il faut surtout qu'à cette école l'éducation générale domine les enseignements particuliers, conformément à la loi d'amélioration qui régit tous les actes de la vie.

Une institutrice, dont la *coéducation* s'est faite en Suisse, écrit à M. Prévost que dans son collège les garçons avaient pour les filles des complaisances particulières, par exemple, communiquer la solution du problème donné à une voisine, ou tenir derrière soi un livre ouvert pour que la camarade puisse lire la leçon qu'elle avait négligé d'apprendre[2]. Mais n'est-ce pas la coutume entre garçons d'échanger de pareils services? Il est possible que les filles, entre elles, n'appliquent pas la charité d'une façon aussi large, étant à l'ordinaire plus timorées ou plus mesquines. Mais,

1. Prévost, 5, *Lettres à Françoise*, p. 348.
2. Prévost, 6, *Lettres à Françoise*, p. 349.

sans glorifier des tricheries qu'il appartient aux maîtres de dépister, nous croyons que les filles peuvent gagner quelque ampleur d'idées au contact de l'initiative un peu hardie et de la générosité des garçons, de même qu'il y a tout avantage pour les garçons à imiter dans une juste mesure la réserve pudique et la délicatesse des filles. Chacun sait qu'entre écoliers du sexe fort l'action de « moucharder » est considérée comme le plus impardonnable des crimes, tandis que la timidité un peu jalouse des écolières s'en accommode. En revanche, l'opinion garçonnière favorise des bousculades et des tapages dont les promoteurs sont encouragés par l'assurance de ne pas être dénoncés ; c'est un inconvénient que l'on ignore dans les pensionnats du beau sexe.

L'institutrice déjà citée disait encore à M. Marcel Prévost que, vers l'âge de quinze ans, elle a vu quelques-uns de ses condisciples des deux sexes se délecter ensemble et en cachette à lire les aventures de Daphnis et Chloé. A quoi M. Prévost répond que la lecture furtive des histoires érotiques se produit chez nous dans les collèges, exclusivement féminins ou masculins, aussi bien que dans les écoles mixtes de la Suisse, et que c'cst là une affaire de surveillance[1]. Et nous ne contestons pas que la surveillance soit nécessaire ; mais nous pensons que son action matérielle représente en pédagogie une fonction rudimentaire et que, d'elle seule, on ne peut attendre qu'un résultat bien imparfait. C'est à la conscience des élèves qu'il faut parler, avec assez de mesure pour les ame-

1. Prévost, 7, *Lettres à Françoise*, p. 350.

ner d'une manière insensible à conquérir la maîtrise qui, plus tard, constituera leur principale sauvegarde. Et puisque les enfants bien élevés ont l'habitude d'épargner les exemples malsains à leurs jeunes frères et à leurs sœurs, nous estimons que la même tendance peut être aisément inculquée à nos collégiens des deux sexes. Les garçons y gagneront autant que les filles.

Que l'on considère la tenue extérieure des élèves, leur instruction technique ou leur éducation morale, on ne peut guère contester que les écoles mixtes l'emportent sur les établissements spécialisés autant que la vie de famille l'emporte elle-même sur l'existence qu'on mène dans les casernes ou les couvents de célibataires, mais à cette condition que les sentiments des maîtres se relèvent avec l'importance de leur tâche. Pour éviter l'adultère, les Orientaux tiennent leurs femmes à l'écart; et nous ne doutons pas que cette coutume représente une forme barbare et surannée de notre évolution sociale.

§. — La sincérité

Que la scolarité alterne chaque jour avec la vie de famille, ou qu'elle en soit séparée par les murailles de l'internat, elle doit s'organiser conformément aux lois du développement biologique, c'est-à-dire observer les rapports de subordination et de dépendance qui régissent les communes fonctions de l'activité personnelle et civique. Il importe de ne jamais disjoindre les deux faces de cette organisation pro-

gressive. Car si on l'appliquait dans un esprit séparatiste, la règle de subordination entraînerait une discipline trop inflexible et justifierait le peu de soin que les pédagogues accordent aux aptitudes réputées inférieures. Il ne faut jamais l'oublier, le principe de hiérarchie ne peut être séparé du principe non moins général de dépendance. Les inégales fonctions de la vie doivent se soutenir par un échange continuel de services, et se faire des concessions alternatives, sous peine de se désagréger et de déchoir. Appliquée aux éléments sociaux, cette notion primordiale rétablit l'égalité relative des personnes, et sauvegarde leur dignité, en attribuant à chacune d'elles sa part d'influence et de satisfaction légitimes. Elle invite les élèves qui occupent les premières places dans les compositions de mathématiques ou de littérature à reconnaître qu'ils n'exercent là qu'une seule partie de leurs facultés et que bien d'autres gymnastiques sont nécessaires à l'équilibration de leur esprit et de leur corps. C'est ce que les universitaires oublient chaque jours.

Un des professeurs les plus distingués que j'aie connus me disait récemment : « On reproche au latin de tenir trop de place dans les études ; c'est l'enseignement collectif qui est la cause de cette lenteur. Donnez-moi à former un seul élève, et je me fais fort de lui apprendre le latin parfaitement, en deux années. » — Oui, si l'élève a la mémoire et le goût des formes verbales, ce qui va de pair, et n'est pas donné à tout le monde au même degré. Mais en l'enfermant avec vous dans cette étude, vous en faites un spécialiste, et, en cas de succès, un petit monstre, c'est-à-

dire un de ces mandarins qui s'imaginent être supérieurs aux autres hommes parce qu'ils excellent dans un genre exclusif. Faute d'être venu se plonger chaque jour dans les courants de la vie commune, faute d'avoir fait vibrer à tour de rôle dans son cerveau toutes les tonalités physiologiques du sentiment, ce jeune lettré va faire un dilettante, c'est-à-dire un outrancier, une sorte d'aristocrate et de maniaque. Trop sensible à telle qualité, il ne fera guère cas des autres. Peut-être occupera-t-il un jour l'un des quarante fauteuils qu'illustre la fleur des lettrés ; mais qu'il devienne sceptique comme M. X... ou dévot comme M. Y..., ce n'est pas lui qui concourra au progrès de l'instruction publique.

Il mettra au-dessus de tout le culte naïf de Virgile, il se pâmera devant les grosses malices du bon Horace, et il votera contre la réforme de l'orthographe. En distribuant les prix de vertu, il se lamentera congrûment sur la décadence de nos mœurs ; mais il niera que les études scientifiques puissent en favoriser le relèvement. — C'est une folie de développer dans le cerveau d'un homme une seule catégorie d'images, qu'elles relèvent du formalisme littéraire, artistique ou scientifique ! Et combien je regrette pour ma part tant d'heures passées à entasser péniblement dans ma mémoire une masse de faits particuliers et de noms propres que leur diffusion même condamnait à l'oubli pour la plupart ! Combien il aurait mieux valu pour moi employer le même temps à étudier sous une forme plus simple le mécanisme de la vie et à comprendre les étapes que j'allais aborder sans les connaître.

Le proviseur du lycée Michelet adressait récemment au *Bulletin de l'Hygiène scolaire*[1] une lettre où le principe de l'éducation mutuelle nous a paru très sagement exposé. Après avoir noté l'importance relative de tous les ordres d'aptitudes, ce bon directeur nous disait qu'il s'efforce dans son collège de former divers groupes d'élèves dont les membres ont la charge d'organiser le fonctionnement de chaque exercice. Le tennis et les autres jeux, la natation, l'escrime, le tir, ont leurs moniteurs responsables; et chacun y trouve son profit : les élèves maladroits, qui se font de leurs camarades de faciles professeurs, et le maître chargé de la surveillance, dont le rôle devient moins laborieux et moins distant. Cette façon d'associer les écoliers aux devoirs des maîtres pourrait être étendue à des enseignements plus élevés. Il arrive journellement dans les collèges qu'un enfant qui patauge dans les difficultés d'un texte ou d'un problème obtient quelque secours de son voisin; et quand le plus fort se met en devoir d'expliquer au plus faible ce qu'il sait ou qu'il croit savoir, cet effort sympathique ne laisse pas d'être avantageux pour l'un et l'autre. Si cette entr'aide était organisée méthodiquement dans les études, la bonhomie du professeur trouverait dans la critique des résultats une occasion de mieux saisir les aptitudes de ses élèves. Ce que nous demandons ne ferait d'ailleurs que régulariser ce qui existe et supprimer les cachotteries qu'amène une injuste contrainte. Il est une qualité

1. Anonyme. « Lettre du proviseur d'un lycée rural » insérée dans le *Bulletin de la Ligue pour l'Hygiène scolaire*. N° de juillet 1906.

sociale que l'on doit cultiver par-dessus tout chez les jeunes gens, c'est la sincérité. Or elle ne peut se développer normalement qu'autant que les manifestations de la sympathie sont invitées à se produire en pleine lumière et à s'offrir d'elles-mêmes au contrôle bienveillant de la direction.

Être sincère avec les autres, c'est apprendre à devenir sincère avec soi-même. Mais, pour éviter les erreurs de jugement qu'entraîne l'exclusivisme passionnel, il ne suffit pas d'aimer la loyauté, il faut encore être éclairé. Combien de gens croient être vrais, qui restent dupes des étroitesses et des partialités de leur instruction. Même formulées de très bonne foi, les notions exclusives nous inclinent facilement à l'hyperbole et au mensonge, lorsque la passion intervient. On considère comme légitime de soutenir à tout prix l'opinion que l'on tient pour exacte, et quand on manque de bonnes raisons pour réfuter les arguments d'un adversaire, on aime mieux suspecter ses dires et calomnier ses intentions que de reconnaître qu'on est soi-même hors d'état de se faire bien comprendre. Pour être juste à l'égard de chacun, il faut connaître en son entier l'échelle des sentiments humains et des mobiles très inégaux d'où ils procèdent; c'est le moyen de rester indulgent envers les autres et de s'élever au-dessus des préjugés traditionnels sans s'égarer dans les outrances du pédantisme. La passion se prétend sincère et ne peut pas l'être puisqu'elle est incapable de mesure. Exagérer, dit le sens commun, n'est-ce pas toujours un peu mentir?

CHAPITRE VI

L'action du Maître

SOMMAIRE. — § 1. *Orientation générale.* — § 2. *L'égalité d'humeur et l'impartialité.* — § 3. *La tendresse et la suggestion.* — § 4. *Les récompenses et les punitions.* — § 5. *L'autorité.* — § 6. *La méthode.*

§ 1. — ORIENTATION GÉNÉRALE

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons critiqué dans leur ensemble les méthodes qui régissent notre enseignement. Ce n'est pas que nous méconnaissions les difficultés de la tâche, ni que nous contestions les habitudes laborieuses et le bon vouloir des membres de l'Université. Mais il nous semble que l'esprit de corps entretient chez eux une tendance passionnelle qui diminue leur clairvoyance. Chaque profession traîne ainsi le poids mort d'une série de préjugés que les « confrères » sont trop portés à défendre comme un privilège honorable. Toute critique

leur semble une injure. Ils ne savent pas assez nettement qu'une revision périodique s'impose à leurs façons d'agir, comme aux autres coutumes sociales. Dans cette recherche du progrès, la plupart des universitaires ne voient qu'une tendance malveillante à railler leurs personnes et à dénigrer leur conduite. Le savoir est leur domaine propre, et ils ne souffrent pas qu'on leur en dispute aucune part. Et comme aucune tentative de réforme ne va jamais sans tâtonnements, ils comparent les résultats du passé, dont ils voient les sommets groupés dans une perspective illusoire, avec l'effort détaillé du présent, et ils repoussent un amendement dont les bienfaits peuvent toujours être contestés puisque les fruits qu'il produira ne seront cueillis que par les générations prochaines. De même qu'à chaque changement de saison la masse des négociants se lamente, et dit que le commerce « ne va pas », nous entendons nombre de professeurs se récrier que chaque remaniement des programmes aggrave la ruine des études secondaires.

Ils ressemblent aux dilettantes qui composent « la Société du vieux Paris ». Incapables de rien sacrifier de leurs prédilections égoïstes, ces amateurs passionnés des vieilles pierres n'admettent pas que l'on se résigne à démolir la partie médiane d'un vieux pont, en vue d'améliorer la circulation terrestre et fluviale de la grande ville. L'arche d'acier, légère, unique et surbaissée, que l'on va substituer à quelques lourds arceaux de pierre, n'est aux yeux du président de cette Société qu'« une ignoble ferraille ». Et tandis que la patience des ingénieurs modernes perfectionne les squelettes naissants qui porteront les coupoles de

l'avenir, il ne voit dans cet art vivace qu'une manifestation du « vandalisme » et de la stupidité de notre époque. Bien loin d'éveiller chez lui l'intérêt que méritent les essais d'amélioration, tout ce qui choque ses habitudes est qualifié de laideur; et sa dévotion routinière prétend s'imposer au public comme le seul étalon du goût. Il ne conçoit pas que de nouveaux besoins fassent craquer de toutes parts les vieilles murailles; et pour contenter sa manie, il faudrait transformer la ville entière en nécropole, à l'exemple de Bruges ou de Venise, et faire de tous les Parisiens des exploiteurs et des gardiens d'antiquités. Nous ne demandons certes pas qu'on laisse tomber les voûtes de Notre-Dame, ni que dans les bibliothèques de nos collèges on refuse une place d'honneur aux livres qui ont servi à l'éducation de nos grands-pères. Nous ne doutons pas que les idées de Platon aient éclairé la conscience des Hellènes et qu'Aristote soit un ancêtre de la science; mais nous savons l'abus que l'on a fait de leurs paroles magistrales et nous souhaitons que le culte des morts n'arrête pas l'effort des vivants.

A ce propos, nous observons que de célèbres philosophes, dont la doctrine est pessimiste en son ensemble, deviennent des progressistes généreux quand ils s'occupent d'éducation. Éduquer un enfant, c'est chercher à l'améliorer; et l'on ne peut faire un précepteur, si l'on n'admet pas en principe que l'humanité soit perfectible, aussi bien dans son tout que dans ses parties. Dans la préface qu'il a écrite pour nous initier à la pédagogie d'Emmanuel Kant, M. Thamin

résume ainsi les sentiments de ce maître inégal[1].

« L'éducation est l'agent du progrès, qui est considéré par Kant comme le patient apprentissage du mieux. Kant croit au progrès, pourvu qu'il soit voulu. Il y a un idéal de l'homme, qui, devenant conscient, tend à se réaliser par nos bonnes volontés. Il doit être l'âme de l'éducation. L'éducation sert à briser le moule monotone dans lequel nous enfermeraient la routine et l'hérédité, et elle fait les fils meilleurs que leurs pères. Mais, pour cela, il ne faut pas élever les enfants d'après l'état présent de l'humanité, d'après nos intérêts, ou même d'après les leurs, mais d'après un état meilleur, possible dans l'avenir, c'est-à-dire d'après l'idée de l'humanité et de son entière destination. « *C'est dans le problème* « *de l'éducation,* dit Kant, *que gît le grand secret de* « *la nature humaine...* Il est doux de penser que la « nature humaine sera toujours mieux développée « par l'éducation et que l'on peut arriver à lui donner « la forme qui lui convient par excellence. » Les citations sont plus éloquentes ici que les commentaires. Tout ce que le XVIIIe siècle a produit de plus généreux trouve un écho dans ces pages. »

Un peu plus bas, M. Thamin ajoute : « On a fait de Kant, entre autres choses, un pessimiste. Toujours est-il que, dans son *Traité de Pédagogie,* il ne nous apparaît pas tel. Devons-nous voir dans l'optimisme vaillant des lignes que nous avons citées le fond de sa pensée ou l'influence des questions qu'il traite? Il faut

1. THAMIN, recteur de l'Académie e Rennes, Préface du *Traité de pédagogie* de Kant, pp. 32 et 33.

en effet, bon gré mal gré, être optimiste, c'est-à-dire croire au bien, quand on veut faire du bien ; et quel est celui qui n'aurait pas au moins cette ambition en s'approchant de l'enfant et en songeant aux moyens de l'élever? Il semble qu'alors nous empruntions à l'enfant sa confiance dans la vie, et sa confiance en nous-mêmes. Si cela est, nous recevons de lui plus que nous ne lui donnons. L'enfant est l'ennemi toujours renaissant du pessimisme... Il guérit les sceptiques et les blasés, non seulement par la toute-puissance de son sourire, mais par les devoirs qu'il leur impose... La pratique, ici encore, fait s'évanouir les nuages et les inquiétudes que la spéculation avait amassés. L'éducation, elle aussi, a ses postulats. »

Oui, comme toute autre science, la pédagogie veut être appuyée, non sur des postulats divers et dissociés, mais sur une hypothèse primordiale que ses expériences vérifient chaque jour et qui donne l'unité à sa logique. Ce point de départ indispensable, nous l'avons trouvé dans la loi vivante de subordination fonctionnelle et de progression qualitative, c'est-à-dire dans un principe que la physiologie a formulé depuis longtemps et que la théorie évolutive permet d'étendre à tous les développements de l'humanité. Comme l'observe M. Thamin, il est curieux de voir qu'en étudiant le problème de l'éducation, la droiture naturelle de Kant ait quitté spontanément les chemins obscurs du pessimisme, pour aborder les modernes degrés du progressisme. Il est vrai que sa théorie sous-entend qu'il existe une forme du progrès *par excellence*, c'est-à-dire une *perfection-limite* que l'idéal humain est supposé devoir atteindre, tandis

que notre méthode relativiste tient la frontière supérieure de l'évolution pour aussi inconcevable que sa limite originelle.

C'est là que gît la seule différence qui sépare la pédagogie kantienne de celle que nous préconisons, mais elle est capitale. Croyant atteindre l'absolu et l'enfermer dans une formule, l'école a reconnu successivement des autorités différentes ; mais la contradiction des dogmes proclamés n'a jamais abouti qu'à des désaccords insolubles. Nous ne contestons pas que toute opinion soit digne d'intérêt en tant qu'elle représente un moment de notre évolution psychologique ; le tort est d'attribuer à un échelon de ce développement une valeur disproportionnée avec son caractère partiel et transitoire. C'est la notion des rapports généraux qui équilibre la pensée ; et pour assurer ces rapports, le sentiment de la hiérarchie est plus utile que l'emploi séparé de telle doctrine étroite ou de tel procédé finaliste.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le Conseil supérieur de l'instruction publique discute un projet de réforme de la licence ès lettres. « Il s'agit, dit M. Albert-Petit, à qui nous empruntons ces renseignements, de supprimer les épreuves de culture générale qui maintenaient entre les licences d'ordre littéraire une certaine parenté, à savoir la version latine ou le thème latin et la composition française. Chaque licence serait désormais plus spécialisée que l'agrégation, avec cette circonstance aggravante que l'agrégation suppose jusqu'ici une culture générale préalable et que son niveau ne peut en aucun cas s'abaisser, puisqu'il s'agit d'un concours où le nombre des élus

est limité d'avance. Ainsi les licences d'histoire, de philosophie, de langues vivantes, ne comporteraient plus aucune épreuve de grec ni même de latin. — Et que met-on à la place? demande l'auteur que nous citons. — Rien, absolument rien. Les nouveaux licenciés spéciaux sont dispensés de culture générale[1]. »

— Nous sommes d'accord avec M. Albert-Petit pour déplorer que les futurs pédagogues soient invités à se cantonner dans la seule faculté qu'ils devront développer chez leurs élèves; mais nous n'admettons pas que la version et le thème latins constituent l'élément indispensable ou suffisant d'une culture générale. L'art de parler et d'écrire correctement la langue latine, grecque ou française ne représente qu'un instrument de l'éducation. Il suffit de regarder autour de soi pour constater qu'un homme peut être un lauréat de l'enseignement classique, briller comme orateur au Parlement, obtenir d'éclatants succès comme écrivain et, dans le rôle d'éducateur du peuple, n'exercer qu'une action pathologique. C'est le tableau générique de la vie et de ses innovations patientes qui constitue le canevas nécessaire de toute éducation normale. Peu importe qu'on nous l'enseigne en esperanto ou en français; l'essentiel est que cet enseignement comprenne les principaux degrés de l'évolution biologique, que l'expression en soit claire et modeste, que la démonstration s'appuie sur des exemples bien choisis, et que l'enchaînement des leçons reste conforme à la loi de progrès qui a régi la création dans tous les temps.

1. Albert Petit, « La réforme de la licence ès lettres », article inséré en première page dans le *Journal des Débats* du 2 juillet 1907.

§ 2. — L'égalité d'humeur et l'impartialité

Le pédant est un spécialiste qui méconnaît la relativité des valeurs objectives. Pareil à tous les passionnés, il ne fait preuve de belle humeur que si l'auditoire est à l'unisson de son esprit séparatiste. Mais cet accord lui est bien difficile à obtenir ; car le pédant est exclusif, il n'admet qu'une seule gamme d'admiration, et, cette gamme privilégiée, il lui accorde une si grande importance que l'on s'essoufflerait vainement à la faire chanter à son gré. Le pédant n'est jamais content, parce qu'il estime que ses élèves ne lui prêtent pas l'attention respectueuse qui lui est due. Il est la voix qui parle dans le désert, et qui n'éveille que des échos affaiblis ou mourants. Aussi l'entendons-nous sans cesse déplorer la décadence des études en même temps que l'esprit de rébellion qui heurte son autorité.

Mon professeur de sixième, M. R..., était un Normalien jeune et zélé. Son bon vouloir de précepteur et son savoir de grammairien ne pouvaient être mis en doute. Tout enfant que nous étions, nous rendions volontiers justice à ces qualités évidentes. Pourquoi la plupart d'entre nous se plaisaient-ils à tourner M. R... en ridicule, à lui répondre avec impertinence, à faire du bruit pendant la classe, à braver ses exhortations et ses pensums? M. R... était un homme grave ; il ne souriait qu'au *De viris illustribus*, aux latinismes redondants et familiers ; mais il oubliait qu'à notre âge mille émotions d'un autre genre alimentent

la curiosité et doivent obtenir l'attention. Et comme nous n'étions pas de taille à partager son unique enthousiasme, M. R... s'attristait chaque jour de nous voir si rebelles à scs accents. Ses indignations généreuses nous donnaient constamment la comédie, et notre gaminerie demeurait sans pitié pour un brave homme dont je ne puis sans attendrissement me représenter le dévouement sincère.

Je n'en dirai pas autant de M. Bourotte, mon vieux professeur de cinquième. L'amour du langage homérique était porté chez lui jusqu'à l'adoration maniaque. C'était le beau temps où les jeunes lycéens récitaient chaque matin une page des racines grecques rimées par le célèbre Claude Lancelot. Bien que je fusse en général un élève extrêmement docile, j'avais pris en horreur cet exercice; j'imaginais des ruses d'apache pour lire frauduleusement l'âpre *décade* que le maître m'appelait à réciter, et que je n'essayais plus d'apprendre, tant elle me donnait la nausée. Mais l'impitoyable Bourotte me prenait souvent en défaut. J'avais beau lui donner satisfaction dans la plupart des facultés, il ne pouvait comprendre ni excuser ma répugnance pour le chef-d'œuvre de Claude Lancelot. A la première composition de récitation, ce fut un désastre. C'est en vain que je débitai correctement les vers d'Ovide et même la prose grecque de Lucien, mon dédain sacrilège des saintes racines me valut deux jours de consigne, et pendant le reste de l'année, je demeurai en lutte ouverte avec M. Bourotte qui tenait ma répugnance invétérée pour un témoignage de malice hypocrite et d'hostilité personnelle.

Comme toutes les formes outrancières de la passion, la pédanterie est égoïste en ses jugements. Un amoureux tient pour ennemis ceux qui contestent la beauté de sa maîtresse ; un magister dont le cerveau s'est étroitement spécialisé tient pour injure l'impassibilité des auditeurs que n'échauffe pas son éloquence. Je me souviens d'un professeur d'arithmétique dont les colères prenaient l'allure la plus bouffonne. Le visage rouge et la lèvre écumante, il traitait de « *sac à charbon* » l'élève infortuné qui s'embrouillait en exposant la théorie de la division ; et la hauteur de son mépris disait la gravité de l'offense. Mais il promettait dans l'avenir tous les triomphes au cher disciple dont la démonstration imperturbable flattait son aveugle manie.

Mon premier proviseur, M. J. C., était le pédant par excellence. La morale était son tremplin. Nous l'avions surnommé « *Conscience* » à cause de l'habitude qu'il avait prise de faire un appel quotidien aux sentiments les plus élevés à propos des incorrections les plus futiles. Si, par exemple, un élève s'obstinait à repousser les fadeurs de la soupe au lait matinale, M. J. C. lui rappelait d'un ton grave « qu'en ce qui concerne l'hygiène comme en toute autre circonstance le proviseur est le représentant des père et mère, et que, de la part d'un élève, il est impardonnable de refuser un aliment salubre, alors que les parents se fient à la *conscience* de leur enfant pour observer les prescriptions de la discipline qui veille au maintien de sa santé ». — Pourquoi les solennelles objurgations de M. J. C. amenaient-elles parmi nos visages, que sa présence glaçait à la surface, un échange de sou-

rires malaisément dissimulés? Cet homme consciencieux ignorait que c'est surtout à table que la morale doit se faire indulgente et se détendre. Sa passion ne connaissait aucune mesure, et son radicalisme autoritaire n'était pas plus respecté des professeurs que des élèves. Lorsque l'on entendait le bruit de sa canne sur le parquet, grands et petits prenaient un air impassible et fermé; et dès qu'il avait le dos tourné, toutes les figures s'épanouissaient dans un même sentiment de pitié railleuse.

Le respect est un genre de sympathie que les subordonnés n'accorednt guère qu'au chef dont la maîtrise est manifeste, et qui maintient une juste proportion entre ses exigences et la capacité de ses inférieurs. Pour obtenir le respect des enfants, il ne suffit pas que le pédagogue se donne pour le représentant des père et mère, il faut encore qu'il imite leur manière d'agir. Le pédant nous éloigne de lui par un mélange de hauteur dédaigneuse et d'exagération grotesque. Ce n'est pas la façon normale des bons parents. Leur bonté fait un continuel effort pour se maintenir en communion avec l'âge inégal et la faiblesse de leurs enfants. La maîtrise paternelle est faite de force et de souplesse; et c'est en sacrifiant toute prétention à la hauteur qu'elle parvient à l'autorité. Bien loin de creuser un fossé entre inférieurs et supérieurs, elle cherche à combler les distances, et tour à tour elle se relève pour entraîner, et se détend pour se faire accessible. Ce mélange de tendresse et de fermeté est conforme au principe de dépendance qui invite les fonctions diversifiées des grands et des petits à concourir au bien commun en dépit des

alternatives que leur imposent les circonstances. Nous l'avons mainte fois remarqué, le progrès de l'organisation biologique n'observe pas une rigueur inflexible; il comporte une série d'oscillations partielles qui obligent les facultés maîtresses à se maintenir en bons rapports avec les parties les plus humbles. C'est grâce à cet échange de sacrifices que subsiste l'unité virtuelle du rythme, en dépit des excitations particulières qui tendent à la désagréger. Étant une cause de dissociation, les passions exclusives exercent fréquemment une influence fâcheuse, tandis que la modération des sentiments favorise à la fois l'harmonie des efforts particuliers et la généralité du progrès.

A l'inverse du proviseur morose qui prêtait à la discipline le masque grimaçant d'un Croquemitaine, et qui faisait de l'éloquence morale à propos de soupe, l'un de mes professeurs de rhétorique, M. G. B., avait le pédantisme badin. Son dada était l'ironie. Il l'exerçait à tout propos, surtout à nos dépens. Naïves ou ambitieuses, il raillait sans pitié les malfaçons qu'il découvrait dans nos copies, comme si rien ne fut plus glorieux pour lui que de faire rire la classe entière au détriment du malheureux qu'il avait mis sur la sellette. C'était un de ces lettrés pour qui les mots ont plus de valeur que les personnes, et qui font plus de cas d'un trait d'esprit que d'une bonne action. Saint-Simon était son idole, et il ne se passait pas de semaine sans qu'il nous racontât quelque anecdote « piquante » tirée des célèbres *Mémoires*. — Pour nous, qui mettons l'idée générale de mesure au-dessus de toutes les éruditions particulières, nous croyons qu'en

matière d'éducation l'ironie doit être employée aussi modérément que le poivre en matière de cuisine. Un peu de poivre, ajouté parfois, corrige heureusement la fadeur de certains plats; l'abus du poivre donne aux mets un ton monotone et grossier; l'excitation outrée qu'il détermine appauvrit la délicatesse du goût en même temps qu'elle fait perdre son naturel à l'appétit. De même, quand l'usage quotidien du piment littéraire a constitué une sorte de passion qui veut être satisfaite avant toute autre et à tout prix, la préoccupation qui en résulte conduit le spécialiste à dédaigner tout ce qui ne cadre pas avec elle. Indulgente à elle-même, l'ironie devient égoïste; et ne voyant plus rien qui vaille au monde en dehors de ses procédés, elle tend à devenir maniaque.

Dans un éloge de l'ironie, que la *Revue philosophique* a récemment publié, M. Palante avoue cette tendance pessimiste; mais par suite d'un aveuglement qu'explique la passion littéraire, il s'étonne que ce caractère puisse être considéré comme un symptôme pathologique, et il s'écrie avec Proudhon[1] : « La liberté comme la raison n'existe et ne se manifeste que par le dédain incessant de ses propres œuvres; elle périt dès qu'elle s'adore. C'est pourquoi l'ironie fut de tout temps le caractère du génie philosophique et libéral, le sceau de l'esprit humain, l'instrument irrésistible du progrès. Les peuples stationnaires sont tous des peuples graves : l'homme du peuple qui raille est mille fois plus près de la raison et de la liberté que

1. Palante, 1, « L'ironie, étude psychologique ». *Revue philosophique* de février 1906, p. 162.

l'anachorète qui prie, ou le philosophe qui argumente. Ironie! vraie liberté, c'est toi qui me délivre de l'ambition du pouvoir, de la servitude des partis, du respect de la routine, du pédantisme de la science, de l'admiration des grands personnages, des mystifications de la politique, du fanatisme des réformateurs, de la superstition de ce grand univers et de l'adoration de soi-même. Douce ironie! Toi seule est pure, chaste et discrète... » Et M. Palante ajoute en citant M. Rémy de Gourmont : « Il n'est rien de durable sans l'ironie : tous les romans de jadis qui se relisent encore, le *Satyricon* et le *Don Quichotte*, *L'Ane d'or* et *Pantagruel*, se sont conservés dans le sel de l'ironie. Ironie ou poésie; hors de là tout est fadeur et platitude. »

Nous ne pouvons entreprendre ici de réfuter par le menu cette apologie magnifique, mais il nous suffira d'en citer les plus hautaines affirmations pour démontrer qu'en attribuant un rôle souverain à l'ironie, sa psychologie grandiloquente n'aboutit qu'à l'apothéose du pédantisme littéraire et de l'esprit séparatiste. « Dans ce milieu complexe, ondoyant, déconcertant et menteur qu'est le monde social, dit M. Palante, l'ironie se déploie comme sur sa terre d'élection[1]. » — « Elle voisine avec d'autres attitudes de pensée qui lui ressemblent sans se confondre avec elle : scepticisme social, pessimisme social, dilettantisme social ou disposition à envisager et à traiter la vie sociale comme un jeu, comme un spectacle tragique ou comique, comme un mirage amusant, trou-

1. PALANTE, 2, p. 147.

blant et décevant, dont on jouit esthétiquement sans le prendre au sérieux[1]. » — « A force de vivre, on acquiert la faculté de dissocier son intelligence et sa sensibilité : cela arrive tôt ou tard, par l'acquisition d'une faculté nouvelle, indispensable quoique dangereuse, le scepticisme[2]. » — « L'attitude ironiste implique qu'il existe dans les choses un fond de contradiction, c'est-à-dire, au point de vue de notre raison, un fond d'absurdité fondamental et irrémédiable. Cela revient à dire que le principe de l'ironie n'est autre que le pessimisme[3]. » — « L'absurde est le caractère de la vie ; les êtres réels sont des contre-sens en action, des paralogismes animés et ambulants. L'accord avec soi-même serait la paix, le repos et peut-être l'immobilité[4]. » — « On le voit, la philosophie de l'ironie se résout en un nihilisme métaphysique et social qui pourrait prendre pour devise ce vers d'Amiel :

> Le néant nous peut seul bien cacher l'infini[5].

Et M. Palante continue : « Ce qui fait l'infériorité du rire, c'est qu'il est toujours une manifestation sociale. L'ironie est au contraire un état d'âme individuel. Elle est la fleur de la désillusion, la fleur funéraire qui fleurit dans le recueillement solitaire du moi[6]. » — « L'ironie est donc un sentiment indivi-

1. Palante, 3, p. 148.
2. Palante, 4, p. 151.
3. Palante, 5, p. 153.
4. Palante, 6, p. 154.
5. Palante, 7, p. 155.
6. Palante, 8, p. 157.

dualiste et, jusqu'à un certain point, antisocial[1]. » — « Psychologiquement, une des sources de l'ironie est l'orgueil, cet orgueil qu'Amiel a appelé chez Chateaubriand « le mépris d'un géant pour un monde nain ». Le mépris, quoi qu'on en ait pu dire, est une grande vertu intellectuelle et esthétique[2]. » — « L'ironie, en effet, ne se propose aucun but étranger à elle-même, ni la vérité, ni le bonheur de l'humanité; elle a sa propre finalité en elle-même[3]. » — « Car le trait essentiel de l'ironie se trouve dans cette dualité de pensée, dans cette *Doppelgangerei* qui scinde l'être conscient en deux parties, qui le brise, le désagrège, le rend multiple et inconsistant à ses propres yeux[4]. » — « La vie en ironie accentue et parfait l'esthétisme de l'ironie latente. Elle réalise une vivante œuvre d'art[5]. »

L'œuvre d'art que nous vante la *Revue philosophique*, par la bouche de M. Palante, offre aux yeux du médecin un grave défaut, c'est d'évoquer le souvenir du délire ambitieux qui a conduit Nietzsche à terminer sa vie dans une cellule d'aliéné. Comme le reconnaît l'auteur lui-même, une pareille tendance est au premier chef *antisociale*. Or, nous avons tâché de le démontrer, l'éducation est par essence œuvre sociale, puisqu'elle a pour objet de rassembler en un faisceau, au profit de chaque individu, les clartés obtenues par tous les hommes. — Dépouillé de son vernis précieux, le dilettantisme outrancier que nous con-

1. Palante, **9**, p. 158.
2. Palante, **10**, p. 159.
3. Palante, **11**, p. 160.
4. Palante, **12**, p. 161.
5. Palante, **13**, p. 161.

seille M. Palante s'appelle dans l'argot populaire « la blague ». On peut s'en divertir à temps perdu, mais il serait périlleux d'en faire sa règle de conduite. Autant vaudrait écrire au fronton de nos Universités le beau principe qu'a formulé M. Rochefort :

« Article 1er : Il n'y a plus rien.

« Article 2 : Personne n'est chargé d'appliquer le présent décret. »

Comme ils ont le bonheur d'ignorer nos vanités d'école et nos antithèses littéraires, les enfants ne respectent pas plus le pédantisme badin que le pédantisme grave. Les déviations passionnelles du maître sont à leurs yeux autant de caricatures dont aucun trait n'échappe à leur clairvoyance ingénue. Le malheur est que l'enseignement pâtit de chaque défaut d'unisson qui se produit entre les sentiments du précepteur et du disciple. En vertu d'une tendance normale à réagir contre les impressions extrêmes, l'écolier mal discipliné dépasse toute mesure à son tour : il nargue la raideur du moraliste intransigeant ; et après s'en s'être amusé, il boude aux plaisanteries systématiques de l'ironiste. Tout pédant est un anarchiste, et qui pis est, sans en avoir conscience. Les barrières artificielles qu'il crée entre les notions objectives divisent également les sujets. Accoutumé aux trop faciles succès du fractionnement analytique, il devient incapable d'imprimer à son action l'impartialité bienveillante qu'exige sa mission de professeur.

Parmi les maîtres qui ont formé notre jeunesse, ceux dont nous avons conservé le meilleur souvenir ne sont pas les spécialistes les plus brillants, ni les moralistes les plus hautains, mais les hommes indul-

gents qui ne cherchaient ni à nous étonner par la supériorité de leur esprit, ni à nous humilier par leurs critiques, ceux dont la bonhomie savait encourager les mieux doués d'entre nous sans décourager les plus faibles. Leurs qualités se résument en quelques mots : ils agissaient comme le père de famille qui fait preuve d'une humeur égale avec tous ses enfants, quels que soient leur caractère, leur intelligence ou leur âge. S'il en est qui obtiennent de lui des soins privilégiés, ce ne sont pas les mieux développés ni les plus fort, mais ceux qu'une organisation moins favorable oblige à rester en arrière.

§ 3. — La tendresse et la suggestion

Kant nous dit que, de prime abord, « l'enfant doit obéir aveuglément[1] », et cela est vrai, mais d'une vérité relative. Le nouveau-né ne peut guère obéir qu'aveuglément, puisque ses yeux sont presque aveugles. Mais, comme l'observe également Kant, on ne doit le contraindre à céder « qu'aux obstacles naturels ». Entendez que l'ignorance native et la faiblesse organique du bambin imposent à son activité des limites qu'il ne peut franchir sans risquer son bien-être et sa santé. Mais ces frontières « naturelles » sont destinées à reculer de jour en jour. L'éducateur ne veut pas contrarier les propensions instinctives qui poussent l'enfant à élargir le cercle de sa vie ; il se propose de

1. Kant, 1, *Traité de pédagogie*, p. 92.

les guider, de leur apprendre à s'adapter aux circonstances, en vue de les rendre plus efficaces. Entraver ce désir d'élargissement n'aboutit qu'à rendre les individus « serviles[1] », c'est-à-dire à leur enlever toute initiative, à les rendre stupides et tristes. Car le progrès de la volonté individuelle marche de pair avec le rayonnement de la sympathie. Les mères ne s'y trompent pas. C'est avec des gestes caressants qu'elles donnent au nouveau-né les premiers soins ; leur sourire invite le marmot à exprimer son besoin d'expansion et à le rendre intelligible pour lui-même en même temps que pour ceux qui l'entourent.

Ce qui caractérise la tendresse clairvoyante, c'est l'abaissement volontaire de soi-même au profit de l'être défaillant qu'on se propose de relever. Pour gagner le cœur des enfants, la douceur maternelle imite l'allure de leur faiblesse ; elle affecte des gestes puérils afin de combler les distances et de se rendre plus abordable. Celui qui aime fléchit volontiers le genou ; il sacrifie une partie de sa personne en faveur du sujet qu'il veut mettre en communion intime avec son esprit et son cœur. Se faire aimer et se faire comprendre, ce sont les deux aspects inséparables de la méthode pédagogique. L'éducation est œuvre de perfectionnement et d'altruisme, c'est-à-dire d'intelligence et d'amour. Et l'amour profite à celui qui donne, autant qu'à celui qui reçoit. A enseigner aux ignorants ce que l'on sait, on en saisit mieux la valeur ; on se rend compte des obscurités de la science, de ses lacunes et de ses erreurs. Au lieu de partager

1. KANT, 2, *Traité de pédagogie*, p. 93.

la béate satisfaction du dilettante, on étudie les simplifications indispensables, et l'on s'efforce d'alléger la tâche des écoliers en vue de leur épargner l'excès de fatigue, le découragement et le dégoût.

A force de vivre au milieu des enfants, certains professeurs ne songent plus aux inégalités qui les séparent de leurs élèves ; au lieu de se mettre à leur niveau, ils exigent d'eux la durée d'attention dont ils se croient capables eux-mêmes. Ils oublient qu'ils ont été jeunes, que tous les éléments de la connaissance ne se sont pas logés dans leur cerveau avec la même facilité, et que la supériorité qu'ils s'attribuent comporte encore de graves insuffisances. C'est cet oubli qui invite les pédants à faire preuve d'une si belle assurance dans la chapelle où ils s'enferment. Aussi n'ont-ils d'autorité que sur les rares sujets qui montrent une tendance personnelle à partager leur dévotion, soit par suite d'une prédisposition héréditaire, soit par l'effet d'un vice primordial d'éducation. La maîtrise véritable est impartiale ; elle s'intéresse à toutes les valeurs objectives et, vis-à-vis des personnes, elle se manifeste par l'indulgence, l'égalité d'humeur et la bonté. Elle est assez large dans ses vues pour comprendre toutes les natures, et c'est en se préservant de l'esprit séparatiste qu'elle acquiert la véritable autorité, celle qui est respectée de tous, parce qu'elle est équitable à tous.

En vertu de la logique inhérente au mécanisme de la vie, les jeunes enfants témoignent d'une singulière confiance dans la justice. Jamais ils ne s'acharnent plus vivement dans leurs révoltes que lorsqu'ils croient pouvoir affirmer : « Ça n'est pas

juste! » Et si mal informé que soit leur jugement, l'éducateur doit en tenir compte. Car s'il est nombre d'aperçus dont la démonstration doit être différée, les écoliers, en pareil cas, répugneront d'autant moins à accepter les doctrines de leur maître qu'il se sera mieux appliqué d'ordinaire à leur expliquer le mécanisme hiérarchique des phénomènes qu'ils sont capables de comprendre. Si les enfants croient volontiers leur maman sur parole, c'est parce qu'ils ont saisi la conformité générale de sa conduite avec les procédés logiques de la nature. On a toujours confiance en ceux qu'on aime; mais on aime en proportion de l'assentiment que l'on peut donner aux actions de la personne aimée. La suggestion qu'exerce les parents a besoin de se justifier chaque jour pour consolider son pouvoir. Elle obtient d'autant plus facilement l'obéissance que dans la plupart des cas antérieurs, les avantages de la docilité se sont manifestés d'une façon moins indiscutable; et l'on peut dire que, lorsqu'elle est bien dirigée, l'autorité des père et mère représente aux yeux des enfants la raison en même temps que la bonté suprême.

Cette autorité s'affermit par la tendresse qui s'abandonne en même temps que par la raison démonstrative et progressive; mais le rôle de la tendresse apparaît surtout nécessaire quand il existe une grande différence de niveau entre les positions de celui qui commande et de celui qui obéit. Car, nous l'avons déjà noté, dans ses modalités les plus heureuses, le geste de l'attendrissement exprime une concession voulue du plus savant et du plus fort en faveur du plus ignorant et du plus faible, et la réciproque est

normale. Nous l'avons déjà remarqué, lorsqu'elles emploient des termes élémentaires pour se mieux faire comprendre des bambins, les mères s'abaissent, afin d'élever l'intelligence de leurs petits. Et nous ne saurions assez le redire, les psychologues séparatistes, qui établissent une antithèse entre les manifestations intellectuelles et affectives, ne justifient leur système dualiste qu'en inscrivant en première ligne les modes névropathiques et dissociés du sentiment. Le laisser-aller de la tendresse ne devient nuisible à a formation des intelligences que lorsqu'il est assez durable et assez grave pour entraver la tendance plus active au relèvement qui constitue le meilleur élément de la vie normale. Mais sous la forme alternative et modérée, il traduit les détentes inévitables que subissent tous les rythmes du mouvement, aussi bien les plus réfléchis que les plus grossiers. En tant qu'elles affectent l'action cérébrale, ces détentes relatives diminuent la rétention introspective au profit de la centrifugation motrice et déterminent les mouvements expressifs qui sont indispensables à l'organisation et au progrès des aptitudes sociales. Il faut que l'individu sacrifie quelque chose de soi pour obtenir d'autrui la réciproque, et pour éviter l'isolement qui stériliserait sa pensée en supprimant les apports émotifs qui la font vivre.

Comme tous les abus passionnels, les déviations de la tendresse constituent des phénomènes de dissociation et de régression qui relèvent de la pathologie. Elles ont pour cause la spécialisation outrée d'une affection, et pour effet, l'oubli des autres valeurs affectives. La mère qui aime son enfant au point

de se soumettre à toutes ses fantaisies et d'exiger la même abnégation de son entourage, fait preuve d'un défaut d'équilibre qui l'avilit elle-même en même temps qu'il devient funeste à son enfant. Par la même raison, le professeur qui s'occupe avec passion des quelques élèves dont les qualités flattent sa vanité de spécialiste, et qui, pour eux, néglige le reste de sa classe, aggrave la tendance maladive où penchent les satisfaits du pédantisme. Qu'il soit littérateur ou géomètre, il se persuade que l'autorité de son enseignement est assez haute pour conférer à ses disciples préférés la supériorité universelle, et il la leur promet de tout son cœur. Quand il exalte la vanité de ses favoris, il donne satisfaction à sa propre manie, mais il altère les données de leur jugement en leur inculquant sa passion. Nous voyons tous les jours les déceptions qu'engendre la partialité du système. Nous parlons de ces esprits maladroitement spécialisés dont les erreurs justifient l'opinion des gens qui reprochent à l'instruction classique de multiplier le nombre des mécontents et des ratés. Tel qui a le sens des harmonies verbales ignore les besoins généraux de son temps, et maudit chaque matin l'injuste société qui veut bien s'amuser de ses jolies phrases, mais qui ne les prend pas au sérieux, et qui refuse de lui accorder la suprême récompense que lui avaient promise les lauriers universitaires.

C'est surtout dans l'éducation du premier âge que le rôle de la bonhomie est important, mais il ne perd jamais ses droits. A toutes les étapes de la vie, le précepteur a besoin de faire accepter à ses disciples des sentiments élevés dont il ne peut encore leur faire

saisir le caractère et la valeur proportionnels. C'est une œuvre de suggestion qui suppose des deux parts quelque confiance, c'est-à-dire un certain renoncement des vanités et des passions individuelles. Pour obtenir de ses subordonnés l'état de soumission intellectuelle qui les rendra dociles à sa parole, il faut que le professeur se rapproche d'eux et qu'il se mette à leur portée, qu'il fasse bon marché d'une partie de ses avantages, de telle sorte que son désintéressement les charme, et qu'ils éprouvent le sentiment de se sentir à l'unisson. L'aisance même de ces abandons manifeste la réelle supériorité du maître. Lorsque les inférieurs voient que cette supériorité ne cherche qu'à les élever eux-mêmes au-dessus de leur humble condition, ils l'acceptent sans résistance ; ils lui savent gré d'une modestie dont les bonnes intentions sont évidentes, parce qu'ils la distinguent à première vue de la fâcheuse condescendance. Acceptées avec joie, les suggestions de la bonhomie entretiennent un facile accord entre les dirigeants et les subordonnés. Mais l'abdication partielle qu'elles comportent doit se tenir dans une sage mesure pour éviter des familiarités exagérées. Elle ne se justifie qu'autant qu'elle est intermittente et que les mutuels abandons qu'elle impose alternent de part et d'autre avec les efforts de relèvement qu'exige le rythme universel de l'existence. Aux moments de laisser-aller, qui accélèrent les gestes expansifs et qui facilitent les rapports sociaux, doivent succéder régulièrement les efforts de réflexion intérieure qui modèrent ces mouvements au profit de la concentration mentale et de la maîtrise individuelle.

Le précepteur ne doit pas abuser de l'influence qu'il exerce sur ses élèves au point de leur imposer ses affections sans les leur rendre intelligibles. S'il ne leur apprend pas à vérifier, dans la mesure de leurs moyens, l'échelonnement des rapports qualitatifs, il les met hors d'état de se diriger plus tard et de se gouverner par eux-mêmes. C'est abuser de la confiance des sujets que de borner le champ de leur expérience et de fausser ainsi leur jugement. Il est facile d'éblouir l'ignorance et d'en obtenir une soumission passionnée ; c'est ainsi que les moujiks ont été habitués à vénérer le tzar ; mais ces abus d'autorité préparent les révoltes aveugles qui soulèvent brusquement les opprimés contre leur maître, et dont la forme convulsive trahit le caractère morbide. Les crimes du terrorisme russe ont été préparés par des siècles de soumission puérile.

L'emploi de la suggestion hypnotique représente une des formes les plus connues de la méthode autoritaire. Mais il n'appartient qu'au médecin discret et consciencieux de l'appliquer avec succès. L'hypnotisé est un quasi-malade, et les manœuvres qui utilisent la faible agrégation de ses facultés développent la tendance enfantine qui le prédispose à obéir comme un esclave aux ordres de l'hypnotiseur. Ce défaut de résistance est aggravé par chacun des accès de somnambulisme artificiel qui le rend manifeste à nos yeux. Aussi les spectacles forains où l'on expose les victimes d'une pareille infirmité devraient-ils être interdits au même titre que l'ivresse publique. Nous ne contestons pas que certains éducateurs prudents obtiennent des résultats partiels en employant la suggestion

hypnotique ; mais il en est de ce moyen comme de tous les procédés anesthésiques : utile à titre passager pour nous aider à traverser un mauvais pas, l'usage de la morphine ou de l'alcool, de l'éther ou du chloroforme n'est justifié qu'à titre d'expédient. On ne doit jamais oublier que ces drogues séductrices paralysent les centres nerveux supérieurs en exaltant les fonctions animales, et que leur emploi journalier abaisse le niveau de la conscience. L'espèce d'attendrissement qu'elles déterminent rappelle les effets de l'hypnose ; elle favorise les déviations passionnelles et laisse les sujets sans défense en face des suggestions accidentelles.

En résumé, l'attendrissement décèle un certain sacrifice de l'égoïsme, un abaissement voulu de la dignité personnelle, un renoncement partiel et passager de la réflexion solitaire et concentrique au profit des mouvements centrifuges qui permettent aux individus de sympathiser et de s'entendre. La suggestion est le résultat de l'influence qu'exerce le supérieur sur l'inférieur, grâce à l'abandon réciproque et conjonctif qui les met pour un temps au même niveau. Le laisser-aller qu'elle suppose n'est bienfaisant qu'à la condition d'observer la mesure des procédés physiologiques, c'est-à-dire d'alterner régulièrement avec les mouvements de contention qu'exigent le relèvement de la volonté et l'élargissement du domaine de la conscience. On l'a dit assez justement : « L'éducation représente une suggestion méthodique. » Ajoutez que la méthode consiste à observer les rythmes généraux et réciproques du développement cosmogonique.

§ 4. — Les récompenses et les punitions

Quelles que soient les erreurs de l'écolier, l'autorité magistrale ne doit jamais cesser de se montrer sympathique à sa personne pour obtenir la réciprocité. Exempte de mysticisme en ses éloges et de colère dans ses reproches, sa critique doit être impartiale, c'est-à-dire qu'elle doit éviter les manifestations exagérées du pédantisme et de la passion. Et c'est seulement de ce point de vue élevé que l'on peut demander à la science de rester *objective*. Aucun esprit ne peut faire abnégation de son propre idéal au point de concevoir logiquement et d'exposer avec méthode une conception qui soit rigoureusement impersonnelle. Mais en tant qu'un programme d'éducation se conforme aux lois de l'évolution physiologique, il donne satisfaction aux besoins généraux de la société en même temps qu'aux besoins individuels, et l'égoïsme intelligent ne s'y sépare plus de l'altruisme. Quand je blâme vos façons d'agir, ce n'est pas en mon nom que je prétends le faire; j'invoque l'autorité du sens commun, c'est-à-dire du jugement suprême qui tôt ou tard met l'opinion d'accord avec la science et qui admet implicitement l'unité fonctionnelle des sociétés, des personnes et des choses. Ce n'est plus moi qui apprécie vos actes, c'est la conscience universelle, et provenant d'une telle origine, la critique perd son allure pédantesque, et l'éloge prend une forme plus lucide.

Lorsque les pédagogues de Port-Royal contestaient l'utilité de l'émulation en alléguant que les récompenses classiques exaltent l'égoïsme vaniteux, ils ne renonçaient pas à la notion d'une justice immanente, mais ils modifiaient la sanction en la rejetant après la mort. Poursuivant une autre chimère, Rousseau n'admit que l'auto-émulation : c'est en se conformant « à la loi naturelle » qu'Émile va développer ses facultés, mais il ne doit apprécier ses progrès que d'un jour à l'autre, en se comparant avec lui-même ; et pour lui épargner la tentation de se comparer avec les autres, son précepteur choisit un parti héroïque : Émile vivra dans l'isolement. — En étudiant le mécanisme de la camaraderie, nous avons reconnu à quel point cette décision imaginaire est en contradiction avec le caractère social de l'enseignement. Comment apprendre à se servir du moindre objet sans estimer la valeur relative des inventions humaines et sans mettre ses propres œuvres en parallèle avec les productions d'autrui. Que l'approbation ou le blâme soient tacites et représentés par des incidents hasardeux, ou qu'ils soient exprimés par la méthode et appuyés sur des exemples magistraux, l'émulation ne peut être évitée.

Le moindre examen, dit M. Félix Thomas, nous montre que, loin d'être un excitant factice, l'émulation nous est un stimulant tout à fait *naturel*, puisque, spontanément et à tous les âges, dès que nous sommes capables de comparer et de juger, même très imparfaitement, elle se fait sentir à toute heure, et sans cesse nous pousse à l'action. Nous ne pouvons connaître une supériorité quelconque, sans nous sentir

attirés vers elle, percevoir chez les autres une qualité, sans regretter de ne la point avoir. L'émulation, dès qu'elle succède à l'imitation machinale, décèle un amour spontané du mieux. — « Elle implique, en second lieu, la conscience de notre propre valeur. En nous sommeillent des énergies insoupçonnées que l'émulation nous révèle et qu'elle nous invite à utiliser. Dès qu'elle a parlé, nous nous rendons plus exactement compte de ce que nous sommes, et surtout de ce que nous pouvons et devons être. — Elle implique enfin l'estime de nos semblables et la reconnaissance de leurs mérites : le prix que nous attachons à la louange et à la victoire dans nos luttes en est la meilleure preuve[1]. »

Mais si l'émulation représente une fonction normale et bienfaisante, pourquoi les dévots de la nature, comme Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, s'accordent-ils avec les austères pédagogues de Port-Royal pour condamner l'usage des éloges personnels et des récompenses qui les symbolisent aux yeux d'autrui? Pourquoi les farouches égalitaires, qui prétendent faire notre bonheur en effaçant toute distinction parmi les hommes, trouvent-ils des alliés imprévus parmi les maîtres timorés qui proposent d'abolir non seulement les distributions de prix solennelles, mais encore les compositions modestes qui servent à mettre en lumière la capacité relative des écoliers? — Ce dédain de la concurrence la plus loyale rentre dans la série de malentendus que détermine le séparatisme analytique. Le psychologue

1. Thomas, *L'éducation des sentiments*, pp. 208-209.

Tant-mieux n'observe que les émotions saines, et ne voit que le bon côté de leurs développements. Le psychologue *Tant-pis* se confine dans l'examen des excès passionnels, et sous prétexte de signaler des abus qui l'attristent, il en vient à donner tant d'importance aux désintégrations morbides qu'il oublie les procédés biologiques d'où ces anomalies dérivent. Or, nous devons le répéter cent fois, c'est la mesure qui distingue les manifestations de la santé des aberrations maladives; et cette mesure, on la trouve dans l'observance des lois qui affermissent la subordination hiérarchique des facultés en dépit des oscillations qui se produisent nécessairement dans le rapport de leurs degrés. Stimuler l'amour-propre des enfants, c'est exalter en eux certains désirs, mais c'est aussi leur enseigner qu'il existe une échelle des sentiments, et que s'il est bon de faire preuve de soin au lavabo et d'appétit au réfectoire, d'agilité à la promenade et d'entrain aux récréations, de bon ordre dans les souvenirs et de clarté dans l'expression, d'application dans l'analyse et de largeur de vues dans la synthèse, aucun de ces actes ne vaut que dans la mesure où il contribue à maintenir l'équilibre des organes et à relever le niveau général de la conscience. Or, ce relèvement exige que chaque fonction ne s'arroge que la part de jouissance qui lui est attribuée par la loi de subordination qualitative. Il comporte une certaine limitation des avantages particuliers au bénéfice de la culture et du perfectionnement universels.

Le défaut de la vanité, c'est qu'elle se réjouit de ses conquêtes au point de dédaigner celles qui lui restent à faire. Il est permis de se féliciter dans la victoire,

mais il ne faut pas croire pour cela que l'on occupe le dernier sommet. Ajoutons que si les lauriers scolaires et les succès professionnels exaltent l'orgueil de certains sujets jusqu'à produire un pédantisme aveugle, la dépression qu'engendre l'abus des critiques passionnées et des pensums amène des désarrois non moins funestes. L'un jalouse les rivaux qui l'offusquent, et ne songe plus à l'emporter sur eux que par des procédés mesquins; l'autre se décourage trop vite et s'exagère les difficultés qu'il rencontre au point de renoncer à tout effort. « Loin de se réjouir, comme Quintilien, de voir un enfant qui pleure d'être vaincu, il y a lieu quelquefois de s'en inquiéter. Dans son traité de l'hypochondrie, le Dr Falret cite le cas d'un enfant qui se suicida parce qu'il n'avait été que le second en composition.[1] » C'est là, répondra-t-on, un cas extrême, et la prédisposition héréditaire qui favorise de pareils accidents n'est pas commune. Mais ce qui est extrêmement commun, c'est l'état de névropathie qu'aggrave une scolarité maladroite. Peut-on nier la part qui revient à nos méthodes pédagogiques dans le pessimisme qu'étalent à nos yeux les plus brillants de nos contemporains?

En dépit des obscurités et des surcharges que lui imposent des programmes incohérents, l'élève externe trouve auprès de sa mère un correctif aux rigueurs de l'école et s'endort tous les soirs le cœur content; l'interne macère dans la mélancolie classique et subit une dépression morbide dont il ne se relèvera pas entièrement dans la suite. « Après avoir passé des jours

1. PROAL, 1, *L'éducation et le suicide des enfants*, p. 68.

et des nuits à chercher par quel moyen il s'arracherait à une vie qu'il ne pouvait supporter, Lamartine n'échappa à la tentation du suicide qu'en prenant la clé des champs. Laprade, Sully Prud'homme, Alphonse Daudet, Aicard, âmes tendres et sensibles, ont aussi cruellement souffert de leur internement dans un lycée qui a l'air d'une prison[1]. » Renan faillit mourir de nostalgie au séminaire Saint-Nicolas, et Jules Vallès a dédié son livre, *L'Enfant* « à tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans les familles, qui pendant leur enfance furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents ». L'auteur à qui nous empruntons cette citation fait observer que les enfants trop sévèrement punis sont exposés à devenir rancuniers, rageurs et méchants, à prendre en haine leurs parents, et leurs maîtres. Jules Vallès offre un exemple typique de cette rancune... et plus tard il a voulu rendre à la société les injures qu'il en avait reçues[2].

Les éloges disproportionnés ne sont pas moins nuisibles aux écoliers que l'abus des critiques et des pensums. Un de nos anciens camarades de Charlemagne attribue son état névropathique aux flatteries maladroites qui exaltèrent au delà de toute mesure son amour-propre de collégien. « Quand j'étais, dit-il, en troisième, mon professeur, M. C. P., qui ne voyait rien de plus précieux au monde que la poésie Virgilienne, exigeait de nous, deux fois la semaine, de longues tartines de vers latins ; et comme je me tirais

1. Proal, 2, *ibidem*, p. 56.
2. Proal, 3, *ibidem*, p. 37.

assez bien de ce jeu de patience, il m'y excitait plus que les autres. Si j'encourais une punition, c'était encore un supplément de vers hexamètres qui me libérait. Ayant le travail un peu lent, je m'attardais chaque soir aux veillées facultatives dont la coutume régnait alors dans les internats du Marais. Le résultat fut une névralgie faciale dont je souffris atrocement pendant un mois. Mes parents me firent donner chaque jour une côtelette supplémentaire après la soupe du matin. Un supplément de sommeil et de récréation m'aurait été plus bienfaisant. Les années suivantes, je continuai, sous l'aiguillon de mes professeurs, à faire un abus laborieux du vers et du discours latin, sans laisser de côté les autres parties du programme. De cette époque date un état de neurasthénie qui se traduisit dès l'abord par un affaiblissement de la mémoire, et dont je n'ai jamais eu le loisir de me guérir. Mon grand-père maternel, qui ne savait pas lire, possédait une mémoire de premier ordre; moi qui ai passé le plus clair de ma jeunesse à manier la mnémotechnie des dictionnaires gréco-latins, je ne peux me rappeler ni les noms de mes clients, ni leur adresse. »

Que de soins réclame la direction pédagogique! La formation de l'individu représente une œuvre indivisible, et pour subvenir à sa tâche, l'éducateur ne devrait jamais séparer les éléments de l'hygiène physique, esthétique et morale; car ils ne sont pas séparables. La biologie nous apprend qu'on ne peut pas hypertrophier une faculté particulière sans nuire à l'équilibre organique et au développement du sujet. Cette rupture d'équilibre apparaît d'autant plus

fâcheuse que l'élève est plus jeune et moins robuste. Les mauvais plis de l'adolescence ne s'effacent guère, et pour la sensibilité de l'enfant, les éloges passionnés deviennent aussi funestes que les réprimandes excessives. Répétez chaque jour à une fillette qu'elle est jolie, vous en ferez une coquette incorrigible, et vous détournerez son attention de tout autre soin que de la mise en valeur de sa tournure. Elle pensera ce que disait Renan vieilli, « que la beauté vaut la vertu ». Humiliez un garçon en lui reprochant à tout propos sa timidité ou sa lenteur, vous le désorientez tout à fait. S'il a foi dans votre parole, la crainte de mal faire augmentera ses hésitations et déprimera pour bien longtemps son caractère. Avec ses disciplines trop exclusives, le pédantisme de collège façonne autant de ratés que le snobisme des salons. Quand un professeur accable de punitions l'élève qu'il n'a pas su intéresser, il en fait soit un résigné sournois qui, pour éviter les retenues, s'habitue à copier ses devoirs sur le voisin, soit un protestataire audacieux qui use de la moindre occasion pour inciter ses camarades à la révolte. Nous avons tous connu nombre de types de ces deux genres, et parmi eux de braves garçons dont la bonne volonté ne parvenait pas à s'adapter à des procédés mal compris. On nous objectera qu'il est des *anormaux* qui réclament des soins plus patients et des programmes moins étendus que le commun des écoliers. A quoi nous répondrons qu'entre ces anormaux et les normaux il n'est pas de limite précise, et que la pédagogie doit se montrer également sage et paternelle à l'égard des forts et des faibles. Les meilleurs écoliers

ont leurs défauts que la spécialisation prématurée des aptitudes rend trop souvent définitifs; et tant qu'on les maintient sur les mêmes bancs, les *cancres* de collège ont droit à autre chose qu'à des pensums.

Pour être utile, il ne suffit pas qu'une punition soit afflictive, il faut encore qu'elle soit comprise, et qu'elle soit présentée de telle sorte que les rapports du disciple et du précepteur n'en soient pas altérés gravement. Après un moment de contrariété, l'écolier doit se trouver en position de reconnaître qu'on ne cherche qu'à le ramener dans la bonne voie. Si l'effet déprimant que produit la sanction l'emporte d'une façon définitive sur la tendance au relèvement, le châtiment avilit le caractère de la victime et l'habitue à vivre en lutte constante avec le maître. C'est d'un pareil dissentiment que résulte la basse atmosphère de rancunes et de ruses qu'on observe dans les collèges, aussi bien que dans la société. Qui de nous ne se souvient des camarades dont l'occupation principale était de faire une mauvaise farce au professeur? Et parmi ceux qui ont souffert des disciplines de l'internat, qui n'a pris part un jour aux absurdes tapages organisés contre le pion? On se plaint que les Français n'aient pas le respect de l'autorité. A qui la faute, si ce n'est à leurs éducateurs?

§ 5. — L'autorité

Il existe dans tous nos lycées des professeurs qui se laissent braver par leurs élèves. Tout le monde sait

qu'il en est ainsi, mais c'est une tradition, et l'on se résigne. Quand l'écolier en parle dans sa famille, le papa rit parce qu'il se souvient d'avoir fait de pareils « chahuts » dans son enfance. La maman s'étonne et proteste; mais sa voix demeure impuissante. Le grand maître de l'Université se bouche les oreilles et ferme les yeux. Le proviseur du lycée X... n'ignore pas que le professeur Z... ne peut avoir un accès de sévérité sans entendre ses élèves répéter sur l'air des *Lampions :* « Charenton, Charenton, Théophile à Charenton! » Que faire? M. Z... est un érudit; il publie chez de bons libraires de très bonnes éditions latines, et ses notes de spécialiste sont excellentes; mais son esprit classique plane dans un nuage où ses disciples ne voient pas clair. Montaigne est parmi ses idoles, et s'il revenait sur la terre, ce prudent sceptique s'étonnerait d'être adapté littéralement à la pédagogie du xxe siècle. Aussi, quand M. Z... a employé toute la classe de morale à lire son auteur favori, l'heure de la délivrance est accueillie avec un enthousiasme délirant, et le chœur se réveille en reprenant dans un accord parfait : « Théophile à Charenton! » Il faudra faire de M. Z... un professeur de faculté pour qu'il obtienne un auditoire à sa convenance.

Les enfants se soumettent volontiers à l'autorité des parents et des maîtres quand ils en ressentent les effets bienfaisants, et mieux encore quand ils deviennent capables d'en saisir les façons désintéressées. Mais lorsqu'un maître prétend leur imposer ses directions sans pouvoir invoquer des sympathies antérieurement acquises, ou sans les justifier postérieurement par une série de commentaires intelli-

gibles, aucun lien ne rattache plus l'attention de l'auditeur à la pensée du donneur de conseils, et le dissentiment s'aggrave avec le prolongement des leçons. Même alors que l'autorité est appuyée sur les services passés, elle a besoin de se légitimer chaque jour par de nouveaux efforts sous peine de laisser dépérir son influence. A plus forte raison, quand un professeur a été boycotté par une génération d'élèves, les nouveaux venus, trop avertis de ses ridicules, sont disposés, dès le premier jour, à ne le jamais prendre au sérieux. Et comme son enseignement ne manque pas de continuer l'emploi des procédés qui ont échoué les années précédentes, l'assurance des faiseurs de tapage augmente avec la sûreté de leurs critiques. On excuse chez un maître les tics de physionomie et de langage qui ne font de mal à personne; on ne lui pardonne pas les manies qui font peser l'ennui sur toute une classe. Il aura beau prodiguer tour à tour les exhortations pacifiques et les pensums, s'il demeure cantonné dans la chimère d'un enseignement mal adapté à l'esprit de ses élèves, il retrouve chaque jour devant soi un mur d'antipathie qui s'affiche en pitié railleuse ou en caricatures impitoyables. Que cette façon d'agir des collégiens offre une grosse part d'exagération passionnelle, nous ne le contesterons pas; mais c'est à celui qui détient l'autorité de donner l'exemple de la modération. Dans l'administration d'une classe, comme dans le gouvernement des sociétés, la docilité respectueuse des inférieurs dépend de la maîtrise des supérieurs, c'est-à-dire de leur aptitude à contenir l'expression de leurs sentiments dans la mesure qu'indique

l'échelle commune des valeurs objectives et subjectives.

Les professeurs qui se font berner par leurs élèves, — et ils sont plus nombreux qu'on ne pense, — ressemblent à ces naïfs politiciens qui, dans les assemblées parlementaires, provoquent tour à tour des applaudissements ironiques et des cris d'animaux. Confiants dans la vigueur d'une foi qui leur vaut des triomphes chez leurs pareils, ils ne conçoivent pas que la majorité des citoyens n'y adhèrent pas au premier mot. Incapables de pénétrer les sentiments de leurs adversaires, ils ne savent pas s'en faire comprendre, et comme ils prennent des cliquetis de mots pour des raisons, ils posent tous les problèmes sous forme d'antithèses, et se font gloire d'en opposer les termes en négligeant les échelons génériques et les passages. Leur absolutisme ingénu crée des antipathies irréductibles et entretient des luttes sans fin. L'aveugle foi de ces radicaux est aussi maladroite en sa grandiloquence que la dévotion scolastique. Dans toutes les conditions de la société, le principe des bonnes relations reste le même et la souplesse est nécessaire au fonctionnement de l'autorité. Si vous vous croyez supérieur à moi, et si vous prétendez me rehausser au même niveau, commencez par me tendre la main. Il est possible que mes sentiments soient enfantins, qu'ils représentent une étape inférieure de la conscience, mais ils ne demandent qu'à s'éclairer. Vous oubliez que ce n'est pas par soubresauts que s'opèrent les progrès naturels. Les émotions que vous provoquez sont malfaisantes, puisqu'elles s'expriment en hyperboles, en manifestations démesurées et spas-

modiques. Aux prodigalités d'énergie qu'elles entraînent vont succéder des périodes de prostration, d'incohérence et d'inertie. Méfiez-vous de vos propres enthousiasmes, et si vous voulez me convertir, ne me dites pas qu'ayant atteint la perfection, vous n'avez plus le droit de rien sacrifier à ma faiblesse. Faites alterner les gestes d'abandon, symboles de la tendresse qui vient à moi, avec les efforts de relèvement qui m'entraîneront sur les hauteurs de votre science. Comprenez-moi, si vous voulez que je vous comprenne ; c'est à vous, qui êtes le plus fort, de donner plus que moi, qui suis faible, et d'abdiquer le radicalisme intransigeant qui heurte mon besoin de communion héréditaire.

Dans les démonstrations physiques, on admet qu'il ne se produit d'échange de force entre deux corps que si leur état dynamique présente des tensions différentes. Mais si cette différence est très considérable, le rapprochement des deux objets détermine une réaction tumultueuse qui tend à en désagréger les éléments. Appliquez cette observation à l'enseignement, vous reconnaîtrez que le professeur qui n'exerce aucune autorité sur ses élèves est celui qui ne s'adapte pas à leur esprit en vue de les amener sans violence, du niveau mental qu'ils occupent, à un degré voisin et supérieur. C'est le procédé physiologique ; il admet des hauts et des bas, des moments d'effort enthousiaste, des heures d'assimilation régulière et des détentes récréatives ; mais il exige que ces modulations alternent suivant une proportion qui en assure la permanence et l'équilibre. L'isolement affectif du professeur est toujours dû au manque de

liaison des sentiments qu'il manifeste avec les sentiments de ses auditeurs. Son étroitesse d'esprit crée des idoles verbales qui ne s'accordent entre elles qu'en s'éloignant du sens commun. C'est le vice fréquent de l'enseignement littéraire; mais il faut bien le reconnaître, notre enseignement scientifique n'est pas exempt du même défaut. C'est ce que nous essayerons de démontrer par un exemple.

L'anarchie scientifique actuelle, tel est le titre que M. Gustave Le Bon inscrit au chapitre premier de son nouveau livre *L'Evolution des forces;* et l'auteur se résigne à l'anarchie. Il oublie que cet état d'esprit tend à nous mettre en rébellion contre sa propre autorité, et que, dans l'enseignement d'un maître, ce n'est pas l'incohérence que nous cherchons, mais l'ordre, qui soulage la mémoire et qui est indispensable au progrès. Son exposé témoigne d'une partialité qui nous étonne. Après nous avoir démontré le rapport qui existe entre les dissociations de la matière et de l'énergie, c'est-à-dire de l'organe et de la fonction, pourquoi M. Le Bon parle-t-il aussi rarement du processus inverse, c'est-à-dire des mouvements de reconstitution et d'organisation féconde qui, sous nos yeux, alternent régulièrement avec les réactions désagrégeantes, et d'où procèdent tous les perfectionnements solides? Prononcer le mot d'évolution sans tenir compte de cette alternance rythmique et sans chercher si, dans la mesure où il nous est permis de le vérifier, la somme des améliorations ne l'emporte pas définitivement sur la somme des dégradations, c'est enlever au système toute sa valeur et faire la part trop belle au scepticisme. Il est beau de s'envoler

dans les étoiles et de prophétiser l'interminable agonie des soleils ; mais cette funèbre conception fait trop bon marché de l'agréable sentiment que nous inspirent les créations terrestres, et elle nous laisse en défiance. Entre la physique nébuleuse qui ne connaît que des astres malades et la biologie précise qui nous invite à l'optimisme, l'antithèse est un peu trop forte, et nous savons la vanité des antithèses. Si l'on nous met en demeure de choisir, nous n'hésiterons pas un instant. L'organisation progressive des formes de la vie manifeste plus clairement à nos yeux l'orientation des énergies mondiales que les lois dissociées de la mécanique et de la physique. A l'égard du passé, les documents coordonnés par la géologie et par l'histoire offrent un sens plus général et plus certain que les vagues hypothèses des astronomes. Et pour nous guider vers l'avenir, la théorie de l'amélioration qualitative, étant d'accord avec l'espoir indestructible de nos cœurs, est tout à fait propre à rallier nos volontés au large effort que réclame l'organisation pédagogique.

Nous ne dédaignons pas le secours des spécialistes ; mais nous croyons que, lorsqu'ils s'isolent des principaux courants de la vie, les physiciens de laboratoire ne peuvent faire autrement que d'incliner au pessimisme ; car toute dissociation des connaissances humaines constitue par elle-même un phénomène de régression, et le mépris qu'un grand nombre d'érudits professent pour l'optimisme du vulgaire est un vice passionnel qui rétrécit le champ de leur pensée.

En vertu d'une répercussion logique, leur influence sociale, aussi bien que leur aptitude éducatrice, se

trouve diminuée du même coup; et à cet égard, les dilettantes de l'art et de la science affectent une allure également funeste. Renan gardait une grosse rancune à Caliban qui l'avait blackboulé aux élections sénatoriales, et comme lui, nombre d'intellectuels se plaignent du peu d'autorité qu'ils exercent sur l'opinion du grand public. Ils devraient accuser le système d'instruction qui préconise le superbe isolement du sage au lieu d'enseigner que chaque partie de l'effort humain représente une fonction dépendante et qui ne peut évoluer à part sans se dégrader.

Dans le dernier chapitre de son livre, M. Le Bon nous concède que la continuité d'orientation paraît être une loi générale de la nature, mais il ajoute : « Ce n'est pas chez l'être supérieur qu'il faut étudier les phénomènes vitaux et psychiques parce que leur complication les rend trop inexplicables. Mais en descendant aux toutes premières étapes de la vie, *on découvrira l'ébauche* d'une explication des phénomènes psychiques[1]. » Cette promesse d'une explication future ne nous satisfait guère, car il faut vivre en attendant et tenir une ligne de conduite. Nous n'ignorons pas que l'opinion de M. Le Bon est partagée par les modernes psychologues qui comptent sur les mensurations de laboratoire pour constituer une science *indépendante;* mais les résultats obtenus ne nous engagent pas à partager un sentiment que nous trouvons quelque peu naïf. En désagrégeant les fonctions qu'elle étudie, l'analyse mathématique agit dans le même sens que la dégradation morbide, elle avilit

1. Dr Le Bon, *L'évolution des Forces*, p. 372.

tout ce qu'elle touche. Pour éclairer notre jugement, les résultats fragmentaires qu'elle obtient doivent être vus d'ensemble et contrôlés à tout instant par la réflexion synthétique. L'alternance régulière de l'analyse et de la synthèse est le procédé normal de la pensée. C'est le rythme organisateur par excellence; il nous apprend à subordonner les données quantitatives de la physique aux aperçus qualitatifs du sens moral, et à mettre les innovations personnelles en accord avec les propensions de l'humanité. C'est sur l'emploi de ce procédé que se fonde l'autorité véritable, celle qui n'est pas séparatiste et qui cherche à donner satisfaction aux espoirs généraux de la société en même temps qu'aux désirs individuels. Ce n'est ni le mépris des traditions, ni l'orgueil des acquisitions contemporaines, ni le mirage des conquêtes à venir qui donneront à nos professeurs l'autorité que nous leur souhaitons, c'est la volonté de maintenir les efforts du présent en harmonie avec les données du passé en vue d'une amélioration conforme à la loi génétique du transformisme. Ne dites pas que c'est d'un éclectisme vague que nous attendons la méthode; nous acceptons pour conducteur le seul procédé de classification qui ne crée pas de solution de continuité entre les fonctions des trois règnes de la nature. Les psychologues mécaniciens admettent comme nous l'hypothèse de cette progression hiérarchique, mais ils ne proclament pas franchement l'extrême importance de son rôle; et comme les phénomènes physiques sont plus faciles à mesurer que les phénomènes psychologiques, ils s'obstinent à prétendre que ce sont les premiers qui doivent éclai-

rer les seconds, et que c'est au bas de l'échelle qu'est la lumière. Nous protestons contre une méthode aussi étroite. Nous estimons que c'est le rapport général des échelons qui nous instruit, et comme nous ne connaissons pas d'étalon qui permette de comparer entre elles les mesures de laboratoire, ni d'unifier les statistiques que bâtit la religion des nombres, nous croyons que le sens moral demeure le contrôleur suprême, et cette croyance trouve un logique appui dans la loi de subordination fonctionnelle, à la condition qu'on l'applique plus lucidement que ne le font la plupart des psychologues.

§ 6. — LA MÉTHODE

« Si j'avais la main pleine de vérités, disait un philosophe moqueur, j'hésiterais à l'ouvrir et à répandre ces vérités parmi les hommes. » Comme tous les paradoxes, une telle façon de parler manifeste un défaut de méthode. Il nous est impossible d'enfermer la vérité dans des formules assez compréhensives pour qu'elles présentent un sens parfait. C'est le rapport et la bonne ordonnance des conceptions partielles qui nous éclairent plutôt que tel groupe de notions spéciales. Isolée de ses congénères et adoptée d'une façon exclusive, la croyance la plus généreuse devient la cause d'une aberration passionnelle. N'a-t-on pas vu le noble sentiment du sacrifice engendrer l'ascétisme religieux et mettre une auréole au front des capucins mendiants? Et par le même emploi d'une logique

ingénue, ne voyons-nous pas la belle notion de fraternité servir de base aux efforts de l'envie égalitaire et du communisme anarchique?

Nul précepte isolé de morale, d'esthétique ou de mécanique n'est susceptible d'une application exclusive et rigoureuse. La loi de Mariotte a des limites aussi bien que les enthousiasmes de l'amour ou les générosités de l'altruisme. La valeur des idées qu'expriment les hommes est relative, et ce qui importe au pédagogue, ce n'est pas tant d'en fixer les formules que d'assigner à chacune d'elles la position qui lui convient sur l'échelle des symboles figuratifs dont il dispose. La hiérarchie des notions objectives et le progrès des sentiments humains représentent les deux faces de cette échelle, et c'est grâce à la correspondance de leurs degrés que les mêmes préceptes généraux s'imposent au cours des siècles à toutes les civilisations. Mais comme l'origine et la fin de ce développement nous sont inaccessibles, c'est en quelque sorte par le milieu que nous sommes obligés d'en aborder l'étude, par les étages qui sont le mieux à notre portée. Puis nous passons du mieux connu au moins connu, et les termes obscurs qui constituaient les premiers jalons de notre science acquièrent une signification plus claire à mesure qu'ils sont rangés dans un système de relations plus général.

Cette méthode naturelle commence à remplacer dans nos écoles le vieux procédé dogmatique. Pour intéresser les enfants à la géographie, on ne leur fait plus ânonner de prime abord la phrase qui s'imprimait à la première page de nos vieux manuels : « La géographie est la description de la terre; la terre est

ronde, elle a la forme d'un globe ou d'une boule. » On tâche de faire saisir aux écoliers le rapport qui existe entre la disposition familière de leur école et du plan qui la représente; on leur apprend à reproduire ce graphique, et par une extension patiente, on procède à la figuration des rues voisines, de la cité, des vallons et des collines qui la portent. Ainsi va s'éclairer le sentiment des proportions, point d'appui nécessaire de toutes les sciences. Les rapports du pays connu avec ceux que l'on découvre en faisant par degrés le tour de la terre et les rapports de notre terre avec les autres globes qui sont visibles au firmament, deviendront d'autant plus limpides aux yeux de l'enfant qu'on aura pris un plus grand soin de mettre les échelons de l'espace en accord avec les degrés du temps qui est employé à ces démonstrations logiques. Et le souvenir de ces relations restera d'autant plus précis que l'exposé apparaîtra mieux ordonné dans ses détails et plus homogène dans l'ensemble. C'est de l'heureux choix des détails que dépend l'intérêt de chaque leçon, et c'est de leur mutuelle adaptation que résulte l'allure satisfaisante de l'enseignement. Et ce qui est vrai de chaque enseignement particulier l'est plus encore de l'instruction générale. Dans le premier chapitre de son *Traité de l'Éducation*, Spencer fait observer très justement « combien la valeur comparative des différentes connaissances a été peu étudiée et discutée en vue de conclusions méthodiques ». Chacun tient pour utile ce qu'il préfère et ce qu'il sait par le menu, d'où la surcharge et le manque d'unité des programmes. On ne peut nier que la division du travail soit nécessaire;

mais dans l'enseignement primaire et secondaire, la spécialisation démesurée des facultés favorise tous les genres de régression névropathique. C'est l'un des fléaux de notre époque.

Ajoutez que la simplicité logique ne suffit pas à la bonne ordonnance de l'instruction; la mobilité des enfants exige une condition d'un autre genre. Chez l'écolier, la faiblesse relative des centres nerveux supérieurs impose à chaque effort de la pensée des moments d'attention d'autant plus courts que le sujet est plus jeune et que l'objet traité offre une qualité plus élevée. D'ailleurs, la loi d'alternance fonctionnelle ne permet pas que le travail cérébral s'opère toujours au même niveau; elle exige des hauts et des bas intermittents. On déduit de ces données que dans la pratique le maître doit faire intervenir dans ses leçons des périodes de détente et fournir à ses élèves un prétexte à sourire après quelque démonstration ardue. Il est toujours possible au professeur d'ajouter une application familière à l'exposé théorique d'un principe, et de s'adapter aux besoins de l'auditoire en passant avec bonhomie

« .....du grave au doux, du plaisant au sévère. »

L'intermittence de la gaieté et du sérieux est le rythme physiologique des relations sociales à tous les âges; mais normalement le rôle du sourire occupe une place plus large dans la jeunesse que dans l'âge mûr.

A défaut d'une méthode psychologique, certains maîtres observent cette loi d'instinct, avec une habi-

leté qui leur concilie l'attention, la sympathie et la docilité constante de leurs élèves. Le professeur d'accouchement Pajot est resté célèbre à cet égard dans les fastes de la Faculté de médecine. Il savait que l'allure solennelle est fatigante et que l'atmosphère d'un grand amphithéâtre porte au sommeil. Pour alléger la gravité de ses leçons, il y intercalait le récit des faits comiques ou pitoyables qu'il avait observés dans sa pratique. Tantôt il s'agissait d'une brave matrone qui prenait la présentation d'une face joufflue pour une présentation des fesses. Tantôt c'était un médecin trop pressé qui, tirant brutalement sur un forceps mal appliqué, tombait le derrière dans une cuvette. Chaque anecdote appuyait un précepte et contribuait à le fixer dans la mémoire des assistants en évoquant des images familières. Quand survenait quelque démonstration abstraite, Pajot ne se contentait pas de la figurer sur le tableau ou à l'aide du mannequin, il la réitérait sous plusieurs formes en employant les premiers objets venus. Son chapeau de soie devenait le bassin d'une femme en couches; un couteau à papier figurait le grand diamètre de la tête fœtale qui devait congrument s'en dégager; l'amusante simplification des manœuvres amenait un sourire sur toutes les lèvres; et tout en accordant quelque détente à l'attention, elle contribuait à éclairer l'intelligence des plus rebelles. Les gens sévères, qui professaient devant un amphithéâtre vide, accusaient Pajot de cabotinage, à cause de sa mimique expressive et des mouvements d'hilarité qu'il aimait à soulever dans l'auditoire; ils n'avouaient pas que nul d'entre eux ne savait se faire écouter comme lui. Les élèves

accouraient en foule aux leçons de Pajot et ne pouvaient plus les oublier. Mais ni professeurs ni étudiants n'entrevoyaient que sa maîtrise d'éducateur dépendait d'une application logique et spontanée des lois de la physiologie générale. Car la physiologie n'est exposée que d'une façon analytique à l'École de médecine. Aussi n'y voit-on pas très clair.

Toute abstraction représente un artifice verbal, un expédient séparatiste dont on ne peut se contenter sans violer le principe de solidarité universelle. Aussi l'emploi trop exclusif des procédés abstraits n'est-il bon qu'à fausser notre jugement. Ce qui nous abuse, à cet égard, c'est la facilité momentanée que nous procurent les distinctions limitatives, soit dans l'examen des objets, soit dans la définition littérale des sentiments. Mais la division inévitable de nos études ne nous autorise pas à oublier que la valeur de chaque partie n'est déterminée que pour le rang qu'elle occupe sur le schéma de l'activité universelle. Chaque moment de notre instruction représente une oscillation progressive ou régressive qui peut être isolée arbitrairement par l'analyse, mais qu'il faut remettre à l'échelle et orienter dans le sens commun pour arriver à la clarté. Le jeune enfant comprend très bien que sa personnalité s'abaisse alors qu'il reproduit les attitudes et les gestes d'un animal, et qu'elle s'élève en dignité quand il se tient « comme un petit homme ». Les mères employaient ces façons de parler avant que Lamarck et Darwin ne vinssent au monde, et nous ne cesserons de le répéter, ce sont les vagues synthèses du sens vulgaire qui, dès l'abord, ont inspiré des hypothèses où se sont précisées plus tard

les généralisations de la science. Kant l'avait dit très justement : Les postulats scientifiques sont « des jugements synthétiques *à priori* », c'est-à-dire de véritables sentiments.

Grâce à l'accord foncier de l'intuition et de la logique, le schéma de l'évolution qualitative s'élargira progressivement aux yeux du jeune élève. Il apprendra qu'il existe encore des peuples enfants, et que c'est la pauvreté de leurs connaissances qui justifie la grossièreté de leurs habitudes. L'histoire prendra pour lui un sens, et les monuments de l'antiquité ne seront plus à ses yeux des symboles effrayants ou ridicules. Les vieilles mythologies lui deviendront intelligibles. A mesure qu'il remontera le courant des âges, il verra grandir la brutalité des servitudes ; et la pitié qu'il éprouvera pour ses aïeux l'encouragera à poursuivre l'effort patient qui subordonne la violence des passions désagrégeantes aux tendances moins irréfléchies de la sociabilité moderne. En dehors de ces vues d'ensemble, l'éducation reste partielle, c'est-à-dire ténébreuse et anarchique. La mémoire se remplit de formules éparses et de noms propres, sans profit pour l'amélioration des sentiments. La littérature n'est plus qu'un répertoire d'antithèses dispersées, où tous les partis trouvent des arguments spécieux, et l'histoire offre des justifications à tous les crimes. La verbosité des tribuns capte la naïveté des humbles au détriment du progrès de la conscience et de la moralité publiques. Les gasconnades de Cyrano renchérissent sur les déclamations du Cid, et les modernes partisans de la propagande par le fait se flattent de dépasser les excès passionnels de la

Terreur. L'art devient un jeu puéril, et la politique une arène d'oppositions irréductibles.

Nous ne nous dissimulons pas que pour imposer la même tendance à toutes les parties de l'enseignement, il faudrait aux rédacteurs de programme une volonté et un esprit d'abnégation très résolus. Mais l'un des premiers corollaires de notre principe, c'est la nécessité de subordonner les préférences individuelles à l'organisation globale. Tant que les professionnels de la philosophie, de la littérature et de la science s'obstineront à ne rien sacrifier des procédés qui leur sont chers sans le moindre souci de la simplification pédagogique, ou avec l'espoir de l'opérer au profit d'une doctrine séparatiste, les écoliers continueront à charger leur mémoire de formules divergentes au détriment de leur équilibre intellectuel et de leur santé. Ne dites pas que nous prétendons nous-même à formuler un nouveau schisme. Relativiste par nature, la théorie de l'évolution progressive est de toutes les doctrines philosophiques la moins partiale et la plus souple. Loin de se donner pour immuable, elle prétend grandir avec l'édifice dont elle dirige la construction, et se perfectionner elle-même à mesure qu'elle poursuivra sa tâche. On voit la plupart des penseurs contemporains l'utiliser dans leurs démonstrations, mais sans suite, d'une façon capricieuse et maladroite. Un peu de bonne volonté suffirait à rattacher ces efforts dispersés au profit de l'entente générale des professeurs et des élèves.

Mais il faut le redire encore, l'entente comporte des sacrifices que l'on n'accepte *librement* qu'autant

qu'on les reconnaît avantageux pour chacun et pour tous. Car lorsque le sentiment de la liberté ne représente plus la tendance progressive à s'affranchir des préférences individuelles en vue de gravir avec un moindre effort les degrés du savoir et du pouvoir, elle n'est plus qu'un mirage de l'égoïsme. Pour être libres, dans la mesure où nous pouvons l'être, nous n'avons qu'une seule route à suivre, celle qui nous est tracée par l'évolution créatrice. C'est à cette conception qu'aboutit implicitement le discours que M. Lavisse prononçait ces jours derniers dans une solennité classique :

« Le juge entre les opinions contraires, disait-il en péroraison, il faut que ce soit la liberté. Tout l'avenir de la France est dans la liberté. Cet avenir, voici comme je l'imagine, comme je le rêve, si vous voulez : une grande mêlée d'opinions très diverses, et par cela même une grande activité de l'esprit; les adversaires luttant les uns contre les autres par tous les moyens légitimes, la parole, la plume, le bulletin de vote; chacun trouvant une satisfaction dans la lutte même, car c'en est une pour tous les convaincus que de pouvoir exprimer leur conviction, que de pouvoir la crier; les uns rendant service aux autres, le réactionnaire obligeant le révolutionnaire à tenir compte de la résistance à et régler son effort, le révolutionnaire obligeant le réactionnaire à s'apercevoir que le monde marche; toutes les idées, les plus vieilles idées comme les plus neuves, proposées aux intelligences, la cloche de l'église sonnant à toute volée libre, comme celle de l'école; les intelligences averties par ce grand bruit, s'intéressant et s'instruisant; l'énorme trou-

peau d'hommes qui, aujourd'hui encore, en France comme dans les autres pays, se contente de paître l'herbe de la prairie coutumière, relevant la tête pour regarder en haut et au loin, peu à peu, la formation d'un esprit public ; la France — la France qui n'est pas sotte du tout, je vous assure — *choisissant son bien parmi les idées offertes, trouvant ce qui, dans l'état actuel de l'humanité,* EST LE MEILLEUR POSSIBLE, l'enseignant aux autres nations, selon sa très ancienne habitude, qui est glorieuse[1]. »

Oui, nous souhaitons que, parmi les notions offertes, nos compatriotes choisissent celles qui, dans l'état actuel des esprits, leur indiqueront la meilleure direction à prendre. Mais tout choix réfléchi suppose une coordination suivie des phénomènes et des formules qui les expriment. Cette échelle des valeurs éducatives, le libéralisme flottant des universitaires n'a pas encore souci de la constituer. Or, si l'on considère que la théorie évolutive est le seul procédé de classification qui comprenne tous les objets et tous les temps, et qui en organise la connaissance conformément aux lois biologiques, on reconnaîtra qu'il convient de l'adopter franchement, à défaut d'une méthode plus infaillible, sous peine d'aggraver l'anarchie mentale qui nous énerve et que certains rhéteurs décorent en vain du pseudonyme de liberté.

1. LAVISSE, Discours « Sur le respect des opinions et des croyances » prononcé à la distribution des prix des écoles communales du Nouvion-en-Thiérache. Ce discours a été reproduit en partie dans plusieurs journaux, et entre autres, dans les *Débats* du 17 août 1907.

CHAPITRE VII

L'Amour

SOMMAIRE. — § 1. *L'éducation mutuelle des sexes.* — § 2. *Les méthodes séparatistes.* — § 3. *L'évolution naturelle de l'amour.* — § 4. *L'amour-névrose.* — § 5. *L'amour-santé.* — § 6. *La morale de l'amour.*

§ 1. — L'ÉDUCATION MUTUELLE DES SEXES

Parmi les sentiments qui exercent une action sur la conduite des hommes et sur les mœurs des sociétés, il n'en est guère dont on puisse dire qu'ils jouent un rôle plus étendu que l'amour. Le seul fait que l'humanité comprend deux sexes, dont la tâche est tout à la fois indivisible et différente, ce fait élémentaire présente une importance si évidente qu'on ne saurait être trop attentif à l'étudier. Ne dites pas que c'est l'affaire des seuls adultes et que les collégiens n'ont pas à mettre leur nez dans le domaine des relations

intersexuelles. Les parfums érotiques flottent jour et nuit autour de la demeure des hommes, et les émotions qu'ils produisent sont d'autant plus troublantes pour les adolescents que leur véritable signification reste plus vague et moins comprise. Nu ou voilé, l'immortel Cupidon se montre à tout instant dans les images de la littérature scolaire, et ce n'est guère que dans les vaudevilles qu'on voit les maîtresses de pension effacer partout des anthologies le mot *amour* pour y substituer pudiquement le mot *tambour*. A chaque page des chefs-d'œuvre classiques, de l'histoire politique et des sciences naturelles, l'amour apparaît sous une nouvelle forme, et plus précoces à cet égard que les garçons, les filles devinent de très bonne heure que, si le nez de Cléopâtre avait été plus long, la face du monde en eût été changée.

Par suite d'une fausse conception de la morale, cette initiation aux œuvres de l'amour demeure confuse et marche au petit bonheur, sans orientation définie et sans programme qu'on ose avouer. On instruit les enfants à se tenir décemment, c'est-à-dire à dissimuler leurs organes sexuels et les régions circonvoisines. On commence même à leur apprendre tant bien que mal que l'usage trop répandu des boissons excitantes est une cause insidieuse d'imprudences passionnelles. Mais ce ne sont là que des indications négatives et qui n'offrent aucune cohésion. Dans quelques internats bien tenus, on accoutume les pensionnaires à se laver chaque matin, non seulement la face, les mains, les pieds et les aisselles, mais encore le siège et les parties génitales. On insiste sur ce dernier point auprès des filles, quand vient l'âge de

la puberté; aux garçons, on n'en dit pas tant. On semble ignorer que la circoncision n'a pas été pratiquée sans motif, et que si nous avons de bonnes raisons pour y renoncer, notre abstention n'est légitime qu'à la condition d'être compensée par les soins de propreté qui épargnent aux jeunes gens certaines irritations malencontreuses. Notre pédagogie recule encore devant ces prescriptions utilitaires. Elle vit sur l'antithèse traditionnelle qui oppose la chair à l'esprit et qui exagère la subordination physiologique des facultés au point de fonder l'éducation morale sur le mépris de la guenille corporelle. Tout ce qui concerne l'appareil sexuel fait partie des choses *honteuses*, et l'on n'a pas encore compris que, si l'on rougit d'en parler, c'est parce que l'on patauge aux premiers mots, comme il arrive toutes les fois qu'on expose un problème dont les données sont très complexes, et que l'on n'a pas examiné avec méthode. Mais le silence, dans le cas présent, n'est-il pas plus honteux qu'une tentative d'explication, puisqu'il démontre qu'on ne sait rien dire de bon à propos d'un objet dont l'importance et l'intérêt ne peuvent être niés?

Avec le tact et la délicatesse de sentiment qui, chez les femmes, remplacent notre rigidité géométrique, et qui les font sourire de notre maladresse, bien des mères savent mettre leurs filles au courant des choses de l'amour et les guider à travers les difficultés de la vie sexuelle. Les plus timides se bornent à des conseils dont le caractère est plutôt restrictif; mais, sans heurter la pudeur des enfants, elles savent, mieux que nous, les mettre en garde contre les impulsions irréfléchies que provoquent les liqueurs ou les parfums, les

caresses insidieuses de l'atmosphère ou de la musique, la passion du luxe ou les envolées de la poésie, les compliments jaloux des femmes, l'admiration maladroite des jeunes gens, ou la brutale poursuite des hommes. Les plus sages ne se contentent pas de ces prescriptions négatives; elles apprennent à leurs filles les développements réguliers de l'amour, et que si l'on doit tout craindre de ses surprises, on peut beaucoup attendre de son évolution graduée, à la condition d'observer la mesure qu'exige l'alternance naturelle de ses pudiques réserves et de ses généreux attendrissements.

Mais, il faut bien le reconnaître, si la finesse de quelques mères intelligentes est pour les filles un précieux conducteur, bien peu de garçons adolescents reçoivent de leurs pères ou de leurs professeurs l'enseignement préventif qui leur épargnerait la plupart des misères de l'expérience. Combien d'entre eux ne connaîtront le prix de la floraison sexuelle que lorsqu'il sera trop tard pour en obtenir de beaux fruits. Dès que l'amour cesse d'être à leurs yeux un mystère, il apparaît sous la forme ambiguë des vieux symboles manichéens. Le caractère passager de l'acte génital et l'immanence de l'amour platonique leur sont donnés sous la forme d'une antithèse dont les deux termes ne peuvent ni s'accorder entre eux ni se disjoindre absolument. Entre les confidences railleuses des camarades et les romans tels que celui où Lamartine, masqué sous le nom de *Raphaël*, raconte en « galimatias double[1] » sa passade avec Mme Charles, toute

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, p. 76.

une gamme de sentiments existe, qu'ils aperçoivent confusément, et dont les inégales tonalités seraient mieux saisies si chacune d'elles leur était présentée à son échelon. Mais, qu'elle soit brutale ou mystique, la littérature passionnelle n'est occupée qu'à grossir les termes extrêmes. Sa pédanterie nous montre d'un côté les pièges de l'animalité fangeuse, de l'autre le pur ascétisme et la prétentieuse envolée vers les régions super-célestes. Il est temps que l'on apprenne au collégien que ces grossissements antinomiques procèdent d'un même dédain des méthodes naturelles, et que l'on ne peut dissocier les fonctions personnelles, même au profit des plus élevées, sans briser les rapports de dépendance hiérarchique d'où procèdent le bonheur et la santé.

Il est vrai que toute existence bien ordonnée exige des sacrifices temporaires; mais c'est en apprenant le caractère bienfaisant de ces sacrifices qu'on s'habitue à les accepter volontiers. Entre les jouissances immédiates et les satisfactions durables de l'amour, il existe une relation physiologique. Pour instruire les adolescents à s'en ménager les profits, il suffit de leur montrer comment évoluent normalement les rapports généraux des sexes et quels bénéfices nous en obtenons à toutes les époques de la vie. Car il faut le proclamer nettement, puisqu'on l'oublie, quels que soient les attraits de l'union charnelle, ce n'est pas le seul avantage que nous offre la société des personnes qui appartiennent à un sexe différent du nôtre. Nous avons déjà fait cette remarque à propos des écoles mixtes, et nous sommes obligés d'y insister, bien qu'il s'agisse d'un fait banal. Mais

pour voir les choses comme elles sont, il faut laisser de côté les descriptions mal pondérées que nous offre la littérature spéciale et faire appel à des observations moins exclusives.

La dépendance normale des facultés ne nous permet pas de séparer l'acte générateur des autres manifestations de l'amour; mais n'est-il pas bien des heures dans la vie où le rôle des organes génitaux demeure nettement subordonné à des fonctions plus hautes sans que l'influence réciproque des sexes ait cessé de se manifester d'une façon aussi agréable qu'elle est utile. Rien ne démontre mieux la valeur de cette influence naturelle que les désarrois qui se produisent lorsqu'elle est complètement annihilée. Les groupes sociaux qui sont exclusivement formés d'hommes ou de femmes souffrent de vices qui leur sont propres, et qui nous choqueraient davantage si l'habitude ne nous rendait quasi aveugles en face des faits les plus vulgaires. Une même tendance aux gestes et aux propos grossiers s'observe dans les cercles d'hommes, les collèges de garçons, les corps de garde et les casernes, tendance absurde et rétrograde au premier chef, qui avilit les esprits et les cœurs. Plus l'isolement d'un sexe est prolongé, plus le mal s'accentue et s'aggrave. On connaît la mièvrerie enfantine qui règne dans les cloîtres de femmes et dans les internats de jeunes filles. Toutes les pratiques y deviennent minutieuses et routinières; toutes les croyances y prennent l'allure mystique et formaliste. La séparation arbitraire des sexes amène la dissociation des facultés, surtout des plus élevées, des facultés dont le rôle est proprement social et

d'où relève naturellement le progrès synthétique des mœurs. Dans les sociétés orientales, la claustration des femmes et leur exclusion de la vie publique est une cause permanente de régression.

Ce n'est pas seulement pour engendrer l'enfant que le concours des deux sexes est nécessaire, c'est pour l'éducation de tous les âges et pour le progrès continu de la race entière. En étudiant les avantages de la camaraderie scolaire, nous avons remarqué que deux conditions sont nécessaires pour activer le développement de la sympathie : la différenee des êtres, qui majore les profits de l'entr'aide, et la modération des différences qui facilite l'adaptation des sujets. Ces deux conditions principales se trouvent réunies dans l'amour, mieux que dans l'amitié, parce que dans le premier cas elles se peuvent appliquer à toutes les œuvres de la vie. Elles se réalisent très nettement dans l'acte génital, puisque cet acte exige la différenciation formelle des organes mis en œuvre, et la pareille bonne volonté que produit leur coaptation parfaite. Mais si l'on considère en son entier l'évolution de la sympathie intersexuelle, on reconnaît que le geste de l'accouplement n'en marque ni le degré élémentaire ni l'apogée. L'appétit génital n'existe pas chez les enfants, ce qui ne les empêche pas d'admirer tour à tour, et pour des motifs différents, la douceur de leur mère et la puissante activité de leur père. Et sur le déclin de la vie, il faut plaindre les hommes qui prétendent n'avoir rien gagné dans leur commerce avec les femmes, aussi bien que les femmes qui disent n'avoir jamais trouvé qu'égoïsme et brutalité auprès des hommes.

Inséparables de la fonction génératrice, les réactions intersexuelles comprennent un territoire plus étendu, dont la pédagogie doit exposer toutes les parties à leur mesure. Quelle est la femme qui n'agisse pas sur ses garçons par des moyens qui diffèrent de l'action du père, tout en concourant au même but? Quel est le père qui ne cherche pas à donner plus de virilité à la mignardise de ses filles? Rien ne remplace l'influence mutuelle que la nature attribue aux deux sexes dans l'équilibration des facultés. Chacun sait que les fils de veuves, lorsqu'ils demeurent trop longtemps empêtrés dans les jupons de leurs mères, conservent de leur éducation restreinte une poltronnerie indélébile. Les exemples de filles uniquement élevées par leurs pères sont moins communs, mais ils marquent très nettement le défaut inverse. Et, par contre, il faut le répéter, lorsque les sujets du même sexe s'obstinent à vivre séparément, ils transforment en défaut les qualités relatives qui leur sont propres : l'audace du mâle prend une allure cynique; la finesse des femmes devient ruse et descend facilement jusqu'au mensonge.

Comme toutes les parties de la pédagogie, c'est de la synthèse biologique, c'est-à-dire de la psychologie générale, que la question des relations intersexuelles tient sa lumière. Réduire l'amour à la satisfaction que procure l'acte génital, c'est dissocier la hiérarchie des facultés humaines au profit d'une fonction dont l'importance ne peut être méconnue, mais dont le rôle est temporaire. Car ce n'est pas seulement l'inévitable attrait de la volupté, ni même la genèse de l'enfant qui prouvent la dépendance des sexes, c'est

encore l'influence qu'exercent les rapports journaliers de l'homme et de la femme sur l'éducation de leur conscience. Mais prétendre avec les féministes que le progrès de la société comporte l'assimilation graduelle de ces deux êtres, c'est exprimer par une formule trop absolue une vérité toute relative. La vie familiale nous enseigne que la prédominance alternative des aptitudes mâle et femelle est une condition normale de la vie, et que cette alternance profite à l'amélioration de l'individu en même temps qu'au progrès de la race entière. Ici comme aux autres degrés de l'évolution sensitivo-motrice, nous retrouvons le rythme oscillatoire qui lie entre elles toutes les fonctions de la société.

D'une façon approximative, on peut dire que la *sensibilité* patiente prédomine chez la femme, et chez l'homme l'*activité* aventureuse. Mais cette opposition verbale n'exprime les faits que d'une façon bien incomplète ; car le sentiment et l'action représentent deux fonctions inséparables aussi bien pour le physiologiste, qui étudie le rôle du système nerveux, que pour le psychologue et le moraliste. Dans la plupart des cas où l'initiative est nécessaire, l'action de la femme paraît subordonnée à celle de l'homme ; mais quand le mâle a dépensé toute l'énergie dont il dispose, l'influence discrète et contenue de la femme prend sa revanche. Le temps est l'auxiliaire des femmes, bien que leur action soit bornée dans l'espace ; c'est aux hommes qu'appartient la découverte hardie qui élargit dans l'étendue le domaine du savoir et du pouvoir ; mais leurs compagnes possèdent à un plus haut degré l'esprit de conservation qui permet de

tirer parti des biens acquis. L'erreur est de séparer les deux aspects d'un développement que la nature a fait indivisible, ou d'attribuer à l'un des sexes la faculté d'innovation qui exige leur mutuel concours. Tout poète a besoin d'une muse qui le soutienne et qui l'inspire. La passion qu'apportent les féministes à défendre leur thèse égalitaire suppose l'*indépendance absolue des personnes*. Notre méthode nous conduit à une solution différente. Nous croyons utile qu'à tout âge la femme, aussi bien que l'homme, vienne se retremper fréquemment dans l'atmosphère supérieure où s'harmonise l'influence des deux sexes. C'est à ce prix que la délicatesse des femmes produit ses plus belles fleurs et que la puissance virile donne tous ses fruits. Tant que nos internats ne ressembleront pas à des familles, on verra l'esprit des jeunes gens flotter entre les deux aberrations du mysticisme vague et du sensualisme agressif, au grand dommage de leur moralité, de leur intelligence et de leur santé.

§ 2. — Les méthodes séparatistes

Dans son récent traité de l'*Éducation des Sentiments*, M. Thomas n'a pu éviter un problème qui commence à préoccuper les pédagogues : « L'amour, dit-il, que les romanciers et les poètes ont analysé et chanté avec tant de prédilection, n'a été, contrairement à l'amitié, que fort peu étudié par les philosophes et les éducateurs. Ceux-ci semblent l'écarter, comme échappant à leur action et comme inconnu des enfants ;

quant à eeux-là, lorsqu'ils en parlent, le plus souvent ils le dénaturent. — Platon, Schopenhauer et Pascal, suivant M. Janet, sont les seuls qui aient fait de ce sentiment une étude vraiment philosophique. Or, pour Platon, l'amour serait une sorte de délire qui s'éveille en nous lorsque l'âme eroit trouver dans un objet l'image de la beauté qu'elle a contemplée dans une vie antérieure... Pour Sehopenhauer, l'amour n'est qu'un instinet, dont l'unique but est d'assurer la conservation de l'espèee... Beaucoup plus exaete est l'analyse de Paseal : l'amour proprement dit lui apparaît eomme distinet à la fois, et de l'amour mystique, et de l'amour sensuel. C'est un sentiment électif qui a pour objet la beauté que nous eherehons en autrui et qui, par conséquent, est inséparable de la raison... De là son extrême eomplexité *puisqu'il intéresse toutes les facultés de notre être*; de là, également, la foree avee laquelle il agit sur nous, et les déviations fréquentes qu'il subit[1]. »

En nous rappelant que l'amour intéresse toutes les facultés de notre être, Paseal nous semble plus près de la synthèse idéale que Platon ou Sehopenhauer, et nous redisons après lui : « Oui, l'amour, à divers degrés, suivant les âges et les influences de chaque heure, met en jeu toutes les fonctions de notre axe nerveux et toutes les propriétés de nos organes. C'est à cette localisation universelle qu'il doit la permanence et la grandeur de son pouvoir. Il serait même légitime de généraliser davantage et de relier son évolution au développement de la chaîne sans fin dont les premiers

1. THOMAS, 2, *L'éducation des sentiments*, pp. 166-167.

anneaux connus sont représentés par l'action des affinités chimiques et dont les meilleurs éléments se forment sous nos yeux grâce au progrès trop lent des mœurs. Car, nous le vérifions à chaque pas, la distinction radicale des espèces n'est qu'une entrave pour les recherches du psychologue. Quand, par exemple, M. Thomas s'efforce de limiter l'influence de l'amour dans la durée, et de fixer l'âge où, pour la première fois la petite fleur bleue germe et s'épanouit chez les enfants, il n'aboutit qu'à des conclusions incertaines. Nous accordons que l'érotisme prématuré dont se prévalent quelques artistes, comme Rousseau, comme Berlioz, ou comme Marie Baskirtseff, constituent des exemples évidents d'aberration névropathique. Mais nous savons que, d'une façon générale, toute manie passionnelle représente, non une création illogique, mais l'hypertrophie maladive d'une des étapes normales du sentiment. L'éducateur n'a pas à tâche d'isoler l'une de l'autre ces étapes, mais de montrer que leur pratique n'évite les déviations pessimistes qu'à la condition d'obéir aux lois de l'évolution physiologique. Comment retenir nos enfants dans la voie régulière où se développent les floraisons salubres? » — C'est là qu'est le nœud de la question.

M. Thomas reconnaît avec nous que l'initiation aux mystères de l'amour « doit préoccuper tous les hommes dont la mission est de veiller sur les enfants ». Mais il croit que la bonne méthode se réduit à reculer cette initiation « le plus tard possible », et il conclut : « Le plus sage est encore d'écarter l'attention de nos enfants des sujets qui ne sont pas de leur âge; et quand on est dans la nécessité de leur en parler, de le

faire *avec simplicité et franchise*[1]. » Le chapitre se termine à l'écourté sur ces deux mots, qui traduisent une pensée fort juste, mais dont le contenu veut être développé. Car c'est surtout en cette matière que la mesure est difficile à observer; et faute d'une méthode explicite, il n'est personne qui ne se trouve plus d'une fois dans l'embarras. Les enfants vont chercher auprès d'un camarade, qui se croit savant, les renseignements que leur refuse un précepteur mal préparé; et les romanciers de tout genre ne se font pas faute de leur offrir un enseignement qui prétend s'adapter à leurs besoins. Qu'ils s'intitulent idéalistes ou réalistes, ces précepteurs irresponsables se conforment presque tous au même système : mettre certaines fonctions de l'amour en pleine lumière, en exalter les manifestations jusqu'à l'outrance, et, comme le disent quelques pédants, rechercher « la sensation rare », fausser la gamme des sentiments, isoler chaque tonalité de ses congénères, et peindre les désarrois suprêmes de la passion sans souci de ramener chaque phénomène à son échelle. Car il est plus facile de spécialiser une étude et de pousser l'analyse « d'une tranche de vie » jusqu'à la dissocier des éléments voisins que de peindre la dépendance harmonieuse qui rattache les degrés de la sympathie. Ce n'est pas que la description des troubles passionnels ne puisse nous être profitable, mais à cette condition que le peintre ne nous expose les déviations maladives qu'en vue de nous mieux faire comprendre les procédés bienfaisants de la droiture et de la santé. Or, s'il est des artistes éminents

1. Thomas, 3, *L'éducation des sentiments*, p. 169.

que cette intention préoccupe, combien d'autres n'ont souci que du succès mercantile ou vaniteux, et ne tiennent aucun compte du reste!

Mme Marcelle Tinayre est du petit nombre des romanciers qu'intéresse par moments le beau problème de la morale sexuelle : « L'oncle Sylvain, dit-elle en racontant l'enfance d'Hellé, haïssait l'éducation purement livresque des écoles, qui substitue des procédés de mnémotechnie à la réflexion, au raisonnement, à l'expérience. La nature lui semblait la première éducatrice de l'enfant, celle qui, par la révélation de ses lois, nous accoutume de bonne heure à considérer d'un œil pur et d'un cœur tranquille les phénomènes de la vie et de la mort. La merveille de la plante, sa structure, sa renaissance par la graine et par le fruit devaient me préparer à l'étude de l'animal et de l'homme, de telle sorte que, par des analogies peu à peu découvertes, je pusse arriver sans trouble à la connaissance de leur organisme et de leurs fonctions. Ces petites pudeurs de jeunes filles, ces demi-ignorances, ces curiosités mal réprimées, ces fausses ingénuités que cultivent avec orgueil les familles et les institutrices, paraissaient ridicules à M. de Riveyrac. Il ne croyait pas qu'il fût jamais bon de faire un mystère forcément impur de choses naturellement pures, et qui s'avilissent par l'idée vile que l'on s'en fait[1]. »

Les réflexions de Mme Tinayre nous rappellent cette définition de la propreté : « Toute chose est propre qui se trouve à sa place. » On ne songe pas à qualifier de

1. Marcelle Tinayre, « Hellé », *Revue de Paris*, n° du 1er juin 1899, p. 494.

malpropre le fumier répandu sur une terre labourée; mais eette même terre et ee même fumier semblent malpropres quand ils tachent le visage humain. La propreté morale relève du même principe. Tout sentiment est pur qui éclôt à son heure, et qui se contient dans de justes limites. La vie normale comporte des fluetuations sentimentales de tout genre et de tout ordre, et la mesure de ee rythme onduleux nous est dietée par la loi de subordination qui en domine le développement. C'est l'usage bien proportionné des faeultés qui les maintient en équilibre, non la suppression arbitraire ou l'exaltation de l'une d'entre elles. Quand on observe telle ou telle étape de l'amour isolément au lieu d'en étudier la progression dans son ensemble, chaque phénomène prend l'aspeet monstrueux, et tour à tour sublime ou désolant, que lui attribue le mysticisme des poètes.

Dans ses *Principes de morale sexuelle*. le Dr Toulouse critique judicieusement la pauvreté de notre enseignement classique à eet égard : « La tradition, dit-il, autant qu'elle se formule en des règles préeises, est simple et absolue. Elle enjoint de laisser ignorer aux enfants les phénomènes de la vie. Les livres qu'on leur offre sont soigneusement expurgés. Dans eeux qui traitent de l'histoire naturelle, la fonction de reproduetion est scrupuleusement écartée. Mais l'ostraeisme est moins rigoureux à mesure qu'on s'éloigne de l'homme. Les sangsues trouvent grâee devant cette prohibition si dure aux primates, et les végétaux sont exposés sans fard, mis à nu dans tous leurs organes dont les appellations techniques bravent l'honnêteté... Il faut suivre avee quel scrupule les

membres des commissions chargées d'adopter des livres destinés aux écoles exercent leurs fonctions. On bannit sans recours la moindre allusion susceptible de rappeler aux enfants qu'ils sont nés, qu'ils sont en majorité destinés au mariage et à perpétuer leur famille. Il semblerait que ce soient là des faits honteux, tant on les cache avec application. En réalité, le silence dont on les couvre paraît plutôt en rapport avec la notion de *tabou*, de sacré, dont ils sont revêtus, comme dans certaines peuplades primitives l'acte de manger.

« Avant de rechercher le bien fondé de cette défense traditionnelle, voyons à quoi elle aboutit. Sans doute, les jeunes gens arrivent au mariage ignorants et chastes, les yeux purs de toute vision sexuelle, inaptes à comprendre les moindres allusions grivoises, tant l'on s'est efforcé d'écarter par des « chut » toute révélation imprudente? — Hélas! un si grand effort aboutit à un échec, et même à quelque chose de pire! Bien avant l'adolescence, vers la dixième année, les enfants — je parle surtout des garçons — sont instruits des choses de la vie... Et ces notions, transmises à la dérobée, enjolivées par le traducteur, agrandies par l'imagination du récepteur, complétées par une littérature de huis-clos, font un ensemble d'idées les plus obscènes, les plus fausses et les plus basses, capables de pervertir les esprits les plus sains. Tout vaudrait mieux que cette instruction clandestine, et cet argument suffirait pour justifier un enseignement normal et propre[1]. »

1. Dr Toulouse, 1, « Principes de morale sexuelle », article inséré dans le *Manuel général de l'Instruction primaire* du 1er juin 1907, 47e année, t. XLIII; pp. 545-546.

A la suite de ce préambule, le Dr Toulouse formule quelques observations relatives à l'hygiène des organes sexuels et à la prophylaxie des maladies vénériennes; mais il ne saurait se contenter de ces instructions préservatrices ou négatives, et sa droiture incoercible aborde l'enseignement positif : « Il faut renseigner les jeunes gens sur la fonction des organes génitaux... On montrera que la vie se transmet d'un individu à un autre, dans tout le règne animal; — que chez tous les êtres supérieurs, et chez l'homme notamment, cette fonction devient plus compliquée et plus spécialisée, et qu'elle demande la collaboration de deux êtres qui apportent chacun des éléments de vie, des cellules différentes, dont l'union fait l'être nouveau; — que l'exercice de cette fonction est accompagné d'un plaisir qui incite à des abus, comme le besoin de boire ou de manger; — que tout excès, toute perversion, tout usage trop précoce, marche à l'encontre de l'évolution naturelle, l'entrave, provoque l'explosion de certaines maladies et des plus pénibles névroses[1]. »

L'auteur insiste avec raison sur ce fait important que l'acte sexuel ne représente pas une fonction continue, comme les procédés de la nutrition élémentaire et de la sympathie organique. « La fonction de reproduction ne peut être remplie avant que la personne soit formée et après qu'elle a commencé à décliner, ni même dans les moments de fatigue temporaire ou liée à un état morbide. Elle n'est pas impérative, et l'exemple de nombreux hommes, voués à des travaux physiques et intellectuels absorbants, ou retenus par

1. D. Toulouse, 2, « Principes de morale sexuelle », p. 546.

des idées religieuses, et qui restent chastes pendant toute une vie sans trouble physiologique apparent, est tout à fait démonstratif. » Et le Dr Toulouse conclut, un peu radicalement à notre gré, que l'union physique des deux sexes constitue proprement « *une fonction de luxe* ».

Bien que eette définition envisage le problème des relations sexuelles à un point de vue dont on ne peut contester l'élévation, elle nous semble trop exelusive pour que les préeepteurs de la jeunesse puissent l'adopter littéralement comme point de départ de leur méthode.

Il est normal que l'exereice des fonctions de reproduction et de nutrition soit subordonné à l'action des faeultés supérieures, et que le contrôle de celles-ci restreigne l'activité de eelles-là ; mais il n'est pas normal que les aptitudes élémentaires soient abolies par le progrès intellectuel. Et de même que l'individu ne saurait se perfectionner sans se nourrir, la soeiété ne peut s'améliorer sans honorer l'union physiologique des sexes, puisqu'elle ne saurait subsister sans eette union. L'amour n'est pas une fonetion qu'on puisse négliger sans en pâtir, puisqu'elle eontribue normalement à l'ascension des hommes sur les degrés qualitatifs de l'harmonie et du perfeetionnement soeial. Nous savons d'ailleurs que ee relèvement observe le rythme eommun à toutes les formes du progrès et qu'il comporte des hauts et des bas inévitables. Après s'être appliqué pendant des heures au même effort, tout homme a besoin de se détendre et de ehanger d'oecupation sous peine d'aboutir à l'état de névropathie qu'entraîne la pratique outrancière d'une idée

fixe. Par la même raison que le vieux fêtard, qui ne songe qu'à suivre « les petites femmes », nous semble un funeste maniaque, nous estimons que les vœux de continence perpétuelle traduisent une conception fâcheuse de l'existence et représentent un danger véritable. Qu'une jeune fille renonce présentement au mariage pour élever des enfants qui n'ont plus de mère, qu'un homme soit assez absorbé par une œuvre philanthropique pour oublier temporairement les autres formes de l'amour, chacun admire et magnifie leur sacrifice. Mais ce n'est pas sans raison que le sens commun se méfie de l'enthousiasme passionné qui les invite à proclamer ces renoncements comme éternels! Car si leur tâche les absorbe à ce point qu'ils croient devoir abdiquer pour jamais les gestes d'abandon que comporte l'alternance normale des modalités affectives, ils s'exposent à une rupture d'équilibre qui leur prépare des retours inattendus. Combien de ces esprits sincères nous offrent un beau matin le spectacle des coups de foudre les plus subits et des aventures passionnelles les plus fâcheuses! Absorbé par les ambitions de sa philosophie un peu étroite, Auguste Comte acquiert bientôt les travers d'un illuminé, et vient échouer un beau matin dans le mysticisme érotique. C'est le même besoin de laisser-aller et de tendresse inévitable qui pousse les écrivains dévots à remplir leurs ouvrages d'expressions amoureuses où le sublime se mêle au ridicule. Que leur manquait-il pour éviter ces outrances? — Un aperçu synthétique de la vie, de ses dépendances fonctionnelles et des rythmes oscillatoires que comporte la nature de ses progrès.

§ 3. — L'évolution naturelle de l'amour

Nous le répéterons encore une fois, le vice commun de toutes les pédagogies, qu'elles s'appuient sur la religion, sur l'intuition artistique ou sur la science, c'est de nous présenter les œuvres de l'amour sous la forme d'une antithèse. On est réaliste ou mystique, partisan du laisser-aller ou de l'abstinence ; on préconise l'autorité du mâle et sa domination traditionnelle, ou le relèvement de la condition des femmes et leur indépendance complète. Et lorsqu'il est ainsi posé, le problème offre des aspects tellement contradictoires que ses données nous paraissent réfractaires à la loi de subordination qualitative. Mais un fait capital demeure, qui précisera notre conduite. Nous savons que chaque sentiment représente une étape des modulations que subit le centre dynamique de la conscience dans sa tendance au relèvement. Il n'est aucun de ces degrés affectifs qui ne doive être considéré comme légitime, tant qu'il observe la mesure que comporte le progrès d'une vie normale, et qui ne puisse, quand on la méconnait, prendre l'allure névropathique de la passion. Mais cette mesure varie elle-même avec l'âge ou le degré de culture des sujets, et suivant l'imprévu des conditions individuelles, familiales ou sociales. Pour établir le schéma simplifié qui nous servira de point de repère, nous ferons tout d'abord abstraction de cet imprévu, et nous essayerons de décrire le développement de la sympathie mutuelle des sexes sous sa forme la plus générale.

Dans la génération de l'enfant, l'initiative revient au mâle ; mais c'est dans le sein maternel que s'opère la gestation lente qui produira l'être viable. C'est à sa mère que le bambin s'attache de prime abord, à sa mère qui le réchauffe et le nourrit, qui veille sur ses premiers ébats et qui cueille son premier sourire. C'est sa mère qui lui offrira un refuge assuré dans ses faiblesses et dans ses peines, à ce point que, sur les champs de bataille, on entend des soldats mourants, dans un attendrissement suprême, crier encore : « Maman, maman ! » Mais à son tour, l'influence mâle se fait sentir, et c'est à son papa que le marmot demande de lui apprendre de nouvelles gymnastiques. Une jeune femme nous disait à ce propos : « Quand bébé est fatigué ou souffrant, c'est moi qu'il préfère à son père ; mais quand nous sommes à la promenade, c'est son père qu'il préfère à moi. » — Cette opposition ne traduit d'ailleurs qu'un aperçu grossier des faits, et c'est le cas de le dire encore : toute alternante qu'elle semble à l'analyse, l'influence qu'exercent les sexes est normalement indivisible, et d'une façon générale, l'enfant est incapable de répondre à cette question : « Qui aimes-tu le mieux de ton papa ou de ta maman ? »

Les rapports des frères et des sœurs offrent le même rythme onduleux et concourent à la même synthèse. On voit les filles, à tour de rôle, admirer l'audace de leurs frères et les seconder dans leurs essais, puis revenir s'asseoir auprès de leurs sœurs et se complaire aux tranquilles occupations qui sont le privilège des femmes. Les garçons, même sans y penser, observent par instants les manières d'agir de leurs sœurs et s'y

instruisent en quelque part; et c'est un bien que le domaine des sexes ne soit jamais coupé en deux. Dans les fonctions où l'esprit trop géométrique des hommes est modifié par la finesse un peu rêveuse des femmes, la production commune acquiert des qualités nouvelles. L'initiative mathématique et décidée, qui manque habituellement au sexe faible, permet au mâle de prendre les devants dans l'invention; mais le tact inspiré des femmes perçoit des nuances qui échappaient à l'impatience du créateur, et conduit l'homme à devenir plus délicat dans ses efforts. Comme le fait observer Mme Arvède Barine, dans l'article cité plus haut, les façons de voir différentes de chaque sexe, qui ont visiblement concouru au progrès historique des arts, deviendront utiles à la science lorsque l'éducation des filles et des garçons ne sera plus mise en antithèse dans ses parties les plus élevées.

La dépendance héréditaire des sexes, et le concours biologique des qualités qui leur sont propres, justifient ce que nous avons dit précédemment en faveur de la coéducation. Partout où les femmes sont contraintes à vivre séparées des hommes, la moralité générale est abaissée en même temps que le progrès intellectuel. A cet égard comme à tant d'autres, tous les peuples *séparatistes* sont en même temps des peuples en décadence. L'Islam meurt sous nos yeux de ce vice constitutionnel, et la coutume d'atrophier le pied des femmes a peut-être fait plus de mal à la nation chinoise que le culte étroit des ancêtres. Puisque la science moderne admet que le perfectionnement de l'individu reproduit en raccourci le progrès séculaire des races, il appartient au pédagogue de déduire de cette large

conception tous les enseignements qu'elle comporte. Étant donnés les préjugés qui subsistent encore parmi nous, et qui attardent la marche solidaire de la pédagogie et de l'opinion, il ne suffira pas d'élever ensemble les garçons et les filles, de leur apprendre d'une façon analytique les lettres, la biologie et l'histoire pour leur faire percevoir dans sa grandeur l'évolution naturelle de l'amour ; il conviendra de donner un sens plus clair à ces données en les rattachant à l'évolution globale des phénomènes. Car ce n'est pas dans telle ou telle partie des annales de l'humanité qu'est représenté l'enseignement de la morale sexuelle, mais dans l'ensemble des tendances que manifestent tous les êtres. Partout où le concours des sexes est honoré comme un rouage essentiel des sociétés, partout où la dépendance de l'homme et de la femme est considérée, non comme un motif de dangers et de conflits, mais comme une condition normale de leur éducation physique, esthétique et morale, la qualité des mœurs tend à s'élever. Mais à toutes les époques et dans tous les pays où l'une des fonctions de l'amour est séparée de ses congénères et magnifiée à titre indépendant, on voit grossir les incohérences passionnelles qui constituent les tares et les causes de dissolution des peuples. Ce fut chez les Grecs un progrès de substituer le culte de Vénus au culte ancestral du Phallus, mais la préoccupation des formes esthétiques finit par occuper une si grande place dans les croyances et dans l'éducation qu'elle devint nuisible au progrès de l'esprit familial et de la cité. De même, chez nous, le souci exclusif de la beauté superficielle, de la parure, de la mode et du chic est devenu plus profitable au développement du

flirt accidentel et de la coquetterie moqueuse qu'à la formation des consciences et au relèvement des mœurs publiques. Car il n'est pas de sentiment, même sous l'étiquette artistique, qui ne prenne une allure maladive, hypertrophique et régressive quand on le développe séparément.

Dans un livre inspiré par l'affection la plus sincère, le regretté Muhlfeld a proclamé le nouvel évangile du féminisme, non dans les termes adoptés par le séparatisme égalitaire, mais tel que nous l'entrevoyons nous-même : « La femme doit être en tout l'*associée* de l'homme[1]. » Et par là nous n'entendons pas qu'en vue de l'harmonie conjugale, la femme doive acquérir les mêmes connaissances professionnelles que son futur mari, ni que les maris doivent s'initier à la technique du ménage aussi minutieusement que leurs femmes. Si dans toute œuvre collective, une certaine division du travail est bienfaisante et nécessaire, cette division ne doit jamais être poussée assez loin pour empêcher que la synthèse amoureuse se perfectionne de jour en jour au lieu de tendre à se dissoudre, comme on l'observe dans un grand nombre de ménages et de groupes sociaux. Et pour que le progrès soit obtenu dans des conditions régulières, la routine hasardeuse ne suffit pas, il est bon que l'enseignement théorique ajoute à l'expérience les généralités précises qui permettent à l'homme éclairé de saisir les choses de la vie dans leur ensemble et de se mettre en garde contre les dissolvants traditionnels. Car ceux-là se trompent évidemment pour qui l'amour consiste

1. Muhlfeld, *L'Associée*.

au premier chef dans le culte passionné des formes extérieures, dans l'étourdissante volupté de la caresse, ou même dans la communauté d'action qu'exige le dressage de l'enfant. Ce ne sont là que des modulations alternantes et des notes partielles de l'amour. La gamme des relations intersexuelles offre une portée beaucoup plus large. De la première à la dernière heure, il n'est pas d'époque de la vie où les qualités incomplètes de l'homme et de la femme n'aient avantage à se mettre en contact, à s'adapter et à se fondre au profit de leur éducation commune.

Mais ce n'est pas ainsi qu'à l'ordinaire le public envisage cette grave question. A l'exemple des vieux médecins qui écrivaient sans hésiter : « Mulier est tota in utero », on se complaît à séparer l'aptitude génitale des autres fonctions de l'existence, et l'on oublie que l'œuvre charnelle ne saurait occuper la vie entière. Mais par une singulière inconséquence, au lieu de préparer les filles et les garçons à cette œuvre importante, on affecte un silence embarrassé, ou bien, pour éviter certaines difficultés qu'on se sent incapable de résoudre, on sépare les filles des garçons. Puis tout à coup, au sortir des lycées-casernes, on met les deux sexes en rapport sans leur avoir procuré les moyens de se mettre en garde contre les désarrois irréfléchis que provoquent les premiers contacts. Comme le remarque M. Marcel Prévost, « vos filles furent éduquées entre filles, tandis que les petits gamins s'acheminaient entre gamins vers le cigare, le monocle et le reste .. Aujourd'hui qu'ils ont de vingt à vingt-trois ans, vous trouvez tout simple de faire communiquer les deux compartiments qui restaient jusque-là étan-

ches, et comme entrée de jeu, vous autorisez l'aparté et le corps-à-corps[1]. » Ce rapprochement mal préparé devient une cause de déceptions fréquentes parce qu'aucun enseignement limpide n'a instruit les jeunes gens à mettre l'évolution de leurs sentiments en harmonie avec les rythmes naturels de l'existence. Et l'on s'étonne que tant de cerveaux marchent de travers et se désorientent ! On a beau surveiller les filles, elles n'ignorent pas que leurs futurs maris vont faire chez les « horizontales » un apprentissage de plusieurs années que les papas tolèrent, auquel les mamans se résignent, et que tout le monde considère comme indispensable. N'est-il pas urgent que les garçons apprennent le manuel du coït ? Et n'est-ce pas le point capital? Mais en acquérant cette notion chez les « cocottes », on s'expose à la contagion de leurs maladies et de leurs vices professionnels ; on se familiarise avec leurs grossièretés de geste et de langage, avec leurs façons niaises et leurs mensonges ; on apprend à passer sans honte de la confiance aveugle à la jalousie animale, des servitudes enfantines du « collage » aux violences des ruptures perfides ; on cultive les degrés extrêmes et les formes névropathiques de la passion à l'exclusion des stades normaux qui passent pour sentiments bourgeois et que l'on regarde comme peu convenables à des esthètes. On sous-entend que la fréquentation des femmes, que la police est contrainte à marquer de pair avec les dévoyés et les escrocs, supplée à l'impuissance où se résigne la discipline de nos collèges. Comment les précepteurs classiques s'éton-

1. Prévost, 8, *Lettres à Françoise*, pp. 164-165.

neraient-ils de ces coutumes? N'était-ce pas ainsi chez les Grecs? La prostitution n'était-elle pas considérée chez les peuples anciens comme une institution d'État, parfois même comme une fonction religieuse?

Les oreilles et les yeux ouverts à tout ce que leurs frères et leurs cousins font au dehors, les jeunes filles se communiquent à voix basse leurs observations journalières. Elles envient le pouvoir de ces femmes que les jeunes gens nomment des *maîtresses*, et dont les chapeaux insolents dominent leurs virginales coiffures. Elles se disent que, pour inspirer l'amour, la première qualité n'est pas la correction de l'allure ni la retenue, mais l'affichage de la rosserie, de l'ironie et de la hauteur. Elles s'étudient à certaines comédies, à rehausser le ton de leurs parfums et de leurs panaches, en même temps que l'éclat de leurs toilettes et de leurs lèvres. Et sans doute nos filles ont raison de ne plus vouloir jouer le rôle des Agnès conventuelles et des « oies blanches »; mais d'un extrême on tend vers l'autre, et faute d'une méthode régulière, la mesure est déjà dépassée. Répétons donc encore une fois que tout perfectionnement normal comporte des oscillations qui sont inévitables, mais que l'ignorance exagère au point de les transformer souvent en dégradations maladives. Les conservateurs entêtés qui, pareils aux Chinois, prétendent observer dévotement la façon de vivre des ancêtres, deviennent d'aussi mauvais éducateurs que les novateurs ingénus qui s'imaginent qu'il suffit de tout mettre sens dessus dessous pour guérir les infirmités sociales. La formation des mœurs publiques exige une réforme incessante; l'effort vers le mieux est sa loi; mais cette règle

de vie, il faut la dégager de l'obscurité traditionnelle, car nous ne pouvons plus nous en tenir à la conception du poète que vénérait notre jeunesse : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses ou dépravées... ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de ces deux êtres si affreux[1]. »

§ 4. — L'AMOUR-NÉVROSE

L'amour que nous dépeint Musset n'est pas moderne, c'est le fils de la Vénus antique, le dieu puéril et violent dont le culte mystique a été célébré sans grand changement par le lyrisme incohérent des poètes, depuis Homère jusqu'à M. Edmond Rostand. C'est l'amour des Pâris et des Médées, l'amour qui pille, qui ravage et qui tue, qui sanglote dans la tragédie avec Racine, qui rugit dans le drame avec Hugo, que Maupassant raille et cherche quand même, et suit jusque dans ses couvents. C'est l'amour caricatural et détraqué, rhéteur, convulsif et pleurard, l'amour-passion, l'amour-manie, l'amour-névrose.

On ne conteste pas que la peinture de ce piteux amour soit instructive, mais à la condition qu'elle occupe un rang secondaire ; car il faut le redire sans cesse, l'exposé des désordres maladifs n'est vraiment

1. MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*, acte II, scène V.

intelligible et profitable qu'à ceux qui ont appris auparavant les procédés modérateurs de la santé. C'est donc l'étude du développement normal qui, dans cette partie de l'instruction comme dans toute autre, doit garder le pas sur l'observation complaisante des accidents pathologiques. Faute d'employer la méthode rationnelle que lui enseigne le rythme créateur, notre enseignement scolaire laisse flotter ses jugements dans les brumes de l'incertitude. Mais voici l'une des conséquences : en dépit de leurs certificats d'étude et de leurs parchemins de bacheliers, lorsqu'ils sont appelés à siéger aux cours d'assises, la plupart de nos bons concitoyens perdent la tête en présence des brutalités de l'amour. Toutes les violences leur semblent justifiées dès qu'on les qualifie de « crimes passionnels ». Accoutumés à voir le théâtre classique célébrer les amours jalouses et les rancunes sauvages qui en dérivent, ils ne peuvent condamner des coups de poignard dont le geste classique leur semble *humain*, ni des impulsions animales qu'ils ont constamment vues parées d'oripeaux littéraires et d'auréoles mythologiques.

Nous croyons l'avoir démontré, nos erreurs de conduite procèdent généralement de l'ignorance où notre éducation nous a laissés touchant les lois de la vie normale. La continuité du progrès est si malaisée à décrire que la plupart des écrivains classiques ont préféré la peinture fragmentaire de ses désordres au tracé continu de ses harmonies. Quand on dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire, on fait preuve d'une grave myopie. La vérité, c'est que les soubresauts arrogants de la joie morbide se des-

sinent à nos yeux en traits plus gros que les allures modestes du bonheur, et qu'ils sont plus faciles à reproduire. Le théâtre et le roman expriment sans peine toutes les convulsions de l'érotisme; mais combien ils sont empruntés quand ils cherchent à nous faire comprendre les délicatesses de l'amour! Zola s'y est vainement essayé dans *Le Rêve* et n'a jamais renouvelé sa tentative. Dira-t-on que les élans lucides et progressifs du sentiment soient moins *naturalistes* ou, pour mieux dire, moins *naturels* que ses agitations troublantes et maladives?

Si le réalisme des anciens et le romantisme des modernes s'étendent aussi complaisamment sur nos misères et se trouvent subitement à court de souffle dès qu'ils essayent de nous exprimer les plus beaux gestes du bonheur, c'est que le relief de nos dégradations est plus facile à saisir et à peindre que la délicatesse et la mesure de nos efforts les plus heureux vers le progrès.

Et nous-même qui tentons cette description, en dépit de notre volonté, nous sommes porté à faire une plus grande place à a critique des abus passionnels qu'à l'explication simple et positive des gammes physiologiques du sentiment. Nous côtoyons la vieille ornière où se sont enlisés nos devanciers, et nous ne pouvons en détacher notre attention sans risquer de nous y perdre à notre tour. Dans les pages où M. Ribot résume les vues trop dissociées des auteurs au sujet des choses de l'amour, le péril que nous signalons s'accuse en dépit des rares qualités du narrateur. L'éminent psychologue en vient à donner pour *normaux* les sentiments et la conduite de l'homme qui s'accouple à la première femme venue, qui s'en sé-

pare immédiatement, et qui l'oublie à tout jamais. Cet état mental, nous dit-il, est parfaitement *conforme à la nature* : « Les mâles de la reine des abeilles sont mis à mort comme inutiles et l'on sait que le mari de l'araignée court souvent le risque d'être dévoré . » — Maigre façon, répondrons-nous, d'appliquer la belle théorie de l'évolution! Le principe de cette théorie n'est-il pas l'amélioration graduée des fonctions et des êtres? A cet égard, nous l'avons observé déjà, le sens vulgaire a devancé la science. De ce que mon chien se jette sur la première chienne qu'il rencontre, sans nul souci des conséquences, M. Ribot soutiendra-t-il que la même façon de procéder est *naturelle* chez l'homme, c'est-à-dire conforme à la loi qui donne un sens au devenir bio-psychologique et qui domine l'éducation sociale. En vertu de cette loi généreuse, l'homme cultivé n'est-il pas tenu d'être en toutes choses plus patient et plus réfléchi que son chien? Et n'est-ce pas un devoir pour lui de ne jamais s'unir avec un sujet de l'autre sexe que dans des circonstances qui ne permettent pas à cette union momentanée de nuire à l'évolution mentale et sanitaire des deux conjoints? Ces conditions n'ont guère de chance d'être observées dans les passades accidentelles, et l'on ne peut guère contester que les rapprochements de hasard favorisent au plus haut degré la propagation des maladies infectieuses en même temps que les habitudes d'imprévoyance et d'égoïsme. Elles exposent les amants cyniques à créer des enfants sans pères, c'est-à-dire des types incomplets. Accepter de telles relations

1. Ribot, 8, *Psychologie des sentiments*, pp. 258-259.

comme *naturelles*, c'est ne tenir aucun compte des avantages que nous vaut notre qualité d'homme, et des obligations qu'elle nous impose; c'est nier la solidarité de l'hygiène, de l'esthétique et de l'éthique, au profit de la maladie, de l'indélicatesse et de la bestialité.

Si l'on accepte le raisonnement de M. Ribot, l'exemple des mœurs de l'araignée légitime les aberrations du sadisme; et l'existence des êtres asexués justifie le dédain superstitieux qu'affectaient les troubadours du moyen âge pour l'acte génital. De parfaits amants, disaient-ils, devaient tenir l'œuvre de chair pour inutile! Devançant la moderne théorie des deux psychismes, leur dévotion manichéenne séparait les esprits des corps, et proclamait en dernière analyse que l'amour vrai ne peut fleurir qu'en dehors du mariage. On sait tout le parti que le roman moderne a tiré de cette belle théorie.

Il s'est trouvé dans tous les temps des rêveurs assez exclusifs pour enseigner que l'état de virginité est le plus voisin de la perfection et de l'idéal. Toutes les vieilles religions ont prétendu combattre les excès de l'érotisme en proposant ce mirage « poétique » à leurs adeptes; mais le sens commun ne s'y est jamais trompé; et s'il honore la jeunesse virginale, ce n'est pas sans raison qu'il s'apitoye sur les célibataires d'un certain âge. Il les tient pour des anormaux; et dans le plus grand nombre des cas, la médecine et l'observation psychologique ont confirmé cette opinion vulgaire. Toute infraction durable et grave aux lois de l'évolution bio-psychologique altère les rapports fonctionnels dont l'axe nerveux est l'organe capital, et produit

un état morbide. La vierge qui subit les tourments périodiques de son sexe, sans en connaître la signification entière, n'est guère en état de réprimer les impulsions osbcures qui en dérivent. Assaillie de sentiments confus, elle devient incapable d'en contenir l'expression motrice, d'orienter sa conduite avec mesure, et de réserver le don de sa personne à l'homme qui lui offrira de tous points les meilleures garanties d'accord. Le jeune homme qui abaisse quotidiennement le niveau de sa conscience par l'usage des boissons excitantes, par la lecture des romans niais, par la fréquentation des dilettantes de l'amour libre et des professionnelles du badinage, ce jeune homme-là est désarmé contre les agressions de la coquetterie, et destiné à sacrifier le meilleur de sa santé aux préoccupations de la bagatelle. Et combien ne se guérissent jamais de cette infirmité juvénile ! Tous les ateliers de Montmartre racontent que si l'artiste X... est mort avant la cinquantaine, c'est pour s'être obstiné niaisement à chercher hors de son foyer un genre de caresse qui s'achète, mais que l'amour normal ne connaît pas.

Les confessions de Rousseau et de Musset sont à chaque page tachées des larmes impuissantes que déterminent les retours de l'érotisme; mais leurs lamentations tardives ne nous enseignent pas le moyen d'éviter la psychasténie que le poète appelle à tort « la maladie du siècle », puisqu'elle régna dans tous les temps. Il est vrai que le romantisme a magnifié jusqu'à l'absurde les vantardises de l'individualisme et de la passion; mais ce n'est pas lui qui a inventé le système. Chaque époque de l'art et de la science a

grossi outre mesure une certaine gamme de l'émotion, et prôné un genre de dilettantisme au détriment des autres gammes de l'existence. Nous admettons que le progrès affectif exige des tâtonnements inévitables; mais c'est la juste proportion de ces alternances qui constitue le schéma de la santé; tout ce qui excède la mesure tend à détruire la gradation hiérarchique des valeurs affectives et trahit les approches de la névrose. L'exaltation trop prolongée d'une même fonction provoque inévitablement des réactions exagérées en sens inverse. Le ritualisme hyperbolique et la dévotion verbeuse du XVIIe siècle suscitèrent les libertinages du XVIIIe; et par un nouvel avatar des modes chevaleresques, les mondains proclamèrent une fois de plus que l'amour n'épanouit ses plus belles fleurs qu'en dehors des lois conjugales. Quant aux fruits, Jean-Jacques nous apprend qu'il était bien porté de n'en pas tenir compte.

Que la littérature et le théâtre contemporains comprennent trop souvent la nature à la façon de Rousseau, c'est ce qu'on ne peut guère contester. Mais si les flux et les reflux qu'offre l'histoire des hommes se ressemblent à certains égards, ils ne sont jamais identiques. Le progrès se poursuit quand même sur quelques points. En dépit de la complaisance qu'apportent les coloristes du théâtre à peindre comme un « nouveau jeu » les gammes régressives de l'amour, un même tourment s'avoue chez les meilleurs : Quelle sera la loi des temps à venir? — Les enseignements du Platonisme et des Stoïques, de la Rome païenne ou chrétienne, ne suffisent plus à la jeunesse. Trop d'imitateurs de l'antique, trop de modernes

décadents chantent la passion sur les modes ricaneur ou larmoyant; la neurasthénie qu'ils trahissent nous fait pitié. Mais ce n'est pas, comme eux, à tâtons qu'on peut guérir « le mal du siècle », c'est en considérant l'amour comme un organe indispensable au progrès de la conscience humaine.

§ 5. — L'amour-santé

Dans le rapport normal des deux sexes, on ne peut guère contester que l'action de la femme soit au total subordonnée à celle du mâle. Mais il en est de ces deux modalités vitales comme des autres fonctions de la hiérarchie qui occupent des échelons très rapprochés. L'échange des services est entre elles tellement étroit, les relèvements alternatifs et les dépressions passagères que comportent leurs relations les plus normales accordent tour à tour à chacune d'elles un rôle si important que, dans la continuité des unions régulières, on peut soutenir que tantôt c'est le mari qui gouverne la femme et tantôt la femme qui domine et qui gouverne le mari.

A titre de comparaison, rappelons-nous comment procède la synergie de certains appareils organiques, tels que le poumon et le cœur. Il ne nous paraît pas douteux que, sur l'échelle qualitative des fonctions animales, la circulation occupe un rang moins élevé que la respiration. A défaut d'autre témoignage, le rôle important et direct que joue le poumon dans l'émission de la parole suffirait à justifier la supério-

rité relative que nous lui attribuons sur le cœur; et dans la gamme des expressions sentimentales, il n'est pas douteux que le soupir, c'est-à-dire le spasme respiratoire, offre une signification moins imprécise que la palpitation cardiaque. Mais en dépit de cette distinction, la solidarité fonctionnelle du poumon et du cœur demeure si bien assurée que, dans les cas d'angoisse passionnelle, il nous est souvent impossible de dire auquel des deux organes revient la première part. Il en est de même en cas de trouble maladif : pour le médecin, l'asthme cardiaque et l'asthme pulmonaire restent dynamiquement inséparables.

Suivant le même principe de dépendance, les mouvements affectifs qui mettent en jeu la commune fonction des deux sexes offrent toujours un caractère de réciprocité périodique; et dans la plupart des amours, on ne saurait dire si c'est l'homme ou la femme qui fit briller la première étincelle. Il est normal que, par des moyens différents, les hommes sollicitent l'attention des femmes, tandis que les femmes cherchent à intéresser les hommes, et cela, pour ainsi dire, sans y penser. Même alors qu'il se croit inaperçu, chacun suggestionne l'autre à tour de rôle; et quand la suggestion devient volontaire, chacun, de minute en minute, se croit le maître ou le serviteur. Tantôt, c'est l'homme qui s'abandonne, qui implore l'attention de la femme et qui se prosterne à ses pieds; tantôt c'est elle qui s'attendrit, qui réclame la protection de l'homme et qui se livre à lui tout entière.

C'est la modération de ce rythme intermittent qui représente la santé dans l'amour. Nous l'avons déjà vérifié vingt fois, toutes les alternatives que com-

porte l'évolution des sentiments doivent être mesurées pour aboutir à des perfectionnements valables. Dès que l'une des fonctions mises en œuvre cesse de faire à ses congénères les concessions qui leur sont dues, la passion morbide apparaît, c'est-à-dire, en l'espèce qui nous occupe, la prédominance abusive de l'influence mâle ou femelle au détriment de l'organisation familiale, soit que l'amante se change en *maîtresse*, soit que l'amant devienne un *tyran*. Qu'il s'agisse des rapports de chaque instant, ou des seuls gestes du baiser, de la conduite générale de la vie ou de l'éducation des enfants, la loi des harmonies sexuelles reste la même; et parmi les personnes qui l'ont violée le plus brutalement, combien en voyons-nous qui, un peu tard, en reconnaissent la haute valeur. Un vieillard qui, pendant de longues années, avait exigé de sa femme une soumission quasi passive, nous disait au sortir d'une maladie où il avait cru vingt fois succomber : « J'ai traversé dans le cours de ma vie des aventures de toute espèce, et j'ai beaucoup aimé les femmes; je croyais les connaître à fond, mais je m'aperçois que je me suis trompé. Le dévouement dont ma femme a fait preuve, en me soignant pendant ces dix-huit mois, m'a démontré qu'elle vaut mieux que moi, et que j'ai vécu pendant trente ans à côté d'elle sans la comprendre. » — Cet homme passait pour cultivé; c'était comme un Don Juan de salon, un amant de la beauté plastique, un virtuose du flirt éloquent et de la séduction fantaisiste. Mais dans son culte de la femme, tout ce qui ne cadrait pas avec sa conception superficielle était tenu pour inexistant. Ce qu'il adorait chez « le beau sexe », c'étaient les gammes les plus sonores du

sentiment, celles qu'il avait appris dans sa jeunesse à faire vibrer en dilettante. Les tons discrets ne rentraient pas dans ses cordes. Toutes les femmes, et surtout la sienne, étaient jugées à cette mesure limitative. Il fallut une école nouvelle pour lui apprendre, à soixante ans, que si la femme ne voit pas les choses de la vie sous le même angle que l'homme, elle peut lui révéler des aperçus dont la richesse lui échapperait sans son concours.

Attardée périodiquement par un malaise que l'homme ignore, ou pendant des mois alourdie par la grossesse, enchaînée à l'enfant plus que son mari par les soins de l'allaitement et du sevrage, la femme est obligée de vivre dans un cercle plus restreint que son compagnon. Le rythme de sa vie est différent. Les hauts et les bas en sont plus marqués à certains égards et moins à d'autres. Malgré les envolées d'une imagination, qui vaut la nôtre, lorsqu'elle a reçu la même culture, elle sent plus que nous le besoin de vivre à son foyer, d'y trouver l'asile et l'abri dont elle ne peut s'écarter bien longtemps sans risquer des souffrances et des périls. Mais cette prudence obligatoire nous devient profitable ; elle nous invite à modérer notre hardiesse aventureuse, à prendre un repos familial qui nous est utile dans le succès, et qui nous devient plus précieux encore dans la défaite. Il n'est pas douteux que l'œuvre de la femme soit plutôt intime et modeste, tandis que la tâche masculine s'offre plus large dans l'espace, mais on se tromperait en exprimant cet aperçu sous la forme absolue d'une antithèse ; car les habitudes familiales forment la base où s'appuie l'édifice social ; et quand un homme exerce une influence

mauvaise ou bonne sur la conscience de ses contemporains, c'est à sa mère qu'il en faut pour une grande partie reporter la honte ou l'honneur. La mère de Kant était connue pour sa droiture inaltérable, et celle de Maupassant manifestait un scepticisme que l'on rencontre bien rarement au même degré chez les femmes de notre pays.

On a dit que si les hommes rédigent les lois, c'est la femme qui forme les mœurs. Autant dire que le progrès de la sociabilité dépend également des deux sexes. On nous objectera que les femmes se montrent le plus souvent indifférentes aux idées générales. Enfermées dans le cercle un peu étroit des occupations ménagères ou des frivolités mondaines, un trop grand nombre demeurent complètement étrangères aux plus nobles aspirations de leurs maris. « Mais, comme le dit avec raison Mme Tinayre, c'est moins un défaut de nature qu'un vice d'éducation[1]. » Suivant l'échelon social que l'on occupe, on concentre sur les questions du pot-au-feu ou de la toilette, des rivalités salonnières et du flirtage, du piano ou des sports anglais, toutes les énergies des âmes féminines, et l'on se plaint qu'elles ne voient rien au delà. Mais c'est parce qu'on néglige de leur montrer le chemin clair de l'idéal, qu'elles s'attardent aux sentiers obscurs du séparatisme affectif. L'une est passionnément sensuelle et se montre plus amante que mère; l'autre consacre à ses enfants toute sa tendresse et fait peu de cas des espérances de son mari; celle-ci rogne les dépenses de table pour grossir les profits de sa couturière; celle-là

1. Marcelle Tinayre, 2, *Revue de Paris* du 15 juin 1899, p. 700.

prodigue à des œuvres dévotes ce qu'elle gratte sur ses domestiques, ou bien encore cherche dans l'adultère la satisfaction des ardeurs dont quelque sot roman lui a coloré les soucis. Et la névropathie les guette. — La Bruyère dit que les femmes sont extrêmes. Mais combien d'hommes sont femmes à cet égard! Combien sont incapables de s'élever au-dessus de la préoccupation étroite qui les absorbe et de voir autre chose que le succès immédiat et personnel. L'ambition mercantile ou littéraire ne fait-elle pas naître chez eux des vanités plus égoïstes encore que, chez leurs femmes, le mysticisme romanesque ou religieux?

Nous sommes généralement sévères pour ce que notre impudence virile appelle dédaigneusement l'hystérie féminine. C'est l'histoire de la poutre et de la paille. Quoi de plus hystérique, au sens large du mot, que le langage des écrivains soi-disant réalistes avec leurs grossissements « sensationnels »? En se méfiant des gestes brusques et des gros mots, la pudeur des femmes bien élevées nous donne une leçon permanente de tact et de mesure. N'est-ce pas Leibniz qui a écrit : « J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si l'on améliorait l'éducation de la femme. » Dans un discours prononcé au Reichstag, en février 92, Bebel disait à propos des conflits sociaux : « Là où se portera la femme, là sera la victoire. » C'est bien avouer qu'au parlement comme à l'école l'isolement prétentieux du mâle est une erreur, et que si certains ironistes considèrent la longueur des cheveux féminins comme un symbole antithétique de brièveté dans les idées, il est d'autres penseurs qui ne croient pas que la subordination physiologique des

femmes invite les hommes à ne voir dans l'amour qu'un jeu puéril ou un piège. Dans l'hypothèse que nous soutenons, la dépendance fonctionnelle des deux sexes, avec les échanges de services qu'elle détermine, reproduit les modulations harmonieuses que nous offre, à tous ses degrés, le mécanisme de la vie. Parmi les transitions qui relient la destinée individuelle à l'organisation sociale, et les sentiments égoïstes à l'altruisme, les relations intersexuelles occupent une place très importante; c'est d'elles que relève la famille, cette cellule organique, tour à tour fille et mère, des clans élémentaires, des belles cités et des patries où l'homme social a mérité ses plus beaux titres.

Dans ses *Lettres à Françoise mariée,* M. Marcel Prévost affirme qu'il existe une forme « absolue » de l'amour, dont le symptôme dominant serait le « besoin de vivre constamment ensemble[1] ». C'est là une des théories abusives où s'arrête la psychologie des romanciers. A cet égard, comme à tout autre, c'est la loi d'alternance qui normalement régit les rythmes fonctionnels. L'amour qui unit deux personnes ne les dispense pas de consacrer une grande part de leur existence à d'autres œuvres. Pour vivre étroitement rapprochés, à toute heure des nuits et des jours, chacun des amoureux devrait, suivant M. Prévost, abdiquer toute autre fonction. Mais quand il borne ainsi la vie, l'amour lui-même se fait monotone et stérile. La meilleure garantie du bonheur conjugal n'est pas la culture limitée de ce qu'on a joliment appelé « un égoïsme à deux », elle réside en la ferme vo-

1. Prévost, 9. *Lettres à Françoise mariée*, p. 97.

lonté d'établir entre les époux un accord assez intelligent pour qu'il profite à toutes les œuvres de la race. Le pigeon de La Fontaine avait raison de dire à sa compagne :

« Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. »

Ni le mâle ne doit se cloîtrer au pigeonnier, ni la femelle ne peut suivre le mâle dans toutes les entreprises que lui impose le devoir social. Si ce n'est pas sans encourir quelque hasard que l'un des tourtereaux a quitté le nid, la tendresse de la tourterelle s'est épanouie plus bienfaisante à son retour :

« ... Et je laisse à penser
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines. »

§ 6. — La morale de l'amour

Lassé du trop facile succès qu'il doit à ses trop jeunes *Lettres de femme*, M. Marcel Prévost s'est avisé dans sa maturité qu'il existe « une Hygiène morale de l'amour ». Ses *Lettres à Françoise mariée* affichent cette découverte en capitales[1], et les formules qui la résume sont en accord avec notre méthode. Mais comme M. Prévost vient de dire à la même page qu'il existe une forme *absolue* de l'amour, manifestée par le besoin de *vivre constamment ensemble*, sa thèse n'es-

1. Prévost, 10, *Lettres à Françoise mariée*, p. 97.

saye pas de justifier « l'égoïste mari » qui quitte sa femme chaque jour pour s'occuper « de l'avancement professionnel, des relations et du confort ». Bien que Françoise soit une sorte de bas-bleu, c'est-à-dire, comme son précepteur, une spécialiste des lettres, elle continue à ignorer la règle principale de la morale et de l'hygiène; elle ne sait pas que la vie normale ne se contente pas d'un piétinement sur place, mais qu'elle exige un continuel effort de recherche et d'innovation. — Quand vous serez mère, jeune Françoise, vos seins ne seront plus les fruits appétissants dont parle Salomon dans ses cantiques; votre corset cachera des vergetures, et la fleur de votre jeunesse perdra quelque peu de sa fraîcheur. Renoncerez-vous à la maternité pour sauvegarder les violents appétits de la lune de miel? Le gain ne compensera pas la perte. Vous resterez peut-être plus longtemps la maîtresse des heures de loisir, mais vous n'inventerez pas de nouveaux baisers. Quelle que soit l'attiranee de vos caresses, elle subira des atteintes passagères. Après avoir épanoui les roses de votre chair, le temps les effeuillera un jour. Dans le développement naturel de l'amour, rien ne remplace le lien vivant qui retient les parents près du berceau, qui rend toutes leurs pensées d'avenir communes et qui les invite à mieux faire en présence des jeunes yeux qui les admirent et devant les jeunes fronts où les exemples paternels s'impriment en sentiments quasi indélébiles.

Lorsque l'enfant commence à chercher au dehors des expansions toujours nouvelles, la collaboration que les père et mère ont prolongée en sa faveur a si bien assuré l'aisance et l'équilibre des relations inter-

sexuelles qu'ils trouvent plaisir à les poursuivre en les perfectionnant de jour en jour. Éprouvées et harmonisées l'une après l'autre, toutes les facultés affectives des deux amants connaissent des points d'accord, depuis ceux qui remettent passagèrement au premier plan les voluptés élémentaires jusqu'aux modes les plus réfléchis du sentiment. Dans cet élan vers les sommets, les progrès du concours sensuel et de l'harmonie intellectuelle n'admettent aucune démarcation. La physiologie veut qu'avec l'âge les centres nerveux inférieurs subissent de plus en plus méthodiquement la maîtrise des centres supérieurs, au bénéfice des relèvements qu'exige la formation de la personnalité. Le psychologue n'en demande pas davantage; les sacrifices partiels qu'il conseille à l'amour n'ont pour objet que de lui ménager l'accès des bonheurs les plus hauts qu'il puisse atteindre. La loi de nature n'est pas pessimiste et morose; elle admet tous les abandons, toutes les détentes de la tendresse; elle n'en ignore pas les profits. Et quand elle nous engage à ne pas nous cantonner exclusivement dans les étapes juvéniles du plaisir, c'est afin de nous en ouvrir d'autres. L'Éros puéril et charmant qu'ont adoré nos pères n'est plus capable de satisfaire nos ambitions. Sa mobilité capricieuse nous fait pitié. Nous voulons qu'entre les amants l'échange des concessions et des bienfaits soit assez bien organisé pour assurer l'avenir de leur union. Dans cette action réciproque des deux sexes, chacun des êtres, tour à tour, prend la fonction d'inspirateur; l'œuvre finale leur est commune. Quand la muse apaise le poète et le console dans ses misères, elle lui suggère les œuvres supé-

rieures qui élèvent leur pensée commune et la donnent en exemple aux autres couples : « Nous serons, disent les héros de Mme Tinayre, non plus le maître et l'esclave, mais les époux égaux et différents, associés pour le bien et le bonheur, fortifiés, meilleurs l'un par l'autre[1]. »

« Malheur à l'isolé ! » La séparation prolongée des sexes atrophie les fonctions qui n'obtiennent plus leur satisfaction légitime, et quand elle a dissocié les échelons de la sympathie organique, elle pousse la conscience à rétrograder vers les modalités inférieures. Tel qui, à vingt-cinq ans, se moquait du mariage, épouse à soixante ans sa cuisinière et fait quelquefois pis encore. Détourné de la voie régulière, le désir trouve des issues maladroites et des formules contre nature. Il revient aux époques biologiques où les fonctions mâles et femelles n'étaient pas encore concrétées dans des organes et dans des sujets différents. Il remet en vigueur les sentiments que le doux Virigile a célébrés dans ses églogues et que les juges de Berlin dénomment officiellement *homosexuels !* — Craignons les chercheurs de *sensation rare*, ils ne font jamais que du vieux-neuf. A tous les âges de la vie, l'isolement des groupes masculins et féminins brise le rythme normal d'où jaillirait l'éternel renouveau de la sympathie ; il diminue la souplesse et l'ampleur de vues qui engendrent l'élévation des caractères, et par une conséquence logique il favorise le retour aveuglé des coutumes abolies et des violences névropathiques.

Quand saint Antoine se fut retiré dans un désert, maudissant l'attrait féminin, le geste de l'amour prit

1. MARCELLE TINAYRE, 3, *Revue de Paris* du 1er juillet 1899, p. 31.

à ses yeux des formes animales et monstrueuses; et le pourceau que la légende lui attribue pour camarade est resté le symbole vulgaire des tentations qui l'assiégeaient dans sa cellule.

Ce qui fait la supériorité de l'homme éclairé, c'est qu'il ne se désintéresse d'aucun des sentiments humains, et qu'il fait à chacun sa juste part. Les surhommes qui considèrent l'amour comme une fonction qu'on peut impunément n'exercer qu'à loisir, ou même négliger tout à fait, sont les victimes d'un mauvais procédé d'éducation ou d'un vice constitutionnel. Ceux qui professent le spiritualisme religieux et qui se croient de taille à planer jour et nuit au-dessus des sentiments humains nous donnent à tout instant le spectacle prévu de leurs aberrations et de leurs chutes. D'autres font des rapports sexuels une amusette; ils vantent les avantages de l'amour libre, c'est-à-dire de l'union mobile et sans avenir; ils repoussent les obligations qu'impose la dépendance des sexes et ils en nient les bénéfices les plus élevés; on sait où les conduit leur égoïsme. — Sauf en des cas exceptionnels et douloureux, l'amour est pour tout homme un devoir social, et la pratique en serait mieux ordonnée si la théorie générale de l'existence était mieux étudiée et mieux comprise. Tout être qui mutile ou qui rejette l'amour est un infirme, un ignorant ou un mystique, et suivant le cas, mérite la pitié secourable ou la critique. — Quant aux gens peu soucieux de l'ordre banal qui prétendent jouir des plaisirs de l'amour, mais qui refusent d'associer leur vie, d'engendrer des enfants et de parfaire leur éducation mutuelle, ils suivent un procédé qu'excusent encore les

préjugés et le snobisme, mais que, dans l'intérêt commun, notre enseignement public doit réformer.

Nous avons établi plus haut que la proximité qualitative des personnes est une condition favorable au développement de la sympathie dans toutes ses formes ; il résulte de cette donnée que le choix mutuel des amants doit être mûrement réfléchi pour produire une adaptation qui ne devienne pas trop laborieuse et qui ne soit pas menacée dans son avenir. Parmi les circonstances qui permettent à l'union conjugale de se développer sans dépréciation et sans rupture, on reconnaît généralement qu'une quasi-parité d'éducation est désirable ; mais le terme d'éducation est rarement pris au sens très large que nous souhaitons qu'on lui accorde. La connaissance du rôle des sexes et de leurs qualités relatives offre à nos yeux une importance de premier ordre. Cette connaissance ne doit pas être abstraite, et purement théorique ; elle doit être appuyée sur l'expérience. La pratique même du flirt intelligent, des fiançailles conditionnelles et conclues à longue échéance, nous paraît exercer sur les mœurs des jeunes gens une influence heureuse, lorsqu'elle est ostensible et franche, et lorsqu'elle se soumet d'emblée au bienveillant contrôle de l'entourage. Car si nos enfants ne font pas sous nos yeux l'épreuve des émotions qu'on n'évite pas, où apprendront-ils à se contenir, à éviter les écarts passionnels, et à montrer, de jour en jour, plus de maîtrise dans la tendresse et plus de droiture dans l'amour ? La droiture, la maîtrise, l'honneur... aucun de ces mots n'exprime intégralement la tendance généreuse qui nous entraîne vers une forme de vie plus

haute; mais les sincérités de l'amour en représentent peut-être les étapes qui sont le plus accessibles à tous les hommes. De là vient la place importante qu'attribuent à l'amour les créations les plus courantes de l'art et de la littérature.

Dans les alternatives de la tendresse qui s'alanguit et de l'idéalisme réfléchi qui se relève, la pudeur joue un rôle qui paraît ambigu à quelques-uns, et qu'ils raillent comme un peu naïf. De même que toutes les autres gammes du sentiment, la pudeur évolue avec l'âge des sujets et avec le degré de civilisation que représentent les groupes sociaux. D'une façon générale, nous pouvons dire que la pudeur est la crainte de déchoir aux yeux d'autrui, et en même temps de s'abaisser soi-même et d'en souffrir dans les retraits intimes de la conscience.

Chez les bambins, la pudeur n'a pas de sexe; c'est la crainte d'affecter une allure ridicule en exposant au premier plan ce que tout le monde place au dernier, par exemple les orifices qui servent à l'expulsion des résidus malodorants de la nutrition. Lorsque Jean-Jacques découvrait tout exprès son derrière aux yeux des passants, il trahissait une singularité névropathique. Chez les garçons qui commencent à prendre conscience de la distinction qui existe entre les sexes, et du lien mystérieux qui les rattache, la pudeur est la crainte de paraître inférieur au type de la virilité normale. Tout en cherchant à faire preuve de force ou d'audace ils semblent redouter d'être taxés de maladresse ou d'impuissance. Dans les jeux qui leur sont communs avec leurs frères, les filles évitent de lutter avec eux directement, elles ne le font qu'avec

réserve, en invoquant le privilège de leur faiblesse. Chacun des deux partis cherche à se faire valoir aux regards de l'autre sur le terrain qui lui est propre; mais pudiquement, chacun évite de dépasser la mesure et se contient autant qu'il peut pour s'épargner de justes critiques. Quand le frein de la pudeur cesse d'agir, on peut dire que les sujets sont sortis des *limites physiologiques* pour s'égarer dans *le domaine de la passion.* Il existe, bien entendu, une foule de transitions et de modulations entre ces termes.

Progressivement, la fonction génitale entre en ligne, d'abord aveugle et frappée d'inertie par l'ignorance, puis graduellement instruite de sa valeur, mais défiante encore, à cause de son peu d'expérience. Il faut bien des années d'essais à un jeune homme avant de savoir aborder les femmes avec l'aisance qui lui assure un bon accueil. Pendant ce même temps, la jeune fille prend conscience de l'aptitude particulière que lui révèle un phénomène périodique, assez désagréable en soi. C'est une arcane qu'il faut défendre et qui prend à certains moments une importance presque inquiétante. Même alors qu'on ne lui apprend pas en gros le mécanisme de la fécondation et de la grossesse, elle en devine chaque jour quelque partie, et quand un vague désir la pousse, elle se recule en rougissant devant les conséquences brutales de l'aventure. Enfin, lorsqu'après de longues oscillations, l'amour l'envahit tout entière, lorsque initiée à tous les sacrifices et à tous les retours de la tendresse, elle veut offrir à son amant les trésors de son âme et de sa chair, la pudeur ne perd pas ses droits; en devenant plus clairvoyante, elle s'élève aux déli-

catesses de l'esthétique. La femme qui aime veut que toutes les formes expressives de sa personne ravissent les yeux de l'homme qu'elle préfère; mais elle a peur de ne pas lui sembler la plus belle et la plus pure de toutes les femmes, et tour à tour elle s'abandonne et se contient. A son désir de se donner s'ajoute la crainte de ne pas aménager suffisamment les joies à venir. Mais quand elle est sûre d'être belle, ou d'être idolâtrée comme telle en tout son être, elle se complaît sans restriction à cette adoration totale. Comme l'a dit justement Balzac, entre les vrais amants, il est des heures où la mutuelle confiance et l'abandon sont si complets que la pudeur n'existe plus. — Les alternatives nécessaires de l'existence la feront bien des fois réapparaître en d'autres temps. Mais la confiance presque absolue qui s'est produite, au moment du baiser, dans l'ordre esthétique et physique, n'en constitue pas moins un acheminement très naturel vers la confiance morale qui marquera plus tard l'apogée relatif de l'amour. Car, malgré les séparations formelles qu'a consacrées la routine du langage, nous admettons que le progrès bio-psychologique ne comporte en son fond ni sauts, ni cloisons, ni frontières.

CHAPITRE VIII

L'art.

SOMMAIRE. — § 1. *Le rôle éducateur de l'art.* — § 2. *La musique et le dessin.* — § 3. *Les belles-lettres.*

§ 1. — LE RÔLE ÉDUCATEUR DE L'ART

L'évolution du sentiment artistique ne saurait échapper aux lois générales de la vie. Elle offre des hauts et des bas, des hardiesses et des temps d'arrêt, des élans d'enthousiasme irréfléchi et des retraits méditatifs. C'est la mesure et l'équilibre de ces mouvements oscillatoires qui fait la dignité de l'artiste et qui lui permet de remplir sainement sa haute fonction. Par le fait même que l'art a pour objet de rendre intelligibles pour autrui les sentiments individuels, il joue un rôle éminemment social, et personne n'ose plus contester la part de responsabilité qui lui revient dans l'éducation populaire, si ce n'est le dilettante aristocrate qui revendique pour l'artiste une place à part et qui lui accorde le droit de braver

toutes les lois civiles. Si l'art était l'inventeur de mensonges que dit M. Paulhan dans son livre d'hier[1], ou le facteur d'immoralités que disait Brunetière dans la brochure qui fit grand bruit, il y a dix ans , nous aurions hâte de le bannir de nos écoles et de l'exiler de la république. Mais un tel ostracisme n'est ni désirable ni susceptible d'être appliqué. Car aucune des fonctions humaines ne peut être séparée de ses congénères ou supprimée dans son entier. Quand l'analyse psychologique fractionne les œuvres de la vie jusqu'à les isoler les unes des autres, elle marche à l'inverse du mouvement qui fait de l'axe nerveux un instrument de synergie progressive, et cette tendance désagrégeante est l'un des pièges contre lesquels le pédagogue doit se tenir le plus en garde. D'ailleurs, loin de constituer une espèce rare, l'aptitude esthétique est l'une des plus générales de la création; elle représente un des aspects de la propension vers le mieux-être indéfini que nous considérons comme inhérente au mécanisme créateur. Quel que soit l'acte où elle se manifeste, elle est par essence organisatrice et inventive, et nous en retrouvons la trace dans tous les siècles de l'histoire. Le premier homme dont le génie s'appliqua à dégrossir un informe silex pour lui donner la forme d'une hache fut un artiste au même titre que les continuateurs qui perfectionnèrent la ligne incurvée du tranchant. Le sauvage qui rythme ses bonds avec des cris, puis au son du tambour d'un camarade, l'enfant dont l'imagination conçoit un nou-

1. Paulhan, 1, *Le mensonge de l'art.*
2. Brunetière, *L'immoralité de l'art.*

veau jeu et qui le réalise à sa manière, sont l'un et l'autre des artistes. Tout élan d'enthousiasme est œuvre d'art, quel que soit le genre d'action qui le manifeste. M. Paulhan le reconnaît dans les dernières pages de son livre ; mais comme sa conclusion repose sur des précédents restrictifs, elle reste quelque peu confuse :

« Si l'on ne craignait pas l'anthropomorphisme, écrit le subtil analyste, on dirait que la matière, le monde, l'homme, l'humanité sont des espèces d'œuvre d'art, des jouets gigantesques pour nous, par lesquels un Dieu s'est distrait de son impuissance à être, à être pleinement, à remplir l'univers, à créer l'harmonie universelle, les poèmes ébauchés ou avortés par lesquels il s'est consolé. Et comme son impuissance est essentielle, comme son rêve est irréalisable, il est lui-même une sorte d'œuvre d'art, et l'art se retrouve au fond de tout, il est dans l'essence même des choses, il exprime ce qu'elles ont de fictif et d'illusoire, la part de contradiction qui est au fond du réel. Dégageons cette conception de ce qu'elle renferme d'inadmissible et nous aurons une vue à peu près exacte, semble-t-il, des rapports de l'art avec le monde[1]. »

Dire que cette conclusion cherche à traduire *une vue exacte* du rôle que joue l'art parmi nous, c'est faire de l'ironie à nos dépens ; mais en se moquant de ses lecteurs, peut-être M. Paulhan néglige-t-il un peu trop le rôle éducateur que lui impose son rare talent de psychologue? A force de vouloir nous étonner par ce qu'il nomme l'*attitude artiste*, M. Paulhan montre à quel point l'exclusivisme passionnel est parent de l'allure

1. PAULHAN, 2, *Le mensonge de l'art*, p. 376.

névropathique. Que ce caractère insalubre s'observe communément chez les spécialistes, c'était déjà pour nous mettre en défiance; mais au degré qu'admet M. Paulhan, nous ne pouvons plus douter qu'il traduise une manifestation aberrante, et non une propension normale de l'art. Soutenir que l'exercice d'une faculté est d'autant plus glorieux qu'il est plus affranchi des lois de la dépendance et de la subordination physiologique, placer l'artiste d'autant plus haut qu'il croit planer plus railleusement au-dessus des modestes bourgeois, de leur sens pratique et de leurs justes pudeurs, c'est justifier les plus folles prétentions de l'aristocratisme et du séparatisme nitzschéens. Et M. Paulhan n'y manque pas : « On raconte, nous dit-il, d'un romancier qu'il se plaisait, dans les maisons qu'il fréquentait, à amener peu à peu les enfants à renverser une lampe ». Et, sérieusement, M. Paulhan ajoute : « Cela pouvait être une attitude de psychologue, ou d'observateur intéressé, cela pouvait être aussi l'*attitude désintéressée d'un artiste.* » — Faire un spectacle, et un simple spectacle, de ce qui est la souffrance d'autrui, il paraît que c'est le comble de l'art, et aussi le sommet du désintéressement surhumain ! C'est ce qu'on appelle, dit notre auteur en souriant, « le Néronisme »; et son prétendu *désintéressement d'artiste* trouve cet état d'esprit *des plus intéressants.* — C'est là, me répondrez-vous, de l'anarchie pure. — Il n'en est jamais autrement de la psychologie séparatiste et littérale : c'est l'art de balancer des antithèses et de rendre le langage philosophique inaccessible au sens commun.

Bien que l'infirmité de notre nature nous oblige à

observer successivement les mille aspects de la vie sentimentale, avouons que les facilités verbales de l'analyse ont leurs dangers. L'abus des divisions catégoriques ne tarde pas à exercer une influence antisociale sur l'esprit des spécialistes qui opposent artificiellement l'art à la science et ces deux aptitudes elles-mêmes à la morale, c'est-à-dire à la reine future de tous les arts et de toutes les sciences. Soyez rimeur, peintre ou ténor, et jouissez de votre succès; avec vous, j'en jouis à mes heures; mais n'oubliez pas qu'il existe dans la nature une synergie proportionnelle des facultés, et que si celle qui vous est chère s'hypertrophie ou se sépare des autres, vous cessez d'être un homme normal. Flaubert n'avait pas de blague assez féroce pour désavouer ce qu'il appelait en ricanant « la mission *sociale* du poète », et c'est en cela qu'il est resté pour ses disciples un déplorable éducateur. Nous accordons qu'en jouant maladroitement le rôle de prophète social, Victor Hugo se montre aussi ridicule que le peintre qui affiche dans ses tableaux plus de prétentions morales qu'il n'est capable d'en exprimer convenablement; mais de ce que ceux-ci exagèrent en un sens, il ne s'ensuit pas du tout que ceux-là aient le droit d'exagérer dans l'autre. Faire de l'art n'est pas divaguer, mais obéir à la loi du progrès biologique.

Bien qu'enchaîné dans le dandysme un peu méfiant qui le préserva de la plupart des vulgarités du romantisme, mais qui lui rendait le souffle court, Musset concevait assez nettement la dépendance qui rattache l'artiste au public : « Je crois, écrivait-il, qu'une œuvre d'art vit à deux conditions, la première, de plaire à la

foule, et la seconde, de plaire aux connaisseurs. Dans toute production qui atteint l'un de ces buts, il y a un talent incontestable à mon avis; mais le vrai talent, seul durable, doit les atteindre tous les deux à la fois. Je sais que cette façon de voir n'est pas celle de tout le monde. Il y a des gens qui font profession de mépriser le vulgaire, comme il y en a qui n'ont foi qu'en lui. Rien n'est plus fatal aux artistes; car qu'arrive-t-il? Qu'on ne veut rien faire pour le public, ou bien qu'on lui sacrifie tout. Les uns, fiers d'un succès populaire, ne songent qu'au flot qui les entoure, et qui, demain, les laissera à sec... Les autres, trompés par les louanges de leurs amis, le succès manquant, s'irritent; ils se croient méconnus, mal jugés, et crient à l'injustice. On les délaisse, disent-ils, et pourtant Messieurs tels et tels les ont applaudis. Qui ne les goûte pas est ignorant; ils travaillent pour trois personnes; l'orgueil les prend, les concentre, les enivre, et le talent meurt étouffé[1]. »

Cette citation met en lumière la part de tact et de sens commun qui donne aux meilleures œuvres de Musset leur tour aisé et leur forme accueillante. Il est bien clair qu'à ses yeux comme aux nôtres, tel cliquetis de mots et d'opinions, que certains lettrés nous proposent comme des chefs-d'œuvre de lyrisme, est plus près de l'artifice que de l'art sincère. Comme l'a dit Taine, dans sa correspondance, à propos de l'*écriture artiste* et des Goncourt : « L'hystérie n'est pas la santé. » — Mais, nous objecte M. Faguet, les monstruosités que vous critiquez ne sont pas contre nature; elles ont existé quelque part, ne serait-ce

1. Alfred de Musset, 2, *Salon de* 1836, p. 671.

que sous le crâne de leurs auteurs? — La question revient à décider dans quelle mesure l'exaltation de l'homme génial est *naturelle*, c'est-à-dire conforme aux lois de l'hygiène, et à quel moment se manifeste chez lui l'aberration névropathique? — A ce propos, rappelons encore une fois que l'activité physiologique comporte des hauts et des bas considérables, et que ses fluctuations sont légitimes, à la seule condition de ne pas entraver le relèvement global de la conscience. Mais ce qui devient funeste à tous égards, c'est qu'on s'occupe d'un seul objet et que l'on prenne la désagrégation des facultés pour un mérite. Il est vrai qu'une certaine étroitesse de vie est imposée à la plupart des hommes par les obligations professionnelles; mais chacun de nous doit se prémunir contre les routines de sa caste, et compenser les heures d'activité spécialisée par des alternatives de réflexion à longue portée et de détente récréative. C'est à ce prix que notre organisme conserve son élasticité normale.

L'homme qui n'a de considération que pour une seule espèce désire la voir primer partout. Voici par exemple un auteur qui professe avec talent l'*Art d'écrire*, et qui en détaille la technique avec passion. Le choix des sujets ne l'intéresse guère, non plus que l'adaptation des formes expressives aux inégales tonalités du sentiment. Il veut que chaque phrase vaille par elle-même, et qu'on apporte une complaisance égale à dépeindre les grossièretés et les délicatesses de l'existence. « Il faut, dit-il, sans restriction, exaspérer son style, il faut le chauffer, l'enfiévrer[1]. » Et comme

1. Albalat, *L'art d'écrire*, p. 188.

exemple d'écriture en relief, il cite cette phrase des *Mémoires d'outre-tombe* : « Je me décourage de durer, et je vais partout bâillant ma vie. Au surplus, quand l'Éternité m'aura de ses deux mains bouché les oreilles, dans la poudreuse famille des sourds, je n'entendrai plus personne. » — L'éternité a-t-elle deux mains pour boucher les oreilles des morts? Et pourquoi de si grosses métaphores pour peindre le piteux ennui? C'est surtout dans la description des tristes choses que la sobriété nous paraît de mise, et l'écrivain qui se fait une parure de son mal est pour nous un fâcheux modèle. Le pire est que Chateaubriand a fait école, et que, pendant tout un siècle, ses dédains pédantesques ont obscurci la clarté des lettres françaises. Que d'encre n'a-t-on pas versé pour boursoufler les misères de la vie! Et quelle disproportion entre la nature de ces pauvretés et la recherche des expressions qui les traduisent. L'impropriété du symbole est manifeste, et sous ce clinquant prétentieux, nous n'apercevons plus les simples traits de la vérité. C'est le travers des professionnels du romanesque et du lyrisme : tout sujet leur est bon, pourvu qu'ils accumulent des mots sonores.

Il en est de même des virtuoses de la palette et du pinceau. Un chaudron mis en pleine lumière les enthousiasme au même degré que la composition d'un groupe vivant. C'est le morceau qui les intéresse; car la technique de leur métier leur est connue, tandis qu'ils n'ont aucun souci de la fonction générale de l'art. Le développement de leur caractère en souffre autant que le goût du public. Ils s'enferment dans un procédé; leur talent satisfait n'évolue pas; ils ne pro-

duisent que des morceaux, dont la succession monochrome devient quasi industrielle. Car, dans toutes les formes de l'action, la dissociation chronique des facultés entrave la recherche du mieux et mène à des productions rétrogrades. N'avez-vous pas entendu dire : « Ce Christ au tombeau de Henner est admirable; on dirait *un tableau ancien* »? — Nous sommes parfaitement de cet avis. Ce n'est pas la peinture décorative, simpliste et populaire qu'attendent nos édifices modernes, celle que Puvis de Chavanne a tentée, celle qui subordonne de tous points la virtuosité professionnelle à une qualité plus élevée, et que nous appellerons, si vous y consentez, la peinture de l'avenir.

« L'art, disait Guillaume, ne peut plus vivre à part. Désormais, il doit être pénétré d'éléments empruntés à la science... Il faut qu'à sa manière il porte témoignage de nos connaissances et rende hommage à la vérité. C'est surtout par là qu'il sera moderne[1]. » Faisant l'éloge du même Guillaume à l'Académie des Beaux-Arts, M. Roujon reprochait à notre époque « de comprendre mal les intelligences encyclopédiques qui osent faire le tour de la vérité[2] ». — Ces deux jugements confirment notre méthode; nous croyons que la séparation outrée des procédés techniques est le vice artistique de notre époque; on recule devant l'expression des sentiments généraux parce qu'elle est difficile à saisir, et l'on donne pour prétexte que chaque forme de l'art doit vivre de ses ressources

1. EUGÈNE GUILLAUME. Citation empruntée au *Discours de M. Paul Richer*. Séance des cinq académies du 25 octobre 1907.

2. HENRI ROUJON. Discours prononcé à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, le 9 novembre 1907.

propres. Le peintre a peur d'être accusé de littérature, et l'écrivain renonce à penser. Hérédia faisait en poésie ce que Henner faisait en peinture, des morceaux d'une couleur « très amusante ». Ce sont les membres dispersés d'un corps sans âme.

Comme le dit railleusement M. Paulhan, l'art est un jeu d'aristocrate et un mensonge pour les gens qui n'y voient qu'un amusement, sans grand souci des conséquences. L'hypothèse même du psychologue qui se dit positif et qui nous bâcle une loi séparatiste en s'appuyant sur quelques faits particuliers, n'est qu'une œuvre d'art fantaisiste. Dans le compte rendu d'un ouvrage sur « l'Art de persuader », M. J. Bourdeau nous a donné, d'après Prezzolini, les règles du mensonge, artistique ou scientifique . Pour capter les naïfs, le mensonge doit se présenter avec une simplicité apparente, être d'accord avec les faits sur un certain nombre de points et surtout affecter de citer *des détails précis*. Ainsi faisait Chateaubriand lorsqu'il peignait minutieusement des paysages de fantaisie; ainsi procèdent les imitateurs de Zola quand ils s'appliquent à la description laborieuse des grossièretés. Tandis que le snobisme s'extasie devant la couleur de leurs phrases, il méconnaît le défaut de mesure de leurs jugements et leur dédain des plus belles formes de la vie.

Pour que l'art enseigné dans les écoles ne soit ni malsain, ni trompeur, il convient qu'il renonce à propager le particularisme et l'esprit de caste. Il doit

1. Giuliano il Sofista, de son vrai nom Giuseppe Prezzolini, *L'Arte di persuadere*, Florence 1907. Analysé par M. J. Bourdeau dans les *Débats* du 29 octobre 1907.

sacrifier une partie des habiletés individuelles et reconnaître que sa tâche principale est de fournir des moyens d'entente à l'émotion et à la sympathie des hommes. C'est dans ce sens qu'on peut parler de la mission sociale de l'art. La prétention des dilettantes à l'indépendance personnelle les a conduits à prendre l'obscurité pour un mérite. Un symbolisme ténébreux et des vers inintelligibles ont rendu Mallarmé célèbre. Nous cultivons l'art pour lui-même, dit cette école, et son esprit séparatiste a engendré de nouveaux dogmes. C'était l'idée du plaintif névrosé que ses disciples nomment ambitieusement le « grand » Flaubert : « Doctrine stérile, que la maladie seule lui fit peut-être ériger en précepte; formule de parade, masque pompeux de sa faiblesse! Son amie George Sand était dans le vrai, quand elle lui répondait : « Qu'est-ce que l'art, sans le cœur et les esprits où « on les verse? — Un soleil qui ne projetterait pas de « rayons[1] ! »

§ 2. — La musique et le dessin

Chercher dans l'art un refuge inaccessible au sens commun et le situer en dehors de la vie, séparer le domaine de l'art lui-même en compartiments indépendants, c'est la méthode qui fait du dilettante un névropathe et un dévot mégalomane. — Mais prenons garde à notre tour de paraître un peu exclusif. Lors-

1. Victor Margueritte. Discours prononcé à Rouen, le 20 octobre 1907, à l'inauguration de la statue de Flaubert.

qu'en parlant de la production courante, la langue vulgaire dit « qu'il en faut pour tous les goûts », elle entend que les aptitudes individuelles sont inégales, et que, suivant les conditions, les âges, et même les heures de la journée, chacun de nous veut une pâture appropriée à sa disposition sentimentale. On sait d'ailleurs que les fonctions plus ou moins artistiques qui donnent satisfaction à ces besoins divers sont loin d'avoir la même valeur, que les arts de la cuisine et de la parfumerie sont inférieurs à l'art de peindre, de parler ou d'écrire, et que l'échelle des formes expressives est parallèle à la hiérarchie vivante d'où relèvent tous les progrès éducatifs. Le bambin se plaît à la saveur du lait avant de distinguer le parfum maternel; et la chanson de sa nourrice le charme avant que ses yeux soient capables de reconnaître la figure symbolique de ses pantins. On sait que chez les enfants prodiges, l'aptitude musicale est plus précoce que l'habileté dans les arts du dessin. Mais en même temps que la hiérarchie, la loi de solidarité fonctionnelle s'applique aux arts comme à toutes les autres manifestations de la vie, et son influence tendrait constamment à prévaloir si elle n'était pas entravée par l'intervention dissociante des préjugés et de la passion.

C'est à la musique surtout que les psychologues séparatistes accordent une autonomie qui leur paraît démonstrative. Ils oublient que le sentiment du rythme se manifeste dans toutes les fonctions, même dans les plus élémentaires, par exemple dans l'action de téter chez le nouveau-né, et, à tout âge, dans la marche et l'action de courir. Ils oublient que c'est l'amélioration de cette aptitude qui permet à l'enfant

d'adapter tous ses gestes aux circonstances et de jouir des facultés ainsi acquises. Le rythme du toucher prend une forme esthétique dans la simple caresse, et durant l'acte génital le genre d'émotion qu'il exprime atteint les gammes de l'enthousiasme. Nous ne pouvons entreprendre ici de passer en revue les liens multiples qui rattachent la mélodie et l'harmonie au sentiment de l'ordre géométrique, ni de suivre l'enchaînement des procédés qui ont permis de construire des instruments, d'écrire des compositions musicales, d'adapter des symboles verbaux aux combinaisons de sons dont le sens reste vague sans leur concours, et d'utiliser pour cette œuvre tous les degrés de l'appareil sensitivo-moteur. Mais il suffit de rappeler la corrélation de ces divers faits pour démontrer que le concours graduel des facultés est la condition du progrès dans tous les arts, comme il est le principe organique de l'éducation affective et de la formation intellectuelle. Du reste, ce principe une fois posé, on ne peut nier que l'exercice de chacun des arts, et de chaque forme de ces arts, comporte une spécialisation relative. Suivant que l'on compose une mélodie ou qu'on l'écrit, suivant qu'on l'exécute sur le piano ou qu'on la chante, on modifie la proportion des dépenses fonctionnelles ; et ce n'est pas la même partie de l'organisme nerveux qui, dans ces différentes occupations, constitue le centre principal du sentiment et du mouvement. Mais si la fixation passagère du foyer de l'action sur un échelon particulier de l'axe nerveux occupe trop longtemps les mêmes points et s'y attarde passionnément chaque jour, il en résulte une rupture d'équilibre. Les musiciens qui sont les virtuoses étroits d'un

instrument, et qui se désintéressent de toutes les autres fonctions de l'art, sont des malades.

A ce propos, il est curieux d'observer que les psychologues qui font de la musique l'art *indépendant* par excellence, et qui placent au-dessus de tout les symphonies sans titre et sans programme, sont les mêmes qui vantent plus pompeusement encore les opéras de Wagner en affirmant que son œuvre est à la fois « littéraire, philosophique, musicale et plastique[1] ». En formulant cet éloge magnifique, on reconnaît implicitement que le pouvoir d'évocation sentimental qui appartient à la musique acquiert de plus hautes qualités lorsqu'il emprunte le secours des facultés supérieures. Ce que le génie de Wagner a cherché, c'est le concours parfait de ces trois fonctions : la poésie, l'art du décor et la musique. Car on ne peut nier que la valeur esthétique d'une œuvre s'élève avec le degré de lucidité des formes expressives et des sentiments exprimés. Or la musique est par elle-même un moyen d'expression très vague. La vivacité même des troubles émotifs qu'elle détermine trahit la puérilité relative des sentiments qu'elle manifeste. C'est d'ailleurs, nous le savons, un fait général que, dans les désordres passionnels, la centrifugation motrice augmente la quantité de ses expansions à mesure que s'abaisse la qualité psychologique du sentiment. Darwin l'a très bien remarqué, rien de plus pauvre en signification que les brillantes sonorités d'orchestre qui nous soulèvent et qui nous font courir un frisson sous la peau. Rien de plus puéril aussi, dirons-nous,

1. Fr. Paulhan, 3, *Le mensonge de l'art*, p. 31.

que les manifestations hyperboliques des véritables mélomanes. C'est un mélange de soupirs convulsifs, d'exclamations incohérentes et d'applaudissements frénétiques. On dételle la voiture du maëstro, on porte le ténor en triomphe, on baise la robe de la chanteuse, on rivalise d'enfantillages. Ne demandez pas à ees dévots de vous expliquer leur sentiment; ils planent sur l'Olympe nuageux où les elartés du sens commun n'ont pas d'aceès; ils estiment avee M. Grosse que la musique est « *un art à part,* et que son empire *n'est pas de ce monde !* »

Dans l'exeellent diseours qu'il a prononeé récemment à l'Institut, M. Pottier a combattu cette opinion séparatiste[1]. A l'appui de sa réfutation, il a cité ce passage d'un livre du D. Büeher, intitulé *Travail et Rythme,* qui a obtenu en Allemagne un grand succès psychologique : « Tout le monde sait que dans les professions qui exigent un effort violent, les ouvriers ont recours à une sorte de cri rythmé qui s'échappe presque machinalement de leurs lèvres. Quand l'effort est produit par un groupe d'hommes, il est naturel que le eri soit poussé en ehœur et à intervalles réguliers, pour régler la manœuvre... Aube rayonnante, s'écrie M. Büeher, le jour où le tailleur de durs silex a stimulé les coups de son outil avec la eadence de son ehant, le jour où les bûeherons, traînant le tronc d'arbre abattu, ont entonné ensemble la elameur qui donne la force aux museles et qui eombine les gestes ! » — Comme les autres arts, la musique est le langage de

1. Pottier, *Les origines populaires de l'art.* Discours prononcé à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 15 novembre 1907.

l'espérance, du désir de mieux faire, du besoin d'associer les énergies de la nature et des hommes pour concourir à de nouvelles inventions. Dans l'évolution des gestes sociaux, l'apparition du cri chanté a précédé l'éclosion des arts décoratifs et de l'écriture, et la musique y apparaît comme le plus instinctif et le moins intellectuel des arts plastiques; mais elle est reliée aux autres arts par le sentiment d'optimisme qui est inséparable de l'effort et par la propension native qui invite l'homme ému à faire vibrer les autres hommes à l'unisson.

Concluons qu'en pédagogie le rôle de la musique est d'ordre secondaire. C'est le jugement du sens commun : on en fait un art *d'agrément*, ce qui ne veut pas dire un art à dédaigner. Nous savons qu'à dose modérée le plaisir est l'adjuvant normal de tous les exercices physiologiques. — Dans cet ordre d'idées, nous lisons dans un compte rendu du *Second congrès international d'Hygiène scolaire*, un passage fort intéressant : « On attendait avec curiosité la communication de M. le Dr Mignon sur *la musique comme mise en train du travail;* mais notre distingué collègue n'a pu venir à Londres pour défendre en personne ses idées. La musique a donc cédé le pas à la danse. Le Dr Luther Gulick, de New-York, a depuis longtemps entrepris de rendre à Terpsichore la place qui lui convient dans l'éducation de la jeunesse, voire même dans les écoles fréquentées par les enfants des classes les plus déshéritées. C'est comme une touchante restitution des vieux airs et des vieux rythmes d'autrefois qu'il a entrepris de rendre populaires. Il a reconstitué, dans les États d'Amérique où abondent aujour-

d'hui Slaves et Scandinaves, Irlandais et Hongrois, les danses nationales en usage, il y a des sièeles. Son succès a été inouï; sueeès d'enthousiasme, et succès de très bon aloi. Parents, élèves et maîtres se sont trouvés d'aeeord pour l'applaudir. Dansez maintenant, jeunes élèves! M. Guliek nous donne une liste des danses qu'il a, après expérienee, jugées le mieux appropriées aux diverses elasses[1]. »

Un professeur de la London County Couneil, M. Ader, nous semble avoir très bien eompris le genre de serviees qu'on peut demander à la musique, non seulement dans la gymnastique des membres, mais eneore dans l'enseignement de la prononciation, surtout quand il s'agit de fixer dans la mémoire les partieularités d'une langue étrangère. Pour initier les jeunes enfants aux étrangetés de la dietion française, il leur fait répéter des ehansons faeiles, et il assure que par ee proeédé l'artieulation des mots et leur sens général sont très aisément retenus. Sans fatiguer l'attention des élèves, sa méthode offre une large base à l'organisation des souvenirs, grâee au eoneours que prête une faeulté presque instinetive et méeanique à ses congénères plus élevées.

Si la loi de dépendanee et de subordination fonetionnelle n'était pas eonstamment laissée de eôté par les rédaeteurs de programmes seolaires, bien des hésitations disparaîtraient. Tant que le choix d'une profession n'impose pas à l'enfant une spéeialisation relative, nous devons adapter son développement au grand sehéma de l'évolution et le mettre en garde

1. Bougier, *L'Hygiène scolaire*, numéro d'octobre 1907, p. 274.

contre certaines tendances trop exclusives. Tout le monde est à peu près d'accord pour retarder cette spécialisation jusqu'à l'âge de la puberté; mais la pratique admet de larges corrections. Les futurs acrobates sont, paraît-il, spécialisés dès le premier âge; les virtuoses de la danse, du violon et du piano le sont vers sept ou huit ans; les futurs peintres et les sculpteurs attendent l'âge de quinze ou seize ans; les architectes et les poètes poursuivent leurs études générales aussi longtemps que les avocats et les médecins, non sans les restrictions malencontreuses que comporte le nouveau système des bifurcations et des cycles. Mais, parmi les sujets qui se croient de taille à guider bientôt leurs concitoyens par la parole ou par le livre, les meilleurs s'aperçoivent un jour qu'ils se sont enfermés trop tôt dans un cercle restreint, qu'ils ne connaissent qu'un seul côté de la vie, et qu'ils auraient dû l'observer d'un peu plus haut. Heureux ceux-là, si l'expérience révèle à leur esprit les généralités où le collège n'a pas tenté de les initier.

Dans un chapitre précédent, nous avons insisté déjà sur les vices de l'enseignement graphique, tel qu'on le pratique habituellement dans les écoles, et nous avons noté que, sur ce point, notre thèse ne fait que systématiser les paternelles inspirations de Frœbel. Avec la générosité d'esprit dont il est coutumier, M. Lacombe a développé la même pensée[1]. Étant plus abstraite que le dessin et née tardivement de ses œuvres, l'écriture doit être enseignée après lui, nous voulons dire

1. Paul Lacombe, 2, *Esquisse d'un enseignement basé sur la physiologie de l'enfant*, p. 37 et suiv.

lorsque le jeune éeolier est initié à la reproduction des formes élémentaires qu'il montre une tendance instinetive à crayonner et qui ressemblent aux hiéroglyphes des Égyptiens. Quel intérêt offrent à nos bambins les *bâtons* monotones et les *jambages* qui eomposent leurs premiers modèles graphiques. Ils n'y trouvent rien de bien agréable, rien qui éveille leur attention, qui éelaire leur intelligence, et qui aetive en eux le désir de mieux faire. Ils veulent bien faire plaisir à leur maman ou à leur maître; mais la tâehe leur serait plus facile si leur besogne était mieux illustrée, mieux éehelonnée, et plus eonforme de tous points à leurs inelinations normales.

Il faut le redire sur tous les tons, l'enseignement primaire du dessin n'a pas pour but de former des spéeialistes, des faiseurs de trompe-l'œil et des professionnels de la peinture, il doit eontribuer simplement à faire sentir aux éeoliers le rapport qui existe entre le développement de leurs faeultés propres et les inventions de la nature. L'assouplissement de nos doigts, guidé par nos yeux, et l'édueation de notre esprit marehent de pair lorsque nous étudions artistement les figures de la eréation depuis la rigidité eristalline des minéraux, jusqu'aux ineurvations des végétaux, des formes animales et des gestes humains. Mais pour qu'un tel programme s'adapte aux autres parties de l'instruction sans en altérer l'équilibre, il doit rester modeste et simple. Les sehémas doivent y prendre la première plaee, et le maître qui les explique doit eonnaître à fond la dépendance des formes naturelles. Dans l'état actuel de notre enseignement, le temps qu'emploie la plupart des élèves à eopier un

modèle antique, et à en reproduire les détails, sans rien savoir de la genèse morphologique, est du temps à peu près perdu pour la plupart. Nos lycéens le sentent si bien qu'ils tiennent la leçon de dessin en maigre estime. Et pourtant, l'on ne peut contester que, mis au rang qui lui convient, l'art du dessin représente un des bons instruments de l'éducation générale. La place que tiennent les gravures dans les publications contemporaines le démontre avec abondance.

§ 3. — Les belles-lettres

L'art de parler ou d'écrire est généralement considéré comme le degré le plus élevé de l'échelle esthétique. En tant que moyen d'expression, il est plus général que les arts du dessin, la musique, la mimique et la danse; mais il ne peut en être séparé organiquement. C'est aux arts du dessin que l'élocution emprunte le plus grand nombre des métaphores qui lui permettent d'éclairer ses formules abstraites, et ce sont eux qui procurent des symboles à l'écriture. La musique fournit au langage moins d'expressions métaphoriques que la peinture, et de moins précises; mais elle enseigne à l'orateur l'usage des rythmes et des timbres, qui sont les agents primitifs de la diction et dont le rôle n'est pas négligeable, bien qu'il soit au fond secondaire. Car c'est bien la prépondérance accordée par certains virtuoses à ces éléments inférieurs qui fait ressembler leur poésie à un chanton-

nement puéril. Qui ne s'est amusé de la romance de Verlaine :

« Le sanglot long
Des violons
De l'automne,
Verse en mon cœur
Une langueur
Monotone... »

La mimique ordonnée fournit à l'orateur le geste, c'est-à-dire le pouvoir de renforcer l'expression littérale des sentiments par le mouvement. Et l'évocation de cette aptitude élémentaire nous ramène au plus humble échelon de la mécanique animale. Aussi le sobre emploi de la gesticulation nous semble-t-il une preuve d'intelligence et de maîtrise individuelle.

Inséparable des fonctions subordonnées qui lui ont permis de naître et qui demeurent ses soutiens organiques, l'art du langage mérite-t-il d'être placé, comme on le fait banalement dans les écoles, au sommet de la hiérarchie? Cache-t-il en soi de telles vertus qu'il ait le droit de conserver la première place dans l'enseignement? Si l'on considère la passion qu'apportent les professionnels à revendiquer ce privilège et l'étroitesse d'esprit qui en résulte chez les sujets spécialisés, on reconnaîtra qu'à cet égard notre système pédagogique est défectueux. L'art de parler est un instrument de premier ordre, il n'est pas l'objet capital de l'instruction. Il existe un art plus élevé, plus synthétique et plus virtuel, c'est l'art de vivre, de pénétrer le sens de l'existence et de l'exprimer dans sa conduite. La parole est une forme de l'action, mais elle n'est pas le mode suprême; elle symbolise des in-

tentions ou des conseils que la vie ne réalise pas exactement. Ce qui lui manque le plus souvent, c'est le sentiment de la mesure qui oriente avec précision la volonté, et qui lui permet d'éviter les oscillations maladives. Si la précieuse verbosité de Rousseau ne l'empêche pas de faire un très médiocre précepteur, c'est parce que sa logique vaniteuse s'appuie sur des données absolutistes, littéralement antithétiques et par conséquent illusoires. Mélancolique et détraqué, il met sa qualité de rhéteur au-dessus de toute autre; et comme les hommages qu'on lui rend ne lui semblent jamais à la hauteur de ses mérites, il renverse l'échelle des valeurs à son profit. — Les formes élémentaires de la nature sont adorables, nous dit-il, mais son dernier produit, la société, a tous les vices; un seul homme comprend la vertu, c'est un artiste, et c'est Jean-Jacques. La société déprave tous ses élèves; un seul précepteur est capable de les sauver, et ce maître, unique en son genre, est encore le bel écrivain Jean-Jacques. — Il n'est pas de critique de Rousseau qui n'aille littérairement jusqu'à l'extrême, et qui n'affecte l'allure maniaque de la névrose. Sa sincérité même est arrogante et fait parade des plus tristes aveux. Car l'artiste est au-dessus de toutes les pudeurs; il a le droit d'étaler les plaies les plus honteuses et de nous en entretenir complaisamment, non pas sur le ton du médecin qui les étudie patiemment avec l'espoir d'apprendre à les guérir, mais en faisant vibrer le tam-tam du charlatan qui ne croit pas à l'efficacité de ses ordonnances et qui se fait un piédestal de notre naïveté, de notre ignorance et de nos faiblesses.

Au premier rang les bons exemples, et au second rang les beaux discours! Nous n'irons pas jusqu'à la gouaillerie que se permettait hier le rédacteur du palmarès académique des prix de vertu : « Si nous devions mourir, disait cet immortel, ce serait de la sottise des gens d'esprit, mais nous sommes sauvés par les simples et les muets[1]. » — Disons pourtant que nous connaissons des gens du peuple qui parlent une langue rudimentaire et qui restent vis-à-vis de leurs proches des modèles de désintéressement et de courage. Et d'une façon générale, nous estimons que la plupart des bons citoyens doivent leurs qualités essentielles à l'exemple de leur entourage familial et social bien plus qu'à leurs lectures. Ce n'est pas que nous contestions les ressources précieuses qu'offre à l'éducation l'art des lettrés; la plupart des malentendus sociaux seraient écartés si l'on se donnait la peine de les discuter sans artifices; mais on se plaît à les grossir avec des outrances de paroles. La qualification d'*opportuniste* est une injure, et *le radicalisme intéral* devient une vertu politique. — Heureusement ce ne sont là que des mots. — La langue est la meilleure des choses, disait Ésope; encore faut-il en user avec discrétion sous peine de la voir devenir la plus mauvaise. Cultivée pour elle-même, et séparée des autres procédés sociaux, la littérature devient décadente, comme toutes les fonctions dissociées. Admirable dans la peinture des objets matériels et des sentiments surannés, Hugo s'est constamment traîné à la re-

1. Barrès, *Discours sur les prix de vertu* prononcé à l'Académie française le 22 novembre 1907.

morque de son temps, et ses prétentions de *voyant* font sourire ses dévots les plus fidèles. Après avoir chanté sans ordre la royauté légitime, l'orléanisme et le génie guerrier de Napoléon, il a fini par le socialisme adulateur. Malgré de brillants épisodes, *Les Misérables* sont, comme le dit M. Doumic, un pur *fatras*[1]. Et pour nous étonner une dernière fois, quand il dut laisser la richesse accumulée par son habileté mercantile, le poète demanda orgueilleusement que son dernier voyage se fît dans le corbillard des pauvres. L'antithèse a paru sublime à quelques-uns ; nous avouons la trouver aussi naïve que la plupart de celles qui font si grand bruit dans ses vers.

Prétendre que la forme expressive offre par elle-même un tel prix qu'il est permis d'en faire plus de cas que du fond tendancieux qu'elle manifeste, c'est renverser l'ordre physiologique des facultés ; car l'évolution du langage retarde sans cesse sur le développement de nos besoins moraux. C'est pourquoi la peinture des sentiments inférieurs offre aux professionnels de « l'écriture artiste » des ressources matérielles plus étendues que la description des sentiments élevés. Chacun des genres a sa valeur, mais ces valeurs sont inégales. Quand le romantisme emplit la scène de ses cris passionnés, quand le réalisme accorde les premiers rôles à nos misères, et se rit de nos plus chers désirs, ils nous fournissent l'occasion d'étudier les modes inférieurs de la vie et les ressources inégales de notre langue ; et à ce titre, une juste place leur appartient dans l'éducation de notre esprit, mais non

1. Doumic, *Histoire de la littérature française*, p. 500.

pas le premier rang. Encore moins ce premier rang appartient-il à la déclamation tragique, aux colères des amants trahis, aux défis bruyants des guerriers, aux malédictions des rhéteurs sacrés. Ce sont là des formes qu il faut connaître, mais pour en éviter l'emploi. C'est bien assez de les rencontrer dans les descriptions historiques ; n'y ajoutons pas des tumeurs de fantaisie. Apprenons la sobriété, c'est-à-dire l'ordre et la mesure, c'est la vertu maîtresse de l'écrivain qui prend souci de son rôle social et qui ne se fait pas gloire de vivre en individualiste et en sauvage.

Et surtout soyons de notre temps, aimons-le dans ses œuvres bienfaisantes, aimons-le dans ses tâtonnements et ses erreurs, comme on aime, aux plus mauvais jours, les père et mère et la patrie d'où l'on tient tout. Les aneiennes poésies nous sont utiles ; mais nous ne jugeons vraiment bien l'antiquité que par eomparaison avec nous-mêmes et avec les actions présentes. Nous ne pouvons prêter aux morts que des sentiments familiers, et nous ne connaissons réellement que les émotions que nous avons un peu vécues. M. Faguet lui-même avoue combien est vain le travail qui consiste à ressasser les Romains et les Grecs. « Les adaptations du théâtre classique qui sont de belles choses, dit-il, se réduisent à trois ou quatre, et c'est Racine qui les a faites. » Et M. Faguet ajoute : « Au fond, nous ne faisons de belles œuvres d'art qu'avec les idées et les sentiments du temps où nous sommes ; et si Racine a écrit une *Phèdre* et une *Iphigénie* qui ont, je le reconnais, quelque valeur, e'est surtout par ce qu'il y a mis de moderne et de très moderne ; de sorte que l'on doit dire que ce qu'il y a de plus beau dans les

pièces antiques de Racine, ce sont ses contre-sens[1]. »

Avouons donc que nous faisons nous-mêmes des contre-sens quand nous lisons les écrivains des siècles effacés. Leur sentiment nous est d'autant plus difficile à apprécier qu'il relève d'une époque plus éloignée, puisque nous ne pouvons faire autrement que d'en transposer la signification. Les chefs-d'œuvre classiques nous sont des documents utiles, mais l'usage de ces documents doit être subordonné à l'étude de la vie contemporaine, puisqu'ils ne valent que par comparaison avec nos expériences présentes. Nous avons déjà bien de la peine à éclairer le sens des faits que nous connaissons le plus directement et à trouver le mot propre pour les dire; comment saisirions-nous le sens vrai des mots qu'ont employés des gens dont la disposition d'esprit était si éloignée de la nôtre? Notre interprétation reste flottante; c'est un continuel à peu près. — Mais qu'importe au virtuose des lettres l'ignorance du sujet traité, pourvu qu'il emploie des formules brillantes. Son adresse à nous éblouir lui fait du mensonge une vertu!

« La vraie éloquence, dit Pascal, se moque de l'éloquence. » Et encore : « Quand on voit le style naturel, on est étonné et ravi; on s'attendait à voir un écrivain, et on trouve un homme. » — La sincérité, n'est-ce pas la qualité souveraine, celle que le maître et l'écolier doivent pratiquer ensemble et honorer par-dessus tout? — Mais l'intention n'y suffit pas, si man-

1. Faguet, Semaine dramatique du journal des *Débats*, 11 février 1907.

que la généralité des connaissances, et, au-dessus d'elles, le sentiment de la valeur hiérarchique des phénomènes. Ajoutons qu'il en est de la littérature scientifique comme de la poésie, de la peinture et de la musique. Ses descriptions n'ont en pédagogie que la valeur des rapports généraux qu'elles symbolisent. Plus elles prétendent à l'absolu, plus il convient de nous tenir en garde contre leur forme autoritaire. La passion seule a cette allure mégalomane, et nous savons qu'on ne peut lui obéir exclusivement sans renoncer à la santé.

Nous aimons l'artiste audacieux qui, sur des documents précis, ébauche l'idéal de l'avenir; mais nous croyons que la pure fantaisie doit tenir une place très secondaire dans l'enseignement. Les contes de fées, les Cid hâbleurs, les Salambo mystiques et les reconstitutions toujours douteuses d'un passé toujours mal connu ne sont à nos yeux que des objets de récréation. Après une journée laborieuse, dans un bon fauteuil, au théâtre, il est agréable d'entendre Cyrano débiter ses airs de bravoure et de sourire à ses feux d'artifice. C'est un épanouissement pour les fonctions de second ordre, en même temps qu'une détente et un repos pour les facultés supérieures. Mais prenez garde, tous les spectateurs n'offrent pas une égale résistance à l'illusion. Il est des cerveaux jeunes encore, ou restés jeunes en dépit des années, que cette musique littéraire exalte au delà de toute mesure, et dont la vie sera hantée par les fantômes de ces héros inconsistants. Le lendemain, on voit ces naïfs auditeurs se conformer aux conseils de M. Rostand, et relever la moustache qu'ils n'ont pas, en répétant les

vers qu'un poète féminin déjà célèbre vient de dédier à la mémoire de Beyle :

« Quand on est comme vous et moi,
On est hors du temps et des lois... »

C'est cette littérature de rêve qui nous apprend les désirs fous, et qui nous décourage de notre tâche.

M. André Lichtemberger estime qu'on ne doit pas bercer les esprits avec des féeries mensongères. L'enfant qu'il nous donne pour modèle, « notre Minnie », ne veut aimer que ce qu'elle perçoit clairement[1]. Elle n'admet pas qu'un loup parle français à un marmot, même coiffé d'un petit chaperon rouge, ni sans doute qu'il existe un dieu enfant qui descendrait, la nuit de Noël, à travers la suie des cheminées. Minnie est une fille bien élevée, qui se porte bien, qui joue avec entrain, qui dort tranquille et sans cauchemars. Son ami Max, qui lit de gentils romans, trouve qu'elle manque de délicatesse. Il est inquiet, mélancolique et souffreteux. Il se désole de voir Minnie se plaire uniquement aux choses réelles tandis qu'il fait des châteaux en Espagne et qu'il rêve de joies surhumaines. C'est une façon de Baudelaire en herbe. — M. Lichtemberger préfère l'éducation de Minnie à celle de Max, et nous nous rallions de grand cœur à la modernité de sa discrète pédagogie.

Du point de vue où nous sommes placés, la fonction particulière de l'art nous apparaît subordonnée à l'étude synoptique de la vie, c'est-à-dire aux vues générales qui nous permettent une large estimation des

1. André Lichtemberger, *Notre Minnie*.

symboles artistiques et des sentiments parallèles. Sous prétexte d'indépendance ou de réalisme, on s'habitue à dissocier les instruments de la connaissance. Mais le vrai réaliste n'est pas celui qui ne perçoit qu'un seul genre de phénomènes, et qui le décrit avec passion; c'est celui qui se place assez haut pour dessiner chaque chose à son échelle et qui ne prétend pas mettre sa personne hors du mécanisme social. Car la splendeur du vrai reste ignorée de ceux qui ne l'estiment qu'en morceaux.

CHAPITRE IX

Le sentiment religieux.

SOMMAIRE. — § 1. *Le mysticisme.* — § 2. *Les origines du sentiment religieux.* — § 3. *Son avenir.*

§ 1. — LE MYSTICISME

Les vieilles religions sont des œuvres d'art; mais elles relèvent d'un art mystique et passionné dont la tendance absolutiste incline les hommes à l'outrance et à la névrose. Prenons pour exemple la religion chrétienne, puisque c'est celle qui nous est la plus familière. En dépit du rationalisme encore timide qui règne dans certaines sectes protestantes, on peut dire que le christianisme s'appuie exclusivement sur des textes anciens qu'il considère comme entièrement définitifs. L'origine et la fin des choses y sont fixées. Si la loi de progression qualitative est vaguement observée dans la genèse mosaïque, c'est pour être contredite à bref délai par le péché originel et par la

clôture de l'Éden. Dieu est un maître impérieux qui prête à l'homme quelque raison, mais qui lui défend de s'en servir. La vie terrestre est une épreuve qu'il doit subir sans protester en vue de conquérir le ciel, bien qu'on lui dise que le grand nombre des appelés comportera fort peu d'élus. Et si un Évangile d'amour est venu atténuer la barbarie du Talion, cette seconde manifestation du mécanisme évolutif nous est donnée comme la dernière. Tout nouvel essai d'amélioration est taxé de *modernisme* et stigmatisé comme un crime. Le pessimisme archaïsant reste la loi de notre existence ; un seul refuge est ouvert au chrétien, mais il ne s'ouvre qu'après la tombe.

Sainte Thérèse raconte dans ses œuvres que, tout enfant, pour l'amour du Bon Dieu, elle cherchait, avec l'un de ses frères, le moyen de s'enfuir chez les Maures pour y goûter le bonheur « d'avoir la tête tranchée ». — Notez que ladite Thérèse était une femme d'une intelligence remarquable, et que, dans certains ordres d'idées, elle fit preuve d'une droiture et d'un bon sens incontestés ; mais nous savons qu'un enseignement trop exclusif détraque les cerveaux les plus sains. — Poursuivant l'histoire de sa vie dévote, la sainte nous dépeint en artiste les visions paradisiaques obtenues par ses oraisons. Nous empruntons les citations qui suivent à une traduction monastique, avec le regret d'être obligé de les abréger[1] : « Ma volonté, sans savoir comment elle se rend captive, se laisse emprisonner par Dieu, bien assurée de tomber au pouvoir de Celui qu'elle aime... Elle perd le désir

1. Sainte Thérèse de Jésus, *Œuvres complètes*, passim.

des choses de la terre..., elle peut parler à Dieu lui-même, et sans élever la voix : il la comprend au seul mouvement des lèvres... On dirait une personne qui, tenant entre ses mains le cierge bénit, attend à tout instant la mort, mais une mort ardemment désirée. Durant cette agonie, l'âme est inondée d'inexprimables délices. » Et notre hallucinée entend ces paroles du Seigneur : « Votre âme se consume tout en-« tière, ma fille, du désir d'entrer plus profondément « en moi. Ce n'est plus elle qui vit, c'est moi qui vis en « elle. »

Dans son exaltation morbide, la foi chrétienne revient aux rêves élémentaires du vieux bouddhisme : renoncer au désir et à l'action, mépriser toutes les joies de la terre, renier sa personnalité, s'anéantir dans le grand Tout. — On nous objectera que saint François de Sales parlait un langage plus modeste. « Il y a, disait-il à Philothée, certaines choses que plusieurs estiment vertus, et qui ne le sont aucunement : ce sont les extases, les ravissements, les impassibilités, les unions dé fiques, les élévations, transformations et autres perfections dont parlent certains livres. Ce ne sont pas là des vertus. Nous n'avons entrepris qu'une chose, c'est de nous rendre gens de bien. Exerçons-nous tout simplement, modestement, à la patience, à la bonté, à l'amour humble du prochain. » — Le malheur est que la critique de François de Sales ne saurait prévaloir dans un système où l'hyperbole et le miracle sont donnés pour monnaie courante. Avec sa belle humeur et sa santé, l'excellent homme était relativiste et moderniste avant la lettre. D'accord avec l'inclination moyenne du sens commun, il

eherehait le perfeetionnement, sans prétendre à la perfeetion. Sa droiture suspectait la dévotion qui, sous prétexte d'atteindre au eiel, dédaigne les œuvres de la terre, et qui fait du mystique un délirant.

Nous l'avons noté plus d'une fois, la tendance maniaque et désagrégeante n'est pas spéciale au mysticisme religieux; on l'observe chez tous les théoriciens de l'absolu, politiciens, philosophes ou poètes. Dès qu'ils affiehent la prétention de s'élever au *sublime*, et de monopoliser la vérité, leurs formules deviennent ambitieuses et donnent des produits monstrueux. C'est le viee de toutes les vieilles Bibles. Les prêtres de l'Égypte aneienne chantaient déjà — car on a toujours éprouvé le besoin de mettre en musique ce qui ne peut pas être exprimé clairement — les prêtres égyptiens ehantaient le Dieu parfait, le Dieu unique et polymorphe, qui s'engendre lui-même, qui était lorsque rien n'était, qui veut qu'on le respecte sans le comprendre, et qu'on le flatte avec des litanies sans fin. Copié sur la figure des tyrans orientaux, ce Dieu jaloux leur empruntait leurs exigences et leur prêtait l'impérieuse rigidité de ses images. Et les peuples hypnotisés par la poésie vague des processions, des psalmodies et du décor confondaient ces deux genres d'autocratie dans un même rite.

Mais comme les passions maladives ont pour effet de dissocier les sentiments et d'aboutir à des contradietions, les anciens eantiques religieux se sont toujours complus aux antithèses grossières que ressassent eneore les modernes rhéteurs de l'anarchie : « Mon âme glorifie le Seigneur, s'écrie le chantre catholique aux Vêpres du dimanche, il a détrôné les puissants

pour mettre les humbles au sommet; il a comblé les affamés et vidé le trésor des riches. » La religion d'amour prend les accents de la colère et de la haine, et sa prédication fournit des armes à l'impatience des ignorants : « Malheur à vous, Pharisiens orgueilleux, disait Jésus, qui raillez l'humble Publicain prosterné sur le seuil du temple; malheur à vous, Sadducéens et Princes des prêtres; car il est plus facile à un chameau de franchir le trou d'une aiguille qu'à vous, gens riches, d'entrer dans le royaume des cieux. » En face de ces agressions méprisantes, les conservateurs de Jérusalem n'hésitèrent pas à supprimer l'anarchiste ingénu qui excitait contre eux la populace. Et si la mémoire de Jésus a survécu parmi les hommes, si son évangile a séduit les âmes romaines et les barbares, ce n'est pas les parties violentes de sa prédication qui en ont prolongé le succès, mais bien plutôt l'élévation de certains sentiments dont la délicatesse était plus propre que la haine à rallier les meilleurs élans de la sagesse grecque et de la mansuétude bouddhique.

Dans l'organisation de cette synthèse nouvelle, les fonctions inférieures sont figurées par les notions antiques de personnalité divine, de trinité, de démons, de prophétisme exceptionnel, de rédemption miraculeuse, de paradis et d'enfer; c'est la part de l'esprit sacerdotal. La tendance progressiste y est médiocrement représentée; car elle ne peut être contenue ni arrêtée dans aucun texte; elle déborde le pouvoir des mots; et l'observation relative du devenir individuel et collectif suffit à peine à nous en révéler le sens profond.

§ 2. — L'origine du sentiment religieux

On dit parfois que l'homme est un *animal religieux*, ou bien encore un *animal métaphysique*. Ces deux aphorismes expriment à peu près le même fait. Plus empressé que les animaux à élargir le domaine de son savoir et de ses efforts, l'homme se heurte sans cesse à une limite. Au delà s'étend le domaine de l'inconnu, le champ prestigieux de l'indéfini et du mystère. Le prophète s'y élance d'un bond, confiant dans l'espoir qui l'anime; et si la forme des explications que lui fournit la passion des phrases présente quelques qualités esthétiques, il oublie les insuffisances du fond; il accorde à une hypothèse aventureuse la valeur d'une vérité définitive, et comme tous les grands exaltés, il ne supporte pas qu'on le contredise. — Le rationaliste n'ignore pas l'attrait de ces illuminations soudaines, mais il en connaît les dangers; il sait que l'intuition la plus émouvante réclame des vérifications multiples, que la déduction qui s'ensuit ne peut offrir qu'une signification relative et qui demeure constamment revisable. Sans dédaigner les trouvailles spontanées de son imagination, il les accueille avec réserve, car il en a pénétré le mécanisme. Si bien équilibré que soit un cerveau humain, lui dit la science, il ne bâtit qu'avec les matériaux acquis, et ces données sont fragmentaires. Nos constructions les plus logiques reposent sur des éléments incomplets; elles veulent être perfectionnées chaque jour. Elles peuvent nous faire un abri provisoire, mais ce n'est pas le taber-

nacle intangible où les dévots croient enfermer la Vérité.

Le mystique ferme les oreilles à l'objection et se contente d'un petit nombre d'expériences. Pareil au joueur superstitieux qui se croit assuré de gagner quand il s'assied sur le fauteuil où le succès lui a souri la veille, il prend l'exception pour la règle et la chimère pour la réalité. Ce banal fétichisme du joueur représente la forme la plus naïve du sentiment religieux; c'est celle que l'on observe chez les sauvages pour qui tout est hasard dans la nature. Et comme l'étroitesse coutumière de la passion ramène les hommes civilisés au niveau mental des ancêtres, on retrouve de nos jours le goût des amulettes et des fétiches, non seulement chez les habitués du jeu, mais encore chez tous les dévots qui pratiquent la confiance aveugle. L'usage des porte-veine se justifie par le fameux sophisme de Pascal : A supposer que votre foi repose sur une base incertaine, que risquez-vous à la garder? Mieux vaut parier pour elle qu'en sens contraire. « Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. » — C'est l'apologie de la crédulité, de l'abdication et de la paresse; c'est l'abandon des longues persévérances qui donnent à la vie sa méthode, sa logique et sa dignité. — Nous ignorons l'origine et la fin des choses; mais nous savons que nous ne sommes pas pareils à nos aïeux, et c'est en vain que vous compteriez justifier à nos yeux le système des catholiques romains en nous disant : « Nous sommes fidèles aux coutumes de nos pères. » — Si votre culte était pareil au leur, on verrait encore parmi vous des Abraham et des Agamemnon offrir

leurs enfants les plus chers en holocauste, et le sang humain couler à flots sur les vieux dolmens de Bretagne. Votre messe fut un *modernisme* avant de passer à l'état de pratique traditionnelle. Lorsque vous condamnez l'esprit de réforme, vous vous contredisez vous-même, puisque votre Évangile se réclame d'un réformateur.

Étant une des formes les plus graves de la passion, le mysticisme désagrège tout ce qu'il touche. Dans ses conceptions illusoires, le grand mystère des origines est résolu par une série de fables enfantines où tout est désordre et miracle. La hiérarchie qualitative s'y montre dissociée pour faire place à de continuelles antithèses. Satan ricane aux pieds du Tout-Puissant ; certains objets sacrés deviennent *Tabou* pour le vulgaire, et le prêtre est un Superhomme. Dévoyé jusqu'à la folie, l'amour du sacrifice prétend briser la juste loi qui veut que la subordination graduée des fonctions secondaires serve au progrès des facultés maîtresses et qui punit les infractions à cette mesure. L'Église conseille l'abdication des joies sensuelles, sans nul souci des conséquences pathologiques ; elle renchérit sur les aberrations du stoïcisme. Le corps n'est plus solidaire de l'esprit ; la mendicité volontaire et la malpropreté sont honorées ; l'isolement des sexes est une œuvre pie, quelles que soient les dépressions qu'il entraîne ; et l'on voit de neurasthéniques vestales, enfermées dans leurs cloîtres, mener ce qu'elles nomment la vie *contemplative*, c'est-à-dire détraquer leurs aptitudes sentimentales et se condamner par un vœu à ne plus rendre aucun service au reste de la société. La monotone répétition des chants

sacrés et des formules rituellcs leur tient lieu de toute autre occupation. Pour le mystique, la foi vaut sans les œuvres, ou plutôt l'œuvre capitale est l'adhésion au texte saint, la leeturc et la rceitation des vieilles paroles. Le verbe suffit sans les aetes, et quelque faute qu'on ait commise, un mot prononeé par le prêtre en arrête les répercussions. L'artieulation dc certains mots latins a des magies surnaturelles, et ces pouvoirs ont été attribués à la lèvre du prêtre par d'autres mots prestigieux dont l'efficaeité est immédiate et la portée indéfinie. C'est le triomphe du pédantisme littéraire qui vicie encore l'enseignement public dans nos lyeées comme à l'église.

Parmi les eauses qui entretiennent la division parmi les hommes, l'absolutisme religieux tient certainement la première place. Dans la cité antique, faire, comme Socrate, la critique des formes divines et proposer une coneeption un peu plus haute, c'était un crime digne de la mort. Ce motif de diseorde s'est élargi quand les religions ont prétendu sortir de leurs frontières natives pour conquérir l'universalité des âmes. Entre les Juifs, les Musulmans et les Chrétiens se dressent encore des murs sanglants d'injures, de rancunes et de haines. La passion religieuse a servi d'aiguillon aux entraînements les plus absurdes, aux guerres les plus injustifiées et aux persécutions les plus cruelles. Tel procès qui, dans d'autres cas, aurait suivi son cours normal a divisé la Franee en deux partis et provoqué les manœuvres les plus déclamatoires parce que le vieil antagonisme religieux s'est mis en eause. On prêehe un évangile d'amour et on l'impose en employant la violence et la ruse. La contra-

diction ne choque personne ; l'histoire et la littérature du bon vieux temps nous en ont donné l'habitude ; et tant qu'on n'aura pas changé nos procédés d'éducation, le lyrisme des écrivains ne manquera jamais d'y ajouter ses surenchères.

Toutes les religions particulières sont affectées d'un mal chronique, nous voulons parler de leur obstination à s'appuyer sur des révélations individuelles et à repousser les apports généraux que leur offre le progrès indivisible de la conscience et de la science contemporaines. La valeur de ce dernier apport est tellement évidente qu'une récente Encyclique du pape Pie X, après avoir condamné de tous points ce qu'elle nomme avec mépris le *modernisme*, annonce la prochaine fondation d'un institut religieux « qui groupera les plus illustres représentants de la science parmi les catholiques, et qui aura pour but de favoriser, avec la vérité catholique pour lumière et pour guide, *le progrès* de tout ce que l'on peut désigner sous le nom de science et d'érudition ». C'est reconnaître implicitement que notre temps ne peut plus admettre la convention qui séparait la religion des sciences profanes et qui préférait le commentaire verbeux d'un texte invariable, à l'étude expérimentale et à la découverte progressive. Mais, puisqu'il est impossible de nier que la science moderne soit par essence progressiste et réformatrice, comment sera-t-il possible de concilier sa méthode avec la prétention qu'affiche le dogme catholique de ne pas subir la règle de l'évolution?

A cette question le nouveau *Syllabus* ne répond pas ; mais d'après des indices nombreux, il est aisé de prévoir de quel côté penchera la décision du sens com-

mun. En Italie, les néo-catholiques, avec le concours du poète et sénateur Foggazaro, ont vainement essayé de concilier la mourante immobilité de la doctrine romaine avec les procédés vivants de la science mondiale; ils ont fait du protestantisme, pour ainsi dire, sans le savoir, et l'autorité papaline les a violemment condamnés. De leur côté, les protestants n'ont pas cessé de poursuivre les variations progressives que Bossuet leur reprochait comme un vice, et logiquement, ils inclinent au rationalisme. Dans sa *Nouvelle Théologie*, le Révérend Campbell, ministre de la Cité de Londres, reconnaît que le christianisme doit évoluer, et que d'ailleurs Jésus n'a jamais eu l'idée d'une religion qui ressemble à la romaine, à la grecque ou à l'anglicane. Il conclut que l'Église universelle ne représentera bientôt que la commune orientation des âmes vers le progrès. Le vieux judaïsme lui-même se transforme et se rallie à la même conception. Dans les premiers jours de décembre 1907, de notables israélites ont ouvert à Paris, rue Copernic, un temple moderniste; et du discours inaugural qu'a prononcé le rabbin Louis Lévy, nous avons retenu ces déclarations qui nous semblent caractéristiques : La doctrine qui proclame que l'homme est fait à la ressemblance de Dieu signifie simplement pour nous « l'éminente dignité de la personne humaine » et l'idée de messianisme représente en langage moderne « la croyance au progrès moral ».

Il en est du sentiment religieux comme de tous les modes affectifs. Suivant que l'on considère ses manifestations les plus salubres ou ses déviations morbides, on le voit se rallier au courant du progrès men-

tal ou s'en isoler de plus en plus. Dans le premier cas, il se corrige de l'ignorance qui invitait l'homme primitif à créer autant de symboles divins qu'il observait de phénomènes dans la nature, et il concourt à l'harmonie des sociétés. Dans le second, il divise les esprits, il se complaît à rajeunir les trinités, les démons et les anges, les amulettes et les fontaines miraculeuses, et il crée en dehors du monde un paradis artificiel dont le mirage obsède « les vrais croyants » au point de leur faire négliger la culture des meilleurs germes de la vie.

L'effet déprimant du mysticisme religieux a fait naître à toutes les époques des réactions inévitables; mais ces tentatives de relèvement ne se montrent salutaires qu'autant qu'elles se contiennent dans la mesure physiologique. C'est ce que la passion ne souffre guère : de tout temps l'on a vu l'impatience du triomphe faire adopter aux réformistes les méthodes « radicales » qu'ils avaient justement blâmées chez les dévots. C'est en paroles seulement que le doux Jésus condamnait les Pharisiens aux flammes éternelles de l'enfer; ses disciples voulurent aller plus vite, et dans l'exaltation de leur foi, rôtirent effectivement les hérétiques. En vertu du même procédé, Calvin brûlait Michel Servet, et nos purs Jacobins jetaient les prêtres à l'échafaud. Aujourd'hui, c'est un autre genre d'absolutisme qui nous menace de ses violences. La dévotion mathématique prétend mettre ses formules intransigeantes au-dessus de nos modestes préceptes; elle nous promet le bonheur parfait à la seule condition que la statistique gouverne toutes les œuvres sociales. Sous prétexte de réformer

les mœurs, le système colleetiviste établira d'un coup le règne égalitaire du chiffre, et pour témoigner son mépris de la progression qualitative, dès aujourd'hui, il soumet ses fidèles à un eredo aussi fermé que l'église catholique elle-même.

La plus claire leçon que nous offre en somme l'histoire des hypothèscs métaphysiques, c'est le danger des dogmes absolus, quel que soit le nom que prennent leurs prophètes et quelle que soit l'étiquette de leur eulte. Leur vice eommun, e'est de partir d'un point supposé fixe, et d'aboutir à un point fixe. Les prêtres imposent une date limitative au commencement du monde et nous promettent comme fin un immuable paradis; les purs mécanieiens choisissent pour point de départ la nébuleuse dite primitive, la substance atomique ou l'homogène élémentaire, comme si le eommencement du mécanisme eréateur n'était pas aussi inconcevable pour nous que sa terminaison définitive. Le second système est aussi enfantin et aussi rétrograde que le premier. Contentons-nous d'ordonner le connu et de prendre pour ligne de conduite l'orientation des phénomènes qui se poursuivent journellement sous nos yeux. Et puisque le rationalisme le plus logique ne peut se passer d'un postulat, reeonnaissons que l'hypothèse du progrès relatif est de tous les principes métaphysiques eelui qui paraît le plus propre à rallier les efforts de l'art, du sens commun et de la seicnce. Le progrès relatif, n'est-ee pas la seule ehose que pratiquement aucun éducateur ne renonce à obtenir de ses élèves?

§ 3. — L'avenir du sentiment religieux

On sait qu'en matière de religion deux opinions se manifestent aujourd'hui parmi les pédagogues : les *libéraux* prétendent séparer l'enseignement religieux des autres parties du programme scolaire; les *radicaux* veulent le détruire. Aux premiers nous ferons observer que, sur ce point, pas plus que sur aucun autre, la séparation des modalités du sentiment ne peut être entièrement réalisée. Qu'on étudie l'histoire des civilisations au point de vue artistique ou scientifique, politique ou moral, les considérations religieuses interviennent à toute heure et reparaissent sous mille formes diverses. Depuis Homère, qui voit partout l'action miraculeuse des dieux, jusqu'à Lucrèce qui en nie les caprices, depuis la gnose Platonicienne jusqu'à l'agnosticisme des modernes, on voit le vieux λόγος divin et les symboles idolâtriques inscrits sur tous les monuments. L'abstraite philosophie de Confucius n'a pas préservé les Chinois de la croyance aux esprits et aux fétiches; et les préjugés rétrogrades qu'entretient leur étroite vénération pour les ancêtres les sépare plus profondément du progressisme occidental que toutes leurs autres habitudes. — Est-il possible d'enseigner l'histoire du moyen âge et des temps modernes, de raconter les croisades et les guerres de religion, d'apprécier le mouvement intellectuel du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle, sans parler des hauts et des bas que subissait l'influence du clergé et sans montrer le

contre-coup qu'exerçaient ces fluctuations sur tous les éléments de la vie sociale. La prétention de narrer les faits sans prendre parti équivaudrait à leur dénier toute signification d'ensemble. Autant mettre au-dessus de tout le dilettantisme formel et le culte du pittoresque, le mépris de l'ordre et de la synthèse. C'est le vice de certains érudits dont la mémoire accumule par milliers les détails séparés et qui, faute d'un principe de classification, n'en tirent aucun profit, ni pour l'éducation de leur entourage, ni pour leur conduite personnelle.

On fait preuve d'un exclusivisme bien étroit quand on dédaigne les éléments religieux de l'évolution ou quand on s'imagine en supprimer l'action future. Car s'il est vrai que le sentiment religieux représente la tendance invincible des hommes à faire de la métaphysique, et que cette forme aventureuse de la pensée constitue l'avant-garde spontanée de toutes les créations humaines, s'il est vrai que le physicien le plus positiviste emploie le meilleur de ses réflexions à chercher l'hypothèse compréhensive qui le guidera vers les découvertes futures, les éducateurs timorés qui négligent aujourd'hui de prendre la tête du mouvement se trouveront sans autorité demain pour en discipliner la marche. C'est ainsi que les rationalistes cèdent le haut du pavé aux beaux phraseurs, et perdent toute action sur les consciences.

Puisque la première phase du développement normal est un mystère, c'est le classement de ses gammes principales qui constitue la donnée la plus importante et la plus abordable du grand problème. C'est aussi le sens général de ce classement qui inté-

resse le plus vivement les précepteurs de la jeunesse, puisqu'ils se proposent avant tout de mettre l'action de l'individu en harmonie avec l'évolution mondiale, et d'éviter les pertes d'énergie qui sont la cause de tous nos maux. Prévoir est leur grand objectif. Or, les prévisions les mieux calculées offrent toujours un caractère métaphysique, puisqu'elles débordent les faits acquis et relativement vérifiés. A cet égard, le pédagogue ne diffère pas du mathématicien qui calcule à une seconde près le retour d'une éclipse. L'astronome n'ignore pas qu'au delà des phénomènes connus se poursuivent d'autres formations qui viendront peu à peu modifier ses barèmes, et tout en publiant ses résultats problématiques, il ne cesse pas d'en reviser les données trop limitatives. Toutes les notions du physicien sont provisoires, et l'intuition hypothétique lui fait conjecturer des améliorations indéfinies; mais ses conjectures ne donnent satisfaction à son esprit que dans la mesure où elles lui évitent des temps d'arrêt et des expériences maladroites. Quoi qu'en disent les séparatistes, la prévision métaphysique est une fonction naturelle de la science; mais cette fonction subit d'étranges déviations quand elle veut s'isoler de ses congénères.

Il est aisé de faire de l'ironie à ce propos et de répéter la plaisanterie de Voltaire :

« Je m'appelle Bouteille à l'encre,
Je suis Métaphysicien. »

Voltaire lui-même faisait de la métaphysique banale en préférant le déisme vague au nihilisme. Et dans les termes où la formulent nos tribuns ingénus

la doctrine du progrès ne devient-elle pas la plus superstitieuse et la plus barbare des métaphysiques? A les en croire, il ne s'agit plus de faire converger toutes les bonnes volontés dans un même sens, mais d'accentuer la division des castes jusqu'à la suppression des infidèles, et d'abolir la hiérarchie des aptitudes humaines au seul profit des fonctions inférieures. Quand le *chambardement* niveleur aura passé, nous serons tous égaux, tous pareils. Le travail manuel comptera seul pour quelque chose. Plus de penseurs, de philanthropes, ni d'inventeurs. Nous vivrons dans l'uniformité d'un Éden où rien ne changera plus. Ce sera le triomphe de la routine.

En face du pédantisme doctrinaire qui alimente ces prédictions messianiques, nos pédagogues n'éprouvent-ils pas quelque remords? Après avoir vanté l'esprit de réforme et les espoirs de la Révolution française, qu'ont-ils fait pour apprendre à la jeunesse la mesure du progrès physiologique, la bienfaisance de son rythme onduleux et le caractère passionnel des aberrations qui l'entravent? Il est vrai que les historiens modernes s'efforcent d'entrer dans le mouvement scientifique au lieu de rester enfermés dans le champ-clos des tournois littéraires. Mais combien leur méthode gagnerait à se rallier plus complètement aux procédés connus de la création. L'histoire et la biologie n'ont-elles pas le même sujet d'étude, à savoir le devenir commun de l'individu et de la race? Parmi tant de détails profus qui surchargent nos manuels scolaires, comment choisir et ordonner les plus démonstratifs si l'on refuse d'employer le seul schéma où tous les développements de la vie se classent et

s'harmonisent, le seul qui soit assez complet pour que les monstruosités elles-mêmes y prennent une signification précise, en tant qu'elles représentent la survivance ou la reproduction morbide des grossièretés qui furent naturelles autrefois. Qu'est-ce par exemple que le caractère outrancier de Napoléon, si ce n'est un hybride monstrueux du vieil esprit guerrier et de l'individualisme en délire ? Tel qu'il vient de renaître en Europe, le fanatisme anarchique est un monstre métaphysique ; il fait, comme les religions, des victimes inutiles et des martyrs ; il unit la sanglante brutalité des vieux cultes autoritaires aux vagues aspirations des ignorants vers l'immuable et impossible égalité.

Dans ses œuvres les plus sereines, le sentiment religieux décèle un caractère qui lui est commun avec les plus nobles philosophies, c'est l'inclination des cœurs généreux à faire des prosélytes, en vue de diminuer les mésintelligences, les heurts et les misères sociales. L'immanence du problème dépasse tellement notre effort passager que les sceptiques ont trop beau jeu pour s'en moquer. Mais leur moquerie nous paraît surannée, malgré ses prétentions transcendantales. La science moderne commence à se mettre d'accord avec le sens commun pour négliger la littérature négative. Nous pouvons le dire encore une fois, et c'est en vain que les mécanistes *purs* cherchent à le dissimuler, il n'est pas de théorie scientifique qui ne fasse à la métaphysique une petite place, puisque toute conception du phénomène repose sur un nombre d'observations que la réalité déborde quand même.

En résumé, le sentiment du mieux représente le

mobile commun des inventions religieuses, philosophiques et scientifiques de tous les temps. Nos ancêtres avaient placé l'âge d'or à l'origine du monde, avant de le rêver dans l'avenir. Le christianisme a essayé de concilier les deux termes : en parlant au passé du Paradis terrestre et au futur du Paradis céleste, il a symbolisé les alternances de regrets et d'espoirs que nous apportent journellement les hauts et les bas de l'existence. Mais la croyance à l'âge d'or primitif n'est appuyée sur aucun document solide, et l'on peut dire, sans abuser des mots, que la doctrine du progrès relatif tend à devenir la religion synthétique des peuples et des temps nouveaux. C'est une conception *religieuse* en ce sens qu'elle contient, comme tout essai de généralisation, un élément métaphysique; mais c'est aussi une conception *scientifique* en tant que nous l'envisageons comme une hypothèse rationnelle, et que tout en lui prêtant un caractère de supériorité relative, nous nous appliquons tous les jours à en vérifier les données en vue des trouvailles de l'avenir.

Dans son livre intitulé : *Vue générale de l'Histoire de France*, Edme Champion a résolu, dans le sens que nous indiquons, l'une des plus graves difficultés de notre époque : « On croit nous embarrasser, s'écrie-t-il, en nous demandant ce que nous mettrons à la place du christianisme. Comme si la religion de l'avenir était encore à trouver! » Et l'auteur du compte rendu auquel nous empruntons cette citation observe justement que cette doctrine purement humaine, la croyance à la perfectibilité indéfinie de la nature et des hommes, eut ses martyrs, ses héros et

ses saints, bien avant que notre temps parvînt à la tirer du chaos où elle végétait[1]. Les peuples ont admiré ces initiateurs, mais ils n'ont suivi que de loin des tâtonnements qui leur semblaient trop audacieux. Et combien de gens, qui passent pour cultivés, méconnaissent encore l'énorme portée de la discipline évolutive! Les auteurs qui s'en tiennent aux considérations partielles d'*adaptation*, de *sélection* et de *lutte pour la vie* lui prêtent une allure incertaine qui convenait à ses premiers pas. Mais si nous en jugeons d'après les développements qu'elle prend depuis un quart de siècle, nous croyons pouvoir dire qu'elle n'est qu'à son aurore et qu'elle est destinée à éclairer la science future.

L'avenir donnera-t-il une satisfaction plus haute à l'espérance invincible des hommes ? — Notre théorie même l'indique. Elle n'admet pas d'étape limite, et l'ascension qu'elle s'efforce de sehématiser dépassera demain le degré d'aujourd'hui. C'est ce que l'éducateur doit faire comprendre. Quand les maîtres que nous souhaitons auront mis au service de l'enseignement tous les moyens dont ils disposent, c'est-à-dire la gymnastique des membres et des sens, la mimique, la musique et le dessin, la science des nombres et la géométrie élémentaire, l'art du langage et tout ce qui sert à l'exposé de la biologie collective, ils auront mal rempli leur tâche si le maniement de ces fonctions graduées n'a pas suggéré aux élèves ce je ne sais quoi de délicat, de mesuré, de supérieur à toutes les lois écrites que, faute d'un terme suffisant,

1. Maury, *Revue Bleue*, t. IX, nº 11, p. 346.

nous avons appelé tour à tour le tact, la bonne humeur, l'optimisme physiologique, la sociabilité ou le sens moral. — Mais aucun de ces mots n'a traduit ce qu'il y a de plus merveilleux dans le mécanisme de la vie, nous voulons parler de la tendance universelle et inventive qu'aucun échec ne décourage, et qui reste, quoi qu'on en dise, le grand mystère de la nature. Contester l'existence de ce mystère, c'est borner le champ de la découverte, c'est prendre les spécialités artistique ou scientifique pour fins, alors qu'elles ne doivent être l'une et l'autre que les outils dociles et fraternels de la méthode éducative et de l'organisation sociale.

Nous croyons fermement que la réforme des procédés d'instruction populaire est la tâche la plus urgente de notre époque; et par le fait que nous cherchons à conquérir l'assentiment d'autrui, nous faisons une œuvre *religieuse,* si l'on prête au mot *religion* le sens le meilleur qu'il comporte : *rattachement des consciences au même espoir et à la même conduite à venir.*

CHAPITRE X

Le sens politique.

SOMMAIRE. — § 1. *La politique à l'école.* — § 2. *L'organisation de l'État.* — § 3. *La liberté.*

§ 1. — LA POLITIQUE A L'ÉCOLE

Le prétendu libéralisme qui rejette hors de l'école l'enseignement sexuel et l'enseignement religieux en écarte avec non moins d'horreur l'enseignement politique. On prétend rester *neutre* et former des citoyens actifs avec ces trois négations : neutralité sexuelle, religieuse et civique. C'est ce qu'on appelle le régime de la tolérance. Il consiste à détourner les yeux des dangers les plus menaçants pour se dispenser d'en prévoir les conséquences et de prendre des mesures efficaces. Car cet écolier d'aujourd'hui, c'est l'homme et l'électeur de demain. A quoi sert d'avoir entassé dans sa mémoire des milliers de noms propres, de termes historiques, de dates et de faits dispersés ? Il ignore la

loi des efforts sociaux et la part qu'il doit prendre à leur progrès. — Tout érudit qu'il fût au sortir de l'école, Taine hésitait à jeter son premier bulletin dans l'urne électorale, et se plaignait de ne pas voir clair dans l'avenir du pays. « Il n'y a qu'un normalien, et en 1849, disait hier un de nos grands mandarins, pour avoir à vingt et un ans ce magnifique scrupule[1]. » — Mais pensera-t-on qu'il suffise d'en avoir souri pour être autorisé à passer outre ?

« Nous sommes étranges. Pour certaines matières, dont l'ignorance ne tire pas à conséquence, nous estimons que l'apprentissage est indispensable ; et, précisément là où les difficultés s'accumulent, en même temps que les dangers, là où notre santé, la paix publique, l'avenir des nôtres et de tous sont en jeu, nous imaginons que l'on sera initié sans peine, sans guide et sans leçon... Il semble que nous comptions sur un miracle ; à vingt ans et douze mois, on ne sait rien ; à vingt et un ans, on sait tout[2]. » Nous déplorons l'ignorance des électeurs, l'incompétence des députés, le parti pris des gouvernants, la légèreté des publicistes, et nous ne voulons pas reconnaître que ce qui manque à tous les degrés, c'est le principe d'orientation qui nous a fait défaut dès les bancs du collège. Le jour n'est-il pas venu de reconnaître que la même tendance organique régit les peuples, les familles et les personnes, et que cette tendance évolutive, l'école peut la mettre en lumière.

1. MAURICE DONNAY, *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé le 19 décembre 1907.

2. FERDINAND GACHE, *L'enseignement de la Morale et le Collège*, pp. 75-76.

« Il viendra certainement un jour, écrivait Gambetta, où la politique, ramenée à son véritable rôle, ayant cessé d'être la ressource des habiles et des intrigants, renonçant aux manœuvres déloyales et perfides, à l'esprit de corruption, à toute une stratégie de dissimulations et de subterfuges, deviendra ce qu'elle doit être, une science morale, expression de tous les rapports des intérêts, des faits et des mœurs, où elle s'imposera aussi bien aux consciences qu'aux esprits et dictera les règles du droit des sociétés humaines[1]. »

M. Raymond Poincaré, à qui nous empruntons la citation qui précède, observe que tout le monde se plaint du désarroi des opinions et qu'on ne s'efforce pas assez d'y porter remède. De ce qu'un pareil désordre a des causes qui datent de très loin, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse le faire cesser. « Il ne dépend que des volontés, tournées vers le mieux, de se rapprocher tous les jours davantage de l'idéal entrevu[2]. » Et parmi les réformes que propose M. Poincaré, se place au premier rangé la réforme de l'éducation nationale, « éducation par l'exemple, nous dit-il, — je vois beaucoup d'égoïsme à corriger d'un côté, beaucoup d'envie à calmer de l'autre... — éducation par la parole, par la presse, par le livre... ; *supprimer les murailles de Chine qui séparent les trois ordres d'enseignement...;* faire en un mot de l'instruction publique, à tous ses degrés, quelque chose de plus large, de plus viril, de plus éducateur et de plus moral, de

1. Gambetta, *La philosophie positive*, t. X, 1873, pp. 305.
2. Raymond Poincaré, *Questions et figures politiques*, pp. 121-141.

plus français et de plus social[1] ». Le desideratum que M. Poincaré formule en termes un peu vagues est celui que nous avons essayé d'exprimer d'une façon plus explicite et plus précise. Dès le premier chapitre du présent livre, nous avons montré l'action dissolvante qu'exerce dans l'enseignement public le goût du particularisme et l'abus de la fragmentation analytique. Les améliorations que nous réclamons sont fondées psychologiquement sur l'idée la plus générale qu'aient produite les études de la nature et de la vie au dernier siècle. Au point de vue qui nous occupe en ce moment, cette idée se résume en partie dans une formule qu'acceptent les savants du monde entier : *Le devenir individuel et collectif évoluent normalement dans un même sens.* C'est la loi qu'avait entrevue le fondateur de la sociologie moderne. Dès l'année 1842, Comte affirmait que l'étude de l'homme introspectant et de l'homme social doivent se prêter une aide mutuelle. Et dans un récent numéro de la *Revue de psychologie sociale,* M. Jacquard nous rappelle que la pensée d'Auguste Comte se retrouve en germe chez Platon : « Pour distinguer plus aisément les parties de l'âme humaine, disait Platon, il faut considérer la Cité, qui nous offre comme un agrandissement de l'âme humaine; on y lira, écrit en gros caractères, ce qu'il serait plus malaisé de déchiffrer écrit en petits caractères dans l'âme. Seulement, Platon passe, malgré tout, de la connaissance de l'âme à celle de la cité, tandis que Comte entend suivre la marche inverse, et déduire la connaissance des fonctions de l'in-

1. Raymond Poincaré, *Questions et figures politiques*, pp. 135-137.

dividu de celle des fonctions de l'espèce considérée dans son évolution collective... Ce qui prouve, disait Comte, l'existence, chez l'homme, d'une fonction intellectuelle, c'est l'existence, dans le corps social, d'un groupe d'hommes voués spécialement aux travaux intellectuels et qui constituent l'organe de cette fonction. Ce qui prouve l'existence, chez l'homme, d'un instinct de défense, c'est l'existence, dans la société, de l'armée, organe de cet instinct... *La vie collective ne saurait comporter le jeu d'autres fonctions que celles qui appartiennent à la nature fondamentale de l'individu*[1]. »

Cette façon de voir est entièrement d'accord avec notre système pédagogique. Au chapitre de la *camaraderie*, nous avons essayé de montrer le tort que les spécialistes outranciers font à la science quand ils séparent les territoires de la psychologie individuelle et de la sociologie. Entre ces deux étapes de la biologie, un lien existe, qu'il est impossible de supprimer, c'est l'ensemble des mouvements expressifs qui rendent visibles pour autrui les moindres variations des sentiments personnels et qui permettent à chacun de nous de se mieux connaître en lisant sur le visage de ses proches les troubles passionnels que la vivacité même de l'émotion l'empêchait de juger lucidement lorsqu'ils se produisaient chez lui. L'introspection ne nous apprendrait pas grand'chose à ce propos sans l'observation de nos semblables, et l'orientation rationnelle des sentiments ne devient claire que grâce

1. JACQUARD, *Revue de psychologie sociale*, t. I, nº 4, nov. 1907, p. 94.

au rapprochement des données objectives et des documents subjectifs. C'est en examinant les faits à ce double point de vue[1] que nous avons reconnu la haute valeur psychologique de la loi de subordination fonctionnelle et l'application très fructueuse qu'on en peut faire non seulement à l'étude des émotions personnelles, mais encore au mouvement social que représente l'éducation.

Le préjugé séparatiste ne manquera pas de nous opposer cette opinion qu'il n'existe pas d'*être collectif*, et que les sociétés ne sont pas *des organismes*, mais des groupements accidentels ou arbitraires. — La part de l'accident ne peut être niée; à tous les degrés de l'évolution biologique on observe des accidents et des désordres relatifs. Mais à cet égard, les collectivités se conduisent comme les individus : elles s'assimilent les éléments hétérogènes en leur attribuant un rôle plus ou moins relevé sur les degrés de leur propre mécanisme, ou bien encore, si le classement ne s'est pas effectué après un certain nombre de tâtonnements, elles les rejettent comme anormaux ou surannés. — L'action qu'exerce la volonté dans le développement des groupes sociaux n'échappe pas davantage aux lois de la dépendance physiologique. Que la valeur de ses initiatives soit avilie par la passion, ou relevée par un choix éclairé, le développement de la volonté ne peut être regardé dans aucun cas comme un acte purement individuel; il représente la réaction d'un être en présence d'autres êtres,

1. Ces études ont été publiées successivement dans la *Revue scientifique*. Voir à l'Index.

c'est-à-dire l'adaptation d'un sentiment à l'action d'autres sentiments qu'extériorisent des gestes expressifs. Il est influencé par les exemples et les rapports éducatifs qui, dès le premier jour de la vie, n'ont pas cessé de modifier l'organisme héréditaire et qui font naître parmi nous des émotions d'autant plus efficaces que nous constituons des types moins imparfaits de l'espèce humaine. Nul ne peut s'isoler sans s'amoindrir, et nul ne peut lutter efficacement contre les causes de régression sans concourir par son exemple à l'amélioration de son entourage. Grâce à la dépendance évolutive qui rattache toutes les fonctions et tous les êtres, le progrès de l'organisme subjectif demeure inséparable du progrès de la famille, de la cité, de la nation et de l'humanité tout entière. La politique d'un peuple influence au plus haut degré l'état moral du citoyen, et la pédagogie des sentiments ne peut laisser de côté cette considération sans manquer au plus important de ses devoirs.

Il va de soi que dans les écoles et les lycées l'enseignement politique ne peut être qu'élémentaire; mais il doit être *méthodique;* nous entendons par là qu'il doit *reposer sur le même schéma que toutes les autres parties de l'éducation.* L'espace qui nous est accordé ne nous permet pas d'attribuer de longs développements à ce chapitre; mais nous espérons trouver de nouvelles justifications pour notre thèse en appliquant à l'examen de quelques problèmes spéciaux le principe général de dépendance et de subordination qui nous a servi de point de départ et qui nous soutiendra jusqu'à la fin.

§ 2. — L'ORGANISATION DES ÉTATS

Le 17 novembre dernier, la société l'*Union pour la Vérité* inaugurait la quatrième série de ses conférences. « Pour donner une base sérieuse à la discussion, dit le compte rendu publié par la *Revue de Psychologie sociale*, on a jugé nécessaire dans ce premier entretien de bien définir les mots dont on se servirait et principalement le mot *État*, sur lequel planent encore tant d'obscurités... M. Berthélemy, l'éminent professeur de droit administratif, a proposé de définir notre État français moderne la *nation organisée*, par opposition avec l'État de Louis XIV qui résidait dans Louis XIV lui-même... Le droit public est en réalité l'étude des règles qui président à une organisation nécessaire... Et M. Berthélemy conclut avec optimisme qu'aucun conflit n'est concevable entre les prérogatives de l'État et celles des citoyens, puisque les citoyens détiennent la souveraineté, toute la souveraineté, et que l'État n'est que l'ensemble des fonctions strictement définies qui ont été déléguées par les citoyens[1]. »

Ce début judicieux préparait à la discussion des suites heureuses, mais il restait une condition à observer : les idées d'*organisation* et de *souveraineté*, qui servaient de prémisses au raisonnement de M. Berthélemy, devaient être elles-mêmes rattachées à une même hypothèse fondamentale. Car il ne faut pas l'oublier, toute science qui se pique de logique

1. Maurice Bicking, *Revue de psychologie sociale*, t. I, nº de déc. 1097, p. 146.

repose sur un postulat initial; mais c'est ce dont on ne veut pas convenir, et l'on sait que la méthode relativiste n'est pas encore suffisamment ancrée dans les esprits. On a coutume de prêter à certains mots abstraits une valeur absolue, et l'on ne voit pas qu'il suffit d'introduire deux termes absolus et séparés dans l'étude d'un problème quelconque pour lui donner la forme d'une antithèse irréductible. Or toute antithèse radicale se traduit, dans la discussion, comme dans tous les genres de relations sociales, par des dissentiments sans fin. C'est ce qui ne tarda pas à se produire dans l'assemblée dont nous parlons.

M. A. Leroy-Beaulieu donna cette définition de la souveraineté : « *pouvoir qui ne dépend d'aucun autre* », et il fit remarquer « que cette notion de la *souveraineté* ne diffère pas en son fond de celle d'*absolutisme* »; mais il sentait qu'une telle manière de poser la question ne menait à rien et il ajoutait prudemment : « En tous cas, il faudrait chercher. — A quoi bon, répliqua M. Demartial, la souveraineté ne se raisonne pas, *elle se prend*, c'est une question de *force.* » Et M. Seignobos, « *au nom de l'histoire* » se rangeait à cette opinion. « Les abus de la souveraineté, ajoutait-il, peuvent trouver un frein dans la moralité, dans l'opinion publique; mais il n'y a, dans tous les cas, que des forces en présence. Les controverses de droit restent sans intérêt pratique. »

Oui, dirons-nous à notre tour, tout phénomène est l'expression d'une force apparente ou latente; mais parmi tant de rythmes dynamiques dont se compose la gamme des phénomènes évolutifs, n'admettez-vous ni gradation ni subordination qualitatives?

Quel sera donc votre procédé de classement? Et si vous n'en avez aucun, si à vos yeux tout est désordre dans la vie, qu'enseignez-vous à vos élèves? Toutes les actions vont prendre la même valeur, tous les succès sont justifiés; c'est le plus prochain qu'il faut viser sans essayer d'en prévoir les répercussions lointaines. Autant dire : « Après nous le déluge. » Avouez que si l'enseignement de l'histoire aboutit à cette conclusion, il est fâcheux de lui faire une aussi large place dans les programmes d'éducation. Quand un voisin brutal viendra vous mettre le pied sur la gorge en vous criant : « Donnez-moi les clés de votre maison et de votre caisse », vous ne pourrez pas lui reprocher d'agir contre le droit, puisque vous admettez que chaque genre de force crée un droit, et que les différentes modalités de la force et du droit ne sont soumises à aucune classification régulatrice. Et n'est-ce pas ce défaut de méthode qui stérilise l'érudition des historiens? M. Berthélemy avait raison d'affirmer que l'État représente la nation organisée; mais comme il n'attribuait pas au mot *organisation* un sens précis, sa définition ne pouvait empêcher que la discussion s'égarât sans jamais contenter personne. S'il avait dit que, lorsqu'on parle d'organisation, il faut entendre la tendance que présentent les fonctions de la vie à se soumettre à la loi de dépendance hiérarchique, s'il avait ajouté que cette loi est générale, qu'elle régit tous les éléments biologiques et vraisemblablement la création tout entière, il aurait évité de formuler l'antithèse littérale qui allait immédiatement stériliser ses efforts d'argumentation. C'est se payer de mots que de prendre au sens dogmatique la

dénomination d'absolutisme et d'opposer la souveraineté nationale et moderne à l'autocratie de Louis XIV, sous prétexte que la première est organisée tandis que la seconde ne l'est pas. Le plus mauvais gouvernement présente nécessairement un certain degré d'organisation, sans quoi il périrait immédiatement. Les vices organiques d'un État agissent à la façon des maladies chroniques ; ils engendrent bien des misères avant d'amener la désagrégation finale. Un régime autocratique où n'existerait entre le maître et les esclaves aucun système de rapports fonctionnels est aussi inconcevable que l'anarchie égalitaire. Le préjugé séparatiste et l'esprit de caste peuvent restreindre l'échange des sentiments et des services ; l'égoïsme et la jalousie des classes peuvent entraver les relations des groupes sociaux ; mais bien que ces tendances rétrogrades, qu'explique l'influence outrancière et schismatique de la passion, soient encore observées chez tous les peuples, on ne voit jamais manquer chez eux les rudiments d'une organisation quelconque.

C'est à l'isolement vaniteux de leurs gouvernants autant qu'au culte abusif des ancêtres que les Chinois doivent leur xénophobie traditionnelle. Mais qu'il soit imposé ou volontaire, l'esprit séparatiste n'est pas plus favorable aux vieilles nations qu'aux vieilles familles et à leurs membres : il est une continuelle entrave au développement du progrès organique. La dépendance est la condition naturelle de tous les êtres ; et lorsqu'il est bien ordonné, l'emploi proportionnel et sympathique des aptitudes particulières épargne aux petits comme aux grands les

dissipations d'énergie qu'entraîne la lutte superstitieuse des castes.

A mesure qu'on l'appliquera plus intelligemment, le principe d'organisation améliorera des formes politiques où tant de choses laissent à désirer. Quoi de plus grossier que le fonctionnement de notre suffrage universel? Entre la foule éparse des électeurs et les élus, il existe quelques moyens de relation, car le besoin tend naturellement à créer l'organe; mais combien la constitution de ces moyens indispensables reste encore pauvre et défectueuse : des comités occultes ou connus d'un petit nombre, des journaux violents ou badins, des orateurs passionnés ou sceptiques; aucune méthode, et la plupart du temps aucune mesure. Tout reste à faire dans cet ordre d'idées. Telle qu'elle fonctionne à notre époque, la démocratie ressemble encore à un enfant : elle répète à tout propos le mot *égalité* sans en connaître la signification toute relative. Si l'on ne considère que la communauté de notre tendance vers le mieux-être, on peut dire que nous sommes quasi égaux, puisque cette tendance mystérieuse est générale et qu'elle nous emploie tous à la même œuvre; mais combien il s'en faut que nous ayons tous une égale valeur créatrice et une égale notion de la tâche commune. Or, il faut bien le reconnaître, c'est surtout de notre éducation que dépend le plus ou moins de bonne volonté que nous apportons dans notre effort social; et l'enseignement public a le devoir d'apprendre aux futurs citoyens que l'organisation des États dérive du type universel; car le plus humble élément de cette création progressiste concourt à la valeur du tout.

Malgré les mouvements pessimistes dont les remous alternent avec tant d'efforts généreux, le fonctionnement de la vie n'a pas cessé de graviter vers le mieux-être. Mais niera-t-on qu'il appartienne pour une très large part à l'instruction publique d'harmoniser la marche de cette évolution trop hésitante?

§ 3. — Le sentiment de la liberté

Au point de vue où se placent les philosophes absolutistes, le mot *liberté* offre un sens obscur, puisqu'il forme avec le mot *déterminisme* une antithèse dont les termes sont inconciliables. Dans la méthode relativiste, l'antinomie n'existe plus. Soumis à la loi de subordination qualitative, le progrès de nos facultés reste déterminé dans ses modes généraux; mais l'origine et la fin de ce progrès ne peuvent être délimités ni dans le temps, ni dans l'espace. Si l'on en juge par le peu qui nous est déjà connu, le pouvoir créateur de l'énergie universelle semble tellement inépuisable qu'aucun calcul ne peut se flatter d'en avoir estimé les virtualités latentes. A cet égard, un libre champ demeure ouvert à nos espoirs, et l'histoire des civilisations nous permet d'affirmer qu'en observant d'une façon plus intelligente les règles du perfectionnement biologique, nous parviendrons à élargir de jour en jour les limites où se meut notre conscience. Nous ne sommes pas libres, au sens des dogmes libertaires, puisque toutes les fonctions de la nature sont dépendantes; mais nous avons la faculté de nous libérer

graduellement de nos impulsions les plus brutales à mesure que nous percevons plus clairement les lois de l'évolution cosmique. Intuitif et oscillant chez la plupart des hommes, le sentiment de libération que nous procure le spectacle continu de l'effort civilisateur prend un aspect plus rationnel et plus précis à mesure que nous nous exerçons à gravir les échelons de la connaissance. Observez d'ailleurs les théoriciens du déterminisme absolu; il n'en est pas un qui applique sa théorie à sa conduite; ce serait renoncer à tout progrès, à toute satisfaction sociale, et nul d'entre eux ne s'y résigne sur tous les points. Tel qui se dit fataliste et mécaniste pur en matière de psychologie individuelle, se proclame libéral en politique, et se glorifie de ses initiatives. Il sent très bien que la liberté civique ne peut s'organiser dans la nation si chaque citoyen n'a pas le sentiment d'une certaine liberté individuelle, mais l'étroitesse de son système l'empêche de reconnaître la dépendance de ces deux faits et leur subordination relative.

L'incertitude que l'on observe à cet égard parmi les philosophes contemporains n'est pas la seule cause de nos timidités pédagogiques, le défaut de méthode des gouvernants y contribue dans une égale mesure. On comprend d'ailleurs que, dans le domaine de l'enseignement civique, l'influence dissolvante du séparatisme objectif soit encore assez mal connue, puisque la sociabilité représente l'un des stades les plus élevés du fonctionnement biologique et que la notion correspondante est encore en voie d'organisation dans notre appareil cérébral. Les graves oscillations que subit encore le sens du progrès politique s'amoindriront

avec le temps; mais, s'il est vrai que l'éducation ait le pouvoir de favoriser l'élévation de ce libre sentiment, le pédagogue ne doit-il pas considérer cette tâche comme le plus beau fleuron de sa couronne? Sans faire de la philosophie pédante, le professeur d'histoire ne peut-il habituer les écoliers à faire d'eux-mêmes la part des régressions et des progrès dans les événements qu'il raconte? Depuis les dissensions des Grecs au siège de Troie jusqu'à la lutte actuelle des classes, il n'est pas dans la vie des peuples un seul conflit qui ne contribue à éclairer notre opinion, si nous les rapportons au grand schéma de l'organisation bio-psychologique. A quoi sert d'apprendre aux jeunes gens à disserter littérairement sur le sens artistique des Grecs et sur la décadence byzantine, sur l'action tour à tour activante et déprimante du militarisme romain, sur l'omnipotence du clergé médiéval et sur l'impuissance relative du pape actuel, si ces hauts et ces bas du fonctionnement social ne leur apprennent pas à mieux ordonner la marche des affaires publiques?

Comme toutes les autres gammes de la conscience, le sentiment de la liberté ne s'organise et ne s'éclaire que par la subordination relative de ses modalités partielles. Rien ne sert de réclamer séparément la liberté du prolétaire, de l'artiste ou du philosophe, la liberté des religions et des églises anciennes, des sectes et des syndicats nouveaux, si l'on oublie que chacune des fonctions sociales ne peut s'épanouir dans la durée qu'à la condition de reconnaître sa dépendance et de s'orienter dans la même direction que ses congénères. La plupart de nos *libéraux* exagèrent les revendications de leur parti et provoquent des récla-

mations non moins exagérées dans le camp désordonné de leurs adversaires. Leur façon de parler et d'agir trahit l'égoïsme ambitieux qu'on observe dans toutes les chapelles séparatistes, c'est-à-dire la tendance à s'affranchir de toute obligation envers les gens qui professent d'autres dévotions. C'est ainsi que l'on voit chacun des groupements politiques ou religieux revendiquer pour soi la liberté et la refuser aux groupements opposés. En se proclamant anti-moderniste, le catholicisme romain fait preuve du même aveuglement que ses plus impatients persécuteurs, et ceux-ci formulent une doctrine trop exclusive pour être appliquée logiquement. Théoriquement, la séparation de l'Église et de l'Etat repose sur cette idée naïve que les corps et les âmes représentent deux fonctions dont le développement n'obéit pas à la même loi. Mais en pratique, aucun souverain n'a jamais accepté cette antithèse. Bien que nos gouvernants ne s'en rendent pas compte, l'hypothèse de la dépendance hiérarchique des facultés hante leur esprit et régit leur conduite; et l'on ne peut contester que ce soit là une conception métaphysique, c'est-à-dire une espèce de religion qui embrouille leurs idées parce qu'elle n'existe encore chez eux qu'à l'état de sentiment confus et inavoué. Quand l'Université la professera méthodiquement, cette religion se montrera plus libérale que toutes les autres, puisque sa discipline la contraindra à tenir toutes les croyances pour autant d'étapes historiques de la pensée. Si la méthode rationnelle du progrès repousse l'absolutisme, c'est qu'elle sait combien il est vain de faire des idoles avec des mots. Elle souhaite que la conscience hu-

maine se libère graduellement des dogmes littéraux et séparés qui ont tant de fois ralenti et troublé les courants de son évolution rythmique. Elle veut bien que le sentiment de la liberté individuelle s'épanouisse, mais à la condition qu'on le subordonne au sentiment nouveau de la libération politique et sociale, c'est-à-dire à l'abdication graduelle de l'égoïsme et de l'esprit de caste.

Il serait d'ailleurs avantageux que l'État français favorisât la liberté de l'enseignement, c'est-à-dire l'effort concurrent des universités en vue des essais de simplification que réclame la surcharge actuelle et la diffusion des programmes. Mais comme le pouvoir exécutif représente la fonction la plus élevée de l'organisme national, il doit exercer un certain contrôle, et ce contrôle ne peut s'opérer sans méthode. Or la méthode évolutive est aujourd'hui la seule qu'aucun homme de progrès ne puisse récuser, puisqu'elle fait un appel constant à la critique et aux réformes. Il est vrai que, depuis nombre d'années, l'hypothèse de l'évolution est appliquée à l'enseignement de la géologie et de l'histoire naturelle; mais cette application reste locale et fragmentaire; on pourrait même soutenir qu'elle est sournoise, si l'usage partiel qu'on en fait avait été délibéré. En demandant que l'on remédie au désarroi qu'on tolère et qu'on n'ose avouer, nous croyons nous montrer *rationaliste* et *libéral;* mais nous n'attribuons à ces mots que le sens relatif qui leur permet de se juxtaposer sans désaccord. Car le rationalisme intransigeant exclut la liberté, puisqu'il est étroitement déterministe, et le libéralisme doctrinal est réfractaire à toute discipline rationnelle,

puisqu'il demeure flottant entre des tolérances contradictoires sans essayer de rapporter les méthodes particularistes à l'unique organisation qui n'admette aucune antithèse définitive.

En résumé, le développement de la liberté politique et de la liberté individuelle dépend de l'éducation générale des citoyens. A mesure que la conscience des hommes se perfectionne, le champ de leur activité s'élargit à leurs yeux, et ce qui semblait chimérique hier paraît aujourd'hui naturel. Mais c'est seulement dans l'œuvre solidaire et progressiste que nous sommes relativement libres, c'est-à-dire que nous développons sûrement le pouvoir d'invention et de relèvement qu'ont timidement exercé de longues générations d'ancêtres. Et c'est là ce que nous devons apprendre à nos enfants. Le peuple qui renoncera le premier aux vieilles doctrines *séparatistes* pour employer la *méthode sympathique* sera l'éducateur du monde; et cet honneur n'ira pas sans profit. Proclamer les droits de l'homme ne suffit pas; il appartient à notre siècle d'en corriger les formules égoïstes et de leur donner un sens plus généreux en enseignant à la jeunesse les rapports continus et bienfaisants qui relient le développement de la liberté personnelle aux progrès de la liberté politique et de l'organisation mondiale.

CONCLUSION

La matière que nous étudions est tellement riche et foisonnante que nous ressentons vivement l'insuffisance des dix chapitres qui précèdent. Mais l'espace nous est mesuré, il faut conclure.

Nous avons adopté comme point de départ le *principe de dépendance et de subordination progressives* en vue d'y raccorder toutes les étapes du devenir individuel et collectif. Il reste entendu que la méthode ainsi organisée est proprement *relativiste.* D'accord avec les besoins de l'aptitude majeure que l'on nomme la *synthèse mentale,* elle tend vers l'unité, mais sans émettre la prétention d'en obtenir la possession définitive.

Un des corollaires du principe, c'est que l'éducation des sentiments marche de pair avec la formation de la volonté. Il existe d'ailleurs à ce sujet un préjugé qu'il faut combattre parce qu'il engendre une pratique défectueuse. En vue de former la volonté, certains « professeurs d'énergie » cherchent à développer l'activité *quantitative* sans grand souci de la gradation *qualitative.* Nous ne contestons pas qu'avec l'âge le développement global des éléments énergétiques soit

une condition favorable à l'amélioration de l'individu ; mais nous répéterons au sujet de la volonté ce que nous avons dit ailleurs des opérations parallèles du sentiment : l'intensité des dépenses fonctionnelles ne vaut que dans la mesure où leur aménagement est éclairé par la loi de dépendance et de subordination progressives. Agir beaucoup ne suffira pas, non plus que sentir très vivement, il faut encore que le foyer majeur des réactions vitales se relève sur l'axe nerveux en même temps que le sujet avance en âge, afin qu'il ne se montre pas turbulent, exclusif et passionné à quarante ans comme à quatre ans. L'influence à la fois modératrice, économique et prévoyante du cerveau préfrontal l'emportera progressivement chez lui sur l'action moins patiente des foyers secondaires d'innervation. Il acquiert la maîtrise de soi avec le sentiment de la mesure.

Avec d'excellentes intentions, certaines gens s'imaginent que pour former la conscience populaire il suffit de multiplier les livres et les bibliothèques, d'attirer dans les cours publics de brillants orateurs et des savants très érudits, qui développent, chacun de son côté, telle ou telle idée favorite, sans qu'aucune entente préalable ait raccordé les éléments diffus de cet enseignement à un même ordre hiérarchique. Mais la quantité reste lente à engendrer la qualité quand on néglige le secours d'une hypothèse ordonnatrice. A défaut d'une règle commune, nous voyons des hommes très intelligents se passionner outre mesure pour une spécialité qui revendique l'indépendance; ils font des professionnels exclusifs, des esprits unilatéraux, des pédants et des dilettantes, parfois des exal-

tés dangereux. Les uns demandent le retour aux formes du passé et la pratique étroite de certains textes; les autres réclament l'abolition de toute hiérarchie au bénéfice des fonctions inférieures. Pour ces réformateurs dévots, telle époque de l'évolution sociale, célébrée par des écrivains dithyrambiques, représente un bloc intangible et limité; ce qui précède et ce qui suit n'a pas de valeur. La civilisation n'est plus une création graduelle; ils n'en connaissent qu'une seule étape; mais ils la veulent invariable et séparée. La continuité de l'effort les importune; et ce qu'ils nomment stabilité, ce n'est pas le progrès d'une organisation dont l'équilibre s'améliore au cours du temps, c'est l'impossible arrêt du mouvement sympathique et progressiste au profit de l'esprit libertaire et de l'anarchie.

En tant qu'elle est déterminée par l'hypothèse universelle que Lamarck et Darwin ont lucidement améliorée, nous reconnaissons que la méthode relativiste est critiquable. Il manquera toujours des échelons à sa morphologie totale; mais s'il faut attendre que tout soit connu pour enseigner méthodiquement, et si, à défaut de ce tout, il faut se contenter de rien, ou du chaos, les ironistes ont beau jeu et le négativisme est justifié. En matière de pédagogie, comme en toute œuvre sociale, mieux vaut un ordre relatif que le désordre. Qu'elle se réclame de la littérature ou de la science, l'analyse désagrège tout ce qu'elle touche quand elle refuse le contrôle normatif d'une vue d'ensemble. A force d'entasser les documents sans les classer, elle devient encombrante et rétrograde. Or c'est une discipline économique et progressiste

que réclame le bon sens public. Car dès que l'éducation ne s'efforce plus d'améliorer le mécanisme de la vie, elle se réduit à un formalisme stérile. On voit alors les doctrines particularistes exercer leur action confuse et divergente; on voit, parmi la société comme à l'école, les spécialités prétentieuses accaparer les premières places au détriment de la faculté maîtresse que, faute d'un terme suffisant, nous avons appelée bourgeoisement « *le sens moral* ». Entendez l'heureuse propension qui nous invite à contribuer de jour en jour à l'amélioration du devenir individuel, familial et social, sans jamais séparer les éléments d'une création où la nature n'admet ni sauts ni cloisonnements définitifs. Et puisque l'analyse mathématique et littéraire fractionne et dissocie tout ce qu'elle touche, puisque aucune phrase ne peut traduire nos conclusions, reconnaissons qu'il appartient à la synthèse mentale d'évoquer les rapports féconds dont elle perçoit la valeur dynamique, bien que les symboles du langage ne puissent en exprimer l'action à l'aide de leurs formules statiques et dissociées.

Le déterminisme verbal occupe un rôle indispensable dans l'enseignement rationaliste; mais sa fonction relativement désagrégeante et pessimiste veut être constamment subordonnée à la tendance littéralement inexprimable, mais universellement observée, qui oriente les efforts des hommes vers le mieux-être. Cette tendance optimiste est bien connue du sens commun qui nous l'affirme implicitement dans cette formule trop dédaignée des psychologues :

C'EST L'ESPÉRANCE QUI NOUS FAIT VIVRE.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ALBALAT (Antoine). *L'art d'écrire*. Paris, 1901. Armand Colin in-12.

ALBERT-PETIT (A.) « La réforme de la licence ès lettres ». *Journal des Débats* du 2 juillet 1907.

ALLIER (Raoul). *La Philosophie de Renan*. Paris, 1895. Alcan, in-12.

D'ALLONNES (G.-R.). « L'explication physiologique de l'émotion ». *Journal de psychologie*, 3e année, no 2.

ANONYME. 1. [BOUGIER, professeur au collège Rollin]. « Compte rendu du Congrès de Londres ». *Bulletin de la ligue pour l'Hygiène scolaire*, no 20, Paris, oct. 1907. Masson, édit.

ANONYME. 2. « Lettre du proviseur d'un lycée rural », *Bulletin de la ligue pour l'Hygiène scolaire*, no de juillet 1906. Paris, Masson, édit.

ANONYME. 3. *Manuel général de l'Instruction primaire*, no du 3 nov. 1906.

ARVÈDE BARINE (Mme) « Si la Science a un sexe », article publié en première page dans les *Débats* du 8 août 1906.

BARRÈS (Maurice). « Discours sur les prix de vertu » prononcé à l'Académie française le 22 nov. 1907 et publié le même jour dans *Le Temps*.

Bébel. Discours prononcés au Reichstag en février 1892.

Bicking (Maurice). Compte rendu d'une séance de la Société « l'Union pour la Vérité », tenue à Paris le 17 nov. 1907. *Revue de psychologie sociale* (actuellement *La Vie contemporaine*), t. I, nº 5, déc. 1907.

Boirac et Magendie. *Leçons de psychologie appliquées à l'éducation*, Paris, 1902. Alcan, in-8º.

Bouglé (C.). 1. Analyse d'un article de M. de la Mazelière intitulé « Essai sur l'évolution de la Société Indienne », Paris, 1905. Alcan, in-8º. *L'Année Sociologique* (huitième année 1903-1904).

— 2. *Qu'est-ce que la sociologie?* Paris, 1907. Alcan, in-18º.

Bourdeau (J.). Analyse de « L'Arte di persuadere » par Giuliano il Sofista, de son vrai nom, Giuseppe Prezzolini, dans les *Débats* du 29 oct. 1907.

Bridou (Dr V.). 1. « La Joie morbide ». *Revue scientifique* du 13 octobre 1906, t. IV, nº 15.

— 2. « Mécanisme de la détente et du laisser-aller dans l'Émotion. Siège organique du phénomène ». *Revue scientifique* du 20 juillet 1907, t. VIII, nº 3.

— 3. « Les muscles du plaisir », t. II, nº 27, 31 décembre 1904. « L'échelle des sentiments », t. V, nº 13, 31 mars 1906. *Revue scientifique.*

Brunetière (Ferdin.). 1. « Lettre au directeur du collège de Fribourg » publiée dans les *Débats* du 20 juillet 1903.

— 2. *L'immoralité de l'art.* Paris, Hetzel, brochure in-12.

Donnay (Maurice). *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé le 19 déc. 1907 et publié le même jour dans *Le Temps*.

Doumic (René). *Histoire de la littérature française*, Paris, 1907. Delaplane, in-12.

Eltzbächer (Paul). Traduit par Maurice Boucher : « L'Allemagne moderne », numéro spécial hors série de *La Vie contemporaine*, ancienne *Revue de psychologie sociale*. Paris, 1908.

Ernest-Charles (J.). *La littérature française d'aujourd'hui.* Paris, 1902. Perrin et Cie, in-12.

Faguet (Emile). 1. *Journal des Débats*, semaine dramatique du 6 juin 1904.

— 2. *Journal des Débats*, semaine dramatique du 3 sept. 1906.

— 3. *Revue de Paris* du 15 juillet 1899, 6e année, n° 14 : « Étude sur Taine ».

— 4. *Journal des Débats*, semaine dramatique du 11 février 1907.

Féré (D^r Ch.). *Pathologie des émotions.* Paris, 1892. Alcan, in-8°.

Fouillée (Alfred). 1. *La réforme de l'enseignement par la philosophie.* Paris, 1901. Armand Colin, in-12.

— 2. « L'échec pédagogique des savants et des lettrés ». *Revue politique et parlementaire* du 10 mars 1901.

Gache (Ferdinand). *L'enseignement de la morale et le collège.* Paris, 1907. Fischbacher, in-18.

Gambetta (Léon). *La philosophie positive*, revue dirigée par Littré et G. Wyrouboff, t. X, 1873.

Gaudry (Albert). *Essai de paléontologie philosophique.* Paris, 1896. Masson, in-8°.

Giuliano il Sofista. (Voir Bourdeau).

Grasset (Dr J.). *Le Psychisme inférieur.* Paris, 1906. Chevalier et Rivière, in-8°.

Guillaume (Eugène). Citation empruntée au discours de la séance des cinq Académies, qui a été prononcé par M. Paul Richer le 25 oct. 1907.

Guyau (M.). *Problèmes de l'esthétique contemporaine.* Paris, 1900. Alcan, in-8°.

Hanotaux (Gabriel). « Les Belgiques ». *Le Journal* du 27 août 1907.

Hugo (Victor). « Pensées posthumes » publiées dans *Le Matin* du 31 décembre 1906, par M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire du poète.

Jacquard (Ch.). « Auguste Comte et la psychologie », dans la *Revue de psychologie sociale* de nov. 1907, t. I, n° 4.

JAMES (William). *Causeries pédagogiques* traduites par Pidoux (L.-S.). Paris, 1907. Alcan, in-12.

JANET (Pierre). *L'automatisme psychologique*. Cinquième édition. Paris, 1907. Alcan, in-8°.

KANT (Emmanuel). *Traité de Pédagogie* avec préface de M. Raymond THAMIN. Paris, 1901. Alcan, in-18.

KLIPPEL et LHERMITTE. *Revue de Psychiâtrie* de décembre 1905, n° 12 : « Anatomie pathologique et pathogénie de la paralysie générale ».

LACOMBE (Paul). *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*. Paris, 1899. Armand Colin, in-12.

LAVISSE (Ernes). 1. Discours prononcé au Congrès de l'Hygiène scolaire du 1er nov. 1905 et publié dans le *Bulletin de la ligue pour l'Hygiène scolaire* de janvier 1906.

— 2. Discours sur « le Respect des opinions et des croyances », publié dans les *Débats* du 17 août 1907.

LE BON (Dr Gustave). 1. *Psychologie de l'éducation* (Bibliothèque de philosophie scientifique). Paris, 1902. Flammarion, in-12.

— 2. *L'évolution des forces* (Bibliothèque de philosophie scientifique). Paris, 1907. Flammarion, in-12.

LE DANTEC (Félix). *L'athéisme* (Bibliothèque de philosophie scientifique). Paris, 1906. Flammarion, in-12.

LEMAITRE (Jules). « Septième conférence sur J.-J. Rousseau », publiée dans *Le Temps* du 28 février 1907.

LHERMITTE. (Voir KLIPPEL).

LICHTEMBERGER (A.). *Notre Minnie*. Paris, 1907. Plon, éditeur.

LUX (Jacques). « Notre inaptitude à nous gouverner ». *Revue Bleue* du 29 février 1908, t. IX.

MAGENDIE. (Voir BOIRAC).

MALEBRANCHE. *La recherche de la vérité*. Édition Jules Simon, Paris. Flammarion, in-12.

MARGUERITTE (Victor). Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Flaubert, à Rouen, au nom de la Société des Gens de lettres, le 20 octobre 1907.

MAURY (Lucien). « Œuvres et idées, Edme Champion ». *Revue Bleue* du 14 mars 1908.

MUHLFELD (Lucien). *L'Associée*. Paris, 1903, 24e édition. Ollendorf, in-12.

MUSSET (Alfred de). 1. *On ne badine pas avec l'amour*, Œuvres complètes, Paris 1867. Charpentier, un vol. in-4°.

— 2. *Salon de* 1836. Œuvres complètes. Paris 1867. Charpentier, un vol. in-4°.

NOVICOW (J.). *La critique du Darwinisme social*. In-8°, Alcan, éditeur. Paris, 1906.

PAULHAN (Fr.). *Le mensonge de l'art*. Paris, 1907. Alcan, in-8°.

PALANTE (G.). « L'ironie, étude psychologique », *Revue philosophique* de février 1906, 31e année, n° 2.

POINCARÉ (H.). *La Science et l'hypothèse*. Paris, 1907. Flammarion, in-12.

POINCARÉ (Raymond). *Questions et figures politiques*, Paris, 1907. Charpentier, in-12.

POTTIER (T.). *Les origines populaires de l'art*. Discours prononcé à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres le 15 nov. 1907.

PRÉVOST (Marcel). 1. *Lettres à Françoise*, édition de la Bibliothèque Femina, avec appendice. Paris, 1902, in-12.

— 2. « Lettres à Françoise mariée », chapitre publié dans *Femina* le 1er mars 1907.

PREZZOLINI. (Voir BOURDEAU).

PROAL (Louis). *L'éducation et le suicide des enfants*. Paris, 1907. Alcan, in-18.

RENAN (Ernest). 1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Paris, 1883. Calman-Lévy, in-12.

— 2. « Cahiers de Jeunesse », n° du 15 avril 1906. *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*).

RIBOT ((Th.). 1. *La logique des sentiments*. Paris, 1905. Alcan, in-8°.

— 2. *Essai sur les passions*. Paris, 1907. Alcan, in-8°.

RIBOT (TH.). 3. *Psychologie des sentiments*. Paris, 1903. Alcan, in-8°.

RICHER (Paul). Discours prononcé à la séance des cinq Académies du 25 oct. 1907 et publié dans *Le Temps* du lendemain.

ROUJON (Henri). Discours prononcé à la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts le 9 nov. 1907 et publié dans *Le Temps* du lendemain.

SAINTE-BEUVE. *Causeries du lundi*, t. I, 4e édition. Paris, 1850. Garnier frères, in-12.

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS. *Œuvres complètes*. Paris, 1907. V. Reclaux, in-8°.

SCHNYDER (Dr). « Définition et nature de l'hystérie ». Rapport lu au XVIIe congrès des neurologistes et aliénistes de langue française (Genève-Lausanne, 1er-7 août 1907). *Revue de psychiâtrie*, année 1907, t. XI, n° 9.

SPENCER (Herbert). *L'éducation*, chap. II.

THAMIN (Raymond). Préface du *Traité de pédagogie de Kant*. Paris, 1901. Alcan, in-18.

THOMAS (Félix). *L'éducation des sentiments*. 4e édition. Paris, 1907. Alcan, in-8°.

TINAYRE (Mme Marc.). « Hellé ». *Revue de Paris*. Numéros du 1er juin et du 15 juillet 1899.

TOULOUSE (Dr Ed.). 1. *Emile Zola, enquête médico-psychologique*. Paris, 1896. Société d'édition scientifiques, in-12.

— 2. « Principes de morale sexuelle » *Manuel de l'instruction primaire* du 1er juin 1907, 47e année, t. XLIII.

VIAL (Francisque). *L'enseignement secondaire et la démocratie*. Paris, 1901. Armand Colin, in-12.

WELSCHINGER (Henri). Compte rendu du « Napoléon II » de M. Frédéric MASSON, publié dans les *Débats* du 21 janvier 1904.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS ET DES MATIÈRES

TABLE SYSTÉMATIQUE DES MATIÈRES

ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

Publiée sous la direction du Dr TOULOUSE

Nous avons entrepris la publication, sous la direction générale de son fondateur, le Dr Toulouse, Directeur à l'École des Hautes Études, d'une ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE de langue française dont on mesurera l'importance à ce fait qu'elle est divisée en quarante Sections ou Bibliothèques et qu'elle comprendra environ 1.000 volumes. Elle se propose de rivaliser avec les plus grandes encyclopédies étrangères et même de les dépasser, tout à la fois par le caractère nettement scientifique et la clarté de ses exposés, par l'ordre logique de ses divisions et par son unité, enfin par ses vastes dimensions et sa forme pratique.

I

PLAN GÉNÉRAL DE L'ENCYCLOPÉDIE

Mode de publication. — L'*Encyclopédie* se composera de monographies scientifiques, classées méthodiquement et formant dans leur enchaînement un exposé de toute la science. Organisée sur un plan systématique, cette Encyclopédie, tout en évitant les inconvénients des Traités, — massifs, d'un prix global élevé, difficiles à consulter, — et les inconvénients des Dictionnaires, — où les articles scindés irrationnellement, simples chapitres alphabétiques, sont toujours nécessairement incomplets, — réunira les avantages des uns et des autres.

Du Traité, l'*Encyclopédie* gardera la supériorité que possède un

ensemble complet, bien divisé et fournissant sur chaque science tous les enseignements et tous les renseignements qu'on en réclame. Du Dictionnaire, l'*Encyclopédie* gardera les facilités de recherches par le moyen d'une table générale, l'*Index de l'Encyclopédie*, qui paraîtra dès la publication d'un certain nombre de volumes et sera réimprimé périodiquement. L'*Index* renverra le lecteur aux différents volumes et aux pages où se trouvent traités les divers points d'une question.

Les éditions successives de chaque volume permettront de suivre toujours de près les progrès de la Science. Et c'est par là que s'affirme la supériorité de ce mode de publication sur tout autre. Alors que, sous sa masse compacte, un traité, un dictionnaire ne peut être réédité et renouvelé que dans sa totalité et qu'à d'assez longs intervalles, inconvénients graves qu'atténuent mal des suppléments et des appendices, l'*Encyclopédie scientifique*, au contraire, pourra toujours rajeunir les parties qui ne seraient plus au courant des derniers travaux importants. Il est évident, par exemple, que si des livres d'algèbre ou d'acoustique physique peuvent garder leur valeur pendant de nombreuses années, les ouvrages exposant les sciences en formation comme la chimie physique, la psychologie ou les technologies industrielles, doivent nécessairement être remaniés à des intervalles plus courts.

Le lecteur appréciera la souplesse de publication de cette *Encyclopédie*, toujours vivante, qui s'élargira au fur et à mesure des besoins dans le large cadre tracé dès le début, mais qui constituera toujours, dans son ensemble, un traité complet de la Science, dans chacune de ses Sections un traité complet d'une science et dans chacun de ses livres une monographie complète. Il pourra ainsi n'acheter que telle ou telle Section de l'*Encyclopédie*, sûr de n'avoir pas des parties dépareillées d'un tout.

L'*Encyclopédie* demandera plusieurs années pour être achevée; car, pour avoir des expositions bien faites, elle a pris ses collaborateurs plutôt parmi les savants que parmi les professionnels de la rédaction scientifique que l'on retrouve généralement dans les œuvres similaires. Or les savants écrivent peu et lentement : et il est préférable de laisser temporairement sans attribution certains ouvrages plutôt que de les confier à des auteurs insuffisants. Mais cette lenteur et ces vides ne présenteront pas d'inconvénients, puisque chaque livre est une œuvre indépendante et que tous les volumes publiés sont à tout moment réunis par l'*Index de l'Encyclopédie*. On peut

donc encore considérer l'*Encyclopédie* comme une librairie, où les livres soigneusement choisis, au lieu de représenter le hasard d'une production individuelle, obéiraient à un plan arrêté d'avance, de manière qu'il n'y ait ni lacune dans les parties ingrates, ni double emploi dans les parties très cultivées.

Caractère scientifique des ouvrages. — Actuellement, les livres de science se divisent en deux classes bien distinctes : les livres destinés aux savants spécialisés, le plus souvent incompréhensibles pour tous les autres, faute de rappeler au début des chapitres les connaissances nécessaires, et surtout faute de définir les nombreux termes techniques incessamment forgés, ces derniers rendant un mémoire d'une science particulière inintelligible à un savant qui en a abandonné l'étude durant quelques années; et ensuite les livres écrits pour le grand public, qui sont sans profit pour des savants et même pour des personnes d'une certaine culture intellectuelle.

L'*Encyclopédie scientifique* a l'ambition de s'adresser au public le plus large. Le savant spécialisé est assuré de rencontrer dans les volumes de sa partie une mise au point très exacte de l'état actuel des questions; car chaque Bibliothèque, par ses techniques et ses monographies, est d'abord faite avec le plus grand soin pour servir d'instrument d'études et de recherches à ceux qui cultivent la science particulière qu'elle présente, et sa devise pourrait être : *Par les savants, pour les savants.* Quelques-uns de ces livres seront même, par leur caractère didactique, destinés à servir aux études de l'enseignement secondaire ou supérieur. Mais, d'autre part, le lecteur non spécialisé est certain de trouver, toutes les fois que cela sera nécessaire, au seuil de la Section, — dans un ou plusieurs volumes de généralités, — et au seuil du volume, — dans un chapitre particulier, — des données qui formeront une véritable introduction le mettant à même de poursuivre avec profit sa lecture. Un vocabulaire technique, placé, quand il y aura lieu, à la fin du volume, lui permettra de connaître toujours le sens des mots spéciaux.

II

ORGANISATION SCIENTIFIQUE

Par son organisation scientifique, l'*Encyclopédie* paraît devoir offrir aux lecteurs les meilleures garanties de compétence. Elle est divisée en Sections ou Bibliothèques, à la tête desquelles sont placés des savants professionnels spécialisés dans chaque ordre de sciences et en pleine force de production, qui, d'accord avec le Directeur général, établissent les divisions des matières, choisissent les collaborateurs et acceptent les manuscrits. Le même esprit se manifestera partout : éclectisme et respect de toutes les opinions logiques, subordination des théories aux données de l'expérience, soumission à une discipline rationnelle stricte ainsi qu'aux règles d'une exposition méthodique et claire. De la sorte, le lecteur, qui aura été intéressé par les ouvrages d'une Section dont il sera l'abonné régulier, sera amené à consulter avec confiance les livres des autres Sections dont il aura besoin, puisqu'il sera assuré de trouver partout la même pensée et les mêmes garanties. Actuellement, en effet, il est, hors de sa spécialité, sans moyen pratique de juger de la compétence réelle des auteurs.

Pour mieux apprécier les tendances variées du travail scientifique adapté à des fins spéciales, l'*Encyclopédie* a sollicité, pour la direction de chaque Bibliothèque, le concours d'un savant placé dans le centre même des études du ressort. Elle a pu ainsi réunir des représentants des principaux Corps savants, d'Établissements d'enseignement et de recherches de langue française :

Institut.
Académie de Médecine.
Collège de France.
Muséum d'Histoire naturelle.
Ecole des Hautes Etudes.
Sorbonne et Ecole normale.
Facultés des Sciences.
Faculté des Lettres.
Facultés de Médecine.
Institut Pasteur.
Ecole des Ponts et Chaussées.
Ecole des Mines.
Ecole Polytechnique.
Conservatoire des Arts et Métiers.
Ecole d'Anthropologie.
Institut National agronomique.
Ecole vétérinaire d'Alfort.
Ecole supérieure d'Electricité.
Ecole de Chimie industrielle de Lyon.
Ecole des Beaux-Arts.
Ecole des Sciences politiques.
Observatoire de Paris.
Hôpitaux de Paris.

III

BUT DE L'ENCYCLOPÉDIE

Au XVIIIe siècle, « l'Encyclopédie » a marqué un magnifique mouvement de la pensée vers la critique rationnelle. A cette époque, une telle manifestation devait avoir un caractère philosophique. Aujourd'hui, l'heure est venue de renouveler ce grand effort de critique, mais dans une direction strictement scientifique ; c'est là le but de la nouvelle *Encyclopédie*.

Ainsi la science pourra lutter avec la littérature pour la direction des esprits cultivés, qui, au sortir des écoles, ne demandent guère de conseils qu'aux œuvres d'imagination et à des encyclopédies où la science a une place restreinte, tout à fait hors de proportion avec son importance. Le moment est favorable à cette tentative ; car les nouvelles générations sont plus instruites dans l'ordre scientifique que les précédentes. D'autre part, la science est devenue, par sa complexité et par les corrélations de ses parties, une matière qu'il n'est plus possible d'exposer sans la collaboration de tous les spécialistes, unis là comme le sont les producteurs dans tous les départements de l'activité économique contemporaine.

A un autre point de vue, l'*Encyclopédie*, embrassant toutes les manifestations scientifiques, servira comme tout inventaire à mettre au jour les lacunes, les champs encore en friche ou abandonnés, — ce qui expliquera la lenteur avec laquelle certaines Sections se développeront, — et suscitera peut-être les travaux nécessaires. Si ce résultat est atteint, elle sera fière d'y avoir contribué.

Elle apporte en outre une classification des sciences et, par ses divisions, une tentative de mesure, une limitation de chaque domaine. Dans son ensemble, elle cherchera à refléter exactement le prodigieux effort scientifique du commencement de ce siècle et un moment de sa pensée, en sorte que dans l'avenir elle reste le document principal où l'on puisse retrouver et consulter le témoignage de cette époque intellectuelle.

On peut voir aisément que l'*Encyclopédie* ainsi conçue, ainsi réalisée, aura sa place dans toutes les bibliothèques publiques, universitaires et scolaires, dans les laboratoires, entre les mains des savants,

des industriels et de tous les hommes instruits qui veulent se tenir au courant des progrès, dans la partie qu'ils cultivent eux-mêmes ou dans tout le domaine scientifique. Elle fera jurisprudence, ce qui lui dicte le devoir d'impartialité qu'elle aura à remplir.

Il n'est plus possible de vivre dans la société moderne en ignorant les diverses formes de cette activité intellectuelle qui révolutionne les conditions de la vie ; et l'interdépendance de la science ne permet plus aux savants de rester cantonnés, spécialisés dans un étroit domaine. Il leur faut, — et cela leur est souvent difficile, — se mettre au courant des recherches voisines. A tous, l'*Encyclopédie* offre un instrument unique dont la portée scientifique et sociale ne peut échapper à personne.

IV

CLASSIFICATION DES MATIÈRES SCIENTIFIQUES

La division de l'*Encyclopédie* en Bibliothèques a rendu nécessaire l'adoption d'une classification des sciences, où se manifeste nécessairement un certain arbitraire, étant donné que les sciences se distinguent beaucoup moins par les différences de leurs objets que par les divergences des aperçus et des habitudes de notre esprit. Il se produit en pratique des interpénétrations réciproques entre leurs domaines, en sorte que, si l'on donnait à chacun l'étendue à laquelle il peut se croire en droit de prétendre, il envahirait tous les territoires voisins ; une limitation assez stricte est nécessitée par le fait même de la juxtaposition de plusieurs sciences.

Le plan choisi, sans viser à constituer une synthèse philosophique des sciences, qui ne pourrait être que subjective, a tendu pourtant à échapper dans la mesure du possible aux habitudes traditionnelles d'esprit, particulièrement à la routine didactique, et à s'inspirer de principes rationnels.

Il y a deux grandes divisions dans le plan général de l'*Encyclopédie :* d'un côté les sciences pures, et, de l'autre, toutes les technologies qui correspondent à ces sciences dans la sphère des applications. A part et au début, une Bibliothèque d'introduction générale est

consacrée à la philosophie des sciences (histoire des idées directrices, logique et méthodologie).

Les sciences pures et appliquées présentent en outre une division générale en sciences du monde inorganique et en sciences biologiques. Dans ces deux grandes catégories, l'ordre est celui de particularité croissante, qui marche parallèlement à une rigueur décroissante. Dans les sciences biologiques pures enfin, un groupe de sciences s'est trouvé mis à part, en tant qu'elles s'occupent moins de dégager des lois générales et abstraites que de fournir des monographies d'êtres concrets, depuis la paléontologie jusqu'à l'anthropologie et l'ethnographie.

Étant donnés les principes rationnels qui ont dirigé cette classification, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir apparaître des groupements relativement nouveaux, une biologie générale, — une physiologie et une pathologie végétales, distinctes aussi bien de la botanique que de l'agriculture, — une chimie physique, etc.

En revanche, des groupements hétérogènes se disloquent pour que leurs parties puissent prendre place dans les disciplines auxquelles elles doivent revenir. La géographie, par exemple, retourne à la géologie, et il y a des géographies botanique, zoologique, anthropologique, économique, qui sont étudiées dans la botanique, la zoologie, l'anthropologie, les sciences économiques.

Les sciences médicales, immense juxtaposition de tendances très diverses, unies par une tradition utilitaire, se désagrègent en des sciences ou des techniques précises; la pathologie, science de lois, se distingue de la thérapeutique ou de l'hygiène qui ne sont que les applications des données générales fournies par les sciences pures, et à ce titre mises à leur place rationnelle.

Enfin, il a paru bon de renoncer à l'anthropocentrisme qui exigeait une physiologie humaine, une anatomie humaine, une embryologie humaine, une psychologie humaine. L'homme est intégré dans la série animale dont il est un aboutissant. Et ainsi, son organisation, ses fonctions, son développement s'éclairent de toute l'évolution antérieure et préparent l'étude des formes plus complexes des groupements organiques qui sont offertes par l'étude des sociétés.

On peut voir que, malgré la prédominance de la préoccupation pratique dans ce classement des Bibliothèques de l'*Encyclopédie scientifique*, le souci de situer rationnellement les sciences dans leurs rapports réciproques n'a pas été négligé. Enfin il est à peine besoin

d'ajouter que cet ordre n'implique nullement une hiérarchie, ni dans l'importance ni dans les difficultés des diverses sciences. Certaines, qui sont placées dans la technologie, sont d'une complexité extrême, et leurs recherches peuvent figurer parmi les plus ardues.

Prix de la publication. — Les volumes, illustrés pour la plupart, seront publiés dans le format in-18 jésus et cartonnés. De dimensions commodes, ils auront 400 pages environ, ce qui représente une matière suffisante pour une monographie ayant un objet défini et important, établie du reste selon l'économie du projet qui saura éviter l'émiettement des sujets d'exposition. Le prix étant fixé uniformément à 5 francs, c'est un réel progrès dans les conditions de publication des ouvrages scientifiques, qui, dans certaines spécialités, coûtent encore si cher.

TABLE DES BIBLIOTHÈQUES

DIRECTEUR : Dr TOULOUSE, Directeur de Laboratoire à l'École des Hautes Études.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : H. PIÉRON, agrégé de l'Université.

DIRECTEURS DES BIBLIOTHÈQUES :

1. *Philosophie des Sciences.* P. PAINLEVÉ, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.

I. SCIENCES PURES

A. Sciences mathématiques :

2. *Mathématiques* . . . . J. DRACH, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Toulouse.
3. *Mécanique*. . . . . J. DRACH, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Toulouse.

B. Sciences inorganiques :

4. *Physique*. . . . . A. LEDUC, professeur adjoint de physique à la Sorbonne.
5. *Chimie physique* . . . . J. PERRIN, professeur de chimie physique à la Sorbonne.
6. *Chimie*. . . . . A. PICTET, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève.
7. *Astronomie et physique céleste* . . . . J. MASCART, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris.
8. *Météorologie* . . . . J. MASCART, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris.
9. *Minéralogie et Pétrographie*. . . . . A. LACROIX, de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
10. *Géologie*. . . . . M. BOULE, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
11. *Océanographie physique.* J. RICHARD, directeur du Musée Océanographique de Monaco.

C. Sciences biologiques normatives :

12. *Biologie.*	A. *Biologie générale.*	M. CAULLERY, professeur de zoologie à la Sorbonne.
	B. *Océanographie biologique.*	J. RICHARD, directeur du Musée Océanographique de Monaco.
13. *Physique biologique.* . . .		A. IMBERT, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Montpellier.
14. *Chimie biologique.* . . .		G. BERTRAND, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, chef de service à l'Institut Pasteur.
15. *Physiologie et Pathologie végétales*		L. MANGIN, de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
16. *Physiologie*		J.-P. LANGLOIS, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.
17. *Psychologie*		E. TOULOUSE, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes Études, médecin en chef de l'asile de Villejuif.
18. *Sociologie*		G. RICHARD, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.
19. *Microbiologie et Parasitologie*		A. CALMETTE, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, et F. BEZANÇON, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, médecin des Hôpitaux.
20. *Pathologie.*	A. *Pathologie médicale.*	M. KLIPPEL, médecin des Hôpitaux de Paris.
	B. *Neurologie.*	E. TOULOUSE, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes Études, médecin en chef de l'asile de Villejuif.
	C. *Path. chirurgicale.*	L. PICQUÉ, chirurgien des Hôpitaux de Paris.

D. Sciences biologiques descriptives :

21. *Paléontologie*		M. BOULE, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
22. *Botanique*	A. *Généralités et phanérogames.*	H. LECOMTE, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
	B. *Cryptogames.*	L. MANGIN, de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

II. SCIENCES APPLIQUÉES

A. Sciences mathématiques :

B. Sciences inorganiques :

C. Sciences biologiques :

36. *Zoologie appliquée*. . .	J. PELLEGRIN, assistant au Muséum d'Histoire naturelle.
37. *Thérapeutique générale et pharmacologie*. . .	G. POUCHET, membre de l'Académie de Médecine, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris,
38. *Hygiène et médecine publiques*.	A. CALMETTE, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université, directeur de l'Institut Pasteur de Lille.
39. *Psychologie appliquée*. .	E. TOULOUSE, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes Études, médecin en chef de l'asile de Villejuif.
40. *Sociologie appliquée*. . .	TH. RUYSSEN, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.

M. ALBERT MAIRE, bibliothécaire à la Sorbonne, est chargé de l'*Index* de l'Encyclopédie scientifique.

B — 7674. — Libr.-Imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.



